

RAYMOND RUYER

**LA GNOSE
DE
PRINCETON**

**des savants à la recherche
d'une religion**



ÉVOLUTIONS

FAYARD



Raymond Ruyer est ancien élève de l'École normale supérieure et professeur à l'université de Nancy. Il a déjà publié de nombreux ouvrages de philosophie des sciences, notamment sur la cybernétique : *La Cybernétique et l'origine de l'information* (1954); *Paradoxes de la conscience et limites de l'automatisme* (1960) – et sur la philosophie biologique : *L'Animal, L'Homme, la Fonction symbolique* (1964); *Dieu des religions, Dieu de la science* (1970). Il a écrit aussi des ouvrages de critique sociale : *Eloge de la société de consommation* (1969) et *Les Puissances idéologiques* (1972).

La nouvelle gnose américaine – mouvement discret, sinon secret – date des dix dernières années. Elle a pris naissance à Princeton, à Pasadena, dans les milieux scientifiques de physiciens, d'astronomes cosmologistes et de biologistes ; elle a gagné des membres de la haute administration, ainsi que la haute Église. Elle se veut religieuse dans son esprit, tout en restant strictement scientifique. C'est une science retournée – ou plutôt remise à l'endroit. Elle exige, pour être comprise, un certain retournement de nos schémas mentaux habituels.

L'univers matériel est une tapisserie vue à l'envers. L'univers n'est pas fait de choses matérielles ni d'énergies physiques. Il est fait entièrement de domaines de conscience, en participation avec un Domaine ou Source fondamentale, avec un espace-temps-sujet. Participer n'est pas se confondre. Les êtres domaines se font eux-mêmes, en conjuguant sans cesse leur passé avec la Source fondamentale, à partir de quoi s'opère le passage du temps.

La Source cosmique est comparable à un ensemble de thèmes-programmes dominant le hasard qui réalise les possibles, ou encore à une Langue Mère que tous les êtres essaient de parler à leur façon et à leur niveau.

Dans un univers ainsi remis à l'endroit, la mort comme la vie prend un tout autre aspect.

La nouvelle gnose se présente aussi comme une sagesse. Elle veut être une sorte de néo-stoïcisme contre les cynismes contemporains. Sans être politique, elle prétend préparer le terrain pour une meilleure politique cosmo-centriste ou plutôt théo-centriste, au-delà d'un humanisme désaxé.

Livre déconcertant, propre à renverser nombre de perspectives et à renouveler les rapports de la science, de la philosophie et de la religion.

Introduction

L'expression « Gnose de Princeton », aux U.S.A., est toute récente. Elle date de 1969. Comme il arrive souvent, ce sont des adversaires, ou des spectateurs ironiques, qui ont trouvé le mot. Ainsi, en France, autrefois, pour les impressionnistes, les cubistes, les fauves. Le mot a plu aux intéressés. Par humour, ils ont accepté le titre, avec la volonté d'une légère bravade contre des collègues « positivistes » qui les traitaient aussi de « cosmolâtres » 1, de « palomariens » 2, de théosophes.

Le mouvement, en fait, est plus ancien que le mot. Il a de multiples annonces ou résonances. Il y a une pré- ou para-Gnose que l'on pourrait détecter très loin de son centre. Le mouvement n'est pas confiné à Princeton et à ses savants, bien qu'il ait là, en effet, son origine principale.

Les savants sont, par définition, des enfants joueurs. Mais nulle part autant qu'en Amérique. Gamow raconte, avec une ironie sans malice, une visite à Louis de Broglie, pourtant le plus simple et le plus modeste des hommes, mais qui parut solennellement français à ce « gamin ». Comme des enfants

1. Expression de H. Dingle.

2. Allusion au célèbre télescope du mont Palomar. Le Mouvement « gnostique » a commencé à Pasadena plutôt qu'à Princeton. Le livre, assez simpliste, de G. Stromberg : *L'Ame de l'univers*, a été écrit à Pasadena en 1939.

aussi, ils sont sérieux et plus spontanément théologiens que les adultes.

Pour les savants anglo-saxons, Dieu est un très vieux Père, à la fois vénérable et taquinable. C'est en même temps un Complice et une sorte de Patron, dont on connaît beaucoup de secrets, mais non pas tous les secrets — d'où son prestige subsistant. Penser l'univers, c'est taquiner Dieu, c'est jouer à être Dieu, c'est jouer avec Dieu, ou, comme disait Einstein 1, avec « le Vieux ».

Depuis les spéculations cosmologiques d'Einstein, le sens de la totalité ou de la totalisation cosmique a fait son entrée dans la science officielle. A Princeton, on comptait aussi la présence, dans les laboratoires, de physiciens japonais ou chinois, et, par eux, de la pensée bouddhiste. Les récents chasseurs de particules et surtout les théoriciens subtils des « tableaux » qui sous-tendent les systèmes de particules, leurs interactions, échanges et interinformations, ont fait hommage au bouddhisme de « l'Octuple Voie », et ils ont baptisé Bouddha une particule massive.

Les Jaunes américanisés rencontraient le goût anglais et américain pour les sagesses orientales : le Yoga, le Taoïsme, le Zen. La « science » bouddhiste et la « science » brahmaniste rencontraient la science chrétienne — mais au niveau mental le plus élevé, loin des bas-fonds où pataugent les derniers disciples de Mme Blavatzky.

Il faut imaginer surtout l'atmosphère si particulière de ces communautés scientifiques, vraiment « tibétaines », qui se sentent sur le toit du monde. D'un monde qu'elles dominent par l'intelligence, mais non par le pouvoir. D'un monde qui leur paraît quelque peu repoussant.

En Europe, et surtout en France, quand le vertige des hauteurs ne se perd pas dans un vertige de vanité, il se traduit surtout par des idéologies politiques et par l'ambition de refaire la société. Cela arrive aussi en Amérique. Et les « positivistes » y sont beaucoup plus enclins que les Gnostiques. Les Gnostiques, eux, se veulent apolitiques, contre ce cléricalisme des scientifiques.

1. Précisons qu'Einstein n'aurait certainement pas suivi longtemps les Gnostiques, malgré ce déisme semi-humoristique. Sa correspondance avec Born ne laisse pas de doute sur ce point.

Ils maintiennent, avec la sagesse des moines du haut Moyen Age, l'oasis de leurs « monastères » ou de leurs corporations quasi religieuses. Une fois de plus, dans l'histoire, les rapports maître-compagnon ou maître-disciple engendrent une communauté religieuse non ecclésiastique, et un Etat conventuel, analogue à celui de l'ancien Tibet ou du mont Athos, détaché de l'Etat politique. Les « Gnostiques » considèrent les « Idéologues » du même œil que les moines — autrefois et quelque peu encore aujourd'hui — considéraient les prêtres de l'Eglise comme les clercs séculiers, perdus dans le monde.

Ils ressemblent aussi aux sages de l'époque hellénistique, témoins de la dissolution, en des empires aux contours incertains, du vieux monde politique des cités.

Les universités américaines ont reçu beaucoup de savants victimes des nazis. Or, depuis dix ans surtout, la cité américaine évolue d'une façon aussi inquiétante que l'Allemagne après 1930, bien que dans un sens tout différent. Les gauchistes, stupides ou de mauvaise foi, accusent souvent le gouvernement des U.S.A. d'être fasciste ou nazi. Les Gnostiques se gardent naturellement de cette sottise. Ils voient que les nations, au lieu de se confédérer dans la société surnationale dont les savants rêvaient au début du siècle, se dissolvent dans des zones idéologiques en dangereuse rivalité. La bonne humeur naturelle aux hommes intelligents maintient les adeptes du Nouveau Mouvement dans un curieux dosage d'optimisme et de pessimisme. Ils haussent les épaules; ou plutôt sourient, devant les prétentions de leurs collègues universitaires, du clan Galbraith, du clan Marcuse, du clan Chomsky, qui veulent constituer la nouvelle classe dirigeante, postéconomique, et contrôler la formation d'un nouvel ordre social. Ils refusent d'être les « contrôleurs des mutations », et de prêcher la révolution ou la réforme.

En cela encore ils ne sont pas « clercs », ils sont « moines ».

Ils se veulent aussi pareils aux sages des écoles de l'Antiquité finissante, aux Epicuriens et aux Stoïciens.

Oui, à tout point de vue, c'est encore aux écoles stoïcienne ou épicurienne qu'il faut penser pour saisir le sens du nouveau mouvement. Ces écoles antiques avaient aussi leur racine dans la science de l'époque, dans la physique — de l'atomisme matérialiste ou du dynamisme vitaliste. Elles donnaient des règles de vie présentées comme déduites de la science et sorties

d'une méditation sur les grandes lois de l'univers. C'est pourquoi l'exposé que nous allons tenter de la nouvelle doctrine ressemblera beaucoup aux traités théoriques stoïciens et au *De Natura Rerum*, avec presque les mêmes chapitres sur les atomes, les simulacres de la perception, l'évolution du cosmos, l'agitation des hommes, le bonheur du sage sans ambition et sans vaine crainte religieuse ou magique. Le contenu, certes, est tout différent, même souvent tout opposé. Mais l'état d'esprit est le même. Les Néo-Gnostiques semblent toujours s'adresser, comme Lucrèce, à Memmius, à un Memmius éternel comme la faiblesse humaine.

Le titre accepté aujourd'hui de Gnostiques (mais il peut changer prochainement) ne doit pas tromper. La Gnose, comme on sait, née en Méditerranée orientale au I^{er} siècle de notre ère, apportait le salut par la connaissance, par la science. La Gnose est la connaissance de la réalité suprasensible, « invisiblement visible dans un éternel mystère ». Le Suprasensible constitue, au cœur et au-delà du monde sensible, l'énergie motrice de toute forme d'existence. La Gnose nous révèle ce que nous sommes, ce que nous sommes devenus, le lieu d'où nous venons et celui dans lequel nous sommes tombés, le but vers lequel nous nous hâtons. Mais il s'agissait de la science de Dieu, d'une théosophie, d'une Connaissance illuminante et salvatrice, qui ne se rapportait ni au monde au sens technique du terme, ni au « moi » tel que l'entend la psychologie. La possession de cette science établissait magiquement une connexion mystérieuse entre l'Initié au savoir et la puissance propre de ce savoir. Comme la lumière, elle donnait la vie — comme la lumière plutôt que comme la vision.

L'initié apprenait une histoire cosmique et théologique dont le thème était la Chute, non de l'homme pécheur comme dans le christianisme, mais de sous-divinités, mauvaises et infidèles, archontes rebelles trahissant le Dieu bon supérieur, creusant des gouffres monstrueux d'espaces et de temps entre Dieu et le monde, où l'homme peinait, en « dérélition ». Des sauveurs franchissaient le gouffre et aidaient l'homme, par la Gnose, à ranimer l'étincelle de son âme et à remonter vers le Dieu de Lumière.

Les Nouveaux Gnostiques ressemblent aux Anciens en ce qu'ils croient à la connaissance, à la science, plutôt qu'à l'action ou à la puissance. Mais, évidemment, la physique et la biologie

modernes sont des quêtes techniques et ne ressemblent en rien à une illumination-révélation. Le *Logos spermaticos* stoïcien et gnostique — dont le culte a donné lieu aux étranges et choquantes contorsions rituelles des barbelognostiques et des disciples de Basilide, rites auprès desquels les obscénités des hippies les plus sales paraîtraient propres — ne ressemble en rien au *Logos participable*, que les Nouveaux Gnostiques se plaisent à trouver sous les découvertes de la physique et de la biologie contemporaines.

Reste seulement que le mot « Gnostiques » a été accepté, pour marquer qu'ils cherchent la vraie Connaissance non subordonnée à l'utilité pratique — à l'utilité immédiate du moins, car le but final est bien l'« existence réussie ».

Etonnant, certes, de la part d'Américains (si l'on pouvait encore s'étonner d'une attitude non américaine en Amérique). En ce sens, le mouvement est apparenté en profondeur aux communes hippies, aux sécessionnistes de la société industrielle. Pourtant, les Néo-Gnostiques ont une horreur physique des hippies barbus et chevelus, de leurs odeurs de corps, de leurs promiscuités, de leurs mystiques de drogués. A la différence des intellectuels français, ils ont horreur des fous, dans la vie comme dans la littérature.

Ils reconnaissent néanmoins cette parenté, comme la Haute Eglise est bien obligée de reconnaître sa parenté avec les sectes dissidentes, ou comme les grands socratiques étaient obligés de cousiner avec les petits socratiques. Mais cette parenté les met de mauvaise humeur. Quand on pousse la discussion avec eux sur ce point, ils répondent que le mouvement hippy en Amérique n'est qu'un faux départ dans une bonne direction. Croisade des enfants, ou croisade des pauvres, avant la croisade des chevaliers. Croisade des fous, avant la croisade des sages. Mais la Nouvelle Gnose prend pied dans certains groupes hippies, ceux qui renoncent à la drogue et s'adonnent à la méditation. Le panthéisme est le facteur commun.

Les Nouveaux Gnostiques sont par beaucoup de côtés encore plus différents de l'Américain type, tel qu'on se le représentait en 1950, que les hippies de Californie.

Le mouvement est aristocratique dans tous les sens possibles du mot. C'est sa faiblesse apparente, mais aussi peut-être sa force. Car c'est sans doute un préjugé de croire que les mouvements

religieux doivent, pour être vigoureux, sortir des couches populaires. L'histoire montre plutôt le contraire. Le confucianisme a été aristocratique, et même le taoïsme. La religion de Yahvé aussi, et aussi le brahmanisme et le zoroastrisme, comme le stoïcisme, et même l'épicurisme. Le christianisme n'a été sauvé de se perdre dans des sectes superstitieuses, en Palestine, ou dans les bas quartiers de Rome, d'Antioche, de Corinthe, que parce qu'il est très vite devenu aristocratique. La Réforme et la Contre-Réforme sont aussi venues d'en haut.

Le Mouvement est aristocratique, consciemment, en ce qu'il renonce à tout prosélytisme, à toute publicité. Sans être secret, il est discret. Les Néo-Gnostiques considèrent que l'attrait d'un mystère est grossier. Ils renoncent à tout pittoresque, à tout ce qu'ils appellent le « petit symbolisme ». Ils le condamnent avec une sévérité que je trouve excessive. Leur sagesse est semblable à celle des solitaires de Port-Royal, unis en communauté par des convictions passionnées mais individuelles, qui les attireraient les uns après les autres. Il faut que chacun découvre par lui-même le Chemin, la Vérité, se convertisse par un approfondissement scientifique, non par une initiation rituelle.

Ils répudient naturellement tout cérémonial. Et c'est une originalité en Amérique, où l'on aime tellement les sociétés pseudo-secrètes et les maçonneries de tous genres, pour les blasons qu'elles procurent sans frais. Ils répudient même tout cérémonial intellectuel, car chacun s'initie lui-même, à son moment, réinvente la Règle, comme dans le jeu de cartes inventé par l'un d'eux (le jeu « Eleusis »), où il faut deviner la règle, non l'appliquer avec astuce. Dans « Eleusis », le maître de jeu (chacun devient maître de jeu à tour de rôle) fixe une règle secrète (il l'inscrit sur un papier, déplié à la fin du jeu pour vérification) selon laquelle les cartes des joueurs peuvent être mises au tableau. Il pose une carte sur la table, et il accepte ou non la carte jouée par les joueurs et qui doit être posée à droite de la précédente, selon qu'elle est d'accord ou non avec la règle. Celui qui devine la règle, plus ou moins nettement, se débarrasse plus tôt de ses cartes. Il y a des phases diverses et des comptages divers des points. Ce jeu a séduit les campus et aussi les chercheurs de tous ordres, par l'analogie qu'il présente avec la méthode habituelle de recherche.

La Nouvelle Gnose est comme Eleusis : chacun s'initie lui-même. Chacun est tour à tour, ou à la fois, joueur et maître du jeu. Il y a une sorte de cooptation libre et mutuelle — sévère néanmoins, car la règle est subtile. Les Gnostiques estiment en outre que leur système d'initiation représente le système même de l'existence réelle, où chaque être doit découvrir par lui-même, en prenant l'initiative, ce qui est attendu de lui par le Maître de Jeu inconnu.

Les Gnostiques se sont intéressés — un très court moment — à l'art « inférentiel » de John Cage, où l'auditeur doit contribuer au moins autant que l'auteur. Mais ils ont cessé très vite de le prendre au sérieux, de même que tout ce qui ressemble, dans tous les ordres, au bouddhisme Zen, qu'ils ont fini par considérer, au contraire, comme un des fléaux de notre temps.

La Nouvelle Gnose est une franc-maçonnerie sans rites ni cérémonies d'intronisation, un stoïcisme ou un épicurisme sans recettes morales, mais où chacun met à l'essai, pour lui et les autres, ses formules d'attitudes ou de comportements, ses « montages » expérimentaux, la Règle efficace se dégageant peu à peu des essais et des erreurs de bonne foi. Par là encore, le système ressemble superficiellement à celui des hippies et en diffère profondément. Car les initiatives, les inductions libres sont finalement jugées — et pour la plupart éliminées — par une sélection qui est de même essence que la sélection naturelle, mais qui va beaucoup plus vite, dans une société intelligente et souple.

En un autre sens, les Gnostiques ne se veulent pas et ne sont pas aristocratiques. Ils ne se veulent ni *high brow* ni *egg head* 1, et ils ont horreur des pédants, abrités derrière un vocabulaire savant qui en impose au public, qui ne parlent que de démocratie et de socialisme, au moment où ils constituent un clan privilégié de clercs infatués. Les Gnostiques se sentent « propriétaires terriens », pour les *terrae cognitae et incognitae* de la connaissance, avec révérence envers le Suzerain inconnu.

Aristocrates, ils pourraient aussi passer pour « réactionnaires ». Mais le mot n'a guère de sens en Amérique. On ne peut dire qu'ils n'aient aucune admiration pour les deux grands

1. « Crânes d'œuf. »

démolisseurs modernes, Marx et Freud, ces « casseurs » de la philosophie et de la société, ces réducteurs et décomposeurs. Mais ils exècrent leurs suiveurs, commentateurs, et prolongeurs, notamment Wilhelm Reich et Herbert Marcuse. En fait, ils vont de l'avant, avec le but avoué d'essayer de mettre fin à la période de dissociation et de réduction qui dure trop et accumule les dégâts. On caractériserait même assez bien la Nouvelle Gnose par son ambition « organique », contre le snobisme désorganisateur qui ronge toutes les sociétés civilisées. Selon eux, les « réducteurs », n'ont démodé que pour les esprits superficiels la pensée organique centrale et normale de l'humanité, telle qu'elle se traduit par des croyances traditionnelles, irrationnelles ou transrationnelles, et par des philosophies qui approfondissent ces croyances sans les dissoudre. Les « réducteurs » n'ont qu'une vision très locale de l'homme, une vision très anthropocentriste et scientifiquement dépassée. Les Gnostiques, au contraire, ont une vision cosmocentrique — sinon théocentrique — conforme, disent-ils, à la science contemporaine et à sa cosmologie « refermée ». Ils ne veulent pas d'une religion humaniste, limitée à la communauté humaine. L'homme doit garder dans le monde sa place modeste de Simien qui a momentanément réussi.

Faire tourner la philosophie, la religion, autour de l'organisation sociale ou économique (ou plutôt de quelque modalité accessoire de cette organisation), ou autour de l'organisation policière des Etats, ou autour du mode de satisfaction de la libido de ce Simien, ou autour de la manière dont ce singe sans toison parle et communique ses impressions aux autres singes congénères, cela leur paraît une idée comique, une révolution mentale anticopernicienne. Le singe sans toison s'émerveille du succès biologique momentané de son espèce. La densité du grouillement obnubile les individus, comme la densité de la fourmilière ou de la ruche isole du monde extérieur les insectes individuels, en les obsédant de la présence et du contact de leurs congénères et de la régurgitation mutuelle de leur nourriture.

Il y a, remarquent-ils, une tendance naturelle dans toutes les populations denses à une sorte de repli sur soi, à une fermeture contre l'univers, avec des modes d'interaction intenses et illusoirement autonomes. La masse biologique humaine ne s'occupe plus guère que de sa propre organisation. Elle croit pouvoir se passer de toute fin extérieure. Elle se passe et repasse ses infor-

mations, ses dossiers et ses textes, dans une sorte d'intestin collectif en circuit fermé. Tant que les hommes étaient aussi rares et disséminés que les ours des cavernes ou les sangliers, tant que les chasseurs ou bergers chaldéens, en des étendues semi-désertiques, regardaient les constellations et les « signes glissants du ciel », leur anthropocentrisme ne pouvait être que superficiel et pardonnable, magique, pareil à l'illusion des insulaires de la Polynésie, qui croient que les cargos des Blancs viennent du pays de leurs morts. Illusion baignée et transfigurée par la vision toujours présente de l'horizon océanique, de la mer et du ciel. Ce n'est que dans le grouillement des grandes villes, où chacun réabsorbe indéfiniment les idées des autres, que des philosophes peuvent se mettre dans la tête que « tout l'univers tourne autour de l'organisation de l'Etat, ou du sexe, ou du langage ».

Quand j'objectais à un Gnostique éminent¹ que les philosophes, en Europe, sont aussi antihumanistes que antithéistes, et qu'ils proclament la « mort de l'homme » aussi bien que « la mort de Dieu », la réponse, invariablement, était : « Ou bien vos penseurs ne veulent rien dire et ne pensent rien, ou bien ils sont sur le chemin de la Nouvelle Gnose. Car nous pensons en effet que l'homme ne peut se définir comme une sorte de Vivant absolu, dans un univers vide, vide de sens. Toutes ses idées, toutes ses cultures, dont vous parlez sans cesse, vous les Français, lui viennent de l'univers. L'homme n'y participe qu'à la manière de tous les êtres. Si c'est là ce que vos penseurs veulent dire, ils ont raison. Mais alors il faut cesser de dire que " Dieu est mort ". Pour comprendre les lois de l'organisation sociale, de l'amour, du langage, si l'on n'en fait pas l'œuvre arbitraire des hommes, il faut bien invoquer une Source, une Unité, un Ordre universel. On ne peut être à la fois le Ptolémée et le Copernic de la culture. »

Et, passant à l'un de ses « dadas », il ajoutait : « Quand, faisant tourner un récipient contenant de l'eau, on " crée " une force centrifuge, on ne crée rien du tout, on constate seulement une inertie qui, elle-même, n'aurait ni sens ni existence s'il n'y avait pas l'ensemble des existants dans le cosmos.

1. Il est astrophysicien, et travaille au mont Wilson.

On peut donc dire, comme Mach, que c'est l'univers qui, en tournant autour de votre seau d'eau, attire l'eau vers les parois. Mais ce qui est exclu, c'est que vous parliez d'une masse et d'une inertie " séparées ". »

L'idée de Mach — dont ils n'apprécient pas, d'ailleurs, la philosophie — est une des références constantes des Gnostiques physiciens. Elle est toujours présente à leur esprit. On sait qu'elle a été, pour Einstein, une inspiration première. Beaucoup de physiciens gnostiques reprennent la théorie encore contestée d'Eddington, d'après laquelle les phénomènes atomiques et leurs dimensions sont en corrélation étroite avec le cosmos total, ou uranoïde, et ne pourraient se produire dans un univers vide. Sciama, Fred Hoyle, et d'autres admettent que l'intensité des interactions locales est dépendante des conditions cosmiques générales.

Avec quelque précaution de politesse — car il savait que j'étais catholique d'origine —, il ajoutait : « Que l'Eglise catholique, ou plutôt des prêtres snobs, fassent chorus avec les humanistes extrémistes, et, sans oser tout à fait dire que " Dieu est mort ", considèrent que l'homme Jésus doit être le seul et vrai Dieu pour les hommes, prouve à quel point les gens d'Eglise peuvent avoir l'esprit confus ou perverti par la mode. Car on se demande à quoi peut servir une église de pierre ou de bois, sinon à tourner les regards des hommes vers autre chose que la fourmière humaine. »

« Notre Samuel Butler, ajoutait-il, s'amusait à voir les églises anglicanes de la fin du XIX^e siècle comme des " banques musicales ", où s'opéraient de pseudo-transactions en monnaie spirituelle, sur de pseudo-capitaux " remboursables tous les trente mille ans ". Les solides capitalistes de l'Angleterre victorienne proclamaient comme seules vraies valeurs les valeurs des banques musicales, mais se seraient bien gardés d'offenser leurs huissiers et leurs banquiers en réglant leurs honoraires et traitements en monnaie spirituelle. Aujourd'hui, vous transformez les églises en partis pseudo-populaires ou en clubs de jeunes guitaristes. Vous transformez les banques musicales en " syndicats musicaux ". Ce n'est pas mieux. Et même on peut préférer la musique d'orgue au jazz et aux chansons de jeunes vicaires démagogues. »

Je lui objectais les audaces de sa propre Eglise, et des livres comme *Honest to God* de John A. T. Robinson, évêque de Wollwich.

« L'évêque Robinson n'est pas un Néo-Gnostique. Comme Gnostiques, nous ne sommes pas " chrétiens ". Que certains d'entre nous continuent à vénérer Jésus — comme d'autres vénèrent leur mère ou leur femme, ou un maître —, c'est leur affaire. Tout peut être " fenêtre " personnelle sur la profondeur de l'univers, ou sur l'*Unitas*. Que Robinson s'inquiète de l'avenir de l'Eglise, c'est son métier d'évêque. Etant chrétienne en titre, elle oblige nécessairement ses adeptes à des contorsions mentales pour donner à Jésus une place centrale dans le cosmos¹. Car évidemment, sans le nom propre de Jésus-Christ, l'Eglise chrétienne est " innommable et inexistante ". Mais de toute manière, ces contorsions sont sans espoir. C'est Jésus qui est mort, comme des milliards d'hommes et des milliards de milliards d'êtres dans les millions de galaxies. Ce n'est pas Dieu. Nous détestons ces " filtrages de moucheron " et ces " avalages de chameaux " [*Gnat strainings and camel swallowing*"], ces annonces que l'on va prendre une question à bras-le-corps, alors qu'on fait tout pour l'éviter, cette dissimulation d'une ineffable insincérité, sous un air d'ineffable candeur. Nous laissons Jésus aux hippies et au *show business*. En s'en emparant, ils l'ont rendu infrequentable². »

Les Gnostiques, relativement aux Eglises, ont curieusement une attitude cynique, de même que relativement aux Etats. Ils ne se privent pas d'y habiter. Ils ne se privent pas d'entrer et de demeurer parfois longtemps dans les églises de pierre, mais jamais quand s'y déroulent les cérémonies officielles et communautaires. Je l'ai reproché parfois à plusieurs d'entre eux : « Vous dédaignez les efforts des évêques et des politiques, qui se soucient de maintenir des institutions habitables, mais vous

1. Le Jésus « agent cosmique » de notre Teilhard de Chardin paraît de l'absurdité pure aux Nouveaux Gnostiques. Ils font remarquer que le Simien qui s'est redressé sur ses pattes a joué, dans l'évolution de la vie de l'esprit, un rôle beaucoup plus grand que Jésus.

2. Il y a quelques nuances dans les attitudes des Gnostiques. Ainsi : « Jésus ! Je t'aime malgré tous tes défauts ! » (« *With all thy faults I love thee still !* ») Ou bien : « Au temps du Christ, je n'aurais pas été un de ses disciples. Je l'aurais condamné. Mais pas d'orgueil ! J'aurais peut-être été tenté ! » [d'être son disciple].

profitez de ces efforts, comme Diogène des parvis des temples. Vous touchez presque tous [je parlais à des universitaires éminents] des traitements presque aussi "prélevants" sur les producteurs économiques aux U.S.A. qu'en France. »

Je compris à leur sourire qu'ils en étaient bien conscients. Voici comment ils se justifient. Ils ne méconnaissent pas l'importance et les bienfaits des institutions, ou, comme ils disent, des architectures sociales. Mais ils considèrent le détail de leur construction, de leur évolution et de leur histoire comme superficiel, indifférent, comme le résultat de mille causes incalculables et non d'une dialectique résumable en quelques phrases. La métamorphose des institutions est aussi inévitable que le surgissement de chaînes volcaniques ou que l'érosion, et beaucoup moins prévisible. Dieu, pour eux, est dans le cosmos, dans chaque être et dans l'unité des êtres, dans l'histoire générale des êtres et dans leurs progrès biologiques, il n'est pas dans l'histoire des peuples. L'histoire des peuples n'est pas déifiable. Ou Dieu n'est dans cette histoire que très superficiellement ou indirectement. Il y collabore avec le hasard, comme dans le modelage de la surface de la planète, le surgissement des chaînes de montagnes, les fractures et les tremblements de terre. Il est fâcheux de vivre à une époque d'effondrements sociaux, de guerres, de révolutions, comme il est fâcheux d'avoir sa maison sur une zone de fracture de l'écorce terrestre. Et l'on ne peut changer d'époque comme de région. Mais il est aussi vain de s'escrimer contre des foules révolutionnaires que contre les poussées du magma terrestre, aussi vain de combattre l'érosion démagogique que l'érosion géologique. On ne peut que protéger un moment sa maison, ou essayer de la construire selon des techniques antisismiques.

Ce manque d'une doctrine sociale, ou plutôt politique, me paraît, je l'avoue, une grande lacune de la Nouvelle Gnose. Mais cette lacune est parfaitement consciente et voulue. C'est pour les Gnostiques, au fond, une question d'honnêteté. Ils trouvent léger, et même criminel, de faire de l'expérimentation sur peau humaine. On peut se permettre essais et erreurs dans sa propre vie. On n'a pas le droit de faire semblant de savoir ce qui convient aux autres, qui le savent mieux que vous.

Les Gnostiques sont à la fois fascinés et énervés par les innombrables débats sur la « futuristique », par les recherches

sur les « futuribles ». Certains d'entre eux y ont beaucoup contribué. Ils ont été parmi les fondateurs de la *World future Society* (à Washington en 1967). Mais ils s'en sont détournés en se ralliant plutôt au projet d'un Bureau d'évaluation de la technologie (qui arrêterait les plans trop ambitieux).

« La crise religieuse aux U.S.A., reconnaissent les Gnostiques, est plus grave, de beaucoup, que la crise économique de 1929. Mais nous ne pouvons faire un *New Deal* social. Ce qui est possible pour la société économique ne l'est pas pour la société en général. Nous n'avons pas la prétention, comme la secte bouddhiste de Nichiren Shoshu, de commencer la "Troisième civilisation". Toute doctrine sociale ou politique est vouée à n'être qu'une idéologie, c'est-à-dire une théorie fautive. Les responsables politiques, ou les hommes investis momentanément de pouvoir lorsque les formes traditionnelles sont détruites, vont d'expédient en expédient. Il est aussi impossible de fabriquer des institutions sociales que de faire, en laboratoire, un organisme vivant complexe. Mais on peut fabriquer aujourd'hui des molécules préorganiques, refaire un virus après l'avoir défecté, susciter des molécules prévitales élémentaires dans une "soupe de Miller" ... Nous voulons, par notre religion basique, faire une "soupe de Miller" sociale, en comptant sur la collaboration du hasard et de la conscience pour aller au-delà des "grosses molécules". »

Y a-t-il dans cette attitude un désespoir secret devant l'état troublé de l'Amérique d'aujourd'hui ?

« Aucune des grandes religions n'a donné de recette politique. Elles sont au-delà. Nous ne voulons pas perdre notre temps à refaire "la République" de Platon, sûrs d'avance d'être, comme Platon, en retard sur l'histoire humaine. Les stoïciens, les épicuriens, les chrétiens et les Anciens Gnostiques, qui cherchaient un salut individuel, jetaient en même temps, mais sans le vouloir, les bases d'un ordre social et politique vraiment nouveau. »

Je leur objectais que les grands idéologues de notre temps : Marx, Lénine, Mao, sont de vrais fondateurs religieux, et

1. Allusion aux mélanges d'hydrocarbures et d'ammoniaque d'où Urey et Miller ont obtenu, en 1955, des acides aminés. Le mot « soupe » est de J. B. S. Haldane, qui a essayé, comme Oparine, d'imaginer le milieu chaud et salé où se serait élaborée la vie.

que les religions vivantes, aujourd'hui, sont les idéologies. Ils souriaient : « A peine énoncée, toute idéologie est déjà démodée. Croyez-vous que la Russie soit marxiste ou léniniste ? Que Cuba soit castriste ? Seuls, les Italiens et les Français croient encore aujourd'hui aux idéologies. La force organique, la *vis medicatrix naturae* est gênée, plutôt qu'aidée, par ces bâtis de bois, qui prétendent jouer le rôle de squelette. Les grands prosélytismes religieux ont été en effet plus idéologiques que religieux. Ils ont produit des catastrophes et des assassinats en masses. Laissons les religions redevenir tout doucement religieuses, c'est-à-dire faire retour au paganisme naturel et universel. Nous ne voulons pas de croisades, pas de " réarmement moral ", pas de prosélytisme, pas de conversions massives. »

Un mot maintenant sur les phases du mouvement. Il a commencé à Princeton et aussi, presque en même temps, à Pasadena¹ par des farces téléphoniques, ou par ce que l'on appelle en France, des « canulars » scientifiques et un peu pédants — dont quelques-uns sont devenus des théories profondes, comme les diagrammes de Feynman.

Un autre type de ces « plaisanteries sérieuses » était le « chiffre paradoxal ». Donnons-en seulement trois exemples :

I. — *Le dernier soupir de César* : Respirons-nous encore quelques molécules de l'air expiré par Jules César assassiné ? La réponse est, selon un calcul fort simple : « Probablement oui, quelques dizaines à chaque inspiration. »

II. — *La tasse de thé* : Une tasse est remplie, exactement à ras bord. La surface du liquide n'est pas plane, mais se conforme à la courbure sphérique de la terre. On élève la tasse d'un mètre. La courbure diminue légèrement et, sans la tension superficielle, quelques molécules devraient donc tomber. Si l'on pouvait utiliser l'énergie totale de ces molécules selon la formule d'Einstein $E = mc^2$, que pourrait-on chauffer ? Une goutte de thé ? une tasse de thé ? une autre théière ? La réponse est : « Une autre théière. »

1. Où se retrouvent les astronomes du mont Palomar et du mont Wilson.

III. — *Ralentir la terre* : En montant au sommet de l'Empire State Building, un homme ralentit la terre, et allonge la durée du jour (à cause de la conservation du moment cinétique). De combien ? Une seconde (en tout) pour 10²² années.

De la même veine était l'invention de jeux, en général topologiques, dont le plus connu, qui a conquis toutes les universités, est le jeu Hex ou « jeu de Princeton ». Citons aussi les « ordinateurs à allumettes ».

Ces petites inventions sont, si l'on peut dire, une sorte de débordement de la routine professionnelle, car la profession consiste à avoir des idées originales. Vers 1965, nos (futurs) Gnostiques passèrent à d'autres jeux, plus sérieux, et au-delà de cette routine professionnelle. Ce fut la phase des « antiparadoxes », ou des « Il est difficile de dire le contraire » (avec des exercices annexes pour bien « réaliser l'antiparadoxe »). Cette phase est certainement liée à l'atmosphère de contestation universelle, religieuse, politique, sociale, qui régnait depuis dix ans aux U.S.A. (qui précédait l'Europe en ce chapitre). Mais elle lui est liée a contrario. On appelait parfois ces antiparadoxes *fool proof paradoxes*¹. Un antiparadoxe échappe à toute contestation possible, mais non pas à la manière de « deux et deux font quatre ». Il ne peut entrer dans un système d'axiomes mathématiques, inattaquable parce que conventionnel. Il ne dépend pas d'un système de langage quelconque. Tout savant — tout physicien surtout — est un contestataire professionnel, un pourchasseur impitoyable de postulats, toujours prêt à remettre en question ce qu'il a admis avec ses collègues. Découvrir un postulat invisible, c'est presque toujours découvrir en même temps que l'on peut, et que l'on doit le rejeter. Le postulat d'Euclide n'a survécu pendant des siècles que parce qu'il se déguisait en axiome. Du jour où Gauss se demanda si l'on pouvait vérifier la géométrie euclidienne par des mesures astronomiques, le postulat des parallèles avait vécu : l'espace sphérique, ou en « double trompette », n'a rien de plus paradoxal que l'espace plan. Je pense spontanément que si je frappe ma table du poing, au même instant quelque chose de déterminable se passe dans Sirius ou dans la nébuleuse d'Andromède. Mais,

1. Allusion aux avions pour amateurs, impossibles à mettre en perte de vitesse.

s'est demandé Einstein, comment m'en assurer ? Considérons au contraire une affirmation comme : « Il y a de la pensée dans l'univers, puisque je suis en train de penser. » Cette affirmation n'est pas rejetable comme le postulat des parallèles ou de la simultanéité à distance.

Les Gnostiques de Princeton ont tout de suite, en physiciens, saisi qu'il y avait des limites antiparadoxaes aux paradoxes apparents produits par la chasse aux postulats qu'ils voyaient pratiquer autour d'eux, dans les domaines les plus variés, par des amateurs inexpérimentés qui prétendaient naïvement faire, en sociologie, en religion, ce qu'eux, les physiciens, faisaient depuis longtemps, mais pour construire, non pour détruire la science physique. Ils ont senti que ces chasseurs amateurs ravaageaient tout et risquaient de tout détruire sans contrepartie.

Les Gnostiques cherchèrent et trouvèrent alors toute une série d'antiparadoxes, et cela sans trop craindre, pour commencer, d'y laisser quelques toiles d'araignée philosophiques, confiant les travaux de nettoyage aux logiciens (qu'ils considéraient comme les « femmes de ménage » de la science).

Avec les *fool proof paradoxes*, on était déjà dans la Nouvelle Gnose (non encore nommée). Non seulement les antiparadoxes sont inaccessibles à la « démystification » — comme on dit en France —, mais il n'ont rien à craindre de la chasse aux postulats invisibles. Ils jouent toujours un grand rôle dans la Nouvelle Gnose, et ils servent d'amorces de cristallisation pour toutes les doctrines importantes. Les Princetoniens, par les antiparadoxes, devenaient graves, sérieux, et intellectuellement ascètes. Ils renonçaient aux théories fantaisistes et pittoresques. Pareils en cela aux véritables artistes, qui renoncent aux techniques à effet, pour prendre l'art au sérieux.

La « cosmologie basique ».

Suivit cependant une autre phase (vers 1970) marquée par la décision collective d'esquisser une *basic cosmology* — en fait, rien moins qu'une philosophie ou une théologie fondamentale¹.

1. Les restrictions de crédits, surtout à Pasadena, depuis 1970, ont mis en demi-chômage des savants. Aux U.S.A., le réflexe n'est pas, comme en France, de faire de l'agitation syndicale et politique.

Le mot « cosmologie » fait allusion à ce nouveau chapitre de la physique, ouvert par Einstein et de Sitter, avant même la découverte par Hubble de l'expansion de l'univers. Tout un groupe de physiciens, presque tous anglo-saxons : Eddington, Lemaître, E. A. Milne, Gödel, Whitrow, von Weizsäcker, H. P. Robertson, Sciama, Bondi, Hoyle, calcule, ou spéculé, sur l'univers dans sa totalité, non seulement spatial mais temporel. Or, spéculer sur l'univers totalisé, c'est penser, qu'on le veuille ou non, théologiquement. La cosmologie ne peut être tout à fait un chapitre comme les autres de la physique. Il ne s'agit plus d'étudier des phénomènes qui se produisent dans un espace et un temps indéfinis et neutralisés, homogénéisés, laïcisés par cette indéfinité. Il s'agit cette fois de penser l'espace comme un tout, fermé comme un parc de bébé, et de penser le temps comme fini vers le passé, partant d'un point singulier, ayant eu un commencement, paraissant aussi avoir une fin, révélant peut-être, comme l'espace, des courbures (s'il y a des lignes « du genre temps » fermées) d'une manière encore inconcevable, mais dont la cosmologie de Gödel donne quelque idée.

L'infini, ou plutôt l'indéfini, est silencieux, éternel, muet comme la tombe. Que l'espace soit fini, probablement hypersphérique, que le temps soit, ou qu'il ait une histoire, irréversible ou fermée, c'est comme un premier signe pour la science qu'elle ne peut être « positiviste ». Le silence des espaces infinis n'est pas éternel, s'il a commencé par le *Big Bang* (le « Grand Boum », c'est-à-dire l'explosion initiale, début de l'expansion). Dans tous les domaines de la physique et de l'astronomie, les problèmes de genèse se posent. Que l'on accepte ou que l'on refuse, pour des raisons religieuses, ou, ce qui revient presque au même, anti-religieuses, de spéculer sur l'origine, l'univers est certainement en déséquilibre : les étoiles se dématérialisent, l'hydrogène se transforme en hélium, la matière est encore en énorme excès sur le rayonnement, mais elle fond en rayonnement, comme le sucre dans une tasse, le temps passe ou progresse. Rien n'apparaît plus comme statique, tout est en devenir, sinon en création. On ne croit plus à la permanence de substances. Ceux qui sont encore scandalisés par l'idée d'une création absolue de matière (selon Hoyle) admettent la création d'espace (puisque l'univers est en expansion). Ceux qui veulent compenser la création d'information ici par une augmentation au moins aussi grande de désordre

ailleurs, admettent donc qu'il y a des domaines où l'information puisse naître.

Il y a certes des cosmologistes qui se veulent positivistes, comme H. P. Robertson, et qui rejettent les relents d'anglicanisme d'E. A. Milne, de quakerisme d'Eddington, et de catholicisme de Lemaitre. Mais, même pour ceux des Princetoniens qui considèrent avec défiance les idées d'E. A. Milne, il est difficile d'exagérer son influence. Le vocabulaire religieux est un jeu, mais un jeu sérieux, pour Hoyle et pour Gamow. Déjà pour Einstein, il y a, dans l'univers, une « Intelligibilité » mystérieuse, comme si, à l'arrière-plan, se tenait un « Il sait » (au neutre).

Le mot *basic* est plus difficile à expliquer. Il n'est pas pris dans le sens où l'on parle de *basic english* ou de « français basique 1 ». Il ne s'agit pas d'établir une sorte de cosmologie (ou de philosophie religieuse) minimale — encore que le procédé des antiparadoxes fasse parfois songer à quelque chose de cet ordre. Il s'agit encore moins d'une « science religieuse » ou d'une « religion scientifique ». Ce qu'entendent les Gnostiques, c'est ceci : une cosmologie, étant totalisante pour l'espace et le temps, doit totaliser les observateurs comme les observés, les points de vue comme les points vus, les « ego » comme les « ici-maintenant », et les « ego » comme ailleurs, passés ou futurs, les mouvants ou les déformants comme les mouvements ou les déformations.

C'était ce qu'avait voulu faire Milne avec la théorie dite de la relativité cinématique. Les Gnostiques gardent au moins l'esprit de sa tentative. Ils refusent d'opposer l'esprit à la matière, le subjectif à l'objectif, la conscience à la chose. Ils refusent de croire à cette dualité, à cette « bifurcation » de la nature, qui rendrait tout à fait incompréhensible le « Il sait » ou le « Il pense » dans l'univers.

Psychosynthèse.

La phase *basic cosmology* conduit à la dernière phase, proprement gnostique, que l'on pourrait caractériser comme effort de « psycho-synthèse » (le mot est peu employé par les

1. Ou alors il faudrait que la « base » soit l'ensemble des « cryptotypes », des « catégories implicites », au sens de B. L. Whorf.

Gnostiques), en contraste avec la psychanalyse, dont les Gnostiques à la fois s'inspirent et se défient. La doctrine devient sagesse et technique de sagesse, à la manière d'un nouveau stoïcisme ou épicurisme, mais ouvert et lié à la science vivante au lieu d'être rattaché à des philosophies simplistes et pseudo-scientifiques. Cette phase est en cours depuis 1971. Elle ne sera peut-être pas la dernière. Elle est à la fois intéressante et décevante pour des esprits scientifiques stricts, parce que l'équipe solide de physiciens et d'astronomes qui a fondé la Nouvelle Gnose est quelque peu noyée aujourd'hui par les nouvelles recrues, surtout des biologistes et des médecins, souvent très remarquables et tous au fait des sciences physiques, mais sans la forme d'esprit qui caractérisait les premiers fondateurs.



Un dernier mot, personnel. C'est à l'occasion d'un « dîner Samuel Butler », à Londres, que j'ai connu le mouvement gnostique américain. Car il fait de Butler — je l'ignorais — un de ses grands maîtres. Ces dîners étaient fort succulents dans tous les sens du mot. Nous savions — « nous », c'est-à-dire les membres de la Société Butler — que Butler, ayant spéculé moins heureusement au Stock Exchange que sur « La vie et l'habitude », avait beaucoup souffert d'avoir à se contenter de maigres repas. Conformément à sa théorie de l'immortalité par procuration, nous nous efforcions de lui faire faire bonne chère par admirateurs interposés.

J'avais exprimé, assez timidement, l'idée que Samuel Butler avait été en son temps une sorte de hippy avant la lettre, mais de hippy intelligent, ce qui changeait tout. Car il s'était consacré au grand œuvre, de son temps et de tous les temps : réconcilier Dieu et Mammon. Son Mammon à lui n'était pas bien gras.

J'avais ajouté que je souhaitais un mouvement, une doctrine, qui serait aux convulsions extravagantes des hippies ce que le stoïcisme ou l'épicurisme avaient été aux contorsions des cyniques ou des cyrénaïques. Nous n'avons que des « petits socratiques ». Où sont donc les grands ?

A ce moment, je m'aperçus que j'avais comme touché un ressort secret chez les butlériens américains, qui dès lors s'inté-

ressèrent à moi. Depuis, les « Amis de Samuel Butler » ont fusionné avec le Mouvement gnostique.

Les Gnostiques, habituellement dénués de pose, ont néanmoins une petite pose « antipose ». Ils affectent de considérer avec révérence Mammon, l'argent, et ceux qui savent intelligemment faire de l'argent (ce qu'ils appellent « incarner Dieu »). En fait — je m'en aperçus très vite —, ce sont les hommes les plus désintéressés, les plus vraiment ascètes que j'aie connus. Ils sont sincèrement gênés quand ils touchent de gros traitements. Mais ils supportent mal l'hypocrisie, presque aussi répandue aux U.S.A. qu'en France, qui consiste à mépriser en paroles l'argent, tout en menant une vie d'épicurien sournois. Ils prétendent de même s'intéresser à la gastronomie, mais en fait ils vivent beaucoup de sandwiches.

*
**

C'est donc ce hasard qui m'a fait connaître, par la suite, assez intimement, les principaux fondateurs de la Nouvelle Gnose.

Je ne suis pas sûr toutefois d'avoir connu le maître — ou la maîtresse — du Mouvement. Quand ils y faisaient allusion, c'était de façon si vague qu'il pouvait s'agir aussi bien d'une *Bona Dea* mythique que d'un personnage réel (par exemple, de l'épouse ou de la mère adorée et vénérée d'un des fondateurs).

Ces Gnostiques si intelligents, et devant lesquels, malgré leur extrême courtoisie, je me sentais souvent comme un petit garçon, surtout lorsqu'une question posée, et que je pouvais croire intelligente, amenait sur leurs lèvres un sourire mal réprimé — ces Gnostiques donc, j'ai le regret de le dire, conservaient un goût que je trouvais excessif pour la Science-fiction — à quoi ils continuaient à apporter des contributions fascinantes. On sait que la Science-fiction, aux U.S.A., est souvent l'occasion d'expériences mentales de grande portée philosophique. Certains Gnostiques seraient même assez près de penser que des exercices de Science-fiction, mieux que des dissertations, des tests, ou comme dans la Chine des mandarins, des compositions de poèmes, pourraient servir dans les examens et concours académiques. Cependant, plusieurs autres luttent contre ce goût. Les esthètes, remarquent-ils, sont portés à croire qu'un film, qu'une pièce

de théâtre, est une preuve sociale ou politique. « Nous, les scientifiques, nous ne devons pas tomber dans le même travers, et croire qu'une fiction de science-fiction fait preuve. »

On me demandera pourquoi je n'ai pas trouvé plus simple de traduire en les présentant quelques-unes de leurs œuvres écrites. La réponse est aisée : ces œuvres n'existent pas encore et n'existeront pas, sans doute, avant quelques années. Il ne faut pas oublier que les Gnostiques déclarés ne sont encore, au plus, que quelques milliers.

Le Mouvement, sans être secret, se veut discret. Les thèmes gnostiques sont surtout parlés, discutés, ou au mieux ronéotypés. Les savants qui constituent la majorité des adeptes ont l'habitude de ne considérer comme publiable que ce qui est strictement scientifique. Ils ont une grande paresse pour publier — ils le prennent pourtant très au sérieux — ce qui concerne tout ce qu'ils appellent indistinctement *theology*.

*
**

C'est ainsi du moins que je me suis longtemps expliqué leur discrétion et leur amour du secret, qui continuait cependant à m'intriguer, car les Gnostiques prennent de plus en plus des airs de mystère. Je me suis lentement avisé d'une autre raison, plus importante.

Le Mouvement a commencé chez les physiciens et astronomes, puis il a touché les médecins et biologistes, puis les membres de la haute administration. Mais, plus récemment, il a séduit un grand nombre d'ecclésiastiques, surtout dans la Haute Eglise. Je me suis laissé dire que beaucoup d'évêques sont gnostiques — comme ils auraient été déistes en Angleterre au XVIII^e siècle — et même que nombre d'évêques catholiques sont au moins sympathisants. Leur situation, par suite, est délicate. Des gens d'Eglise peuvent se dire athées sans grand inconvénient ou scandale. Après tout, le bouddhisme, le confucianisme sont des Eglises athées. Les catholiques français progressistes se proclament volontiers « antidéistes » par amour pour Jésus-Christ

et pour les hommes. Mais une Eglise chrétienne — chrétienne —, ne peut guère proclamer, à l'inverse, qu'elle ne croit plus au Christ, qu'elle ne croit plus qu'à Dieu. Cela ne paraît tolérable, à l'extrême rigueur, que dans un sens mystique exalté, dans le sens où Georges Fox interrompait un prédicateur en disant : « Non pas l'Écriture, mais le Saint-Esprit », dans le sens où Jésus n'est que l'expression d'une *generatio aeterna*, messenger qui n'intéresse plus, lorsque l'on connaît l'Envoyeur du message.

Mais les Néo-Gnostiques ne sont pas des mystiques, et c'est au nom du Dieu du cosmos, du monde, scientifiquement et socialement respectable, qu'ils abandonnent Jésus-Christ et ses apôtres aux hippies. Attitude au fond honnête et louable, mais qu'il est difficile d'avouer *coram populo*, étant donné l'étymologie du mot christianisme. Ce besoin de secret s'est communiqué à tous les adeptes.

Point plus délicat, et plus secret, peut-être même subconscient. Les Néo-Gnostiques d'origine juive (ils sont nombreux) pensent souvent comme s'ils espéraient une sorte de conversion, ou de reconversion, du christianisme au monothéisme israélite originel — alors que beaucoup de chrétiens peu éclairés, même quand ils sympathisent avec les juifs, considèrent encore le judaïsme comme un stade religieux primitif, que le christianisme aurait dépassé.

Or, les Néo-Gnostiques chrétiens ne sont pas loin de partager le point de vue des Néo-Gnostiques juifs, et de souhaiter une sorte de reconversion du christianisme au judaïsme.

Mais ce sont de ces choses qu'il est difficile d'avouer, et même de s'avouer — surtout quand on est pasteur ou évêque d'une Eglise chrétienne.

*

**

Je ne leur ai pas caché cependant mon intention de les présenter au public français, et, sans les enthousiasmer, ce projet n'a pas suscité d'objection majeure — à cette condition que je ne cite aucun nom propre de Gnostique déclaré et que je dessine la doctrine par ses inspirateurs et ses marginaux. Ils ont accepté mon projet, peut-être surtout, j'en ai peur, parce qu'ils ne prennent pas le public français très au sérieux, qu'ils

comptent sur sa puissance d'inattention et sur le snobisme anti-américain des milieux intellectuels.

Je me suis permis à deux ou trois reprises de leur indiquer que j'avais dans des ouvrages — qu'ils n'avaient naturellement pas lus, et dont ils n'avaient jamais entendu parler — abouti aux mêmes conclusions qu'eux-mêmes, seulement plus balbutiantes. Mais ils étaient surpris que je considère comme surprenantes de telles rencontres. Ma surprise, pour tout dire, leur paraissait enfantine, pareille à la surprise d'un enfant qui s'émerveillerait qu'avec du papier et un crayon on puisse trouver les mêmes résultats qu'une machine à calculer. Nos lecteurs, nous l'espérons en même temps que nous le craignons, trouveront que la Gnose américaine va beaucoup plus loin que nos très modestes tentatives.

Je leur ai présenté, et j'ai soumis à leur approbation, les bonnes feuilles de cet ouvrage. Sauf quelques corrections qu'ils m'ont suggérées, sur des points de détail où j'avais commis des erreurs scientifiques, ils ont approuvé, tout en me reprochant de ne pas avoir assez exposé leur cosmologie et d'avoir surexposé leur biologie, sur laquelle je me sentais plus compétent.

PREMIERE PARTIE

La science néo-gnostique

CHAPITRE 1

Le monde à l'envers et le monde à l'endroit

La thèse fondamentale de la Nouvelle Gnose est celle de toute Gnose. Le monde est dominé par l'Esprit, fait par l'Esprit, ou par des Esprits délégués. L'Esprit trouve (ou plutôt se crée lui-même) une résistance, une opposition : la Matière. L'homme, par la science, mais par une science supérieure, transposée ou spiritualisée, peut accéder à l'Esprit cosmique et, s'il est sage en même temps qu'intelligent, y trouver le Salut.

La Nouvelle Gnose précise la thèse et surtout parvient à la rendre respectable et conforme à la science la plus positive.

Qu'est-ce qu'un esprit ? C'est une conscience. Qu'est-ce que l'Esprit ? C'est la Conscience cosmique.

Qu'est-ce qu'une conscience ? C'est tout domaine qui se connaît, se « voit » lui-même dans son unité et dans ses détails subordonnés, et qui peut dire virtuellement « je », parce qu'il est présence à soi.

La Nouvelle Gnose radicalise la thèse gnostique. L'Esprit ne trouve pas la Matière comme opposant, il la constitue, il en est l'étoffe (*stuff*), la seule étoffe. La Matière, les corps matériels n'en sont que l'apparence (pour un autre esprit) ou le sous-produit par effet de multiplicité désordonnée.

L'univers n'est fait que de formes conscientes d'elles-mêmes et d'interactions de ces formes par information mutuelle. Car la conscience, c'est la forme et l'information, mais à l'endroit non à l'envers, comme structure-objet-dans-une-autre-conscience.

L'univers est, dans son ensemble et son unité, conscient de lui-même. Il n'est pas fait de « choses », de « corps matériels ». Ses énergies ne sont pas « physiques ». Ses informations ne sont pas aveugles, ou ne sont aveugles que dans leur voyage entre deux « informés ». La connaissance *par observation* (scientifique ou non) des êtres ne produit pas un simple « filtrage », avec perte d'informations objectives — comme un appareil de télévision en noir et blanc, qui reçoit une émission en couleur perd les informations sur la couleur.

C'est beaucoup plus grave. Par définition, un « observateur » ne peut observer qu'un « objet », là où il y a, en réalité, une conscience subjective. On ne peut, par définition, observer une conscience. On ne peut que deviner une conscience, ou y participer.

Un enfant à qui l'on demande : « Où est Pierre ? Montre-moi où est Pierre ? » répond spontanément en ouvrant toute grande la bouche pour montrer son intérieur, communiquer la chaude impression qu'il a d'un inexprimable « dedans ». Chaque être sent son intérieur, son « endroit » (qui est son « envers » pour les autres êtres). Mais il ne peut observer que l'extérieur, la peau, l'envers des autres. Et il observe son envers aussi, s'il voit une partie de son corps par des yeux suffisamment mobiles, ou s'il se regarde dans un miroir.

La connaissance scientifique va au-delà de la « peau », elle fait ouvrir largement sa bouche à l'univers, comme un dentiste à son client, mais elle ne trouve jamais son intérieur, ses viscères, que sur le modèle de l'extérieur perçu. Une coupe microscopique, c'est encore un extérieur, un envers.

Nous croyons que les choses et les êtres sont comme nous les voyons, tout en peau, extérieure ou faussement intérieure, surface réfléchissant la lumière. Un homme de notre connaissance, nous savons que son corps a un envers, ou plutôt un endroit : sa propre vie et sa propre conscience, parce qu'il nous en parle. Un chien aussi atteste son endroit, en protestant quand on lui marche sur la patte. Un arbre que l'on émonde, ou une

herbe que l'on foule, ou un cristal que l'on comprime ne protestent jamais. Aussi, nous les considérons comme sans « endroit », comme étant « tout corps ». Midas, si son œil et non seulement sa main avait transformé en or tout ce qu'il percevait, aurait dit : « Tout est or. »

Le matérialisme consiste à croire que « tout est objet », « tout est extérieur », « tout est chose ». Il prend pour argent comptant le caractère « surfaciel » de la perception visuelle et de la connaissance scientifique. Il prend pour « endroit » (*right side*) l'envers (*wrong side*) des êtres.

Ce qui fait la vraisemblance du matérialisme, c'est que la plupart des êtres perçus et connus sont en effet, de faux êtres, des composés, des agencements artificiels ou forfaits. Un nuage, une rivière, une maison, une machine n'ont évidemment pas, comme tels, d'« endroit » conscient. Leurs molécules composantes, par contre, puisqu'elles subsistent par elles-mêmes, gardent leur forme, la reconstituent éventuellement. Il faut bien qu'elles aient un « endroit », qui en fait une réalité indépendante de notre vision ou de nos soins.

Les énormes amas de matière des étoiles et des nébuleuses sont de la conscience à l'état pulvérulent, une sorte de neige de conscience, neige faite de milliards de cristaux de glace et rendue visible, alors que la glace (la conscience) est transparente.

La possession érotique — où l'on ne possède rien, disent les sceptiques — ne peut que « mimer » la fusion des consciences, des « endroits ». Elle le fait avec une efficacité troublante. Et la « superficialité » scientifique devient, dans la circonstance, du vice.

L'animisme gnostique

La Gnose prend le contre-pied du scientisme matérialiste. Tous les êtres sont conscients, signifiants — ou plus exactement pleins de sens —, informants et s'informant. Non seulement leur « corps » (leur *envers* visible) n'est qu'un aspect superficiel pour un « voyeur » extérieur à eux, mais *ils n'ont pas de corps, ils ne sont pas corps*. Ils sont tout endroit. Ils n'ont un « envers », un corps, que les uns pour les autres. Ils se voient et, se voyant, ils se transforment mutuellement en choses vues.

L'animisme universel est vrai au sens le plus fort. Il n'y a que des esprits individualisés, des âmes, ou des consciences, et des âmes qui n'animent aucun corps, qui ne sont pas logées dans des corps. L'existence corporelle n'est jamais qu'une illusion, un sous-produit de la connaissance perceptive.

La puérilité de l'animisme est accidentelle. Elle tient au fait que dans l'univers il y a beaucoup d'amas qu'il ne faut pas prendre pour des êtres. Il est puéril de supposer une âme, une conscience, au Mississippi débordant, au désert de l'Arizona, à l'Atlantique, aux avalanches, aux nuages ou aux typhons.

Mais il n'y a rien de puéril à considérer comme âme consciente un animal, un végétal, une espèce vivante, l'ensemble des espèces, l'Arbre de la Vie, et les liaisons informantes qui font l'unité de ces êtres, grands ou petits. A la seule condition qu'il ne s'agisse pas d'une simple queue leu leu de liaisons, dont chacune serait consciente, mais dont l'ensemble produirait des effets aveugles et non un comportement unitaire.

Une file de piétons ou d'automobilistes obéit à des lois quasi physiques, bien que chaque piéton ou chaque automobiliste soit conscient de celui qui le précède.

Il y a « file » « queue leu leu », équilibre de proche en proche, accessoirement, même dans les êtres vivants individualisés et conscients, animés au sens fort du mot. La circulation du sang, la circulation lymphatique, hormonale, nerveuse même, s'opère de proche en proche, avec des phénomènes d'amplification intempestive, avec des avalanches ou des bouchons, comme dans la circulation d'une foule indisciplinée. Même en dehors de la physiologie, la formation de l'organisme se fait partiellement en queue leu leu, segment après segment. Normalement, ces équilibres ou déséquilibres secondaires sont coiffés par un informateur unitaire, une conscience dominante. Seulement, ils donnent au mot « corps » un second sens, plus concret que celui de simple « envers » d'un « endroit ». Le corps d'un être vivant n'est pas seulement l'apparence de son âme pour un observant extérieur, son comportement visible n'est pas seulement son acte mental spatialisé, c'est aussi tout ce qui, en lui, est sous-individualités dominées — mais mal dominées —, tout ce qui est « fonctionnements coiffés » — mais mal coiffés.

L'homme invisible.

Dans ce célèbre roman de science-fiction, un des premiers du genre, Wells imagine que l'ingestion de substances appropriées pourrait rendre tous les tissus organiques transparents, comme la cornée transparente de l'œil, avec un indice de réfraction assez faible pour ne pas produire d'effet de vitre. Son homme invisible pour l'observateur semble n'avoir plus de corps. Il n'a plus de peau imperméable qui renvoie les ondes lumineuses par lesquelles il serait dessiné. Il est une espèce d'âme pure qui parle, s'exprime, agit selon des intentions sensées. (Âme « pure », d'ailleurs, au sens non moral du mot, car le héros de Wells est un voleur, tenté par l'apparente facilité du crime pour un homme invisible, comme le Gygès de la légende.)

Une difficulté toutefois : tout ce qui est mécanisme subordonné, ou substance mal intégrée, ou sortie d'intégration, ou minéralisée, pourrait difficilement, en dehors de la science-fiction, devenir transparent — encore que l'organisme trouve le moyen d'assurer la nutrition de la cornée transparente. *L'homme invisible fume*, devant un témoin, et la fumée dessine sa gorge et ses bronches. On voit mal aussi comment sa vésicule biliaire, sa vessie, et ses intestins pourraient ne pas être dessinés de même.

L'exemple paraît donc peu propre à persuader que le corps n'est que l'envers de l'âme. « *L'homme invisible* » est palpable; et il est même en fait toujours visible, par ses sous-individualités mal dominées.

Néanmoins, on conçoit aisément une fiction plus corsée où un homme deviendrait impalpable et aussi transparent aux interactions que la matière ordinaire pour les neutrinos. Si cet homme continuait à parler — ou plutôt à « signifier » ses idées, par des procédés moins grossiers qu'en faisant vibrer son larynx —, il ressemblerait vraiment à une âme désincarnée, à un « esprit » — pour spirites, sinon pour spiritualistes. Ses voisins entendraient, en eux-mêmes, comme les hallucinés, une « voix » qu'ils attribueraient à un être surnaturel.

Les champs de la physique, qui sont supports d'interaction ou d'unité domaniale, qui peuvent aussi voyager sous une forme « matérielle » et qui ont une masse, sont après tout des « esprits » de ce genre.

La transposition gnostique de la science.

La Nouvelle Gnose, au moins en son premier temps, où elle s'inspire d'Eddington et de Milne, en acceptant leur panpsychisme et en rejetant leur idéalisme (« le monde comme sous-produit de notre manière de le construire »), n'est qu'une transposition, une inversion fidèle de la science. Le cosmos est une tapisserie que la science décrit fidèlement, mais à l'envers. La Gnose consiste, au-delà ou à travers les observables de la science, à connaître la vie propre des êtres. En quoi elle est connaissance proprement dite (*Gnôsis*) et non simple préparation de connaissance, comme la science.

Nous sommes tous « gnostiques », et non seulement « savants », en essayant de bien connaître un intime, au-delà de la connaissance de sa tension artérielle, de son taux de cholestérol, ou même de ses performances dans les tests psychologiques. Il serait ridicule, par purisme positiviste, d'en rester sur son compte à la lecture d'instruments médicaux ou au relevé de ses réactions.

Nous sommes tous gnostiques, plus généralement, en comprenant un message, en lisant une lettre, souvent entre les lignes, en saisissant une signification à travers les signes, une expressivité à travers les formes esthétiques. Ce n'est pas là une connaissance au-delà de la connaissance, qui demanderait des dons transcendants ou miraculeux; c'est la connaissance proprement dite, la connaissance lorsqu'elle ne s'arrête pas à l'observation préalable, et surtout lorsqu'elle n'imagine pas les êtres observés comme des espèces d'observables purs, c'est-à-dire comme des corps sans âme qui n'existeraient qu'à l'état de corps.

La connaissance gnostique n'est pas plus imaginative que la connaissance scientifique, car c'est de l'imagination aussi — mais de la mauvaise — que de croire qu'une fleur n'est que « sa description botanique » à l'état d'existence indépendante et hors des pages d'un livre de botanique. Imaginer ou penser l'âme des êtres, remettre en pensée les figures de la tapisserie à l'endroit, c'est simplement continuer pour tout l'univers ce que nous faisons spontanément pour nos intimes.

Cette transposition n'en reste pas au premier temps d'une simple inversion animante, d'une traduction littérale d'étoffe matérielle en étoffe d'esprit (*mind stuff*). Mais la nécessité

reconnue de la transposition, la nécessité de corriger l'apparence par la transparence, sert de fil conducteur pour résoudre des énigmes insolubles pour le positivisme scientifique.

Les Gnostiques n'en restent pas à ces généralités. Ils ont élaboré la thèse plus techniquement en partant des conceptions de Milne, et par le procédé des antiparadoxes. Nous allons essayer d'en donner quelque idée.

CHAPITRE 2

Cosmologie des "ici" et cosmologie des "ego"

« *Il pense dans l'univers* ».

On peut dire « *Il pense dans l'univers* », au neutre, exactement dans le sens où le bulletin météorologique dit « *Il pleut sur la côte atlantique* ». Penser « *It thinks* » est pris dans le sens le plus général de « ce qui est éprouvé immédiatement ». On pourrait aussi bien dire « *Il y a souffrance ou plaisir dans l'univers* » (« *It enjoys* »), ou « *attente* » ou « *tristesse* ».

Cet antiparadoxe est évidemment plus ferme qu'un roc : « *Il pense dans l'univers* » puisque « *Je pense* ». On ne peut dire : « *Il n'y a nulle part de pensée dans l'univers* », sans être en pleine contradiction avec le contre-exemple que « *Je* » constitue.

Il n'est pas précisé d'abord s' « *il pense* » beaucoup, peu, ou seulement ici et non ailleurs. Dire qu' « *Il pleut sur la côte atlantique* », ce n'est pas dire qu'il pleut partout ou que toute la météorologie est pluie. Il n'est pas précisé davantage s' « *il pense* » (« *It is thinking* ») depuis peu, depuis longtemps, depuis toujours. Ni, à plus forte raison, il n'y a pas encore à chercher comment le « *Il pense* » commence ou finit dans la « *météorologie* » universelle.

Exercice I. — Par temps étoilé, passer une nuit dans le sable d'une plage, après avoir lu quelque chose sur les nébuleuses spirales, les quasars, les étoiles à neutrons, etc. Se représenter les bras de la Galaxie, son centre (vers le Sagittaire). Essayer de voir, si l'on a de bons yeux, la nébuleuse d'Andromède, notre voisine — ce qui aide à voir la voie lactée comme du dehors. Surtout se voir, en même temps, dans un des bras de la Galaxie, et s'imaginer en mouvement, entraîné par le soleil à deux cent cinquante kilomètres par seconde autour du centre galactique. Penser, d'autre part, aux théories physiques sur la formation des étoiles, sur la « soupe primitive » de la vie sur la terre, sur la formation des acides aminés et des molécules autoreproductrices.

Puis redevenir conscient du « *Il pense dans l'univers* » que constituent ses propres cogitations. L'antiparadoxe révèle alors sa vertu de pierre de touche. Quelque chose est certainement faux dans les théories purement physiques de l'univers. Recommencer l'opération (après un long moment où l'on pensera à tout autre chose). Ne pas recommencer une troisième fois la même nuit.

Exercice II — Imaginer l'univers encore tout près de l'explosion initiale, ou avant la formation des étoiles, des planètes et des molécules complexes. Ou imaginer la Terre encore agglomérat de poussières cosmiques et continuant à recevoir des averses de météorites (le détail importe peu), puis se dire : « *Il pensera dans l'univers.* »

Exercice III. — Imaginer la Terre redevenue inhabitable et stérilisée, ou même l'univers « dégradé » (par conversion de matière en rayonnement, égalisation thermique, usure du combustible nucléaire, etc.), puis se dire : « *Il y a eu pensée dans l'univers.* »

« *Je* » ne peut « *penser* » qu' « *ici-maintenant* ». Toute pensée — en d'autres termes, toute présence à soi — est un « *ici-maintenant* ». « *Pensée mienne* » et « *ici-maintenant* » sont convertibles. On ne peut penser ailleurs, ou autrefois, ou demain. On pense maintenant-ici. S'il y a une pensée, il y a « *ici et maintenant* ». Et réciproquement, s'il y a « *ici et maintenant* », il y a une pensée. Signe que la distinction est artificielle : elle ne peut jamais

être faite réellement ni jamais « réalisée ». Si je suis distrait, je dis : « J'étais ailleurs. » Si je rêve, je me crois « hier », « dans ma chambre d'enfant ». Si je sors d'évanouissement « je » ne sais où je suis ni si la souffrance présente est mienne. Mais « souffrance présente » ne disparaît pas comme, dans la Science-fiction, le conducteur d'une machine à explorer le temps qui aborde le temps où « il » n'est pas.

Toute « pensée ne dit pas " je " ». Dire « je » suppose de difficiles constructions psychologiques, sociales, linguistiques. Le « je » sort, secondairement, de l'autoprésence, du domaine présent ici-maintenant. La « présence » fait le « je » présent. Ce n'est pas le « je » qui fait la « présence ».

Les êtres (autres que moi et ailleurs qu'ici).

Ils sont, sans moi, pensée en leur ici-maintenant.

Ils « disent », tout comme moi : « Je-ici-maintenant. »

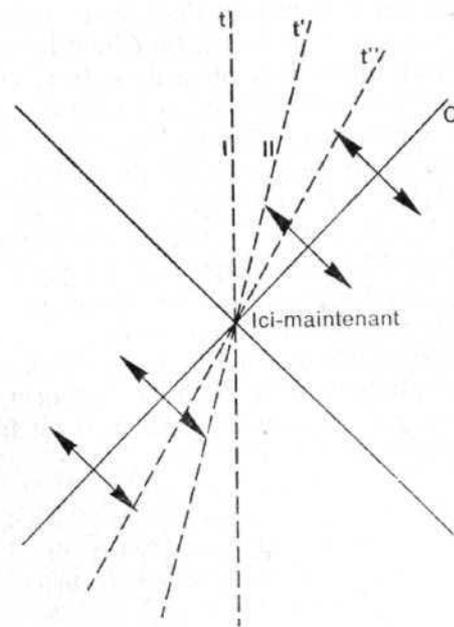
Tout être « ailleurs » (pour moi qui l'observe en son envers, c'est-à-dire qui reçoit les ondes lumineuses qu'il réfléchit), est un « ici » en son endroit.

L'idée d'un objet pur, d'une chose, d'un corps, est contradictoire. Tout ce qui subsiste, tout ce qui « se débrouille pour subsister », sans que je m'en soucie, doit se soucier de lui-même. Cela va sans dire pour les autres hommes. Les Indiens d'Amérique se sont bien passés longtemps des Européens — et réciproquement. Et aussi les animaux et végétaux d'Amérique. Et aussi, par raison de continuité, les virus, microbes, molécules, aminés ou non, les atomes et les particules. Il y a des êtres dont je suis obligé de m'occuper, par exemple mes enfants en bas âge, qui d'ailleurs s'arrangent par eux-mêmes pour grandir. Mes objets et appareils, je suis obligé aussi de les entretenir ou de les réparer. Cela ne veut pas dire que, laissés à eux-mêmes, ils s'évanouiraient ou cesseraient d'agir comme des « je-ici-maintenant ». Simplement, ils feraient (à mes yeux) des sottises. Les enfants se blesseraient. Les appareils suivraient les penchants des assemblées de molécules qu'ils sont, et se détraqueraient ou exploseraient. Le feu de cheminée, non surveillé, allumerait un incendie.

Mais les molécules et atomes savent ce qu'ils font encore mieux que les physiciens. Car, ce que les physiciens ne savent pas encore sur les atomes, qui donc, sinon les atomes, le saurait ?

Le « corps », le « Il », le « Cela », le « Tu », le « Mouvement », l'« Ailleurs » sont des cas d'illusions réciproques entre consciences-je, en repos, « ici ». Les êtres ne sont jamais que conscience-je en repos ici, mais ils ne se voient entre eux que comme corps, là-bas, il ou tu en mouvement. Je le crois corps, là-bas, en mouvement, mais il est je, conscience, ici, immobile, et il me croit corps ici (qui est « ailleurs » pour lui), en mouvement, alors que je sais bien que je suis ici, conscient, immobile. Les relations entre les pronoms, comme entre l'Ici et l'Ailleurs, comme entre les mobiles (et l'on peut ajouter comme entre les directions), ne sont réelles que pour une troisième conscience enveloppante, que pour un domaine sur-ordonné, qui peut continuer à « dire » je-ici-maintenant, immobile, car les mouvements vus des êtres enveloppés ne l'empêchent pas plus d'être ici-immobile que la vue des véhicules en mouvement, que j'observe de ma fenêtre, ne m'empêche d'être ici-immobile.

Il y a une relativité conscience-corps comme une relativité immobilité-mouvement. D'après Minkowski-Einstein, tout mouvement rectiligne uniforme, de vitesse inférieure à C (la vitesse de la lumière), est toujours ramenable à un repos (à l'axe t du



temps). Ce sont les autres systèmes qui se meuvent, pas le mien. Une façon imagée, peu exacte, mais vraie en gros, de se représenter la situation, est de dessiner sur caoutchouc le schéma de l'espace-temps. La ligne t représente une vitesse nulle, et un déplacement dans le temps seul. Les vitesses non nulles inférieures à C sont représentées par les lignes t' , t'' , tracées entre t et C . Mais chaque fois qu'un observateur I, qui se croit immobile, assigne une vitesse à un observateur II, un démon caché étire le caoutchouc dans un sens perpendiculaire à C , et il fait coïncider l'observateur II avec l'axe t , et c'est I qui paraît alors avoir une vitesse non nulle.

De même, ce sont toujours les autres qui sont « corps », moi je ne suis pas corps. Et ce que j'appelle mon corps n'est aussi qu'une construction secondaire, faite à l'aide des miroirs, et aussi de mes domaines subordonnés et devenus objets. Je suis « présence ici-maintenant », domaine de conscience, et virtuellement « Je ». Mais chaque être a autant de titres que moi à dire « Je », en me réduisant à l'état de corps observé. Le schéma « je-ici » et « objet ailleurs », que l'on peut calquer sur celui de Minkowski, en est en réalité l'origine. C'est parce qu'il est un « je », une présence-je, que chacun peut s'estimer en repos ici, l'autre étant pour lui corps en mouvement. En étirant le caoutchouc, le démon caché met l'autre à la place de « je », et je deviens, ou plutôt « je » devient autre pour l'autre qui dit « je ».

Chaque « je » peut dire qu'il a toujours vécu (sur la ligne t), qu'il est au lieu même de la création de l'univers, et qu'il en est le centre éternel, qu'il est Esprit, et qu'il est l'Esprit. Et c'est pourquoi il peut, comme physicien, déclarer son système de référence immobile dans l'espace. Il ne peut, il est vrai, arrêter le temps. Mais c'est qu'il fait le temps, en participation à des consciences subordonnées ou surordonnées, et qu'il ne peut s'empêcher de continuer à le faire tant qu'il vit.

Le monde spatio-temporel est fait de l'intérieur, comme la coquille de l'escargot qui pourtant l'habite. Il est fait par tous les « je » qui y agissent.

Les Gnostiques, comme Milne, considèrent la théorie de la relativité comme théorie des interactions par échange de signaux entre « sujets », et comme base d'une cosmologie monadologique — cosmologie qui est elle-même « la base de la physique.

L'univers spatial est un système d'apparences observées d'une infinité de points de vue (d'observateurs-sujets). Milne dissocie (dans une certaine mesure) l'ici et le maintenant en considérant que, pour chaque observateur, le passage du temps : maintenant... maintenant... maintenant... est une donnée immédiate, tandis que l'espace métrique est une construction intellectuelle qui permet la communication réglée entre observateurs.

Le passage du temps, selon Milne, apporte avec lui pour chaque « je » un ordre irréversible, et même une métrique (ou plutôt un comptage) élémentaire. Maintenant... maintenant... maintenant... s'ordonne en Après... après... après... Tandis que Ici... ici... ici... ne me permet pas de savoir si je me déplace et à quelle vitesse je me déplace dans l'espace. Car il ne faut pas confondre « le mouvement » de la physique avec la locomotion volontaire, dans laquelle j'ai l'impression (sensible) de changer d' « ici ». Il paraît donc plus indiqué de commencer par la mesure du temps. Un seul « je » a déjà une horloge, arbitrairement graduée, mais naturellement ordonnée. Deux, puis plusieurs « je » peuvent ensuite définir un temps, uniforme, en lisant chacun sur l'horloge de l'autre, par signaux lumineux. La longueur n'est définissable que d'après la distance (mesurée par l'aller et retour du signal). Milne retrouve la géométrie hyperbolique de Lorentz, mais sans le réalisme einsteinien de l'espace l . Il estime avoir mieux analysé le passage des temps privés au temps et à l'espace publics.

Les Gnostiques retiennent l'esprit de la démarche de Milne, qui maintient, contre les exposés « positivistes », que l' « observateur » est bien essentiellement un « ego », et que le mot « observateur » n'est pas une simple abréviation qui désigne une horloge enregistreuse, perforant mécaniquement une carte à l'instant du passage d'une onde lumineuse ou d'une particule.

Les physiciens mettent en garde les commentateurs contre l'idée que l' « observateur », muni de règles, d'horloges, et qui numérote les événements dont parle la théorie physique, soit un sujet anthropomorphe. Pour le physicien, c'est un appareil enregistreur passif d'observables, avec une règle et une horloge poinçonneuse, qui n'a nul besoin d'être conscient. Ce n'est pas un sujet qui modifiera son objet.

La mise en garde des physiciens est entièrement justifiée. Mais c'est par une confusion tout à fait grossière que l'on conclurait : « Donc

1. Jacques MERLEAU-PONTY : *Cosmologie du XX^e siècle*, p. 442. Sur la cosmologie, cet ouvrage donne un exposé meilleur que tout ce qui a été publié en Amérique.

il n'y a rien à chercher au-delà de la physique des observables et des observateurs-appareils, et il n'y a pas à comprendre le monde des « ego » ou des « ici-maintenant » comme domaines conscients. » Parce que la description scientifique de l'envers de la tapisserie est cohérente, parce qu'il ne faut pas faire intervenir intempestivement des interactions de l'endroit sur l'envers, ce n'est pas une raison pour renoncer à regarder la tapisserie à l'endroit.

Le roman par lettres.

Un romancier, selon une technique démodée, décrit ses personnages uniquement par les lettres qu'ils sont censés échanger — comme dans *La Nouvelle Héloïse*. Il le fait selon son cœur, il crée ses personnages, leurs relations et leurs interactions. Un biographe ou un historien, qui veut décrire la vie de personnages réels, peut leur écrire pour leur demander des renseignements, ou il peut découvrir des lettres qu'ils ont autrefois échangées. Evidemment, l'univers est semblable à un univers de vies conjuguées, non à l'univers fabriqué par un auteur de roman par lettres ou reconstitué par un biographe.

Les trois types de subsistance dans le temps.

Si l'on considère les êtres réels — par opposition aux amas, aux composés artificiels, ou aux purs « effets », comme une éclipse, l'horizon, l'arc-en-ciel, qui dépendent non seulement de la position de l'observateur, mais du fait qu'il y a observation —, il y a trois types de maintenance à travers le temps : a) celui d'un morceau de matière (un caillou, un atome démocritéen); b) celui d'un système énergétique, ou d'une action (une vague sur la mer, une onde); c) et enfin celui d'une forme signifiante, ou sensée, et subsistant par son sens (un mot dans une langue, un organe dans un organisme, l'organisme lui-même).

La physique est passée du type « maintenance matérielle » au type « maintenance de l'énergie » (ou de l'action). Ou plutôt, elle a fondu en une seule ces deux « maintenances » : onde lumineuse et photon, particule et ondule, matière et énergie ondulatoire, ou énergie ondulatoire qui est matière. La troisième

espèce de « maintenance » temporelle est la plus mystérieuse, mais elle est certainement aussi la plus fondamentale. Un être vivant n'est ni morceau de matière ni énergie ondulatoire; il n'est semblable ni à un appareil matériel ni à une onde ou à une flamme. Il change de matière et change de forme selon ses actions « signifiantes » (ou sensées), tant qu'il vit. Il impose des formes signifiantes, qu'il soit à l'état de germe, d'embryon ou d'adulte, à ses matières ou à ses énergies. Ses organes et ses comportements sont semblables à des mots dans une langue ou à des phrases types, dans une structure ou une évolution linguistique. Ils ont une étymologie et une vie sémantique.

Il serait certainement absurde de considérer qu'un mot, dans une langue, ne se maintient que par la subsistance matérielle de l'encre dans un dictionnaire, ou par la subsistance énergétique des ondes aériennes par lesquelles le mot est prononcé par les millions de parlants. Visiblement, la subsistance du mot est d'un autre ordre. Elle dépend du sens qu'il porte et de la volonté de se faire comprendre des parlants. Le mot ne s'use pas comme un caillou ou comme une vague qui dissipe son énergie. Et s'il arrive qu'il s'use « énergétiquement » dans l'ordre phonétique, comme le mot « é » — en vieux français, dérivé du latin *apis* (abeille) —, il est au plus vite remplacé par un mot plus consistant (abeille, mouche à miel, etc.).

De même pour les organes. Car la vie des mots, ou en général la consistance structurelle et historique d'un langage, n'est qu'une manifestation de la consistance sémantique (ou sensée) des organismes et des organes.

Mes yeux et mes mains ont une consistance sémantique, bien distincte de leur consistance matérielle. Mes yeux et mes mains sont « solides », matériellement et énergétiquement, comme appareils photographiques ou comme pinces manipulatrices actuelles. Mais ils sont solides aussi et consistants (comme organes signifiants, pour moi d'abord et aussi pour l'anatomiste qui en étudie la structure, la même pour tous les hommes de même race, et pour l'évolutionniste qui en étudie l'origine simienne. Mes yeux et mes mains après ma mort tomberont en poussière, mais la main et l'œil humains survivront dans ma lignée et dans les autres lignées humaines.

Les mains et les yeux matériels n'étaient donc que des « pro-

noncés » individuels de la main et de l'œil humains, en leur subsistance « du troisième genre ». Les continuités sémantiques ne sont pas interprétables par les continuités matérielles ou énergétiques. C'est le contraire qui est vrai.

Il n'y a « existence » que par conjonction d'un élément « sémantique » avec un domaine d'ici-maintenant, que par l'action d'un sens s'incarnant et faisant l'unité d'un domaine d'espace-temps.

La ronde enfantine.

Des enfants jouent à faire un « serpent » en se tenant par la main. La ronde serpentine ondule, se rompt, se reforme. Elle n'est pas un être, mais les enfants sont des êtres et leur « idée de jeu » déborde sur la ronde qu'ils forment. Ils se plaignent de s'être fait mal en se tirant trop fort. Le Mississippi, l'Amazone sont encore moins des êtres qu'une ronde enfantine. C'est pourquoi ils sont aveugles. Mais ils subsistent par la subsistance, fondamentalement sémantique, des molécules d'eau qui « se donnent la main ».

Le paysage.

Un paysage est encore moins, par lui-même, un être que la ronde enfantine. Mais les végétaux, le sol, l'eau forment, par interactions, des unités fugitives. On a tort sans doute d'y voir des dieux, comme dans les mythologies ou les contes fantastiques, comme les Grecs y voyaient des nymphes, ou comme le héros d'Algernon Blackford voyait, dans les saules agités par le vent, des dieux irrités et menaçants. Mais il est bien vrai que les arbres et les herbes sont des êtres qui existent, agissent, « pensent » leur forme et se comportent selon les idées qui leur viennent.

La Lune et les cosmonautes.

La Lune est un « astre mort », disait-on. Mais non, dit-on aujourd'hui, car il y a une activité sismique, magnétique, etc.

Mais il faut surtout que subsistent activement toutes ses molécules constituantes. Autrement, comment pourrait-elle « attendre » les cosmonautes ? — comment les cosmonautes pourraient-ils la trouver, s'y poser, l'étudier ? On n'étudie pas l'inexistant, l'inconsistant, l'insubstant. Sans doute la Lune, comme la Terre, est pareille à une ronde enfantine, non à un être vivant, mais ses molécules se « donnent la main ».

« Les Martiens nous attendent ».

Quels Martiens ? Des cellules bactériennes ? Plus probablement, les molécules qui composent la planète nous attendent, qui savent parfaitement ce qu'elles font comme molécules. Si elles ne nous attendaient pas en subsistant, pourquoi essayer d'aller sur Mars ?

La Gnose et la doctrine bouddhiste du « je ».

Je suis perdu dans la contemplation, ici, de ma fenêtre, d'un paysage de montagnes. Tel arbre, mal vu, à la périphérie de mon champ visuel, n'en est pas moins aussi bien « ici » que tel arbre que je vois distinctement « au centre ». Mon ici visuel est une surface, non un point. Mes autres sensations sont également ici, dans mon domaine. La portion d'espace que j'occupe (ou que je fais) est un domaine-sujet, une surface-sujet.

Evidemment, je n'ai pas à regarder encore mon champ visuel comme s'il était une surface-objet. Il est présence absolue ici-maintenant, et, de sa présence, sort mon « je ». « Je regarde » est une expression commode, mais qui inverse l'ordre réel. L'ordre réel est plutôt : champ visuel → existence subjective → conscience informée → je (sauf si « je » suis distrait) → impression (fausse) que « je dirige mon regard sur... ».

Mécaniquement, « je » (ou plutôt mon organisme) fais des manœuvres pour regarder. « J' » ouvre mes yeux, « je » dirige mes globes oculaires adéquatement, comme je photographie. Mais cette mécanique n'explique pas la vision. Elle n'explique pas qu'un domaine d'espace présent soit une forme absolue, dont les « détails » ne sont pas des pièces à côté les unes des autres,

par liaisons bord à bord, mais sont tous « ici », bien que distincts. Ce n'est pas « je » qui lie ces détails (tel arbre et tel arbre), c'est l'unité immédiate des arbres vus qui existent ici comme forêt vue, qui permet, par suite, au domaine de dire « je ».

On remarquera la ressemblance entre cette thèse et la doctrine bouddhiste sur la non-substantialité du « je ». Le domaine visuel (et la conscience, en général) est domaine mien, parce qu'il est *ici*. Il n'est pas *ici*, parce qu'il serait vu par moi, qui serais un *ici* abstrait et « a priori ».

En ce sens, « je » n'existe pas. C'est la présence absolue d'un domaine *ici-maintenant* qui me fait exister. Sans domaine présent « je » ne suis rien. Je « suis existé », par la présence absolue du champ d'*ici-maintenant*.

Une image mentale, une forme absolue, dans le champ visuel, n'est pas une image comme objet physique. Une spirale, un svastika, pensé, ne peut être vu en miroir ou par transparence, comme s'il était tracé sur une feuille mince. Si j'ai l'habitude d'imaginer une spirale tournant dans un sens ou simplement de regarder ma montre, je ne puis facilement imaginer une spirale tournant à l'envers ou lire l'heure sur le cadran de ma montre vue dans un miroir. Il n'y a jamais indifférence au sens, indifférence au fait d'être vue ou non dans un miroir, pour une image mentale.

Inversement, on peut donc dire que la découverte de la non-conservation de la parité, de la non-indifférence au sens et à l'« opération miroir », pour certaines particules, est la première brèche faite par la physique expérimentale dans le monde supposé objectif de la science, la première preuve directe que certaines particules, au moins, ne sont pas des objets autour desquels on pourrait tourner ou que l'on pourrait regarder comme s'ils étaient dessinés sur un papier transparent, mais qu'elles sont plutôt semblables à une surface-sujet, à un champ visuel subjectif, autour duquel on ne peut tourner pour le voir « de l'autre côté ».

Les Gnostiques considèrent que l'« endroit », subjectif, du cerveau, c'est-à-dire le champ de conscience, loin d'être une anomalie dans l'univers, est révélateur du mode fondamental des

réalités. La conscience n'est pas composable ou explicable, dans son caractère de présence absolue.

Matérialisme, structuralisme, matricialisme.

Imaginons sur une table, dans une chambre inhabitée, en désordre, les pièces en carton d'un jeu de puzzle. Ces pièces resteront indéfiniment en désordre. Un enfant arrive, et s'amuse à les mettre en ordre. Dans ce cas, l'« esprit » (la conscience visuelle, *plus* les connaissances sur le jeu) ordonne la « matière » en survenant. Le cas est à la fois instructif et trompeur. La réalité, fondamentalement, ressemble à l'esprit (conscience visuelle, *plus* lois et normes de formation), *plus* qu'à la matière, d'abord en désordre, puis « arrangée ». Les pièces matérielles d'un puzzle ne se mettent pas en ordre d'elles-mêmes (car elles sont « macroscopiques » et au surplus artificielles). Mais la « matière » (en microphysique) s'organise bien d'elle-même, dans un espace et un temps « matriciels », c'est-à-dire analogues à un schéma de test psychologique par complétion ou arrangement selon un sens. Les atomes se constituent comme un puzzle qui se construit lui-même à partir des particules, et selon des lois de compatibilité ou d'exclusion (principe de Pauli). Les molécules se constituent à partir des atomes, les molécules cristallisent, etc., comme si elles étaient, tout à la fois, les pièces de carton du puzzle et les images de ces pièces dans le champ visuel de l'enfant qui les arrange.

L'arrangement du puzzle par l'enfant, cet exploit cérébral, est donc, malgré sa complexité, le « modèle » de l'arrangement des êtres dans l'espace-temps. C'est l'inertie stupide des pièces du puzzle en carton qui égare et qui représente un cas exceptionnel, demandant l'arrivée exceptionnelle d'une conscience distincte — l'enfant — pour être rétabli dans la norme de toute réalité. Normalement, toute matière est déjà esprit, en ce sens qu'elle se « voit » elle-même et s'organise elle-même dans son champ de vision.

La Gnose, antimatérialiste, n'est pas à proprement parler structuraliste. Elle est plutôt « matricialiste ». Une matrice est un tableau de données, complétables ou arrangeables selon un sens. Les structures (au sens des linguistes) sont un cas particulier

de matrice, avec des règles de formation en partie naturelles, en partie conventionnelles. Il n'y a pas de principe d'exclusion ou de différenciation aussi rigoureux, aussi « non conventionnels », dans la structure d'une phrase que dans l'organisation d'un ensemble d'atomes ou d'un champ électromagnétique.

Tous les êtres sont également intelligents.

Le caractère matriciel de tout champ de conscience — surface absolue se « voyant » elle-même — implique que toute conscience est « intelligente », capable de compléter intelligemment ses propres données. Puisque tout être est « conscience », tout être est donc intelligent, et tous les êtres — puisque la propriété est essentielle — également intelligents. Ils ne diffèrent que par le contenu d'application, par les données du problème de formation qu'ils ont à résoudre. Contenu et données qui tiennent à leur histoire, au « déjà formé », au « déjà incarné ». Un primitif est tout aussi intelligent qu'un civilisé, un arriéré, un sous-développé (culturel ou biologique), aussi intelligent qu'un bien doué. Le contenu d'application mentale seul diffère. Un chien est aussi intelligent qu'un homme, un infusoire aussi intelligent qu'un chien, une molécule aussi intelligente qu'un infusoire. Seulement, par « intelligent », nous entendons trop souvent (*we foolishly mean*) non un être qui s'entend à ses propres affaires, mais un être qui pourrait comprendre les nôtres, et dont nous pourrions nous-mêmes comprendre les affaires.

On sait qu'il est illusoire de se servir, pour juger l'intelligence d'enfants d'origines et de cultures diverses, de tests fabriqués par des psychologues qui n'avaient en vue que de tester des groupes dans leur propre culture. La culture, les habitudes acquises interfèrent avec le facteur proprement intellectuel (très difficile à isoler et à doser). Des tests imaginés par des psychologues anglais défavorisent les Latins ou les Slaves, et inversement. Les psychologues s'efforcent de mettre au point des tests dits *culture free*. Mais c'est presque impossible.

Il serait plus impossible encore d'imaginer des tests neutres entre les cultures biologiques produites par l'histoire et les habitudes des espèces. Un chien serait embarrassé devant un test avec papier et crayon, un infusoire encore davantage. Mais un

homme est embarrassé aussi s'il s'agit de suivre intelligemment une piste odoriférante, ou de s'improviser un estomac et des pieds à la manière d'un infusoire. On conçoit mal une commission mixte d'experts humains, canins, et unicellulaires, pour mettre au point des tests d'intelligence, *culture free* ou *species free*.

La thèse que « tous les êtres sont également intelligents » permet de comprendre que la vie — et même la « vie » des individualités dites physiques — manifeste à tous les niveaux la même fantastique ingéniosité. Il y a autant d'ingéniosité dans l'organisation de la termitière, de la ruche, dans l'interagencement des cellules qui édifient le cœur ou l'œil, dans l'agencement des signalisations nerveuses ou hormonales entre cellules ou entre individus, dans le vol de la chauve-souris ou la nage du dauphin, dans les techniques chimiques ou mécaniques de la vie la plus élémentaire, que dans les techniques correspondantes humaines. L'unité d'ingéniosité de toutes ces performances disparates manifeste l'unité de la conscience-intelligence. Archimède était aussi intelligent que Gauss, dans l'état de la science de son temps. De même, un infusoire est aussi intelligent qu'un chien de chasse — dans sa situation.

Les intelligences extra-humaines ne sont pas des psychismes vagues.

On se demande quels procédés typographiques ou quels battements de tambour souligneraient suffisamment ici que la thèse gnostique sur l'universalité de l'intelligence doit être prise à la lettre, et qu'elle s'oppose à l'idée radicalement fautive, si répandue chez les panpsychistes, les pseudo-spiritualistes, les pseudo-Gnostiques, d'un psychisme inférieur, vague, affaibli, évanescant, à mesure que l'on s'éloigne de l'intelligence humaine vers les formes inférieures de la vie. La conscience intelligente d'un infusoire, d'un végétal, d'une macromolécule, il n'y a pas la moindre raison de la considérer comme plus vague, plus confuse, que l'intelligence d'un technicien aux prises avec un problème technique, d'un écrivain aux prises avec les difficultés d'une œuvre en cours.

Au contraire plutôt. L'infusoire ou la molécule travaille sur les données de ses propres édifices moléculaires ou atomiques,

sur les parties présentes de son champ d'autovision. « Il » (ce domaine d'autovision dans son unité) fait jouer intelligemment ces données selon des règles ou des besoins « bien définis ». Tandis que, souvent, le technicien humain n'a pas devant lui un problème bien posé, et patauge, s'égaré, par l'effet de mauvais schémas cérébraux. La conscience humaine cérébrale est superposée à la conscience organique primaire. Elle travaille souvent sur des « modèles » imparfaits. Précise en tant que conscience, elle travaille dans l'imprécision. Tandis que la conscience organique ou chimique, limitée en son domaine d'application, n'est pas trahie par des modèles interposés, par des « dessous » mal établis, et peut résoudre ses problèmes avec une précision inaccessible au technicien humain.

Le biologiste essaie de se mettre par la pensée à la place d'une protéine globulaire, d'une molécule d'ADN, de la « double hélice ». Le physicien essaie de se représenter et de calculer les niveaux énergétiques d'un atome. Mais, évidemment, il n'y réussit pas parfaitement. La molécule sait ce qu'elle fait plus clairement qu'il ne peut l'imaginer.

On s'est amusé à dire que le physicien était une invention de l'atome qui a voulu apprendre grâce au physicien quelle était sa structure. C'est amusant, et évidemment faux. L'atome sait ce qu'il fait, avant et beaucoup mieux que Niels Bohr, comme le cœur de Harvey savait ce qu'il faisait beaucoup mieux que Harvey lui-même ne l'imaginait dans sa conscience cérébrale. Et Crick et Watson n'auraient pas existé si la « double hélice » n'avait présidé à la reproduction de leurs gènes, avant qu'ils n'en établissent le schéma.

Le vague est « vertical », la précision « horizontale ». En outre, la conscience cérébrale superposée à la conscience organique, comme un ordinateur dans une entreprise, est tributaire d'informations non seulement imparfaites, mais perturbées et souvent trichées. Elle subit des pulsions déguisées. Tandis que l'animal obéit à ses pulsions instinctives, sans comprendre mais sans travestir, et que l'organisme sans cerveau est encore mieux placé pour traiter les problèmes sans distraction. Le caractère « vague » (ou plutôt thématique) d'une conscience apparaît plus généralement dans ses rapports avec les domaines de conscience sous-jacents ou sur-jacents. Chaque domaine de conscience, en

son étage, est lucide. C'est la « mission reçue » qui peut être tantôt précise (lorsque l'instinct apporte sa propre technique), tantôt seulement thématique.

L'exemple typique est fourni par la sexualité. Les poussées de la libido sont « vagues » pour la conscience cérébrale. Mais la conscience organique qui préside à la formation des gamètes par un usinage rigoureux, qui met en place dans l'embryogenèse, puis à la puberté, l'appareillage compliqué des organes, est aussi précise et détaillée qu'une entreprise technique où tout est calculé lucidement. La conscience cérébrale, qui subit la sourde pulsion de la libido, redevient, en son domaine, à son niveau, lucide et précise pour l'exécuter. Un don Juan fait des plans, calcule des ruses, ou se fait stratège (comme le héros des *Liaisons dangereuses*).

Chaque domaine, en son étage, est capable de travail précis (à l'étage inférieur aussi bien qu'à l'étage supérieur). C'est le passage « vertical » d'un étage à l'autre (ici, des gènes à l'embryogenèse, et de l'embryogenèse au comportement) qui se fait par une pulsion ou mission. Ce passage semble être un saut difficile, une demi-rupture de causalité, compensée par des évocateurs, des stimuli-signaux, des appels à un potentiel, des déterminations orientantes sans déterminisme, des participations ou des possessions mnémiques, des pressentiments ou des appels.

A chaque étage, le domaine conscient travaille intelligemment sur les données matricielles. D'un étage à l'autre, les pulsions sont certes signifiantes, expressives, et, si l'on veut, « parlantes » ; mais elles sont grammaticalement vides, comme ces phrases tout en pronoms ou en mots à tout faire : « Il y aura quelque chose à faire pour moi, bientôt, de ce côté-là... »

Le vague « vertical », entre domaines de conscience horizontalement lucides, est, pour les Gnostiques, caractéristique de tout l'univers. L'univers est comme un immeuble à nombreux étages où les locataires ne se connaissent bien que sur le même palier, mais se connaissent mal d'un étage à l'autre. Avec cette complication que des locataires géants crèvent les plafonds, habitent plusieurs étages à la fois, et par suite se connaissent mal eux-mêmes et ne communiquent avec les autres que niveau par niveau. Un dialogue entre amoureux est peu conscient des techniques des gamètes mâles et femelles — et réciproquement.

Et il est peu conscient aussi de ce que veut, à l'étage supérieur, l'espèce. Un homme adulte communique très mal avec l'espèce humaine, avec l'Arbre de la Vie, avec la Conscience cosmique, avec Dieu. Il a tendance à croire illusoire les étages supérieurs, dont il reçoit pourtant des missions — comme il reçoit des pulsions venant des étages inférieurs, qu'il ne connaît que par les recherches scientifiques.

Les Gnostiques voient là l'équivalent des « Abîmes » peu franchissables dont parlait l'ancienne Gnose. C'est le Dieu suprême, la Conscience cosmique surtout, que nous connaissons mal — peut-être par une précaution de cette Conscience même, bienveillante et non malicieuse, qui, en supérieur discret, ne se montre pas, pour nous laisser une marge d'autonomie sans nous troubler par ses problèmes.

L'intelligence humaine est très inférieure en rendement à l'intelligence organique primaire, surtout lorsqu'elle s'exerce sur l'organisation sociale, parce qu'elle est passionnée et surtout parce qu'elle est mal informée, égarée par des modèles simplistes, à partir desquels elle raisonne bien, sur des données fausses.

Devant un problème technique limité et précis, l'homme fait presque aussi bien que l'organisme. La conquête de l'air, de la lune, vaut presque la conquête de l'air par les reptiles se faisant oiseaux. Les télescopes et radiotélescopes sont presque aussi ingénieux et efficaces que les antennes des papillons mâles, capables de détecter une femelle à des kilomètres, bien que les « antennes » de radio soient bien grossières à côté des antennes de papillons. Les techniques de reproduction électromagnétiques, qui transportent un concert dans l'espace et dans le temps, sont presque aussi étonnantes que les techniques de reproduction des organismes — bien qu'elles soient infiniment plus rudimentaires et qu'elles soient bien impuissantes à « télégraphier » un être vivant.

La meilleure façon d'imaginer la conscience des organismes et des molécules, c'est de penser à la conscience tendue, enchantée, paranoïaque, d'un inventeur qui oublie tout : femme, enfants, situation sociale, pour ne penser qu'à son invention, et qui y pense toujours et exclusivement, comme Kepler aux trajectoires planétaires. Il arrive que, sorti de l'enchantement, l'inventeur, après sa réussite, pense à son œuvre comme du dehors, sans

bien comprendre comment il a cheminé. C'est alors, alors seulement, que sa conscience devient vague, comme au sortir d'un rêve. Mais elle était précise pendant son travail, et il arrive qu'il gâte son œuvre en y repensant superficiellement.

Les machines « intelligentes ».

En identifiant conscience et intelligence, les Gnostiques ne s'exposent-ils pas à l'objection des machines « intelligentes » (*machines that think*) capables de réactions adaptées aux informations reçues et capables aussi de résoudre des problèmes « matriciels » (ainsi les *learning matrices* de Steinbuch et Peske, qui peuvent servir de machines à explorer les possibles, à dégager les analogies, et à inventer)? Ces machines, n'étant pas des « êtres » autosubsistants, ne sont pourtant pas conscientes — sauf pour les auteurs de Science-fiction. Une machine « intelligente » est toujours montée par une conscience, d'abord improvisante de liaisons pertinentes, et qui se fait secondairement remplacer par des « perceptions » et « liaisons » mécaniques. Il s'agit toujours de liaisons substituées, de *feed-back* mécaniques prenant la place de *feed-back* sémantiques préalables.

Tous les êtres sont aussi « intelligents » que Dieu.

Non seulement tous les êtres sont aussi intelligents les uns que les autres, mais tous les êtres sont aussi intelligents, en leur domaine, que Dieu (ou que l'Accolade consciente suprême). Ils sont aussi intelligents que la « Suprême Intelligence », comme disaient les déistes du XVIII^e siècle. Rien là de particulièrement paradoxal. Tous les êtres sont doués d'éternité et d'ubiquité en leur domaine. Tous aménagent intelligemment leur domaine restreint, comme le *Dominus* suprême aménage le sien, qui sous-tend, ou sur-tend l'univers. Les « merveilles de la création », comme on dit, sont attribuables indifféremment aux créatures variées qui les réalisent ou au créateur qui coiffe le tout.

Cette communauté d'intelligence permet seule de « comprendre que l'on comprenne » et que l'univers soit intelligible — sans l'être totalement, parce que notre domaine est commandé par des

domaines plus englobants et qu'alors intervient le vague « vertical ». Nous sommes aussi intelligents que Dieu, dans le même sens où une de nos cellules est aussi intelligente que nous.

Quelques Gnostiques fond des réserves sur ce dernier point — sans attacher d'ailleurs grande importance à ces réserves, qui rappellent les objections que Duns Scot adressait aux théologiens de son temps. Nous ne sommes pas assez intelligents pour définir l'intelligence en général. Il peut y avoir à la fois ressemblance essentielle et différence entre l'intelligence des êtres et l'Intelligence cosmique, comme entre leur être et le sien.

Voici un exemple de différence possible. Dieu — ou l'Unité cosmique — ne communique-t-il « verticalement » avec les autres étages de conscience, que de la manière vague et thématique que nous avons définie, par pulsions ou par missions, ou participe-t-il aussi plus directement à toutes les consciences domaniales et à toutes les mémoires ? Si l'on admet la première thèse, il faut admettre aussi un Dieu semblable à celui de l'Ancienne Gnose : presque tout Lui échappe de la réalité, que pourtant Il supporte, dont Il définit les grandes lignes, les constantes fondamentales, les « briques » et les règles de construction (vitesse de la lumière, constante cosmique, quantum d'action, nombre d'atomes de l'univers) interreliées intelligiblement, selon Eddington, qui anticipe sur une science encore future. De ces matériaux et règles de construction, Il attend les résultats. Euphorique de la santé de l'univers, comme nous sommes euphoriques de la bonne marche de nos organes, ou au contraire maussade comme un rhumatisant, ou « enflammé de colère », comme le Dieu de la Bible quand ses jointures craquent.

La deuxième thèse est plus vraisemblable. L'unité cosmique participe plus directement à tous les étages, participe, là même où elle n'intervient pas, et « voit » sans agir. Cette deuxième thèse se heurte pourtant à l'objection grave du « doublage inutile »¹. Pourquoi le détail infini des modes d'être, pourquoi les histoires laborieuses des êtres, si l'Unité cosmique les voit et les prévoit dans le détail ? Pourquoi ces expériences « pédagogiques » des êtres si leur résultat est suivi d'avance de manière à prédéterminer rétroactivement leurs conditions, en dehors de leur déroulement temporel — comme si une Conscience derrière notre conscience voyait ce que nous voyons et voyait d'avance ce que nous allons voir ?

1. Nous l'avons discuté dans *Dieu des religions, Dieu de la science*, Flammarion, Paris, 1970.

Mais les Gnostiques refusent en général de patauger dans cette vieille fondrière. Ils remarquent seulement que les savants les plus positivistes sont souvent ceux qui adoptent le plus naïvement la deuxième thèse, en mettant, par exemple, dans les propriétés des « briques » de l'univers tout ce que l'univers devient et tous les détails de la construction — ce qui au fond revient à tout attribuer à l'étage fondamental.

CHAPITRE 3

La vision de soi n'a pas besoin d'yeux

Ce qui est fascinant, dans la Gnose, c'est qu'elle ne se perd jamais gratuitement dans le mythe. Elle paraît parfois s'y égarer, mais elle reste toujours très près soit de la science, soit de l'expérience la plus immédiate. « Tout est conscience » paraît mythique. « Tout est forme » le paraît moins. Or, les deux thèses sont équivalentes. Toute forme qui n'est pas un composé artificiel subsiste en son « endroit » sans avoir besoin, pour cela, d'être regardée. Toute forme est être pour elle-même; se « voit » elle-même, est, pour elle-même, forme-image. S'il survient un deuxième être, avec des yeux et un cerveau, qui regarde le premier, une duplication de la forme vue se produit dans le cerveau du regardant (par information conforme). Cette forme II, qui ressemble à la forme I, est aussi à elle-même sa propre image, qui n'a pas besoin d'être regardée encore une fois. Heureusement, car quel œil magique regarderait la vision déjà obtenue ?

La forme II, cérébrale, n'est que superficiellement isomorphe à la forme I regardée. Elle fait partie de l'organisme du regardeur. Elle apparaîtrait à un observateur scientifique du regardeur.

Cette aire occupe quelques centimètres cube d'espace. Pour

un neurologue, ces quelques centimètres cubes sont détaillables comme une machine nerveuse où il distingue les nombreux détails, « là », et encore « là », unis par des liens matériels qui lui semblent pareils à ceux qu'un ingénieur doublé d'un physiologiste médite d'imiter pour construire une machine à lire les formes.

Mais on sait que l'étude des agnosies visuelles révèle qu'il y a maldonne et que le cortex visuel, observé du dehors comme un objet, ne permet pas de comprendre l'unité de la vision. Ce que voit le physiologiste qui observe mon cortex (au cours d'une opération avec trépanation) n'est pas le domaine-vision qui est « moi » — pas plus d'ailleurs que l'arbre vu par moi n'est l'arbre végétal, qui sait exister par lui-même dans une unité, et que mon observation détaille en tiges, feuilles, etc., de même que son observation détaille mon cortex visuel en cellules, fibres, etc.

Exercice « bouddhiste ».

S'exercer à effacer l'impression fausse que « je » suis devant mon champ visuel. C'est mon corps (avec mes globes oculaires) qui est devant les objets réels regardés. Mais le champ visuel une fois obtenu n'est plus devant moi. Ce qui me trompe, c'est qu'il contient la vision vague et périphérique de mes sourcils, de mon nez, de mes bras et de ma poitrine. D'où l'illusion que les images visuelles des objets sont devant mon corps comme les objets vus eux-mêmes, et qu'un œil spirituel ou magique doit encore regarder ce que mes yeux organiques et mon centre visuel ont produit, à savoir mon champ visuel comme état de mon champ organique en son « endroit ».

La thèse gnostique et la pseudo- « perception extra-sensorielle ».

Il n'y a rien de paradoxal, en ce sens, à dire que l'œil n'est pas essentiel dans la vision. Les Gnostiques ne font pas allusion ici à la « perception extra-sensorielle » de Rhine, qu'ils tiennent sinon pour un mystificateur, du moins pour un mauvais expérimentateur — mais au fait que ce qui « voit », c'est une certaine surface corticale, un tissu organique, qui n'a rien de plus « magi-

que » que tout autre tissu organique, et qui aurait pu dériver d'une autre ébauche embryonnaire. Si l'on pouvait conduire, avec ordre, les photons ou les stimuli correspondants directement sur le cortex visuel, il y aurait sans doute vision. Ce dont la vision ne peut se passer, c'est d'une aire organique unitaire correspondant à un ici-maintenant domanial. L'œil n'est qu'un transporteur fidèle. On peut concevoir et l'on a essayé de réaliser, pour les aveugles, des appareils capables de faire naître directement la vision corticale. Un homme ainsi équipé serait moins tenté d'abord de « voir » son champ visuel devant lui. Très vite d'ailleurs, il adopterait l'attitude, fautive mais pratique, qui consiste à faire comme si les images visuelles étaient devant lui, comme s'il devait regarder encore, comme hors de lui, l'effet de la vision.

L'attitude des Gnostiques à l'égard de Rhine est très caractéristique (signalons ici que des hommes comme A. Koestler ou Eccles, qui, sans être des Gnostiques, sont très proches d'eux, continuent à prendre Rhine au sérieux). La perception extrasensorielle de Rhine est magique. Le sujet est censé voir extrasensoriellement quelle carte, physiquement inobservable, d'un paquet de vingt-cinq cartes à cinq figures, posé sur la table, va être tirée (au moins avec des succès statistiquement supérieurs à la pure chance).

Le champ visuel, pour les Gnostiques, n'est pas explicable mécaniquement ou physiologiquement (au sens ordinaire du mot). L'aire visuelle est un domaine absolu d'espace-temps. Mais il ne faut pas confondre « non mécanique » et « magique ». Autrement, c'est toute la physique contemporaine qui serait magique. Un champ électromagnétique ou nucléaire n'est pas davantage explicable par modèle mécanique.

Pour qu'il y ait vision, il faut que les informations soient portées physiquement, d'une manière ou d'une autre, sur le cortex. Mais le cortex lui-même n'est pas un appareil mécanique, un assemblage pareil à celui des éléments d'un ordinateur. On peut supposer que pour le microphysicien, il apparaîtrait comme un énorme système à liaisons délocalisées, à un tissu dont la maille serait une molécule ou un assemblage de molécules aux liaisons délocalisées. Le cortex, comme tout l'organisme en tant qu'il n'a pas recours à des systèmes de liaisons auxiliaires, est, à l'échelle macroscopique, un système « microphysique » où les zones d'interaction ne sont pas individuellement attribuables. Les réseaux de fibres nerveuses, avec leurs liaisons de proche en proche, ne constituent qu'un système auxiliaire, une technique surajoutée.

CHAPITRE 4

Les accolades domaniales et les holons

Le Dieu des Anciens Gnostiques est incompréhensible, inexpressible, transcendant. Mais la superstructure immatérielle du cosmos, intermédiaire entre le Dieu bon et notre monde mauvais, est faite par les Eons — ou domaines surhumains de consciences, considérés comme grandes sous-unités, dans le temps plutôt que dans l'espace — qui émanent de Dieu et qui, dans les mythes gnostiques, apparaissent souvent par paires.

Le problème religieux est de concevoir une connexion entre le Transcendant et le monde sensible. Les Anciens Gnostiques résolvaient le problème en faisant descendre un de ces Eons, souvent le plus inférieur, vers le monde sensible où il est rompu et emprisonné.

Dans l'homme, il y a une étincelle de suprasensible. L'homme a ainsi un représentant dans le monde transcendant. Sa délivrance est opérée quand l'un des Eons se fait reconnaître en lui, par lui, ce qui libère l'étincelle divine.

La différence entre l'Ancienne et la Nouvelle Gnose est que celle-ci démythifie les Eons et parle plutôt des holons¹, grandes

1. Le mot, sauf erreur, a été repris d'Arthur Koestler.

sous-unités, grands domaines totalisants et en trouve déjà le type dans l'unité organique, et spécialement dans le champ visuel conscient.

Quand « je » vois des êtres en mouvement, je les vois en mouvement réciproque. Je vois la déformation de leur intervalle — alors que chacun d'eux, selon le principe relativiste, peut se croire en repos, en un « ici » absolu, l'autre étant pour lui corps en mouvement. « Je » suis donc leur « holon » surordonné. Je suis en repos, malgré les mouvements et déformations des objets vus dans mon champ visuel. Je suis la « subjectivité », la « présence absolue » de leurs relations.

Un champ visuel conscient n'est évidemment pas ponctuel. Mon corps même, vu comme objet par un observateur extérieur, n'est pas localisable pour lui ponctuellement, puisqu'il est l'ensemble coordonné des organes dans l'espace et le temps. Les Gnostiques rejettent ainsi, comme autrefois Whitehead — un des « ancêtres » de la Nouvelle Gnose —, la thèse naïve de la « localisation simple ». Des « ici-maintenant » ponctuels ne sont qu'une idéalisation mathématique. Ils ne permettraient pas de comprendre l'univers. Un être ou un événement ponctuel ne pourrait être par lui-même. Aucun « je » ne pourrait en sortir. Il ne serait capable d'aucune interaction puisque, dans toute interaction, il faut bien que *a* et *b*, interagissants, existent un moment dans une unité domaniale.

On sait que la microphysique a vérifié pour son compte cette impossibilité. Il y a des limites à l'analyse spatiale et temporelle. On ne peut localiser un électron sur son orbite ni dans le neutron, avant que le neutron ne se décompose en proton, électron, neutrino. On ne peut détailler, dans une molécule d'eau, les zones d'interaction entre l'atome d'oxygène et les atomes d'hydrogène. Le principe d'exclusion règle conjointement les états possibles conjugués des particules constituantes d'un système, même quand elles sont, à nos yeux, à distance l'une de l'autre.

Les difficultés actuelles de la physique des noyaux atomiques sont tout à fait du même ordre que les difficultés de la neurologie devant les champs corticaux. Les paradoxes naissent dès que l'on s'obstine à localiser au-delà d'un certain niveau les éléments constituants. L'antiparadoxe de la non-localisation simple ne résout pas par magie tous les problèmes, mais il permet de

les aborder sans naïveté. Le fait que les particules ne peuvent être créées et annihilées que par paires implique évidemment que leurs « ici » sont conjugués. Toute loi de conservation est une loi de symétrie dans l'espace et le temps, et une symétrie est domaniale par définition.

La biologie moléculaire rencontre partout le fait étrange de la « reconnaissance » à distance d'une molécule par une autre; dans la commande nerveuse, au niveau cellulaire et moléculaire; dans la commande hormonale, où la cellule reconnaît le message hormonal, parce qu'elle contient des molécules (A.M.P. cycliques, les « secondes messagères » de E. W. Sutherland) capables de reconnaître à distance la forme de la molécule hormonale; dans la commande génétique, où des molécules du cytoplasme sont capables de reconnaître la forme-message des molécules d'ARN, et celles-ci la forme des ADN. Ce fait étrange est un mystère insoluble, si l'on s'obstine dans une conception « ponctualiste ». Il est tout naturel si l'on admet la notion d'un « autosurvol domaniale », sans œil survolant. Les deux molécules (voisines dans l'espace) « voient » (sans yeux) leurs propres formes conjuguées; elles s'informent l'une sur l'autre, non par messenger $n + 1$, intermédiaire entre n messagers, mais parce qu'elles sont une forme domaniale unique.

L'impossibilité de définir dans l'espace une direction absolue, mais seulement une différence de direction, l'impossibilité de définir la vitesse d'un mobile, mais seulement la vitesse relative de deux mobiles ou une accélération, est de même un fait domaniale. Et le domaine peut être grand comme l'univers. A côté des interactions nucléaires (fortes ou faibles) à très courte portée, les interactions électromagnétiques, les interactions de gravitation, les « interactions cosmiques » qui font l'inertie ou la courbure de l'espace et l'expansion dans le temps des nébuleuses spirales, ces interactions ont l'univers total comme domaine. Mon inertie, (qui me déséquilibre et me fait tomber dans un autobus freiné brusquement) me rattache aux masses ou à l'existence de l'ensemble de l'univers, de même que je suis lié au champ gravifique de la terre. Quand l'autobus freine brusquement, ma chute me montre désolidarisé du véhicule, de la terre même, et solidaire de tout l'univers. Des cosmonautes, supposés très loin de toute masse attirante, n'en seraient pas

moins plaqués sur leur siège dès qu'ils feraient fonctionner leur fusée, car ils sont dans l'univers.

D'après le principe de Mach, la force centrifuge est domaniale. On peut aussi bien admettre que c'est l'univers qui tourne autour du seau où l'eau se plaque sur les bords et que, si l'univers tournant n'éprouve, lui, aucune force centrifuge, c'est qu'il n'est pas enveloppé par un sur-univers, tournant autour de lui.

La philosophie de Mach, son ultrapositivisme inspiré de Berkeley, est des plus contestables, et l'on sait qu'Einstein, après avoir considéré Mach comme son maître, s'est détaché de lui. Car Mach prétend expliquer l'inertie, non par le « champ », mais par l'influence causale des corps (au sens étroit) c'est-à-dire des masses matérielles éloignées, alors que c'est le champ qui est, pour Einstein, l'essentiel, la matière, au sens traditionnel du mot, n'étant qu'une zone du champ.

Mach se méfiait de l'idée de champ comme d'une construction des physiciens — sans voir que c'était le champ (ou l'ici domaniale non ponctuel) qui était le vrai « matériel du physicien », plutôt que les « ici » quasi ponctuels de la matière au sens classique.

Mais le principe de Mach, le caractère cosmique de l'inertie, indépendant de la philosophie de Mach, appliqué au champ et non à la matière (et même au champ vide de matière au sens classique), n'en reste pas moins solide. Inertie et gravitation sont de toute manière étroitement apparentés. Sciamia est parvenu à réconcilier Mach et Einstein, la gravitation n'étant pour lui que le cas d'interaction statique des interactions d'inertie 1.

Pour exprimer la chose grossièrement, mais non inexactement, les champs de gravitation, les champs électromagnétiques peuvent être considérés comme des « corps observables », au sens large, tout autant que les corps matériels sur lesquels la lumière se réfléchit.

La différence est que les champs sont observables plus indirectement, par les déviations qu'ils impriment aux ondes ou aux corps d'épreuves. Mais cette déviation est un phénomène physique, matériel si l'on y tient, tout autant que le rebondissement des photons sur la matière classique.

Les critiques adressées par Lénine à la philosophie de Mach ne manquent pas de pertinence, à ceci près que Lénine prouve le réalisme en croyant prouver le matérialisme et confond le mauvais idéalisme de Berkeley-Mach avec un panpsychisme à la Leibniz qui,

1. Dennis W. SCIAMA : *The Physical Foundations of General Relativity*, New York, 1969.

loin d'être incompatible avec le « matérialisme » — ou plutôt le réalisme — de la physique, en est au contraire la condition : la « matière » ne peut subsister par elle-même, indépendamment de tout « connaisseur », que si elle n'est pas « chose », objet à l'état pur, mais peut se posséder elle-même, en sa forme et son comportement actif.

Les champs, les systèmes de liaisons et d'interaction domaniale en accolade sont des êtres aussi authentiques que les sous-domaines accolés. Ils ont une masse, ils voyagent. Simplement, en eux, on conçoit plus aisément que l'aspect « corps » ne soit que l'envers d'un champ de conscience liant, inobservable en tant que liaison unifiante et thématique, observable seulement, comme un corps, par ses effets physiques.

Terminons par ce que les Gnostiques appellent des tests de « sensibilité cosmologique ».

I. La fusée plus rapide que les gaz éjectés.

Une fusée, éjectant à une vitesse v donnée, peut naturellement atteindre, puis dépasser, cette vitesse d'éjection. (Elle atteint une vitesse égale à la vitesse d'éjection quand le rapport de masse $\frac{\text{masse actuelle}}{\text{masse au départ}}$, est égal à e soit, 2,718.) A partir du moment où elle dépasse v , un observateur terrestre pourrait voir la matière éjectée courant derrière la fusée, moins vite qu'elle, mais dans le même sens. Ce qui semble en contradiction avec le principe d'égalité d'action et de réaction.

Le paradoxe peut être résolu de deux façons : a) par un raisonnement relativiste simple : à tout instant, on peut considérer la fusée comme partant de la vitesse 0; fusée et matière éjectée s'éloignent l'une de l'autre à des vitesses différentes — à la manière de la balle et du fusil reculant — et de sens opposé; b) mais si l'on a « la sensibilité cosmologique », cette solution apparaît comme superficielle. Il faut tenir compte de toute la matière qui a déjà été éjectée (la fusée peut fonctionner depuis très longtemps), et non seulement de la flamme d'éjection, qui court derrière la fusée. Le centre de gravité de l'ensemble du système « fusée + matière déjà éjectée » ne bouge pas. Il y a unité cosmologique non seulement dans l'espace, mais dans

l'espace-temps. Le mouvement actuel de la fusée dépend des particules éjectées qui peuvent être à des distances énormes, et qui peuvent avoir été éjectées dans un passé très lointain, mais dont le mouvement continue à se conjuguer avec le mouvement actuel de la fusée. On saisit bien là, par cet exemple simple, le passage quasi obligatoire du physique au cosmologique « totalitaire » ou « unitaire ».

II. — *Le vaisseau spatial à guidage par « conscience » cosmique* 1.

Cette « conscience » est matérialisée par un second satellite, qui flotte à l'intérieur du premier, et qui ne subit aucune accélération par rapport au vaisseau spatial tant que ce dernier se déplace librement. Quand un mouvement relatif entre le vaisseau et le corps flottant interne se produit, l'erreur de route est due au vaisseau spatial lui-même (par exemple, quand il est freiné par une poussière interstellaire ou une atmosphère raréfiée résiduelle). La « conscience » norme commande alors de petites fusées compensatrices. L'exercice-test consiste à méditer sur la « science » étonnante du satellite interne, qui ne touche pas et ne perçoit pas le vaisseau spatial, qui suit cependant le trajet de ce dernier parfaitement s'il n'y a aucun freinage ou perturbation accidentelle, et en le corrigeant s'il y a perturbation. Par quoi, par qui, est pilotée cette « conscience » (et le vaisseau s'il n'y a pas freinage)? Et qu'est-ce qui les accorde si la « conscience » n'a pas à intervenir? Les lois de Newton? Le principe de Mach? La nature locale de l'espace? Où la masse prend-elle les ordres selon lesquels elle se déplace?

III. — *Le couple survivant.*

Après une catastrophe universelle, survivent seuls de toute l'espèce humaine un homme en Amérique, une femme en Europe. Peut-on croire que toute la réalité de ces deux êtres humains est enclose à l'intérieur de leur peau, qui contient leurs viscères

1. Exemple de Martin SCHWARZSCHILD, cité par E. F. TAYLOR, et J. A. WHEELER : *Space - Time Physics*, San Francisco, 1966.

fonctionnants et leur ADN? Ils font une unité biologique malgré la distance, unité enracinée dans le passé biologique le plus lointain (et ils peuvent théoriquement reconstituer l'espèce humaine), comme la fusée et le gaz éjecté forment une unité cosmologique. Ils manifestent la réalité d'un « holon » qui fait partie d'un « holon » plus englobant, la Vie, qui elle-même se rattache à un « holon » cosmique encore plus englobant.

CHAPITRE 5

La conscience cosmique

Il y a des Pères de l'Eglise gnostique, des saints patrons plutôt, bien antérieurs aux fondateurs récents. Leibniz d'abord, comme Rose-croix autant que comme savant ou philosophe, et aussi comme politique intelligent, à la fois conservateur social et tourné vers l'avenir. Au XIX^e siècle, avant tout, Samuel Butler, et enfin, au XX^e siècle, Whitehead, Eddington, Milne, J. B. S. Haldane. Samuel Butler est le plus vénéré de tous. Tous « annoncent » la Conscience cosmique.

On peut trouver en tout cas dans la Gnose de nombreux rudiments pour une nouvelle théologie.

Si un domaine « ici-maintenant » ne peut être ponctuel, rien n'empêche qu'il puisse être, à l'inverse, universel, vaste comme l'univers. Or, nous l'avons vu, le « je » n'a rien de substantiel ni même de réel. Il désigne simplement le fait que tout domaine est, pour soi, espace-temps-sujet, surface-sujet. Le domaine vaste comme l'univers qui se manifeste par l'inertie de tous les corps dans l'univers, mais aussi, plus généralement, par les interactions sous-jacentes aux interactions à courte portée et qui en font l'unité, doit donc s'apparaître à lui-même, tout aussi bien que s'apparaît à lui-même mon champ visuel, limité, pour un observateur, aux quelques centimètres cubes de mon cortex occipital, d'où semble émerger ma conscience, et l'être qui dit

« je ». Au lieu des quelques centimètres cubes de mon cerveau occipital, c'est toute l'hypersphère du monde, dont le rayon se compte par des millions d'années-lumière, qui est l'« ici-maintenant », le « champ visuel » de la Conscience cosmique.

Mais si le Gnostique novice a bien exécuté l'« exercice bouddhiste 1 », il ne risque pas de tomber dans l'erreur grossière de Jacob Böhme qui, faute de cet exercice, imagine l'*Unitas* comme un Œil qui regarde, et qui se voit, et crée la Vision. Pour le vieux Gnostique, l'Absolu divin veut se connaître. Il est donc capable de voir et de regarder. Il est, par conséquent, un Miroir et un Œil, car, dit Böhme, ce qui voit est un œil, et l'on ne peut s'imaginer une Vision sans poser un Œil. Comme il n'y a d'abord rien en dehors de l'Absolu, il faut qu'il se dédouble en Œil et en Miroir, de manière à pouvoir se regarder lui-même : « Il est ainsi son propre Miroir, dans lequel il se réfléchit et se regarde, un Œil ou un Miroir concave; un Œil qui est vu, et qui voit en même temps 2. » Les philosophes moins naïfs disent à peu près la même chose, en phrases plus abstraites et moins amusantes. Leur « Sujet », avec ou sans majuscule, c'est toujours l'Œil de Jacob Böhme.

L'*Unitas* cosmique, en un sens, est un Dieu personnel. Et cependant, en un autre sens, elle n'est pas un Dieu personnel. Elle n'est un Dieu personnel, qui pourrait dire « Je », que par la même illusion (projetée sur l'univers) qui me fait croire que « je » suis devant mon champ visuel. L'analogie entre mon domaine de conscience (comme surface-sujet) et le domaine universel est valable. Mais il ne faut pas commencer par se tromper sur le mode d'être qui est mon domaine. Je ne suis pas un être abstrait, un individu pur, qui regarde son propre champ de conscience. Je ne suis que l'unité de mon champ de conscience, le sujet d'une surface-sujet. De même, Dieu ou l'*Unitas* n'est pas un Être, un Individu, qui regarderait l'univers du dehors. Il est l'Unité domaniale, l'Unité-Je de cette Surface-sujet totale.

Encore ai-je quelque justification pragmatique à parler de moi comme unité biologique, et surtout comme unité sociale.

1. Cf. *supra*, p. 61.

2. Cf. A. KOYRÉ : *La Philosophie de Jacob Böhme*, p. 331.

Il n'y en a évidemment aucune à parler de Dieu, ou de l'Unité du cosmos, comme d'un « Je » quasi biologique ou quasi social. A moins que l'on ne recule pas devant le mythe — à quoi s'amusait J. B. S. Haldane, un des esprits les plus libres de notre temps, qui faisait de notre univers et de son pseudo « Je », le membre d'une société de dieux plus vaste. D'ailleurs, J. B. S. Haldane ne parlait que de Directeur, ou de Directrice¹, de la Voie lactée, pour éviter, disait-il, de parler d'infinités.

Samuel Butler a esquissé, lui aussi, un mythe de ce genre². Il ne parlait pas, bien entendu, en 1879, de l'espace-temps cosmique. Il considérait d'abord l'ensemble de tous les vivants comme une sorte de Grand Vivant, dont les organismes de toutes les espèces formaient les cellules. Il en parlait comme de l'Arbre de la Vie. Un arbre est composé d'une multitude d'arbres subordonnés, chaque bourgeon étant un individu presque distinct sur un vaste squelette, plus « minéral » qu'organique. La vraie connexion entre eux n'est pas visible, elle consiste dans la participation de chaque bourgeon au même Esprit, c'est-à-dire à une même Vue des choses et au même genre de comportement. Pourvu que cette Unité se manifeste, la présence ou l'absence d'un squelette « minéral », unifiant par liens visibles et mécaniques les constituants, n'a guère d'importance. Et il y a des arbres-chimères produits par greffe, dont les branches portent des fruits différents.

L'Arbre de la Vie.

Imaginons un Arbre dont les fibres ligneuses sont invisibles. Les bourgeons et les feuilles semblent subsister dans l'air sans supports. Seule la disposition arborescente des feuillages suggère l'unité d'un principe d'existence et de croissance des rameaux invisibles. Imaginons encore que cette arborescence soit temporelle aussi bien que spatiale, et que des bourgeons de rameaux « fossiles » soient à leur place, recouverts et prolongés par les

1. Car, de même déjà que les Gnostiques, il n'était pas « viriliste ».
2. Dans *God the Known and God the Unknown*. Ce livre n'a pas été traduit en français et il est épuisé en Angleterre. Les Gnostiques américains s'occupent d'une réédition.

bourgeons et rameaux actuels. Hésiterions-nous à appeler cet Arbre un Arbre, bien que le squelette ligneux en soit invisible ?

Cet Arbre de la Vie est le corps, la chair, de Dieu connu, du seul Dieu que nous puissions connaître parce que nous en faisons partie. Il nous apparaît comme Chair, mais en lui-même il est Esprit, Conscience. Il se voit et se sent lui-même comme « nous », bourgeons de l'Arbre, nous nous voyons et sentons nous-mêmes.

Comme après lui J. B. S. Haldane, Butler se résigne aux limitations de son Dieu. Le Dieu des théologiens, dit-il, est omniprésent dans l'espace et le temps. Il est dit omnipotent et omniscient, éternel. Le Dieu dont l'Arbre de la Vie est le corps apparent n'a commencé, et seulement sur la terre, qu'il y a quelques milliards d'années. Il n'est ni infiniment puissant, ni infiniment sage, ni infiniment bon ou juste. Il se trompe, il échoue en beaucoup de ses rameaux, qui se flétrissent. Il se contredit souvent. Il se dévore lui-même, et ne peut concilier toutes ses forces et toutes ses qualités.

Mais, en contrepartie de ces limitations, il est « crédible », et même, malgré ses défauts, aimable et admirable, quand il prend la forme des ailes du papillon ou de l'oiseau, des pétales des fleurs ou des visages des êtres que nous aimons et admirons.

**

Il y a évidemment quelque chose de vrai dans ces mythes d'un Dieu limité à la Galaxie, ou d'un Dieu limité à l'Arbre de la Vie — mais aussi quelque chose de tellement intenable qu'en fait, ni Butler ni Haldane ne s'y tiennent. L'Arbre de la Vie et la Galaxie font partie de l'univers, y sont enracinés. Dans l'univers, l'origine de la vie ne fait pas comprendre l'origine de la matière; l'origine du protoplasme ne fait pas comprendre l'origine de l'eau et de l'air. Si le Directeur, ou la Directrice, de la Voie lactée compte sur les « soupes moléculaires » des planètes ou peut-être, comme le suggère Fred Hoyle, des nuages cosmiques pour que la vie naisse, comme on frotte une allumette en escomptant que quelques molécules de phosphore s'oxygéneront, au-delà du Dieu connu, limité, il faut supposer un Dieu inconnu

et plus vaste, qui a pour corps non telle partie du monde ou tel genre d'existence, mais tout l'univers, tout l'espace-temps, et, au-delà, un Dieu encore plus inconnu qui fasse à la fois le Nid (c'est-à-dire le monde matériel) et l'Oiseau (c'est-à-dire le Dieu-Vie).

CHAPITRE 6

La vision sans yeux et l'Aveugle absolu

La Nouvelle Gnose n'est pas une mythologie. Les Gnostiques, à la fois accueillent le mythe et le réduisent avec vigueur. Le propre de l'« explication » mythique, c'est de reporter les grandes expériences de l'existence et de la vie, en jeu de miroir, jusqu'à un Primordial où ce que font les dieux n'a pas besoin d'explication. Pour les « scientifiques », le Primordial n'est pas un temps divin avant le temps, c'est simplement un premier Phénomène, du même genre que les phénomènes actuels. Le mythe est laïcisé, mais il reste un mythe. L'atomisme antique est en ce sens un mythe : les corps sont composés de corpuscules (ou petits corps), les tourbillons d'atomes sont semblables aux tourbillons de sable. L'atomisme moderne aussi reste un mythe quand il traite le *Big Bang* initial comme une explosion nucléaire à plus grande échelle, ou comme une « cuisson » accélérée des atomes. Samuel Butler s'amuse à « corser » mythiquement son Arbre de la Vie. Loin de dissimuler le « jeu de miroir », il le souligne. L'ensemble des vivants forme un Grand Vivant. Un arbre et ses bourgeons sont bourgeons d'un plus grand arbre. L'homme et ses cellules est une cellule d'un méganthrope. Chaque organisme apprend et s'adapte. Le Grand Organisme apprend

et s'adapte. Et Dieu, dit Butler, doit avoir déjà passé par une croissance analogue à celle qu'Il a connue sur la terre comme Arbre de la Vie, dans un nombre infini de mondes et d'univers, grâce à quoi Il a pu apprendre son métier de Dieu, de telle sorte qu'Il a acquis un savoir-faire, comme chaque embryon sait se transformer en adulte parce qu'il a acquis ce savoir-faire au cours des millions de fois où il a accompli à peu près la même performance. Jacob Böhme aussi s'amuse à figurer l'image de l'Absolu divin primordial comme Œil se regardant dans un miroir. Si nous sommes visuellement conscients parce que nous avons des yeux, le Primordial doit être un Œil et une vision. Image trompeuse, nous l'avons dit, mais idée juste.

Les scientifiques rejettent en paroles toute mythologie. Ils traitent le mythe — de Jacob Böhme, de Samuel Butler, ou de J. B. S. Haldane — avec un mépris de béotiens, pour adopter en fait le mythe que l'on pourrait appeler de l'Aveugle absolu. L'univers, en son unité, ne se voit pas, ne se connaît pas lui-même. Il est une agora des corps, où les corps se rencontrent, sans savoir qu'ils se rencontrent, dans une ville qui n'a été construite par personne, dans une nuit où les êtres sont faits de nuit inconsciente, où les photons sont des intermédiaires inconscients entre des corps inconscients, où des « informations » mécaniques fonctionnent aveuglément, où les expéditeurs et récepteurs des « messages » sont aussi inconscients des messages que les câbles téléphoniques, où les facteurs des postes sont illettrés et aveugles, où l'organisation des P.T.T. s'est montée entre des êtres qui ne savent ni parler ni écrire, et pour lesquels les messages transmis et échangés n'ont aucun sens, où des « ici-maintenant » aveugles se conjuguent néanmoins, par miracle, en un espace-temps réglé et unitaire, pareil à un marché où les prix s'établiraient entre des acheteurs et vendeurs aveugles et sans besoins.

L'Aveugle absolu est un mythe absurde. Il est mythe, puisqu'il consiste à répéter, en miroir, quelques phénomènes effectivement aveugles de notre expérience humaine courante. Un torrent, une avalanche, une foule ou une file, même composée de voyants, est aveugle, et détruit sans voir. Tous les phénomènes de la physique classique sont aveugles — à condition de considérer, par abstraction, les effets statistiques, sans analyser les interactions élémentaires par lesquelles leurs constituants « prennent la file »

en s'informant sur leurs voisins, et sans analyser davantage le champ universel où les effets statistiques, éventuellement, deviennent formes.

Les molécules d'une bulle d'eau savonneuse prennent la file en se « donnant la main » l'une à l'autre. Elles forment aveuglément une sphère presque parfaite. La terre est sphérique sans compas. Son orbite est elliptique, sans épingles à ses foyers, sans crayon, et sans le fil qu'un Dieu clairvoyant, muni d'yeux et de mains, tendrait dans l'espace-temps. La terre est aveugle; l'espace est aveugle, relativement à la multiplicité des interactions électromagnétiques et nucléaires; comme ces interactions sont aveugles relativement aux interactions de gravitation ou d'inertie.

Mais l'espace ne peut être l'Aveugle absolu. On sait qu'il ne l'est pas si l'on se rappelle que l'œil n'est pas du tout essentiel dans l'existence d'un champ, d'un domaine de vision, dont l'unité est immédiate, et dont les détails constituants ne sont pas étrangers les uns aux autres, mais sont dans le même « ici » domaniale. Entre la terre et le soleil, entre le soleil et les étoiles de la Galaxie, entre les nébuleuses spirales, il n'y a pas de « je » ou d'œil unifiant. Mais il y a champ d'interactions, et les gravitons ne peuvent être des facteurs aveugles et inconscients entre corps aveugles et inconscients, pas plus que les photons ne peuvent être des facteurs aveugles entre des correspondants aveugles et inconscients.

Mythe pour mythe, la Gnose choisit du moins celui qui n'est pas absurde. La Gnose pourrait être définie comme *philosophie de la Lumière consciente* dans un univers semblable à l'aire visuelle d'un cerveau vivant, qui a un « Endroit », une véritable unité, et non la fausse unité du cerveau d'un cadavre dont toutes les molécules font retour à la foule pulvérulente des molécules terrestres.

Une molécule d'eau, une molécule de benzène se met ou se remet en ordre d'elle-même, parce qu'elle est domaine d'auto-survol — et les physiciens constatent à leur manière cet autosurvol dans les zones moléculaires où les électrons de liaison mettent en commun leurs systèmes ondulatoires. De même, les domaines du cortex cérébral, en leur Endroit, se mettent en ordre d'eux-mêmes parce qu'ils se voient dans leur unité, comme champ visuel, ou champ des schémas moteurs possibles. De même, un

protozoaire se met en ordre de lui-même et improvise une bouche, un estomac, des pseudopodes, parce qu'il « se voit » dans son unité. Les neurones de mon cortex sont des sous-domaines dans l'aire corticale et des sur-domaines des aires moléculaires.

Le cas de l'enfant qui s'amuse à mettre en ordre les pièces d'un jeu de puzzle est tellement complexe qu'il risque de tromper. On dirait l'Esprit venant ordonner la Matière. A l'analyse, il n'y a ni matière ni esprit, il y a simplement superposition de domaines, s'embrassant les uns les autres en accolades plus ou moins larges, ou en « holons » plus ou moins vastes. Plus le domaine est large, où se fait l'ordre des domaines subordonnés, plus il a un aspect spirituel. Plus il y a une poussière de microdomaines insuffisamment coordonnés, plus il y a aspect matériel. Il n'est pas surprenant que le domaine des domaines, c'est-à-dire l'univers, l'espace-temps dans son unité cosmologique, apparaisse comme l'Esprit par excellence, comme Dieu, pour peu qu'il paraisse établir un Ordre domanial unitaire ou qu'il fasse une Action unitaire. Mais il n'est pas surprenant non plus qu'il apparaisse comme Matière inconsciente quand il domine mal la foule et la poussière des domaines moins larges qu'il englobe.

Car il y a des types divers d'interaction et d'unification, et l'ampleur du domaine unitaire n'est pas tout. L'espace-temps (de la gravitation ou de l'inertie au sens de Mach) n'est pas l'Aveugle absolu, mais apparemment il n'est pas non plus une sorte de cortex visuel en toutes ses propriétés, car les perceptions et mouvements qui s'y jouent ne sont que très grossièrement conjugués. L'Esprit cosmique « sait » qu'une planète et qu'une grosse météorite se rapprochent, mais il ne fait rien pour éviter leur collision. Il est pareil à une conscience très distraite ou très détachée du détail. Il est pareil à une organisation de circulation urbaine qui ne s'occuperait que des itinéraires généraux, sans s'inquiéter des accidents laissés à la vigilance des conducteurs.

Un bruit de fond originaire ne peut créer la parole

L'univers, pour les Gnostiques, n'est donc pas un univers d'êtres matériels ou de forces aveugles, c'est un univers de formes, d'informations conscientes, et d'informateurs conscients et actifs, déchiffreurs et lecteurs des informations circulantes, des messages devenus provisoirement inconscients.

Là aussi, la science objectiviste décrit correctement les choses, mais à l'envers. Elle décrit l'antihazard à partir du hasard, l'ordre à partir du désordre, les messages à partir du bruit de fond, les organismes à partir d'une poussière de phénomènes chimiques, les langages ou les systèmes de communication et d'interaction à partir des émissions et réceptions de déclencheurs élémentaires.

Cette deuxième inversion de la science (expliquer l'ordre à partir du désordre) aggrave la première (transposer l'endroit en envers).

La science, abordant le déchiffrement par le dehors, le sens par les signes matérialisés, la lecture par le b a ba, le message par ce-qui-sort-du-bruit-de-fond, a tendance à retarder indéfiniment la lecture proprement dite, l'interprétation des signes.

Pour réagir contre la tendance à interpréter trop vite, par une intuition trop humaine qui non seulement suppose partout

une conscience et un langage, mais un langage quasi humain, pour éviter l'anthropomorphisme, la science tombe dans le mécanomorphisme, et elle refuse de voir les conséquences mêmes de son travail de déchiffrement, pareille à un linguiste qui refuserait aux parleurs étudiés par lui toute conscience du sens.

L'univers apparaît ainsi, paradoxalement, comme une sorte de Bruit de fond originaire, les êtres et leurs messages n'étant que des fluctuations qui, miraculeusement, réussiraient à subsister un moment, avant de se noyer de nouveau dans le Bruit.

On connaît le jeu qui consiste à prononcer une phrase à mi-voix à l'oreille d'un partenaire, qui doit la répéter à un autre, et ainsi de suite. Cela produit des effets surprenants, de même que des traductions successives dans des langues différentes. « L'esprit est prompt et la chair est faible » peut devenir : « Le vin était bon, mais la viande était gâtée. » Ou bien (par le passage du français à l'anglais, puis au chinois, puis de nouveau au français) « Loin des yeux, loin du cœur » peut devenir : « L'invisible est une folie. »

La science « scientifique » consiste à admettre que l'univers commence par des fluctuations continuées par des erreurs de traduction de ce genre, puisqu'il arrive, à force d'erreurs, à prononcer des paroles sensées.

Relativement au message qu'elle transmet, une ligne téléphonique est encore plus inintelligente que toute une chaîne de traducteurs stupides. Mais, intrépidement, les scientifiques prétendent faire sortir la parole sensée de la friture du téléphone.

Aujourd'hui, les philosophes du « Dieu est mort » s'expriment parfois ainsi : « Dieu a décroché son téléphone, il ne parle plus. » Ce n'est pas un retour moderne à l'un des mythes du Dieu gnostique : Dieu séparé du monde par des abîmes infranchissables de ténèbres et de silence. Pour les scientifiques, il n'y a jamais eu de Dieu téléphoneur ou installateur de téléphone. C'est la « friture » originaire de l'espace-temps, c'est le bruit de fond de l'univers, qui a donné naissance à une voix, à une langue, à des parleurs et à des écouteurs.

Au moment où l'on « réalisa » le principe de Carnot, les savants ne purent s'empêcher de faire de la théologie. Puisque toutes les énergies se dégradent, que les températures, les niveaux s'égalisent, que les poids descendent et ne remontent pas

d'eux-mêmes (y compris les poids des horloges), il faut donc un Remonteur de poids au début du Temps, du Temps qui a une flèche. La conservation de l'énergie permet un monde éternel, la dégradation de l'énergie demande, au début de l'univers, une réserve d'ordre ou de non-désordre. L'expansion de l'univers, la déconcentration des nébuleuses, la transformation de matière en radiations montrent probablement le même fait, qui conduit à la même conclusion, avec les mêmes corollaires « théologiques » : il y avait donc, au début de l'univers, une réserve d'énergie bien ordonnée, un château d'eau.

Avec le principe de Shannon, de dégradation de l'information et des messages, la situation est à la fois la même, et différente. Elle est la même, avec une tentation encore plus forte de mettre au début de l'univers une réserve, un château d'eau d'information — sous la forme, cette fois, non de l'explosion d'un « noyau » contenant toute l'énergie de l'univers, mais sous la forme d'un Dieu anthropomorphe Inventeur, et non seulement Remonteur, d'horloges.

Mais la situation est aussi très différente. Si personne, parmi les théoriciens de l'information, n'a refait la vieille théologie de Paley, ce n'est pas seulement que la théologie est passée de mode, c'est que l'étude des faits, qui montre une dégradation réelle de l'énergie, et jamais une remontée globale, montre cependant un bilan positif de l'information dans l'ordre de la vie. La vie est « locale » dans le cosmos, mais la vie existe. L'information s'y dégrade, mais cependant aussi l'information s'y révèle, et d'une façon familière, apparemment non mystérieuse. Les hommes composent des messages, font des œuvres, inventent des machines. Chacun peut s'y essayer. Les espèces vivantes sont apparues il y a longtemps, mais très longtemps après l'explosion initiale. Elles changent sous nos yeux, et il n'existait certainement pas dans l'atome ou dans le Ylem primitifs, ni dans la terre primitive, le germe caché contenant d'avance les formes des vivants.

On peut « balancer » la remontée locale, d'ordre énergétique, par une « descente » plus importante ailleurs : pour pouvoir remonter le poids de l'horloge, je dois avoir suffisamment mangé, c'est-à-dire avoir prélevé sur une réserve cosmique d'ordre énergétique. Mais cela n'a pas grand sens — malgré

les efforts de physiciens comme L. Brillouin — de balancer l'apparition de formation sensée ici par une descente énergétique ailleurs. Mes inventions d'homme conscient ne sont pas gratuites énergétiquement. Mais ce n'est pas ce que j'ai mangé ce matin, ce n'est pas la dépense en lumière électrique de ma lampe qui explique les phrases que je trace sur ma feuille.

D'autre part, je n'ai pas l'impression de prélever mes inventions sur une sorte de réserve originelle. Cette impression est peut-être fausse. Les Gnostiques croient qu'elle est fausse — mais elle est suffisamment forte pour que je me croie dispensé de recourir à la théologie.

Pour les généticiens, c'est la même loi qui fait que les molécules de l'univers physique se mélangent, que leur énergie se dégrade, et que, au contraire, certaines molécules se reproduisent par calquage, non seulement multiplient leurs formes, mais se compliquent de formes auxiliaires qui facilitent cette reproduction calquage, et sont donc conservées et multipliées par sélection automatique. C'est la même loi qui fait l'automatisme de la dégradation et l'automatisme (dans le cas des molécules capables d'autocopiage), de l'apparition d'information.

On ne peut pas plus empêcher l'eau de couler, les montagnes de se niveler, les étoiles d'user leur matière en rayonnement, qu'on ne peut empêcher une espèce mutante par hasard génétique, et plus apte à se reproduire, de se répandre et de supplanter l'espèce primitive.

Le viticulteur lutte contre l'érosion de sa terre et contre la multiplication des pucerons, qui, éventuellement, échappent à ses poudres insecticides lorsque leurs chromosomes et ADN « inventent » (sans le vouloir) des formes mutantes résistantes. Des deux fléaux, l'un, l'érosion, est une dégradation de forme, l'autre, une apparition intempérante de formes, mais ils sont l'un et l'autre automatiques.

Le hasard n'est pas avant l'antihazard.

La Nouvelle Gnose considère cette manière de voir comme superficielle et cette théorie comme tellement contradictoire

qu'elle devient un des meilleurs arguments en faveur de la Nouvelle Gnose.

Il n'y a pas, disent-ils, au commencement, de Grand Informateur universel, du moins pas de Grand Informateur dont le cerveau cosmique ou la pensée contiendrait d'avance toutes les formes qui sont apparues, des cornes du rhinocéros à la queue du paon, tous les messages qui ont été écrits, toutes les paroles prononcées.

Mais réfléchissez seulement à ceci : d'un système stellaire qui ne contient guère que de l'hydrogène et de l'hélium, où il fait trop chaud pour que subsistent des molécules complexes ou pour que le carbone puisse brûler « moléculairement », on ne trouve pas étonnant qu'apparaissent, dès que les circonstances deviennent favorables, ces molécules complexes qui nous paraissent donc virtuellement présentes avant même d'exister, dans une sorte de tableau des « liaisons possibles » et des « corps possibles selon ces liaisons ». Cela ne nous paraît pas plus étonnant que l'apparition de la glace quand de l'eau se refroidit. Sur la terre, et sans doute sur beaucoup d'autres planètes, galactiques et extra-galactiques, existent aujourd'hui des millions de composés chimiques et aussi des millions d'espèces vivantes, dont la structure, d'après les généticiens, est une sorte de formation moléculaire ou de cristal aperiodique. Ces espèces ne se disposent pas en tableaux aussi réguliers et aussi bien remplis que le tableau de Mendeleïev ou le tableau des carbures saturés. Mais les espèces organiques, selon la génétique moléculaire, sortent des espèces chimiques. Si elles en sortent automatiquement, alors leur « information » était donc contenue virtuellement dans les particules de l'étoile, puis dans les molécules de la planète, dans leurs types de liaisons, comme toutes les constructions que l'on peut faire avec un jeu de Meccano, ou comme toutes les parties d'échecs jouables sont virtuellement calculables par un ordinateur, à qui on donnerait le temps, astronomique malgré la rapidité de la machine, de les calculer.

Selon la génétique moléculaire, on doit s'attendre à voir sortir les organismes d'une « soupe de Miller », sur une planète ayant emporté les éléments chimiques de cette « soupe », et située favorablement dans un flux énergétique — aussi bien que l'on s'attend à voir apparaître des composés ferreux et des silicates,

ou aussi bien que l'on s'attend à voir une allumette s'allumer quand on la frotte.

Le hasard joue un rôle dans le détail historique de l'apparition des formes vivantes, comme dans le détail de la formation des molécules complexes, comme dans le détail de l'allumage d'une allumette. Mais ce rôle est tout à fait subordonné.

Les créations conscientes d'information.

Passons de l'origine cosmique de l'information à l'expérience actuelle de création d'information, soit biologique (par mutation ou erreur de copiage moléculaire) soit psychologique (par invention de machines, d'œuvres d'art, de messages). Ces deux types d'apparition de formes n'ont entre eux aucun rapport concevable. Si le phylloxera lutte contre les poudres du viticulteur par mutations fortuites et inconscientes, le viticulteur lutte contre le phylloxera certainement d'une autre manière par des efforts conscients. Un homme ou un animal s'efforçant n'est pas un lieu de mutations. Nous ne composons pas une lettre, même banale, en fonctionnant comme une machine selon des liaisons préétablies dans la structure de l'organisme, ou selon des accidents de fonctionnement. Nous ne composons pas une lettre « originale » selon des mutations cérébrales chimiques, de même sorte que les mutations génétiques. Dans notre « icimaintenant » domanial, « subjectif », en « survol absolu », nous essayons de faire apparaître des compatibilités ou incompatibilités, selon des possibles et selon des thèmes. Nous « remplissons des blancs », dans un tableau présenté ou imaginé. Nous composons, en *psychogenèse*, non seulement à partir des résultats acquis d'une *morphogenèse* organique, préalable, mais en continuant cette morphogenèse. Pour remettre les choses sur pied, c'est donc bien plutôt la morphogenèse, c'est toute morphogenèse qu'il faut interpréter comme psychogenèse. Si l'évolution biologique peut être « internalisée », c'est qu'elle n'a jamais été « externe ».

On ne peut parler ou écrire à l'envers, en commençant par le hasard.

Cependant, une autre façon d'éviter la contradiction, c'est d'aligner la théorie de l'invention psychologique sur la théorie des mutations fortuites. On l'a tenté. La théorie mécanique de l'invention représente le type même d'une « mise à l'envers » par une science trop ingénieuse. Elle consiste à soutenir que toute invention est due sinon à des mutations génétiques ou somatiques, du moins à des hasards, et à soutenir que ces hasards peuvent être captés non par une conscience domaniale, mais par les liaisons elles-mêmes, structurales au sens mécanique du mot, et non au sens du mot en sémantique.

Le hasard joue effectivement un grand rôle, même dans l'invention consciente de formes et d'information. Les anecdotes sur son rôle dans l'invention scientifique ou esthétique remplissent les traités. Tout créateur collabore avec le hasard, et aujourd'hui utilise des machines aléatoires, des mélangeurs de sons et des combineurs de lignes. A certaines époques, cette part du hasard est réduite autant que possible. A d'autres époques, l'artiste met son honneur à n'être qu'une sorte d'introducteur discret du hasard, ou de présentateur terminal.

Les liaisons markoviennes.

Au lieu de composer un message sensé sur une machine à écrire, en laissant exprès, éventuellement, pour faire plus naturel, un certain « jeu » dans l'emploi des mots, on peut commencer par le hasard pur — en laissant, par exemple, un automate taper d'abord au hasard sur le clavier de la machine —, puis en réduisant et canalisant le hasard, par l'introduction dans la machine de liaisons markoviennes, où les séquences des lettres ou des mots sont conformes aux probabilités dans la langue employée.

Une chaîne de Markov est une séquence semi-fortuite : les éléments sont tirés au hasard, comme dans le jeu de pile ou face, mais avec une probabilité définie de transition d'un élément à un autre. Si l'on convient par exemple qu'après pile, face aura deux

chances sur trois, et non une chance sur deux, d'apparaître, et que, après face, pile aura une chance sur trois, on a une chaîne de Markov élémentaire. La liaison markovienne peut être faite dépendante, non seulement du tirage précédent, mais des deux ou des trois tirages précédents. Indépendamment du sens, la succession des lettres dans un message sensé, et dans une langue donnée, peut être considérée comme conforme à une chaîne de Markov. En français, la lettre *q* est toujours suivie de *u*; en anglais, *t* est suivi de *h* dans plus de cinquante pour cent des cas. En français, après un *i* la probabilité d'avoir un *u* est assez petite (il y a quelques mots : sciure, reliure, diurne), *h* est précédé de *c* dans presque la moitié des cas, *s* est plus souvent suivi de *t* s'il y a un *e* avant le *s*. S'il y a une consonne avant le *s*, jamais.

L'automate écrivain sur une machine non « séquenciée » à la Markov produit d'abord *wl-ldqvhrnmjxhid?-ze*.

Puis, si l'on a monté le clavier de manière à tenir compte des liaisons probables, en français, avec la lettre précédente, on peut avoir quelque chose comme :

ague po paurer le sous lgelique

Puis, si l'on tient compte des séquences probables avec les trois lettres précédentes (en français) :

les net Pourra tien danges leurs organiements, et ent fait

Ou, en anglais :

*in no ist lat why eratit froure birs grocid ponde name
of demonstratures of the Reptagin is*

Ce « Reptagin » est presque digne du Jabberwocky de Lewis Carroll, remarque G. A. Miller, à qui nous empruntons cet exemple.

Il est douteux toutefois, remarquent les Gnostiques, que le diplocus soit né d'un jeu de hasard du même ordre, malgré la ressemblance formelle d'un montage markovien sur une machine à écrire et du comportement des molécules prévitales répliquatives capables de se reconnaître entre elles de proche en proche, et de former des complexes non covalents.

On peut enfin introduire, dans la machine à écrire, des liaisons d'ordre supérieur selon les séquences probables des mots et selon des règles syntaxiques. On peut aussi imposer des cohérences quasi thématiques, par des sélections séquenciées de « registres ». On peut obtenir ainsi des textes grammaticalement corrects, présentant, sinon un sens général, du moins une apparence de sens et d'infor-

mation cohérente 1. Des poèmes fabriqués selon ce système ne sont pas plus bizarres que bien d'autres 2. Des discours fabriqués avec un mélangeur d'expressions à la mode, pas beaucoup plus creux que des discours politiques moyens. Des littérateurs sophistiqués, mais scientifiquement naïfs, considèrent que le fin du fin, en littérature, c'est de produire des textes qui n'ont d'autre sens que d'être des textes, des textes-objets (ce qui est, disent-ils, du structuralisme en action), des textes où la parole crée le langage qui la rend déchiffrable comme parole, sur de pseudo-thèmes, tels qu'un cerveau de schizophrène ou qu'une machine à composer pourrait en fabriquer. Le surréalisme a fabriqué du pseudo-sens, et parfois une expressivité non sans charme, en partant du hasard ou du semi-hasard markovien, et ses productions ne sont pas plus mauvaises que des œuvres sensées dont le sens n'intéresse plus personne vingt ans après leur production (car la culture humaine, dont les hommes sont si fiers, n'est de toute façon pas grand-chose dans le vaste univers).

Ainsi — c'est là le point important —, partant du hasard, l'automate inconscient semble, grâce aux liaisons markoviennes, se rapprocher asymptotiquement du sens.

« Au commencement était le Logos », dit saint Jean — et la Gnose.

Non, répondent les antignostiques. Au commencement était la lettre (ou plutôt les lettres), et le Logos en naquit.

« Au commencement était la Vie, la Volonté. »

Non, répondent les biologistes antignostiques : « Au commencement étaient les Molécules autoreproductrices, et la Volonté de vivre en sortit. »

« Au commencement était l'Ordre, ou le Grand Ordonnateur, ou l'Antihasard, ou la Conscience, ou la Subjectivité cosmique », disent les Gnostiques.

Non, répondent les scientifiques : « Au commencement était l'Aveugle absolu, la Désinformation, et l'Information sensée en sortit, après que se fut formé, par pur déterminisme, un Grand Ordinateur matériel. »

1. Exemple : *We are going to see him is not correct to chuckle budly and depart from home...*

2. Exemple : Bulletin de versement tout mon sang et l'intelligence gratis je ne veux rien fichez-moi la paix ni crier ni me taire ni chimique vulgarité de l'absolu... (Tristan Tzara).

Quel est le secret du tour de passe-passe antignostique ? Il réside en ceci, que les anti-Gnostiques prétendent que le hasard se canalise lui-même, sans canaliseur, qu'il se capte sans capteur, qu'il choisit sans choisisseur, qu'il sélectionne sans sélecteur, ou que les capteurs, canaux, choisisseurs, sélecteurs se forment aveuglément, et captent et sélectionnent aveuglément.

Or, un domaine de subjectivité, de conscience, *est le seul capteur possible*, qu'il agisse directement ou par liaisons imposées et interposées. Reprenons la situation de l'Automate écrivain.

Premier cas : Il tape au hasard sur un clavier, sans connexions markoviennes. Mais derrière lui est un homme, qui veut composer un message sensé, dont il a l'idée, puis qu'il formule dans sa tête. Le message est, par exemple, celui-ci : « Au commencement était la subjectivité cosmique ». Soit une cinquantaine de signes et de blancs. Si l'homme attend, sans intervenir, que l'automate compose d'un seul jet ce message, il doit attendre plus de mille milliards de siècles (soit beaucoup plus que la durée présumable du cosmos). Mais s'il choisit, l'une après l'autre, les bonnes lettres, en éliminant (mentalement ou physiquement) les mauvaises, il peut aller presque aussi vite que s'il tapait directement son message. Il y a quatre-vingt-quatre signes. On peut supposer que l'automate frappe au hasard chaque seconde, et peut donc frapper en moyenne une bonne lettre en deux minutes. Le message peut donc être composé en moins de deux heures.

Dans ce cas, l'existence et le rôle du Choisisseur sont évidents. Très superficiellement, c'est l'Automate qui est actif (il prend l'initiative de la frappe) et le Choisisseur qui est passif, ou négativement actif (il attend les bonnes lettres et se borne à éliminer les mauvaises). Moins superficiellement, il est évident que tout ce qu'il a de positif et de positivement actif dans l'affaire est dû au Choisisseur.

Deuxième cas : Le Choisisseur peut aussi essayer de s'éliminer progressivement lui-même, de se rendre de moins en moins indispensable, en adjoignant à l'Automate écrivain des contraintes et connexions markoviennes tirées de statistiques des séquences

des lettres et des mots dans la langue employée. Il se retire, et il attend. L'Automate fera alors en un temps très bref une phrase qui aura l'air d'une phrase, en anglais ou en français pour un lecteur très distrait. Mais il fera tout aussi difficilement que dans le premier cas tout juste la phrase sensée que le Choisisseur avait en tête. Et de plus, si le Choisisseur revient pour choisir parmi les productions de l'Automate monté en contraintes markoviennes, il ne pourra aller aussi vite dans ses choix qu'avec l'Automate tapant au hasard des lettres déconnectées. Il sera gêné, ou entraîné malgré lui, par les montages adjoints.

Mais, dans les deux cas, la tâche est toujours accomplie, finalement, non par le hasard seul, qui ne ferait rien, mais par la conscience choisissante, éliminante ou gardante. La différence est seulement que, dans le deuxième cas, la conscience choisit des connexions d'après son expérience préalable de l'anglais ou du français, et se fait vicarier par elles en se ligotant dans ses choix actuels possibles. La conscience peut trouver avantageux plus ou moins de connexions canalisantes, selon la nature de sa tâche. Si elle se contente d'à-peu-près, les connexions sont avantageuses. Si elle veut des réalisations précises d'une idée préalable, elle a intérêt à déconnecter au maximum.

On imprimait, comme on sait, bien avant Gutenberg. Son invention a été de désolidariser les signes. Le typographe va beaucoup plus vite en prenant des lettres dans ses casses qu'en y cherchant des mots ou des séquences toutes faites. Mais il faut toujours une conscience captante, que le hasard soit pur ou qu'il soit d'avance canalisé par une conscience qui a choisi des montages markoviens au lieu de choisir des tirages tout aléatoires. La conscience peut être momentanément absente quand elle a monté des capteurs automatiques qui la remplacent : pièges, compositeurs automatiques, capteurs de fluctuations, canalisations, etc., qui fonctionnent sans elle. Mais elle a dû être présente pour choisir le type de fonctionnement, et le « jeu » aléatoire dans le fonctionnement.

Le parallélisme de l'apparition d'information et de l'apparition « locale » de négentropie est très éclairant. Mettre un récipient d'eau tiède sur le fourneau non allumé et attendre que l'eau gèle au fond du récipient en bouillant à la surface — et cela sans pouvoir choisir, comme la microconscience du démon de Maxwell, les

bonnes molécules — est aussi vain que d'attendre de l'Automate écrivain qu'il compose une phrase sensée. Mettre l'eau tiède dans une machine frigorifique et attendre qu'elle gèle est au contraire très normal — comme il est normal d'attendre, l'été, des glaçons dans la boisson qui vous est servie, et l'hiver un flux de chaleur de son radiateur dans un immeuble bien conçu. Les machines, et leurs montages interposés, extraient pour vous des calories « anti-Carnot » ou des « phrases énergétiques sensées », dont le détail syntaxique, dans la circonstance, vous importe peu. Ce qui est improbable humainement (et ce qui fait scandale), c'est un radiateur froid et un liquide tiède dans le réfrigérateur.

Mais c'est une plaisanterie que de conclure : « Puisqu'il suffit d'une machine agencée comme il convient pour rendre probable l'improbable, on peut donc expliquer mécaniquement l'apparition de l'ordre énergétique, et l'apparition de formes organiques et d'informations sensées. La conscience choisissante, humaine, infra-humaine ou surhumaine, peut donc être éliminée du cosmos. »

Dans un univers démocratien d'atomes déconnectés, uniformément « tiède », il n'y a aucune chance pour qu'il se forme de la glace. Mais il y a tout aussi peu de chances pour qu'il se forme une machine frigorifique qui rendra ensuite probable et naturelle la formation de la glace.

Les Automates markoviens dans le cosmos.

Les machines, montées par une conscience, avec un jeu dans les liaisons selon des connexions markoviennes font l'effet de machines à inventer plutôt que de machines à calculer avec précision. Elles n'en sont pas moins « substituées », vicariantes de la conscience, et elles n'ont de sens que par la conscience.

Le musicien féru de musique aléatoire peut faire composer à un ordinateur du pseudo-Bach. Il peut aussi inventer une syntaxe musicale à sa guise et attendre ce qu'elle donnera. La musique n'a pas de signification précise, comme une phrase utilitaire, mais seulement cette signification imprécise qu'est l'expressivité. Ses jargons markoviens, ses pastiches peuvent donc être indiscernables pour l'auditeur d'une musique directement inventée selon des thèmes « sentimentaux ». Simplement, elle n'est pas intéressante. De toute manière, une conscience est indispensable, pour saisir ou pour viser une expressivité, aussi bien que pour viser ou saisir un sens.

Les Automates markoviens, en première approximation, donnent la clé de ce que l'on appelle la nature, relativement au Grand Informateur, ou à la Conscience primordiale. Dieu ne semble pas pareil à un méganthrope guettant un univers mécanique et aléatoire, comme l'homme derrière l'Automate tapant lettre par lettre guette chaque bonne lettre. Il ne semble pas être une Providence intégrale, utilisant à la fois, pour sa création, des lois universelles, des montages généraux, et d'autre part des hasards infimes, historiques et individuels. Pourquoi Dieu tricherait-il, en montant d'apparents jeux de hasard, puis en truquant ces hasards, par exemple en faisant tirer à pile ou face par les chromosomes x y , garçon ou fille, et en arrangeant ce tirage pour faire naître un garçon souhaité dans une famille qu'il chérirait spécialement ? Les faits conduisent plutôt à croire que la Conscience primordiale utilise la méthode markovienne d'invention, sans rattrapages trichés, en laissant la nature jargonner, au moins dans de larges secteurs.

C'est très frappant surtout dans les formes végétales. Un sapin, un bouleau, un platane, un saule est une chaîne de Markov réalisée. Selon l'espèce, chaque rameau croît selon une probabilité définie de monter ou de descendre, de bifurquer ou de pousser, unique et rectiligne. Chaque espèce a son allure, son style, commandé par les montages inscrits matériellement dans ses gènes ou fixés dans sa mémoire. Les mutations génétiques éventuelles ne modifient pas directement sa forme, elles modifient les montages qui aboutissent à la forme, et les mutations elles-mêmes sont markoviennes, en ce sens qu'elles sont à la fois libres (ou probabilitaires), canalisées, et non quelconques.

Les animaux sont moins markoviens, sauf dans leurs organes ornementaux. Ils sont soumis plus strictement au sens (utilitaire) de leurs organes vitaux. C'est l'ensemble des vivants qui a une allure markovienne — d'où la comparaison naturelle de l'Arbre de la Vie, ou du caractère « buissonnant » des espèces.

Il en est de même pour les productions et les œuvres des vivants, particulièrement pour les langues. L'anglais n'a pas été créé à partir d'un pseudo-anglais fabriqué par des machines aléatoires, mais il s'est bien créé par des semi-automatismes conscients (le mot important, ici, étant « conscients »). Si l'on peut faire du pseudo-anglais en chaîne de Markov, c'est que

l'anglais, comme toutes les langues, est partiellement markovien, en même temps que structuré unitairement dans une conscience improvisante. Les habitudes dominantes des parlants, phonétiques et sémantiques, leurs montages psychiques et biologiques, leurs choix habituels donnent à chaque langue un type reconnaissable de loin comme le port d'un sapin ou d'un bouleau. Un dessinateur imagine aisément un saule ou un bouleau en faisant jouer librement, mais conformément à ses « montages » habituels, le type saule ou bouleau. Un ordinateur ferait de même, et pourrait fabriquer aussi des décorations de type maya ou aztèque — à condition qu'un ingénieur ait analysé les séquences probables de ces décorations, et ait monté l'ordinateur selon ces séquences. Il pourrait fabriquer aussi des contes, des récits épiques, des séquences dramatiques ou mythologiques, des architectures baroques ou romantiques, et même des végétaux de fantaisie — bref, toute une nature, et toute une culture, à l'envers, vide de sens et sans vie, qui ressemblerait à la nature vivante et consciente, parce qu'elle lui aurait emprunté, en les mécanisant, ses procédés.

CHAPITRE 8

Les choisisseurs incorporés

Remettons la nature sur ses pieds. Le Choissiseur, humain ou surhumain, derrière l'Automate écrivain, qui choisit les bonnes lettres ou les bons montages markoviens, de manière à faire écrire à l'Automate un message ou un poème signifiant, est donc, lui, capable d'écrire directement ce message ou ce poème. Bien plus, l'organisme du Choissiseur vivant s'est, lui, constitué dans l'univers de l'espace et du temps, sans qu'il y ait encore derrière lui, apparemment, un Choissiseur méganthrope, distinct de lui, qui raturerait ses « fausses lettres ». Il faut donc qu'il ait, en son organisme visible, un Choissiseur incorporé invisible, qui choisit dans les résultats des jeux de hasard, plus ou moins canalisés, de l'organisme observable. La dualité Automate-Choissiseur existe en effet dans tout organisme vivant, mais sous une forme plus subtile que dans l'image de l'Automate dactylographe et de l'homme derrière lui, ou que dans le mythe analogue d'un Dieu sculpteur de l'argile organique.

Le cerveau comme convertisseur espace → transspatial.

On sait que les informations changent aisément de support. Les mots parlés sont véhiculés par les ondes aériennes, puis par les courants électriques modulés du fil téléphonique, puis reconvertis en ondes aériennes, puis en courants nerveux dans les nerfs acoustiques. Arrivées dans l'aire auditive cérébrale, les paroles

sont entendues et comprises. Les mots écrits sont lus quand ils passent du papier à l'aire visuelle.

Alors que les supports matériels : air, papier, cire, fil électrique, dégradent l'information, le support cérébral, s'il dégrade parfois lui aussi l'information, quand il est incompetent et perd le sens, est en général capable non seulement de le garder, mais de le restaurer au besoin. Il est antihazard, il est antibruit. Que l'on donne à lire ces suites de lettres :

NIP - LEUSA - TANEPAL

Sans troisième œil occipital, par effet de « surface absolue » de l'aire visuelle en son « endroit », leur ensemble a déjà une certaine expressivité. Il suffit de souffler « arbres », et on lit presque immédiatement : pin, saule, platane.

On peut même s'en aviser spontanément, sans souffleur — comme si toute conscience disposait d'un souffleur intime, donneur de sens.

La lecture est relativement indifférente au mélange forfeut des informations. Elle est restauratrice et créatrice, pourvu seulement que les informations présentes suggèrent leur sens général : le sens suggéré restaure et régénère ses supports mutilés ou mélangés. Le désordre objectif des éléments d'information, une fois porté sur l'aire visuelle ou auditive, devient virtuellement de l'ordre, avant même que le désordre ne soit réparé effectivement. Si je cherche des boulons mélangés à des vis, des punaises vertes mélangées à des punaises roses, elles me sautent aux yeux : le désordre objectif (entropie) devient ordre virtuel dans mon champ visuel, avant même que j'aie fait un seul mouvement pour choisir, ranger, et pour diminuer, physiquement, le désordre *contre* le principe de dégradation automatique de l'énergie.

Devant notre exemple, on peut encore ergoter, invoquer l'action d'une mémoire stockée dans un coin du cerveau. On peut prétendre qu'un ordinateur-lecteur, à mémoire, pourrait lui aussi rétablir le texte brouillé en cherchant dans cette mémoire des mots stockés corrects, si on le programmerait pour ne pas tenir compte de l'ordre des lettres constituantes. Mais Mendeleïev n'avait pas dans sa mémoire, quand il concevait l'idée de son tableau, la liste des éléments chimiques qu'il supposait dans les blancs du tableau. Un test psychologique, avec des figures arbitraires en tableau matriciel, où il s'agit de remplir les cases vides,

ne peut être réussi par la mémoire seule. Il faudrait donc adjoindre, à l'ordinateur à mémoire, une machine à induire et à extrapoler. Ces machines existent (matrices de Steinbuch). Mais, de nouveau, le sens y est « joué », il n'est pas à l'état de thème.

Les tableaux conscients auto-restaurateurs donnent la clé de toute création d'information. Elle ne s'opère pas en tache d'huile, par remplissage *de proche en proche* des vides (ou alors cet effet secondaire de tache d'huile tient à la surface trop grande du tableau, comme dans un mot croisé, géant ou non, où l'on doit commencer par un bout). Celui qui opérerait en tache d'huile pour remplir la matrice du test psychologique risquerait fort de se tromper, comme de faire des fautes d'orthographe. (Les instituteurs en France, autrefois, faisaient seriner : « Les devant un verbe ne fait pas varier le verbe »; ils voulaient éviter, dans la conscience des enfants, l'effet de « tache d'huile ».)

La création d'information s'opère par mise en relation, non d'un « ici » dans l'espace avec un autre « ici » voisin, mais de l'ensemble du domaine spatial avec un « au-delà de l'espace », qui est la « région » du sens, ou de l'expressivité, ou du thème idéal ou relationnel.

Dans le test classique qui consiste à « chasser l'intrus », par exemple (*pin, saule, platane, blé*) comme dans le test qui consiste à « remplir un blanc », il est indispensable : a) de saisir à travers les éléments d'information donnés le thème, l'idée, la relation générative; b) de redescendre du thème aux informations données pour les compléter, les redresser.

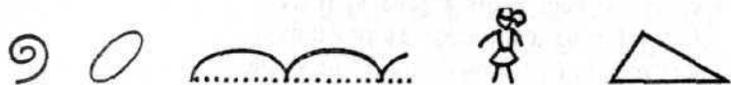
Il y a souvent hésitation, parfois impossible à trancher.

On peut toujours, théoriquement, supposer un thème différent du thème qui paraît naturel. Il est risqué de corriger un texte fautif (bien que souvent l'hésitation ne soit pas permise), quand il n'y a pas suffisamment de contexte avec surabondance d'indices (redondances). L'équivoque des corrections explique justement beaucoup d'erreurs de copiage, qui, accumulées, font les lentes évolutions des espèces vivantes comme des cultures. Par « copiage », il faut entendre copiage conscient, et non calquage matériel.

Les tests matriciels sont souvent équivoques. Et aussi les tests de « chasser l'intrus ».



Toutes les figures ci-dessus sont des « intruses », même le petit carré creux en traits pleins, le seul qui est toujours comme la majorité, petit, creux, carré, en traits pleins.



Non, l'intruse n'est pas la petite fille, c'est le triangle, le seul masculin.

Et voici un test-matrice équivoque :

a	b	ab
c	d	cd
ac	bd	?

acbd ou abcd ?

De toute manière, il est vain de s'imaginer qu'on peut tout expliquer par le seul plan de l'espace et qu'on peut se passer de la dualité espace-transespace. Le cerveau vivant est « support magique », par contraste avec des supports matériels : papier, air, fil électrique, parce qu'il est en rapport, en tension à double pôle, avec la région du transspatial, qu'il est une surface absolue unitaire (sans point de survol extérieur), en même temps qu'il est une surface « matérielle » où les éléments d'information peuvent se projeter comme sur un écran.

Cette dualité surface matérielle = surface-en-résonance-avec-la-région-des-thèmes-sensés, joue le même rôle que la dualité de l'Automate écrivain tapant au hasard et de l'homme, derrière lui, qui choisit les bonnes lettres.

Si l'homme est un poète original, et écrit directement son message poétique, il se dédouble. Son cerveau, comme machine nerveuse à mémoires semi-matérielles et à fonctionnement semi-automatique, lui fournit des matériaux en un flux verbal semi-ordonné. Mais, comme surface absolue en rapport avec la

région des thèmes et des idées, il choisit dans ces matériaux (en ayant soin, si la mode l'exige, de laisser assez de désordre, et même d'en rajouter, pour donner l'impression de la vie, expressive plutôt que platement signifiante).

Le cerveau vivant est « support magique » des informations matérialisées qu'il reçoit parce qu'il réalise, sous une forme plus subtile, la dualité « conscience choisissante et automate tapant au hasard ». Il est surface, ou domaine, ou écran matériel dans l'espace, mais par son unité domaniale absolue, il est en résonance avec la « région » transspatiale des thèmes sensés. Un homme, poète ou non, est toujours en dialogue avec lui-même. Il s'interroge : « Qu'est-ce que cela signifie ? Comment faut-il arranger cela ? » Il s'informe activement. Il s'interroge, et interroge tout. Il « se demande si... ». Et ce dialogue est un va-et-vient incessant entre l'espace et le sur-espace, entre le sens et l'ordre ou désordre matériel.

Le cerveau vivant est un convertisseur à double direction, des thèmes aux figures et des figures aux thèmes. Comme une dynamo convertit du mouvement en courant et du courant en mouvement, le cerveau convertit de l'information thématifiée en information structurée, et inversement.

Le thème des paroles prononcées ou entendues, qui s'oppose aux paroles réalisées (transformables par machine en courant modulé), est une forme « potentielle » d'information matérialisée. C'est, relativement à l'information qui intéresse un ingénieur des P.T.T., une quasi-information, invisible, inobservable pour lui. Mais ce n'est évidemment pas une non-information, une désinformation, une dégradation d'information, puisque, d'après le principe de Shannon, la désinformation par bruit de fond ne se convertit pas d'elle-même en information, alors que l'information-sous-forme-thématique-ou-potentielle se reconvertit (par le cerveau et l'organisme), en information structurée, ou reconstitue la structure, même si elle est quelque peu dégradée.

Dans l'ordre de la vie en général (et non plus seulement de la vie cérébrale consciente), personne ne peut confondre une information potentielle, thématique, avec une désinformation. Un œuf de poule ou une poule embryonnaire ne peut être confondue avec une poule-devenue-cadavre-de-poule, par décom-

position. L'œuf reforme une poule vivante, avec l'aide du memento génétique. La poule morte ne ressuscite pas.

L'information au sens usuel du mot est double, à la fois spatiale et transspatiale, et c'est l'analyse de l'ingénieur ou du biologiste chimiste qui est un artifice. Le sens n'est pas un fantôme qui hante la structure spatiale, c'est un constituant actif essentiel. Parler de convertisseur « magique » ou « féérique », comme aiment dire les Gnostiques par allusion aux échecs de Lewis Carroll (qui avait inventé des règles et des pièces nouvelles), n'est de leur part qu'une plaisanterie provocante. Car c'est toute information, et toute forme autosubsistante — donc, toute la nature si on ne la regarde pas à l'envers comme le savant ingénieur —, qui est « magique » ou « féérique ». L'information mécanique n'est qu'une information mutilée, une jambe de bois que l'on prendrait pour un marcheur.

CHAPITRE 9

L'organisme est un cerveau primaire

Il est absurde, remarquent les Gnostiques — mais nous avons nous-même développé ce thème avant les Gnostiques¹, de considérer le cerveau, et le système nerveux en général, comme un organe à fabriquer de la conscience, à faire qu'un organisme supposé d'abord sans conscience devienne conscient grâce à cet organe. Tout organisme, comme toute forme individualisée, est, à l'endroit, domaine de conscience. Le cerveau est un organe à recueillir les éléments matériels d'information venus du monde extérieur et, en les recevant sur tissu vivant, à les faire participer à la « subjectivité » du domaine organique. Il fait donc apparaître, au sein de la conscience que l'organisme a de lui-même et par laquelle il « voit » sa propre forme, une conscience perceptive par laquelle il voit la forme d'objets extérieurs. Il est support magique des informations reçues, parce qu'il offre à ces informations matérielles la « subjectivité domaniale » inhérente à tout organisme.

1. Raymond RUYER : *Paradoxes de la conscience et limites de l'automatisme*, Albin Michel, Paris.

Les organismes sans cerveau ni système nerveux manifestent à l'évidence qu'ils sont conscients de leur propre forme, qu'ils ont des comportements formatifs et activement adaptés, et non de simples fonctionnements. Dans leur développement, ils régulent les incidents qui ne sont pas trop graves. Ils préparent le futur par des ébauches. Ils se ménagent des rappels mnémiques opportuns, par tout un jeu d'évocateurs chimiques, qui apparaissent au savant objectiviste comme des « déclencheurs matériels », mais qui, dans l'embryon réel, « à l'endroit », doivent agir comme une odeur consciente, évoquant une action instinctive.

L'embryologie est une création ou recréation thématifiée, aidée dans ses détails par des mécanismes auxiliaires qui la relancent de proche en proche. Elle est semblable au remplissage des blancs dans un mot croisé complexe, qui aurait un thème dominant avec des sous-thèmes agencés entre eux selon les « régions ». Une embryogenèse offre, en petit, un exemple de domaines en accolades, semi-autonomes, dont chacun reçoit une mission d'un domaine surordonné, et l'exécute intelligemment en distribuant à son tour des missions plus spécialisées.

L'aire embryonnaire, qui, à partir de l'ébauche nerveuse, forme le système nerveux et le cerveau, est un de ces domaines subordonnés. Elle apparaît dans l'embryon primitif, dans la neurula, comme toutes les autres régions, sans animation spéciale. Sa mission, ou détermination, est de se disposer en récepteur des informations extérieures et en tableau vivant pour les schèmes de comportement de l'organisme. Alors que les autres aires n'ont pour mission que de se structurer, selon la mémoire organique, en utilisant des informations internes auxiliaires et la mnémotechnie du système génétique, de manière à devenir — avec un fond subsistant de comportement autonome — des instruments au service des schèmes de comportement élaborés sur l'« ordinateur » cérébral. Le cerveau n'est pas plus conscient, en tant que monté en ordinateur, qu'un ordinateur matériel. S'il est conscient, c'est, comme tout le reste de l'organisme, en tant que tissu vivant — en surface matricielle. Simplement, le cerveau est une aire de la « surface organique » prêtée au traitement des informations externes.

Le cerveau ne fait pas apparaître miraculeusement la cons-

science, l'intelligence, le comportement orienté, dans un univers stupide et aveugle, et dans un organisme aussi stupide et aveugle que cet univers. Il fait déborder l'organisation, instinctive et intelligente, déjà à l'œuvre dans l'organisme, sur le monde extérieur. Il n'invente, en technique externe, que par la même invention organique par laquelle il s'est formé d'abord lui-même, et selon la même logique matricielle.

Aussi, il n'y a pas à s'étonner que les machines externes ressemblent si souvent aux machines internes, et qu'il y ait déjà des pompes, des cornues, des filtres, des piles électriques, des appareils de navigation, des régulateurs à *feed-back*, dans des organismes sans cerveau, ou en dehors du cerveau. Il n'y a pas à s'étonner si l'histoire sociale des techniques ressemble à l'histoire des espèces et de leurs organes, ou qu'un organe ressemble à un outil.

Une conscience, choisissant selon un thème, ne peut être totalement absente de l'organisme en formation, pour n'apparaître qu'après la constitution, supposée sans aucun thématisme conscient, du cerveau. C'est comme admettre qu'un fleuve à sec soit capable néanmoins de déborder et d'inonder les plaines voisines en les fertilisant. La conscience cérébrale créatrice ne peut naître dans un organisme qui, lui, dériverait d'un fonctionnement mécanique aveugle et qui, sans le savoir et stupidement, édifierait un organe à inventer.

CHAPITRE 10

L'évolution biologique à un endroit

Le Sélecteur, d'après la thèse de la sélection automatique, ce n'est pas un esprit, une conscience, c'est tout simplement la nature, ou la nécessité naturelle ¹. Mais la nature (ou la nécessité) peut être entendue de deux manières :

1. Chaque espèce trouve dans la nature, comme une sorte de moule en creux, une place où elle peut subsister. La nature élimine toute forme hors de sa place possible et favorise toute forme bien en place dans le moule « écologique ». Chaque être s'explique par tous les autres. La nature est une sorte de puzzle compact où les pièces s'emboîtent, où les blancs provisoires se remplissent automatiquement, par pression latérale et non par trouvaille, où les informations résultent d'une sorte de découpage du plein dans un espace où chaque forme est dessinée par les limites des formes voisines.

1. Les Gnostiques mathématiciens relèvent, dans la théorie sélectionniste, des erreurs pures et simples, non contre le calcul des probabilités, mais contre les conditions orthodoxes de son application. D'après eux, les chiffrages de la probabilité des mutations favorables sont faux. Nous nous bornerons, sur ce point, à renvoyer à notre article : « Les postulats du sélectionnisme » (*Revue Philosophique*, 1967).

2. N'insistons pas sur cette interprétation qui n'est qu'un subterfuge logique et qui est contraire aux faits. En réalité, les êtres vivants ont des *initiatives* de comportement. Ils ont des préférences pour telle nourriture ou tel gîte. Ces préférences impliquent de nouveaux modes de comportement, qui modifient le milieu utilisable, tout en dépendant, mais avec beaucoup de « jeu », des modifications du milieu. La nature n'est sélective que de seconde main. La direction du choix dépend des initiatives de l'espèce, qui improvise, péniblement d'abord, un comportement inhabituel, puis s'adapte, grâce à des accommodats d'abord physiologiques plutôt qu'anatomiques (branchies qui se développent dans une eau pauvre en oxygène, muscles qui s'atrophient dans l'apesanteur), puis grâce à des mutations de soutien et de consolidation qui fixent ces accommodats dans les mécanismes génétiques (ainsi les callosités aux endroits de la peau où l'autruche s'accroupit, où le phacochère s'« agenouille » pour fouir; ainsi la courbure de la région cervicale du phoque, ce qui facilite la nage tête levée).

Les initiatives de comportement ont toujours joué un rôle capital dans l'évolution. Les poissons dipneustes ont rampé sur la terre ferme et ont donné ainsi naissance aux amphibiens. Des insectivores ont sauté, puis plané, puis volé. Des mammifères terrestres se sont mis à se nourrir de poissons et à plonger. D'innombrables espèces ont choisi de parasiter d'autres espèces. Des préhommes ont pris l'habitude de la marche bipède, ont utilisé leur larynx pour l'émission de signes vocaux. Les mutations ont suivi. Et ce n'est pas le milieu, en creux, qui a joué le rôle de « programme », régulateur et capteur des mutations foruites, c'est — les généticiens l'admettent — le nouveau comportement choisi.

Mais alors, on est donc revenu à la situation normale de la Conscience choisisseuse des hasards, de la Conscience coiffant des automatismes subordonnés. On comprend que les explications par sélection naturelle soient si souvent calquables sur les explications par la Providence divine, et ne demandent pas beaucoup plus d'effort aux biologistes pour l'interprétation des finalités de fait constatées. On comprend que l'on puisse remplacer, dans toutes les phrases, « la Providence » par « la Sélection » (ou inversement). Le schéma des deux types d'explication est le

même : une Conscience domaniale et thématique, qui invente directement, ou qui coiffe et utilise des hasards et des mécanismes subordonnés. Dans les deux cas, il y a toujours une Conscience anticipante et choisissante, qu'elle ait ou non à attendre patiemment des mutations consolidantes.

La théorie de la Sélection naturelle ne peut que remplacer l'idée d'une Conscience divine, non seulement primordiale, mais unique, choisissant la forme de tous les organismes par la notion que chaque espèce vivante, en sa conscience psycho-biologique, choisit elle-même son comportement dans la limite des formes déjà acquises et, par suite, oriente la loterie génétique. On passe d'une seule Conscience — dont le domaine est vaste comme le monde, et qui régirait non seulement les structures générales de l'espace-temps, non seulement l'habitabilité et l'adaptabilité générales, mais les structures adaptées des domaines subordonnés — à une multitude de consciences, en accolade, dont chacune reçoit et aussi modifie sa mission.

L'erreur est de s'imaginer que la sélection naturelle dispense de toute intervention de la conscience.

La sélection est certainement très efficace. L'élimination est péremptoire, plus péremptoire que la rature d'un mot sur lequel le surveillant de l'Automate peut se raviser. Mais elle ne vaut, pour construire, que *sous couvert* d'un thème conscient. La néo-génétique a découvert en somme que, contrairement au lamarckisme naïf, un thème conscient organique n'a pas le pouvoir de modifier miraculeusement la forme, mais doit attendre, comme le Choisisseur derrière l'Automate, les heureux hasards de cet Automate interne qu'est le système génétique, au lieu d'« écrire » directement dans l'espace.

Le Sélecteur actif peut être une conscience autre que celle de l'organisme concerné. Il y a, comme on sait, des sélections de ce genre dans la nature, avant l'apparition de l'éleveur humain. Les fleurs et leurs formes souvent étranges et quasi signifiantes ont pu être sélectionnées par les insectes et leur champ visuel ou olfactif. Les ornements sexuels ont pu être sélectionnés par le champ visuel des individus du sexe opposé.

Le thématisme sélectif est néanmoins le plus souvent dans l'organisme lui-même. Là même il peut agir à plusieurs niveaux : au niveau d'un comportement d'ensemble choisi par l'organisme

adulte (choix de la nourriture, du terrain ou de la technique de chasse, de la posture habituelle, du mode de locomotion); au niveau de l'organisme jeune ou larvaire; au niveau de l'embryogenèse et des procédés de formation.

Ce dernier niveau est probablement le plus important. En effet 1, il y a au moins deux types distincts d'adaptation anatomique, que l'on peut appeler classe A et classe B. La classe B correspond aux adaptations qui peuvent être précédées par des usages comportementaux : mode d'articulation des os longs, disposition selon les pressions et tensions des trabécules osseuses, épaissements locaux de l'épiderme, etc. Mais la classe A est beaucoup plus importante (par exemple, les poches d'air qui allègent les os des oiseaux, la transparence des cellules qui forment la cornée, la modification des cellules épidermiques qui leur fait sécréter de la sueur, etc.). Ces adaptations A, il est impossible de les concevoir comme ayant pris la suite d'un comportement d'ensemble d'abord improvisé. Ce n'est pas à force de regarder à travers un épiderme opaque ou vaguement translucide que cet épiderme peut être rendu plus transparent. Aucun essai de vol ne peut être supposé avoir eu pour effet d'introduire des poches d'air dans les os.

En apparence, l'explication par mutations au hasard, conservées par sélection *aveugle*, reprend l'avantage. Mais les faits de l'embryogenèse montrent, à l'évidence, des thèmes formateurs dominant le jeu des instruments chimiques. Ils montrent des « comportements de formation », parallèles aux comportements adultes, mais plus fondamentaux, plus proches de la conscience organique matricielle, structurant son domaine intelligemment, à la manière d'un « mot croisé » se remplissant lui-même. La future cornée devient transparente au contact de la coupe optique embryonnaire (la future rétine), par une incitation, un appel, ou un rappel, à devenir transparente, émané de cette coupe. Ce rappel est un message qui est chimique, comme le message téléphoné est électrique. Mais c'est un vrai message, porteur de sens pour un informé qui comprend. On sait qu'une cornée transparente peut être induite dans de l'épiderme banal si une coupe optique (la pré-rétine) est mise en contact avec l'épiderme, par l'expérimentateur ou par un accident de développement, à un stade précoce. L'épiderme est « compétent » — comme disent les embryologistes dans une métaphore qui n'en est pas une — pour recevoir et comprendre les messages du tissu pré-rétinien. Sans cette compétence, le véhicule chimique du message

1. La distinction a été soulignée par P. B. MEDAWAR : « *Problems of Adaptation* » (*New Biology*, 1951, 11).

n'est rien — de même que les paroles du message téléphoné ne sont rien pour un sourd ou pour un homme atteint de surdité verbale.

Ces interajustements par messages — qui mettent les yeux bien en face des trous — sont eux-mêmes sur fond du domaine de conscience primaire organique, comme chaque coin du mot croisé thématique est sur le fond de l'ensemble. Autrement, la compétence pour devenir transparent ne pourrait pas plus s'expliquer par des mises au point et interajustements secondaires que, dans la vie de l'adulte, par les efforts pour regarder. Le thématisme du développement organique, comme le comportement conscient dans les adaptations B, est distribué au cours du développement de telle sorte que chaque ébauche, une fois déterminée (au sens embryologique du mot, c'est-à-dire « une fois orientée vers... »), est pareille à une matrice dans la matrice générale, qui se complète selon son sens dans une indépendance provisoire ou définitive, corrigée par message chimique d'ajustement. De même qu'un projet conçu en commun, puis distribué à chacun des agents d'exécution, doit être mis au point par d'innombrables coups de téléphone. Des faits analogues sont apparents aussi dans les inductions réciproques 1.

Tout attribuer au hasard de mutations quelconques, pour les adaptations A, est encore plus invraisemblable que pour les adaptations B, où l'on peut invoquer, pour canaliser les mutations, le choix par l'animal d'un comportement général. Si l'organisme en formation ne se « voyait » pas lui-même, en sa conscience primaire, il ne pourrait se fabriquer des yeux pour utiliser cette autovision à la vision (sensorielle et cérébrale), du monde extérieur.

Les informations matérielles des nucléoprotéines génétiques jouent un rôle mnémotechnique dans la formation, de même que les modulations matérielles des protéines cérébrales jouent un certain rôle, subordonné, dans la mémoire psychologique. Mais les faits ne montrent pas que ces micro-informations, structurées dans l'espace, *deviennent* les formes anatomiques générales, par simple fonctionnement.

Que si les nucléoprotéines sont réputées savoir « piocher » dans la « masse » (au sens de ces mots dans le jeu de dominos) des acides aminés voisins, et être capables de les reconnaître, on accorde alors, nous l'avons vu, tout l'essentiel de la thèse

1. Sur lesquelles Etienne Wolf a justement insisté (par exemple, entre calotte apicale et mésenchyme).

gnostique. Car le « piocheur » trouve ce qu'il cherche. Il ne fonctionne pas aveuglément, il agit.

Les mutations constatées en laboratoire sont presque toujours superficielles, perturbatrices, relativement à la forme générale des organes. Elles sont souvent mortelles et destructrices. Elles inaugurent, dans l'organisation, des enchaînements markoviens qui s'émancipent. Ces fabrications par hasards internes emportent souvent, comme une monture son cavalier, le thématisme organique là où il ne pensait pas à aller, quand elles ne le d sar onnent pas. L'invention biologique, comme l'invention esthétique, scientifique, comme l'exploration géographique, est un mélange de chance et d'adresse, d'astuce et d'heureux hasard, de navigation sur carte et de découvertes inattendues par des navigateurs égarés. Sans adresse, le hasard ne peut rien. Sans informateur conscient, les machines à information ne sont rien.

Les capteurs et choisisseurs externes ne peuvent venir qu'après les capteurs et choisisseurs internes.

Ce ne sont pas les horticulteurs ou même les insectes qui auraient pu créer des fleurs, par sélection, à partir du « bruit » des mutations forfuites des espèces végétales, s'il n'y avait pas eu déjà des capteurs conscients primaires, des thèmes floraux surordonn s dans les espèces végétales. Les organes ornementaux, les organes de défense ou de camouflage des animaux ont été certainement mis au point par la sélection des partenaires ou des prédateurs, mais après ou avec l'action constituante primaire de l'organisme qui s'ornemente ou se défend, et qui trouve avantageux ce que le hasard peut lui offrir.

L'insuffisance des mutations chimiques *aveugles* dans les molécules génétiques est encore plus apparente dans cette troisième classe d'adaptation, proche des adaptations B, que l'on pourrait appeler adaptations C, et qui constituent toutes les techniques externes, outils, machines, par quoi l'évolution biologique se prolonge en évolution culturelle. Déjà les instincts animaux utilisent toute une technique externe : emploi de matériaux pour la construction des nids, pour le marquage du territoire, emploi d'épines de cactus par un pinson des  les Hawaii en guise de bec pour chasser les insectes (alors que ses congénères des espèces voisines se servent d'un long bec anatomiquement adapté). Chez l'homme, le cerveau est une aire

organique, qui reste indéfiniment à l'état d'ébauche embryonnaire, de manière à pouvoir produire, sans s'engager organiquement, des organes externes outils et machines, alors que les autres ébauches embryonnaires se différencient, sur place, irréversiblement, en organes internes. Que l'ébauche cardiaque devienne cœur, ou l'ébauche nerveuse cerveau, ce n'est pas là un phénomène différent de celui par lequel le cerveau adulte est, à son tour, une sorte d'ébauche pour la réalisation, en technique externe, de pompes industrielles ou de machines à calculer — selon l'état déjà donné de cette technique dans la culture humaine, de même que l'embryogénie des organes et des appareils organiques s'opère selon l'état de la technique interne, selon la phase de la « culture » organique.

Il n'y a aucun sens à chercher un rapport direct entre telle mutation de ce moule à enzymes qu'est le gène, entre telle nouvelle forme moléculaire et tel comportement instinctif adapté à un circuit externe. Qu'une mutation génétique ait allongé le bec d'une espèce de pinson, c'est concevable. Mais non qu'elle ait provoqué dans son cerveau l'idée de se servir d'une épine en guise de bec (dont l'emploi a plutôt pour effet d'arrêter les mutations anatomiques devenues inutiles, de même que la technique humaine dispense l'homme de mutations anatomiques et, d'abord, d'accommodats physiologiques).

C'est parler pour ne rien dire que de rapporter à une kyrielle de mutations un comportement instinctif complexe, de construction ou de communication, dans lequel l'animal doit reconnaître des situations, être alerté par des stimuli-signaux qui relancent son activité au bon moment. Quel gène muté, quelle forme moléculaire génique pourrait expliquer qu'un termite se mette à construire un pilier quand les boulettes de terre ont atteint une certaine densité critique ? Qu'une abeille emploie une danse frétilante pour indiquer à ses congénères la direction d'une provende relativement au soleil, et tienne compte de l'heure ? Et si le mutationnisme est une pseudo-explication pour l'instinct, on est conduit à penser qu'il pourrait bien être une explication insuffisante aussi pour les formes anatomiques, pour l'aiguillon de l'abeille aussi bien que pour son « langage », pour le bec des pinsons aussi bien que pour l'emploi d'une épine de cactus en guise de bec.

La thèse des Gnostiques est que si l'évolution biologique peut être « internalisée » — dans les initiatives instinctives, dans les techniques volontaires, dans la culture humaine —, c'est qu'elle a toujours été « interne » — dans les initiatives des instincts formatifs, dans la technique organique, dans la « culture » organique en conscience primaire.

Les Gnostiques refusent de croire que l'univers soit un Aveugle absolu, ou un bâton d'aveugle menant un aveugle d'abord inconscient et qui ne va nulle part, jusqu'à le faire devenir miraculeusement une Conscience qui se met à vouloir aller quelque part.

Nous sommes vivants depuis le commencement du monde

Dire « Je suis déjà mort » est démentiel. Dire « Je ne suis pas encore mort », c'est énoncer un antiparadoxe. L'assertion se vérifie d'elle-même.

Mais les Gnostiques vont plus loin — là encore en suivant le filigrane de la science la plus positive. Ils proposent de dire : « " Je " ne suis encore jamais mort, depuis le commencement du monde. » Il suffit de prendre « je » dans un sens large, comme synonyme de « individualité-sujet ». Les deux cellules germinales dont « je » provient ont fusionné sans s'anéantir, et avaient chacune résulté d'une bifurcation cellulaire qui n'était pas davantage un anéantissement. L'individualité biologique d'où émerge mon « je » remonte sans coupure, de génération en génération, aux cellules vivantes les plus primitives, et ces cellules elles-mêmes aux molécules prévitales, aux individualités

1. On nous permettra peut-être de faire remarquer aux lecteurs français que, sur ce point encore, nous avons soutenu des thèses analogues à celles des Gnostiques américains.

« physiques » qui subsistent dans le temps par la continuité sémantique de leur action. Aucune des consciences qui disent « je », aucun des neurones dont les liaisons manifestent cette conscience dans l'espace, aucune des cellules d'un vivant actuel n'est jamais morte — même cette cellule épidermique qui se dessèche et va se détacher de ma peau. Aucun des vivants actuels n'est encore jamais mort. Tous remontent, comme moi, au commencement du monde.

L'improbabilité a priori d'une telle survie pour une cellule vivante actuelle est incroyablement faible (beaucoup plus faible que de gagner mille fois de suite à notre Loterie nationale). Combien des graines formées par ce bouleau, des œufs formés par ce hareng, des spermatozoïdes formés par cet homme se développeront en adultes ? Et quelle est la proportion des toujours-gagnants-parmi-les-précédents-gagnants, si l'on considère une longue suite de générations ?

Mais d'autre part, loin d'être précaire et fragile, la continuité vitale-consciente est essentiellement solide, et elle prête sa solidité à tous ses « montages » organiques ou mécaniques. Tous les mécanismes, tous les instruments défont, tombent en panne; les mécanismes auxiliaires antipannes, eux-mêmes, tombent en panne. Seuls, des vulgarisateurs ignorants ou des scientifiques dogmatiques peuvent croire que des machines cybernétiques sont capables de s'entretenir, de se réparer, et de se perfectionner d'elles-mêmes, en dehors de la surveillance humaine. La conscience-vie seule est antipanne absolue — et le montre bien en durant indéfiniment.

Ce qui égare, c'est que la quasi-totalité des vivants actuels, et de leurs cellules ou constituants vivants, est vouée à la mort, dans peu d'années ou peu de minutes. Comme le disait un physicien de Princeton, un spermatozoïde a vraiment très peu de chances de devenir président des U.S.A. — et il a aussi très peu de chances de devenir un être humain adulte, bien que, sans être un *homunculus* comme les « spermatistes » le croyaient au XVIII^e siècle, il puisse dire virtuellement « je ».

Les cimetières sont pleins. Comme chante Omar Khayyam, au milieu de ses libations, nous marchons sur les cadavres d'anciens vivants. Des millions d'espèces ont disparu, et nous n'avons même pas leurs squelettes — ou leurs coquilles. Oui,

mais des millions d'espèces et des milliards d'animaux et d'hommes subsistent toujours. Et c'est cela qu'il faut voir et comprendre, avant de comprendre — bien facilement — la mort d'anciens vivants encore bien plus nombreux, entraînés dans la mort par la précarité de leurs machines subordonnées.

C'est la vie consciente qui prête sa solidité aux machines, et c'est la fragilité des machines, non de la vie, qui entraîne la précarité, toute secondaire, de la vie. A côté des cimetières d'hommes, il y a les cimetières d'automobiles. Hors des cimetières, d'autres hommes vivent et d'autres machines roulent. Mais, évidemment, elles ne roulent que parce que des hommes vivants les ont construites, en les « pensant », et qu'ils les entretiennent. Beaucoup d'hommes sont victimes d'accidents d'automobile : les cimetières d'automobiles entraînent une partie des cimetières d'hommes. Mais ce n'est pas parce que les hommes sont fragiles que les automobiles sont fragiles. C'est au contraire parce que les hommes sont beaucoup moins fragiles, et qu'ils sont même antihazard, antipanne, antimort, qu'il y a encore des automobiles.

Il est tout à fait absurde d'inverser les choses et de rattacher la subsistance des hommes et des organismes à la subsistance mécanique, dans une partie de leur corps, de leurs machines internes : molécules « au Frigidaire », ou ADN. Des milliards de mains ou d'yeux humains tombent en poussière dans les cimetières. Mais la main, comme type d'organe vivant, subsiste et évolue depuis les primates, nos ancêtres, et depuis les organes, de type différent, dont elle dérive sémantiquement — alors que les œuvres produites par cette main ne subsistent, en leurs « descendants » mécaniques, que si des vivants continuent à les « penser ». Il est absurde de rapporter la subsistance de la main vivante comme « type », à la subsistance mécanique de ma main actuelle, comme tenaille musculaire solide. Il est tout aussi absurde de rattacher cette subsistance typique à la subsistance mécanique ou chimique de quelques molécules dans les chromosomes. C'est expliquer l'automobiliste par l'automobile, par une sorte d'« automobile interne », qui le transporterait sans panne, à travers le temps, pendant des millions d'années, sans qu'il le veuille et sans qu'il le sache.

Les continuités « gonflées » dans le temps.

Nous savons déjà que, pour la Gnose, toute continuité (ou génidentité) n'est ni matérielle ni énergétique, et qu'elle est fondamentalement sémantique, à base de sens. Mais les vivants, les lignées vivantes, sauf accident mécanique interne ou externe, ne se bornent pas à ne jamais mourir malgré le désordre et le « bruit de fond » de l'univers. Beaucoup de continuités — la plupart — se bornent à subsister dans le temps. C'est le cas des atomes et molécules, que l'on dit pour cela non vivants. Mais d'autres changent, évoluent, se gonflent, dirait-on, de leur propre passé — ou d'une source inconnue. Les espèces biologiques ont évidemment quelque chose de plus que les espèces chimiques. Leur subsistance, toujours plus « informée », plus « savante », n'est pas, quoi qu'en disent Schrödinger et les génétistes, la subsistance sans progrès des molécules d'un cristal, qui n'apprennent rien de plus que ce qu'elles savent faire depuis qu'elles se sont constituées, qui ne s'informent plus, qui refont incessamment ce qu'elles ont toujours fait, et ne connaissent que cela, qui sont stupides, ou plutôt bornées, non pas comme des « choses » (puisque'il n'y a pas de « choses » dans l'univers), mais comme des domaines d'actions indéfiniment répétées et symétriques dans le temps. Elles sont ce qu'elles sont parce qu'elles font ce qu'elles font, elles ne font pas ce qu'elles font parce qu'elles sont ce qu'elles sont. Mais elles font toujours la même chose.

Un vivant proprement dit, au contraire, fait ce qu'il fait en tenant compte de ce qu'il a déjà fait. Son « ici-maintenant » est gonflé de ses « ici-maintenant » passés. Pour prendre tout de suite le cas extrême, un homme vivant n'est pas seulement son propre passé individuel, il est aussi le passé de son espèce, de sa lignée individualisée spécifique. Il est primate, mammifère, vertébré. L'embryon humain sait encore tout ce qu'ont su faire les embryons de ses ancêtres, humains et préhumains. Il se souvient encore du temps où il trouvait pour son développement une réserve nutritive dans l'œuf, et il établit en conséquence une ébauche de circulation vitelline, comme s'il y avait encore un « jaune d'œuf », avant d'établir la circulation placentaire de ses ancêtres mammifères et avant de préparer la circulation pulmonaire de sa future vie d'adulte.

Les lignées de continuité temporelles des individus ne courent pas indéfiniment parallèles les unes aux autres. Elles ne sont pas des tubes fermés, soudés et juxtaposés comme des tuyaux d'orgues. Elles se tissent, se séparent, et se refusionnent dans les divisions ou fusions de développement ou de reproduction. Il y a toutes les transitions possibles entre les divisions cellulaires de développement (individuel) et les divisions de reproduction (aboutissant à deux individus, distincts dans l'espace). Des circonstances infimes peuvent décider si telle division cellulaire contribuera à la diversité des tissus et des organes du même individu ou fournira des êtres jumeaux. Inversement, deux cellules, d'abord séparées spatialement, peuvent s'accoler et redevenir un seul être. Tout vivant est donc « jumeau identique » de ses parents. Il est le même être que l'être de chacun de ses parents, à un autre moment du temps, comme deux frères jumeaux identiques sont le même être à deux endroits de l'espace. La seule différence (entre jumeaux identiques dans le temps et jumeaux identiques dans l'espace) est que le « jumeau identique » dans le temps « a le temps » d'ajouter (infinitésimalement) au trésor mnémique qu'il partage avec le membre de la paire qui est son parent. Sans parler, bien entendu, du fait que, dans la reproduction sexuelle, il dispose d'une mnémotechnie génétique combinant au hasard des « signes » mnémiques empruntés aux deux parents, et qu'il est donc plutôt jumeau fraternel que jumeau identique. Mais les cas de parthénogenèse, de reproduction par scissiparité montrent que la complication sexuelle n'a ici rien d'essentiel.

Métaphore, cette « information mnémique » ? Imagination indigne de la rigueur scientifique ? Pas du tout. C'est au contraire l'imagerie superficielle qui induit en erreur, et qui fait croire à l'observateur que la vie est un fonctionnement actuel et la mort un arrêt de fonctionnement.

Un homme meurt — disons dans un accident de circulation, externe ou interne. Ses organes massifs cessent aussitôt de fonctionner, et bientôt après ses cellules et tissus. Mais son corps paraît subsister (avec ou sans les soins des embaumeurs aussi affairés aux U.S.A. que dans l'Égypte antique). Néanmoins, « il » tombera bientôt en poussière, et l'on est en droit de considérer qu'il devrait — sans l'inertie toute mécanique de ses

constituants matériels — tomber en poussière à l'instant même de sa mort. C'est la subsistance momentanée du corps qui est une image trompeuse, à corriger par une contre-imagination.

Accélérons le temps. Nous aurons une image, et par suite une idée beaucoup plus juste de la mort. Un homme vivait, parlait, agissait, sur lui-même et sur son entourage, sur les êtres voisins, et sur les propriétés et machines qu'il entretenait. Il meurt. Instantanément (dans le temps accéléré), son corps et ses machines sont désinformés et tombent en poussière. Ainsi une limaille de fer, qui se disposait selon les lignes de force d'un champ magnétique, devient, le champ magnétique une fois disparu, simple poussière en désordre (ou avec un ordre apparent qui n'est plus que résiduel et précaire). La comparaison n'est qu'approximative parce que le champ magnétique, liant et informant, est sans mémoire — du moins sans mémoire accumulable. Dans la mort de l'homme ou de l'organisme, ce n'est pas seulement l'information actuelle qui s'évanouit brusquement, c'est tout son-passé-contribuant-à-l'information. « Il » perd son passé avec sa conscience. Ce qui s'était formé dans toute sa lignée pendant des millions de siècles, ce qui était passé dans l'espace et le temps par une lente information créatrice, et qu'« il » avait conservée sans rupture, s'évanouit, disparaît, hors de l'espace. On le cherche par habitude. Il n'y a plus que poussière et quelques kilogrammes de carbone, de vapeur d'eau, de molécules de fer, de sel, qui n'agissent plus que dans leurs habitudes chimiques simplistes.

Aucune symétrie entre la naissance et la mort — ou c'est pure imagination que de le croire. Nous ne sommes encore jamais morts, la mort est un événement sans précédent. Sans précédent, et sans réversibilité.

Le jeu du temps inversé

Imaginons le temps non seulement accéléré, mais inversé. Dans le sens normal, les êtres vivants croissent et se développent progressivement — et lentement, même avec une forte accélération imaginaire. Mais ils tombent en poussière instantanément. L'accélération, de même qu'elle fait apparaître plus vivantes et plus conscientes les croissances des végétaux et leurs mouvements, les gestes palpeurs de leurs vrilles ou de leurs racines, fait apparaître plus clairement les thématismes, les consciences, les significations primaires qui modèlent (par mutations et hasards interposés et utilisés) les organes vivants, de même qu'une accélération modérée ferait paraître l'écriture par automate interposé, tapant des lettres au hasard qu'un homme choisirait au lieu de les former directement, aussi rapide et aussi purement consciente qu'une écriture directe.

La vie et la mort, l'organisation et la désorganisation seraient néanmoins toujours en dents de scie, asymétriques. L'organisation est progressive et compréhensible (sinon explicable). La désorganisation et la mort sont instantanées et destructives de sens. Dans un film accéléré, mais de sens normal, les formations et créations organiques paraîtraient sans doute plus semblables à des créations humaines d'œuvres d'art ou à des inventions techniques de machines. Rien d'étonnant à cela, puisque le

cerveau humain est justement un instrument d'accélération des inventions organiques. Mais elles ne paraîtraient ni plus miraculeuses, ni plus magiques, ni plus incompréhensibles que les inventions et créations humaines.

Mais dans un film à la fois accéléré et à l'envers, nous serions bien dans la magie et dans l'absurde à la fois. Hors de la poussière, sans rime ni raison, surgirait un homme vivant, malade ou blessé, mais vivant, et qui ne cesserait plus d'être vivant. Qu'un gland devienne chêne, c'est inexplicable (quoi qu'en disent les généticiens), mais non absurde, non incompréhensible. Mais que, à l'envers, un tas de cendres devienne instantanément chêne adulte, c'est miraculeux et absurde.

De plus, les êtres « sauraient » sans avoir été informés par photons ou phonons. Si l'on filme un animal avançant en évitant des obstacles, et si l'on projette le film à l'envers, l'animal, marchant à reculons, évite, par prémonition, des obstacles qu'il n'a pas vus. Après les avoir dépassés à reculons, il ne les voit pas davantage, en réalité, car ce sont ses yeux qui lancent des photons sur les objets (comme dans la conception préscientifique de la vision).

Ces exercices d'imagination ne sont pas jeux arbitraires. Ils recouvrent une analyse scientifique rigoureuse. La causalité authentique, par opposition à cette pseudo-causalité que serait un fonctionnement selon le déterminisme, est toujours une information active, survenant dans l'espace, s'insérant dans l'espace, et modifiant thématiquement les domaines structurés actuels.

Soit une table de billard, deux boules immobiles et la boule du joueur frappant l'une, puis l'autre, leur communiquant sa quantité de mouvement. Puis les trois boules s'arrêtent (par l'effet des frottements). Filmons le tout, et projetons le film à l'envers. Pour la mécanique, tous les mouvements renversés sont parfaitement orthodoxes. Les lois de conservation (de la quantité de mouvement et de l'énergie cinétique) sont respectées. Le déterminisme classique est respecté également. Si la bille A frappe la bille B, c'est aussi bien la bille B qui frappe la bille A, et le film renversé est aussi naturel que le film normal.

Pourtant, l'ensemble du film renversé paraît une suite de miracles. Les billes se mettent en mouvement par convergence miraculeuse de petits mouvements de milliards de molécules du

tapis. Leurs mouvements aboutissent miraculeusement au seul mouvement d'une bille qui vient frapper la queue tenue par le joueur, dont les muscles se contractent, en capitalisant miraculeusement l'énergie, et envoient un influx au cerveau, qui oublie ou « anticonçoit » l'idée qu'il avait du coup à jouer en regardant la disposition des billes — l'influx cérébral allant lui aussi à l'envers, de l'aire motrice à l'aire visuelle. Un oubli total succède à une prémonition miraculeuse.

A la phase des mouvements mécaniques, il n'y aurait pas de miracle dans l'inversion, si des liens élastiques (au sens général) unissaient les billes : on ne s'étonne pas de voir remonter un balancier de pendule ou se redresser une branche flexible. S'il y avait des liens élastiques cérébraux de même genre, le joueur irait, comme le pendule, de l'idée du coup à jouer à l'exécution, puis on remonterait de l'exécution à l'idée, et ainsi indéfiniment. Le sens normal du temps, c'est la conscience visuelle de la disposition des billes, qui transforme les billes isolées matériellement sur la table en images-de-billes-dans-un-domaine-unitaire, évoquant (dans la zone motrice cérébrale) un schéma du coup à jouer selon les règles.

La conscience est bien établissement de liens « élastiques », mais dans un sens tout nouveau, domanial, et sans « de proche en proche ». La conscience permet l'insertion, dans le fonctionnement physique, d'un thème-de-coup-ayant-un-sens. Une fois le coup donné, les « liens élastiques » cérébraux sont rompus, les billes redeviennent des mobiles soumis aux lois de la mécanique, et le joueur n'a plus qu'à attendre, sans pouvoir influencer par sa pensée, magiquement, sur les directions des mouvements (bien qu'il l'essaie toujours instinctivement).

Mais au moment de la conception du coup, il faut bien que quelque chose vienne s'insérer dans la mécanique cérébrale : les neurones et les molécules des neurones ne peuvent être encore comme des billes sur la table du billard. Quelque chose doit les unifier pour que la perception des circonstances, puis l'organisation de l'action soient possibles. Ce quelque chose est le thème évoqué, transversal à l'espace, et qui donne au domaine cérébral, en son « endroit » de conscience, un comportement souple et sensé.

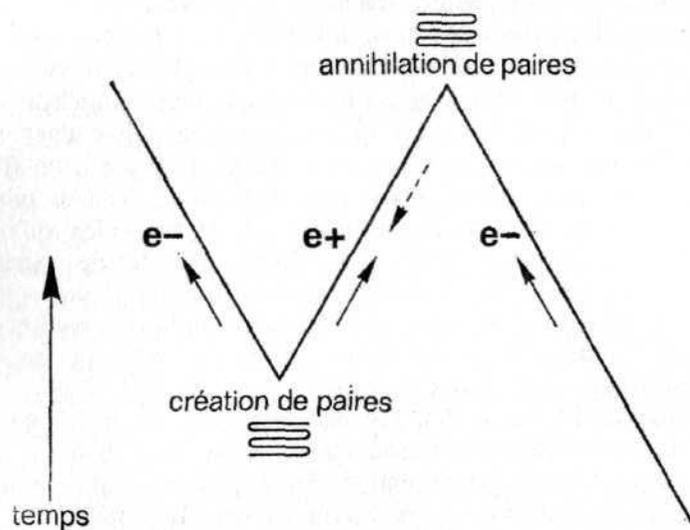
C'est cette insertion qui fait le progrès du temps dans un sens irréversible et rend impossible l'« opération T » (inversion du temps des physiciens) dans le monde réel. Les déterminismes réversibles, les réversibilités mécaniques, les oscillations élastiques ne sont que des faits limites dus à des élasticités de proche en proche, à des interactions non domaniales (ou du moins dans une poussière de microdomaines). On ne peut s'obstiner à croire que tout s'explique par déterminisme observable ou non, puisqu'il y a un sens du temps, ou à croire que l'indéterminisme est seulement négatif, ou n'est qu'un simple jeu laissé dans les fonctionnements structuraux actuels. S'il en était ainsi, un film passé à l'envers ne devrait pas paraître absurde, ou plus miraculeux qu'un film projeté normalement. Il faut bien qu'une insertion transversale à l'espace — disons, une idée de manœuvre — ait lieu, puisqu'il y a un progrès irréversible du temps. La causalité est active. La vie consciente informe sans cesse, en le modifiant et en l'orientant, le fonctionnement des mécanismes microdomaniaux qu'elle domine.

Dans un film projeté à l'envers, les morceaux du bol cassé se recollent d'eux-mêmes, sans cause. Dans l'acte d'une conscience s'informant et inventant, les fragments d'une totalité intellectuelle possible se combinent comme d'eux-mêmes, sous l'action d'un sens ou d'un thème entrevu. Arthur Koestler a comparé la synthèse newtonienne, après Kepler et Galilée, à une « explosion à l'envers ». Deux choses paraîtraient aussi peu naturelles l'une que l'autre : l'une que, dans l'esprit de Newton, la synthèse se redissocie, et l'autre que dans la réalité physique les fragments du bol cassé se recollent d'eux-mêmes.

Les inversions spatiales et l'inversion temporelle.

On sait que l'inversion, dans un miroir (par exemple, l'inversion d'un cadran d'horloge qui fait paraître la marche des aiguilles comme inverse du sens normal) équivaut jusqu'à un certain point à une inversion du temps (dans un film inversé, sorte de « miroir temporel », les aiguilles de l'horloge, aussi, marchent à l'envers). Mais l'analogie est très partielle : un film inversé n'intervertit pas la droite et la gauche, un miroir ne fait pas apparaître deux heures après trois heures.

De même, l'inversion de charge (opération C, qui intervertit les charges positives et négatives et qui produirait de l'antimatière) ressemble, jusqu'à un certain point, à l'inversion du temps.



Dans les diagrammes de Feynman, l'émission d'une antiparticule est équivalente à l'arrivée d'une particule. L'électron positif, ou positron, est considéré comme un électron ordinaire négatif, mais qui remonte le cours du temps.

Mais l'inversion du temps (opération T) résiste aux réductions à la parfaite symétrie. Un univers ayant subi l'opération C, ou l'opération P (inversion de charge ou inversion en miroir spatial), n'est pas, en principe, absurde. Tandis que l'univers, après l'opération T, est absurde, il n'est plus « causal ». Il est théâtre de miracles permanents ¹.

1. Cf. R. Gouiran : *Particules et accélérateurs*, Hachette, 1967, p. 130 : « Le vrai phénomène inverse, dans le temps, de l'explosion d'un neutron tournant à l'envers serait celui où nous verrions se précipiter l'un vers l'autre un proton, un électron, et un antineutron, pour créer un neutron tournant dans le bon sens. »

Bien plus, il semble que les résistances, partielles, de la réalité devant les opérations P ou C, tiennent à ses résistances fondamentales à l'opération T. Ainsi, l'inversion de charge de l'électron dans le diagramme, interprété comme une remontée du cours du temps, si elle n'a rien d'absurde en elle-même (à condition de considérer isolément la portion de la trajectoire dans laquelle l'électron est positif) est absurde si l'on considère l'ensemble des trajectoires des trois électrons (dont l'un est positif), comme une seule trajectoire, d'un seul électron, faisant un zigzag dans l'espace-temps (flèche en pointillé). Car alors il faut supposer que l'électron positif, au lieu de rencontrer par hasard un électron ordinaire — ce qui produit l'annihilation —, n'est qu'une partie de la vie d'un électron unique, utilisant des photons énergiques, à point nommé, pour prendre un tournant dans l'espace-temps, comme s'il prévoyait qu'un physicien va faire une expérience de matérialisation ou de dématérialisation. Ce qui serait un exploit encore plus improbable que celui de la fumée accourant de tous les coins de l'horizon pour entrer dans le trou de la cheminée, ou de l'animal évitant des obstacles qu'il ne perçoit pas.

De même pour l'opération P (inversion par miroir spatial). Ma chambre, vue dans un miroir, n'a rien d'absurde. Mais si je veux faire un dessin en me guidant sur l'image du miroir, j'ai beaucoup de peine, à cause de mes habitudes psychiques, c'est-à-dire à cause de mes mélodies mnémiques temporelles. Ce qui permet de supposer qu'en microphysique, la non-conservation de la parité (ou la conservation de l'imparité) est liée, elle aussi, à une sorte d'habitude quasi psychique des particules concernées (dans les interactions faibles à neutrino). Aussi, un physicien gnostique a proposé d'appeler le neutrino « mnemino ».

L'« élasticité » sémantique.

Il y a une certaine réversibilité entre le thème organisateur conscient et la structure dans l'espace domanial, entre l'information (au sens de prise de connaissance) et l'information (au sens actif d'organisation). Il y a passage dans les deux sens. Voir une disposition structurale évoque le thème signifiant, et penser le thème conduit à une disposition correspondante. Per-

cevoir conduit à réorganiser, et la réorganisation modifie le « perçu ». Une pensée active, qui a produit par exemple un texte clair et sensé pour elle, peut mourir, en laissant ce texte, susceptible de rester longtemps incompréhensible, comme un cadavre en poussière. Puis une autre pensée ressuscite ce texte, en le méditant et en le comprenant, ou en le percevant selon son sens. Plus exactement, ce texte ressuscite dans une autre pensée.

Toute œuvre culturelle passe normalement par ces alternances de mort et de résurrection. Une bibliothèque sans lecteurs est un columbarium de cadavres. Toutes les œuvres humaines sont mortes, la nuit, dans une ville endormie, et ressuscitent le matin. Des cultures mortes sont réanimées par les historiens ou les archéologues. Il est bien rare que cette réversibilité soit parfaite. Toute tradition perdue, puis reprise, comme toute traduction, trahit, mais aussi parfois enrichit, en insérant d'autres sens dans les œuvres transmises.

Mais il est tout à fait exclu que cette réversibilité soit expliquable par la réversibilité mécanique d'un fonctionnement. Le texte matériel ne peut se ressusciter lui-même. De même, il est exclu que le mouvement des billes, comme dans le film à l'envers, précède et refasse l'idée et l'intervention organisante du joueur de billard. La réversibilité sémantique ne joue que dans la continuité des consciences. Si l'espèce humaine s'éteignait, les bibliothèques seraient définitivement mortes.

Nous sommes donc ramenés au cas des individualités durables, et perfectionnables dans le temps, parce qu'elles sont capables non seulement d'informer activement l'espace, en elles et autour d'elles, mais parce qu'elles gardent et ramassent leur propre passé, en même temps qu'elles insèrent des thèmes transspatiaux dans l'espace, en une mémoire inventive ou en une invention aidée de mémoire.

CHAPITRE 13

Les participables et le Participable universel

C'est ici peut-être la clé de toute la philosophie des Gnostiques. Pour toute individualité domaniale, consciente et subsistante dans le temps, il y a deux modes d'être informé : par observation et par participation; par observation des autres dans l'espace, grâce aux photons, ou phonons, ou autres particules ou ondes qu'ils émettent ou réémettent, et par participation à des thèmes transspatiaux ou à leur propre passé qui, rappelons-le, puisque aucun vivant n'est encore jamais mort, s'étend bien au-delà de la naissance individuelle, et remonte jusqu'au commencement de la vie et de l'univers.

On s'informe sur les autres en les observant, ou plutôt en observant leurs comportements manifestés, leurs œuvres, en les regardant ou en les écoutant, puisque la télépathie ou l'intuition sympathique, à supposer qu'elle existe, n'est pas prouvée scientifiquement. On s'informe sur soi-même non pas en « consultant » sa mémoire, en observant sa mémoire, comme un registre ou un livre d'images — on le dit parfois, par métaphore —, mais en participant à ses autres « je » mnémiques, évoqués par le « je » actuel, ou s'emparant du « je » actuel de leur propre initiative.

On ne parle pas sa langue maternelle en consultant une grammaire ou un dictionnaire intérieur, comme un ordinateur fait passer, selon ses programmes, des circuits par ses mémoires magnétiques. En parlant, « je » suis « participé » par le français ou l'anglais qui m'informe, qui fait de moi un « je » mixte, « possédé », à la fois idéo-moteur, et mnémique ou inventif selon des thèmes générateurs. Ma langue maternelle me prend dans ses trajectoires propres, m'inspire comme un souffleur intime, m'assimile, ayant été assimilée subconsciemment dans mon enfance. L'apprentissage tardif d'une langue étrangère (qui commence par des informations objectives) finit toujours, quand elle est menée à bien, par une quasi-participation (qui profite certainement de l'assimilation préalable d'une langue maternelle, puisque les « enfants sauvages », le moment passé de l'assimilation linguistique, n'apprennent plus jamais à parler).

L'instinct est manifestement très semblable à une langue maternelle pour l'animal. La seule différence, c'est que l'animal est participant à... (ou participé par...) un autre « je » guidant qui n'est pas un autre « je » individuel, mais un « autre » surindividuel, une mémoire spécifique dont la puissance informante n'est pas perçue par l'animal, et qui n'est pas un objet pour sa conscience, mais un sujet actif en lui. Ce « sujet instinctif », cette participation instinctive continue naturellement la participation de développement. Les instincts de comportement continuent les instincts formatifs, c'est-à-dire la participation aux autres « je » mnémiques, qui assurent l'embryogenèse.

L'animal en développement n'est pas comme une pièce usinée, qu'une machine automatique façonne selon un gabarit ou un « bleu » préexistant dans l'espace. D'abord simple cellule, puis ébauche, ou domaine d'ébauches, il se développe et se différencie, de même que la conscience de l'adulte possédé par l'« aura » d'un souvenir, se différencie et va de l'ébauche mnémique à la réalisation structurée du souvenir.

L'organisme est « se développant », comme la conscience cérébrale est « imageante », « mémorante », « parlante », à l'actif, et n'est pas un récipient d'images quasi matérielles ou de « patrons » tout faits de comportements. Son activité n'est pas libre, puisque normalement l'embryogenèse répète l'espèce. Elle n'est pas libre, mais elle n'est pas non plus un - fonction-

nement - selon - un - déterminisme. La « détermination » dont parlent les embryologistes, quand ils veulent dire qu'une ébauche est désormais vouée à une certaine différenciation, n'est pas « déterministe », malgré l'étymologie du mot. Elle n'est pas non plus « libre ». Elle est au-delà de cette opposition conventionnelle. L'activité formatrice est une activité possédée, participée. L'ébauche embryonnaire, d'abord sans orientation, puis déterminée par l'arrivée d'un inducteur jouant le rôle d'évocat mnémique, est captée par un thème informant, par un « autre je » biologique.

C'est un postulat invérifié que d'admettre une seule source d'information : un objet observé et connu. On peut s'informer aussi « par l'autre bout », par participation à un « sujet autre », tout informé — de même qu'en dehors de la nutrition normale pour un organisme, il y a la nutrition par sonde ou injection intraveineuse. Tandis que la connaissance ordinaire est apport d'information par un objet, la participation est apport d'information par un sujet. C'est une télépathie interne. De plus, tandis que l'observation se fait dans l'espace, d'ici à ici, l'information par participation se fait du transspatial à l'espace. Car l'« autre je », mnémique, biologique, linguistique, est hors de l'espace.

C'est sur ce point que la Nouvelle Gnose s'écarte le plus de la science classique. La science positive classique, bien entendu, ne peut méconnaître un fait aussi important que la participation. Seulement elle le déguise, elle le réduit à n'être que le fonctionnement d'une structure actuelle, d'une mémoire inscrite dans les protéines organiques ou cérébrales. Elle fait de l'homme qui se souvient, de l'animal qui suit son instinct, de l'organisme qui se développe, une structure actuelle, fonctionnant dans l'actuel, et faisant simplement passer les circuits d'effectation par le détour d'une « lecture » d'un stock mnémique semblable à celui d'une bande magnétique. Ou, dans le cas du développement embryonnaire, elle considère le développement comme une sorte de transcription en traduction mot à mot des informations inscrites dans les gènes. En somme, elle prend des auxiliaires mnémotechniques pour l'essentiel de la mémoire.

La participation mnémique est certainement non miraculeuse, en ce sens qu'elle est appelée et relancée par des constellations actuelles, des évocateurs, des stimuli-signaux, des occasions. Mais la théorie de la mémoire-trace, du passé simplement conservé comme trace actuelle, n'en est pas moins littéralement absurde. C'est parler pour ne rien dire que de considérer les événements perçus et les actes exécutés comme s'inscrivant dans l'espace, et le temps passé comme une inscription actuelle sur le papier ou le marbre. Si cette inscription modifie simplement le fonctionnement actuel de son support, en quoi y a-t-il mémoire ou « emploi du temps » ? Un disque mis sur le tourne-disque ne « se souvient » pas. La quasi-substantialisation constituante d'une identité temporelle disant virtuellement « je », est tout autre chose.

La vieille théorie de la mémoire-trace est un héritage de la science classique. Elle est périmée et inconciliable avec la physique contemporaine. Les atomes du papier, du marbre, des protéines cérébrales, des ADN géniques, sont eux-mêmes des actions structurantes, non des substances matérielles qui auraient une structure, et fonctionneraient selon cette structure.

La théorie de la mémoire-trace est périmée autant que la théorie de l'atome faisant ce qu'il fait parce qu'il est ce qu'il est, ou que la théorie de l'éther support des ondes. Dès l'instant où l'atome est ce qu'il est parce qu'il fait ce qu'il fait, on ne peut plus faire appel à des inscriptions sur substrat matériel, à des inscriptions sur l'espace, considéré comme un papier ou un marbre ou une cire primordiale, pour expliquer une individualité temporelle. Le passage du temps, le « processus », est primaire, et la participation du temps à lui-même, dans les lignées biologiques et dans toutes les individualités vraies, si elle est mystérieuse, ne doit pas être expliquée, en tout cas, par le recours à des inscriptions sur l'espace. C'est cette participation qui explique la quasi-substantialisation. Elle ne peut être expliquée à son tour par la présence de substances matérielles disposées de telle ou telle façon. Il ne faut pas intervertir les questions.

« Participer à... » n'est pas « se confondre avec... ». « Participer à son passé » n'est pas « retourner à son passé ». Un retour pur (à son propre passé) ne se connaîtrait pas comme tel : il serait un désordre dans le temps.

De même qu'une télé-pathie proprement dite — si la télé-pathie existait — ne se connaîtrait pas comme telle, et serait un désordre dans l'espace : mon « ici » se confondrait avec l'« ici » d'un autre, et ne saurait pas qu'il est « ici » d'un autre.

Dans la mesure où tout « ici » est domanial et non ponctuel, il y a bien, en fait, une sorte d'altérité intérieure (qui permet notamment les bifurcations, dédoublements et fusions des particules, des cellules vivantes, des ébauches embryonnaires, et qui permet aussi qu'un domaine coiffe des sous-domaines subordonnés); mais il n'y a pas télépathie, puisque l'autre intérieur, l'autre dominé, n'est pas à distance. Comme adulte, j'observe les autres, je les connais, je ne participe pas à leur « je ». Il y a eu sans doute un moment au cours de mon existence individuelle où j'aurais pu, soit me dédoubler spatialement — j'aurais été alors membre d'une « paire », et j'aurais eu un frère jumeau identique —, soit me refusionner avec le « je » d'un autre, à l'état de cellule d'abord détachée, puis refusionnée. Aujourd'hui, il est trop tard. L'autre est à distance, et la télépathie entre adultes est invérifiable, et probablement légendaire.

Une participation pure du temps à lui-même, du temps présent au temps passé, ne pourrait davantage se connaître comme telle. Cette participation pure est approximativement réalisée, pourtant, dans le rêve — cette mémoire en désordre, ou cette mémoire trop triomphante — où le « je » actuel est capté par les « je » mnémiques, et ne sait pas qu'il est capté, et aussi dans l'instinct où l'être vivant ne sait pas qu'il se souvient. En fait, une participation n'est jamais qu'approximativement pure. Elle n'est jamais pur retour. Le présent l'emporte toujours suffisamment pour s'enrichir du passé, sans se confondre complètement avec le passé : le désordre du rêve ou de l'instinct est toujours récupéré par l'ordre.

La science ne prétend connaître que des « observables », des objets émettant ou réfléchissant des ondes diverses, ou produisant des effets eux-mêmes observables. Elle ignore les « participables », ou elle prétend les réduire à n'être, en réalité, que des observables. D'où les théories comme celle de la mémoire structurée dans les protéines cérébrales, ou du développement embryonnaire comme fonctionnement des informations génétiques. Elle méconnaît les participables, parce qu'ils ne sont pas dans l'espace. C'est pourquoi elle est condamnée à ne pas comprendre les épigénèses thématiques, les morphogénèses au sens propre du mot, les inventions de formes, ou à ne pas comprendre les continuités individualisées, les êtres capables de participer à leur propre passé et de dire virtuellement « je ». Cette méconnaissance est grave, et limite la portée de la connaissance scientifique. Car ce sont les participables, en eux-mêmes intemporels ou détemporalisés (dans la mémoire), qui font, du temps, quelque chose de plus qu'un fonctionnement des structures spatiales, et qui donnent un *sens* (à la fois comme direction, *time's arrow*, et comme *meaning*) au temps.

Les participables sont de trois, ou peut-être de quatre sortes. D'abord les participables de la mémoire individuelle. Puis les participables de la mémoire biologique (instincts spécifiques de formation ou de comportement). Il faut en distinguer les participables culturels, qui *ressemblent* à une mémoire biologique, comme les langues. Enfin, il est naturel de considérer comme participables les types et essences surindividuels et surspécifiques. Ces participables non mnémiques sont intemporels et aspatiaux, en un sens plus fort que l'intemporel mnémique qui, lui, garde une affinité élective pour certains « ici-maintenant » — les participables de la mémoire psychologique étant même réservés à un seul individu et le suivant partout en ses voyages spatiaux. D'autre part, ils n'apportent pas au participé d'informations toutes constituantes qu'il n'aurait qu'à actualiser comme un animal actualise l'instinct spécifique, mais seulement des règles, des normes rendant l'action possible ou impossible, valable ou non, précaire ou non.

Ces participables surindividuels et surspécifiques, il est naturel

de les considérer, par analogie, comme appartenant au Domaine des domaines, à la « Conscience universelle », à laquelle tous les êtres participent, ou encore — pour pousser l'analogie jusqu'à une métaphore semi-mythique — au Passé universel, qui est aussi l'Avenir universel, à un « Je » ou à un « Soi » universels dont toute l'actualité de l'univers est l'« ici-maintenant ».

Les participables et la philosophie religieuse.

Tandis que la science, jusqu'à présent (sauf dans les derniers développements de la physique des particules et de la cosmologie) n'a jamais admis l'information par participation, la philosophie, et surtout la théologie, savante ou populaire, l'ont accueillie depuis longtemps. Mais par malheur, sous une forme mythique et dans les domaines où la participation, si elle est réelle, est difficile à saisir, ou contestable, parce que à la limite de sa sphère. Et, en même temps, philosophie et théologie ont méconnu la participation là où elle est certaine, aisée à détecter, dans la psychologie de la mémoire et du rêve, dans la biologie du développement et dans la structure des langues.

La participation a été un thème philosophique banal. Que l'on songe à l'« innéisme », à la « vision en Dieu », aux théories du Logos, du « Je » transcendantal, de l'Esprit absolu, etc. Elle a été aussi, par excellence, un thème religieux : l'inspiration prophétique (ou inversement, la possession diabolique), la grâce, les rêves et voix prémonitoires ou ordonnantes.

Dans toutes les religions éclairées, Dieu est un Participable plutôt qu'un Observable. C'est donc un Inconnaissable au sens ordinaire. Toutes les expériences religieuses traditionnelles sont, en un sens, des expériences psychologiques, transposées mythiquement. L'« autre je » mnémique, ou instinctif, y est interprété comme Dieu, ou comme le Diable, ou encore comme Démon inspirateur.

Mais on peut aussi — c'est toute la Nouvelle Gnose — considérer que l'expérience psychologique, biologique, et linguistique de la participation est bien une sorte de *révélation* naturelle, à valeur religieuse. De même que la théorie de la sélection naturelle — de l'Informateur choisisseur derrière l'Automate — ne

s'oppose qu'en apparence à la thèse providentialiste, de même les « réductions » psychologiques de l'expérience religieuse, de Hobbes à Feuerbach et à Freud, ne sont pas aussi opposées qu'il semble à la foi du croyant qui voit toute expérience psychologique où interviennent des participables, comme une expérience du divin, comme une participation à de Grands Êtres, ou au Grand Être, à de grands domaines, ou au Domaine suprême qui nous est surordonné.

Les Gnostiques renversent la formule de Hobbes. Celui-ci remarquait : « Quand quelqu'un dit que Dieu lui a parlé en rêve, c'est comme s'il disait qu'il a rêvé que Dieu lui parlait. »

Oui, répondent les Gnostiques. Mais la formule est à double tranchant. Pour peu que le rêve exprime un instinct, ou une mémoire biologique — la libido, par exemple, peut alimenter des rêves érotiques chez un jeune innocent —, ou qu'il exprime des archétypes semi-culturels, semi-biologiques — ce qui n'est pas prouvé, mais ce qui n'est pas invraisemblable —, on peut aussi bien dire : « Il croit qu'il a rêvé d'amour, d'une Grande Mère, d'un vieux sage, mais il se trompe : c'est le Génie de l'espèce, c'est son *Daimôn*, c'est Dieu, qui lui a parlé en rêve. »

Le mythe, pour les primitifs, est une sorte de participation, malgré son origine culturelle, et non strictement instinctive. Le primitif s'identifie aux dieux ancêtres, s'il a besoin de leur conseil. Il se transporte en eux. Ses dieux le possèdent, et il possède ses dieux. Il s'illusionne ? Mais si le conseil des dieux est bon ? Si c'est la « langue culturelle » qui parle en lui, plus sage que lui-même ?

La Gnose consiste à vouloir faire entrer les participables et la participation dans la science comme dans la philosophie religieuse, par la grande porte, non par la petite porte d'une psychologie suspecte, à peine scientifique et vaguement occultiste, par la grande porte de la microphysique, de la biologie du développement, de la psychologie compréhensive, de la linguistique non pavlovienne, celle de B. L. Whorf ou de N. Chomsky. Elle consiste à montrer que la science révèle la participation, mais en la voyant seulement par son envers.

CHAPITRE 14

La « langue maternelle » universelle

Les êtres n'agissent, et même ne perçoivent (puisque la perception, comme l'action, est toujours thématifiée et pénétrée de sens), que par leur participation à un sur-univers, trésor inobservable, mais participable à la manière d'une langue maternelle. Trésor qui n'est pas constitué, mais qui est constituant, et aussi, en partie, constituable par les actions individuelles des « parlants ». Les linguistes distinguent la langue et la parole, la structure de la langue et les usages actualisants. Le structuralisme a beaucoup utilisé cette distinction, ainsi qu'en général les analyses des linguistes, dans tous les domaines, et non sans abus. Les Gnostiques vont encore plus loin, puisqu'ils généralisent la distinction « parole-langue » jusqu'à l'appliquer à la cosmologie. Mais ils ont soin d'ajouter que la « langue cosmique » n'est pas vraiment une langue, car l'univers « sensifie » sans « signifier ». Il n'emploie pas originellement de signes, il manifeste des sens. Il y a des grammaires, des dictionnaires, des codes pour les significations. Il n'y en a pas, originellement, pour les manifestations de sens. La comparaison avec une langue

maternelle porte encore plus sur « maternelle » que sur « langue ».

Soit un organisme vivant complexe, non observé du dehors, mais en son « lui-même ». Il vit, il maintient sa forme dans le temps. Il se comporte d'une manière sensée, ou thématique, selon des intentions implicites. Sa forme, qui a été faite dans sa phase embryonnaire, et qu'il maintient et répare, est elle-même « sensée ». Ses organes sont « sensés » (le rein est un « filtre », l'œil un « guetteur de photons », etc.). Il vit dans sa durée, comme un homme parle, forme des phrases, avec des initiatives, mais selon un système spécifique, selon une langue « biologique », intemporelle, structurée (au sens linguistique du mot) en un sur-espace, ou en un sur-espace-temps, non observable, mais participable. Ses actes et comportements sont à la fois selon les normes de cette langue biologique et selon les circonstances actuelles sur lesquelles il cherche à s'informer par observation, perception de signaux ou de messages émanés des autres êtres. Par cette participation, son « je » (virtuel) est aussi un « il », ou plutôt un « autre je », exécutant des phrases types de la « langue biologique ».

Il ne faut pas, encore une fois, pousser trop loin la comparaison linguistique. Une langue où les « parlants » ne « signifient » pas n'est pas une langue. L'être vivant incarne, actualise des sens ou des thèmes valables. Il parle-sa-vie, beaucoup plus fondamentalement qu'il ne signifie, communique, envoie des messages — ce que certains êtres vivants peuvent faire aussi, mais occasionnellement. Il parle-sa-vie beaucoup plus souvent qu'il ne parle de sa vie à d'autres vivants. Il écoute sa propre mélodie, sa parole propre, bref, il « sensifie », il ne signifie que rarement. Il est comme son propre cryptogramme, ou encore il est comme une incarnation de ces langues amérindiennes où les « constituants » sont réunis comme dans un composé chimique, avec des « fonctions » au sens chimique, se convenant mutuellement, et où l'on peut exprimer des thèmes comme « action de la main sur un objet qui plie et résiste », ou des effets plastiques en unissant par exemple : « sorte de chevron » et « forme d'haltère ». L'être vivant n'informe qu'exceptionnellement les autres vivants par des messages conscients. Il donne plutôt des « informations de présence », à la cantonade,

qui servent de nourriture psychique aux « informés », qui soutiennent et réparent leur organisme psychique (ce que le langage humain fait aussi, mais en fonction accessoire).

Une chauve-souris ne vole pas comme un oiseau ou comme une mouche. Sa « langue biologique » maternelle est très différente. Et pourtant, tous ces animaux volent, d'une manière fonctionnellement efficace, comme des parlants peuvent exprimer les mêmes thèmes sensés dans leurs langues respectives, par des procédés linguistiques très différents — et qui modifient quelque peu les thèmes, par influence « remontante ». Le « vol » n'est pas un message. Le « typique » et l' « adaptation fonctionnelle », en biologie, ne correspondent que vaguement au « typique » et au « fonctionnel » des linguistes. Les communications entre vivants — entre organes, entre individus de même espèce, entre individus d'espèces différentes — sont, le plus souvent, non des messages ou des signes, mais des signaux chimiques ou optiques souvent involontaires : ainsi, le type de vol peut servir de signal pour le prédateur ou pour le chasseur.

Il reste cependant que ces signaux sont quasi linguistiques, dans la mesure où ils sont des déclencheurs non mécaniques mais mnémiques, qui font appel à des compétences mnémiques chez les récepteurs, et non à des ressorts tout montés dans l'espace, ou à des « serrures structurales », au sens géométrique, dans les molécules d'ADN ou dans les structures cérébrales.

Tous les êtres individualisés, par opposition aux foules ou aux amas, sont, en ce sens, des « parlants », aussi bien que les organismes complexes. Les individualités dites physiques, elles aussi « parlent », existent selon un système, existent activement selon une structure quasi linguistique, se structurent dans l'espace selon cette structure sémantique — et non selon le fonctionnement d'une précédente structure spatiale.

Le Trésor des langues biologiques, et de la langue cosmique, implique une première mise normativante qui dépasse tout à fait les pouvoirs des individus, car les individus eux-mêmes sont constitués par le Trésor primordial. Ce Trésor est pareil à une langue qui créerait elle-même non seulement les paroles et les types orthodoxes de phrases, mais les parlants. A la profonde différence des langues humaines, qui sont constituées instinctivement, mais aussi en quasi-contrat, par les hommes.

L'univers « sensifiant » primordial est pourtant bien la condition d'existence des êtres exceptionnels qui, dans l'univers, « signifient ». L'existence des langues humaines fait à elle seule la preuve que l'univers n'est pas un univers matériel, d'atomes ou de combinaisons spatiales d'atomes, qui, miraculeusement, se mettraient à parler — pour ne rien dire.

Il n'y aurait pas de parleurs, au sens propre du mot, s'il n'y avait pas de « parleurs » au sens plus général, c'est-à-dire d'incarneurs et d'exprimeurs de sens. Et il n'y aurait pas de « parleurs », en ce sens général, s'il n'y avait pas une langue maternelle universelle.

Comme le dit si bien B. L. Whorf, qui aurait été un Gnostique s'il n'était mort prématurément, un monde nouménal — d'hyper-espace de dimension supérieure — attend d'être découvert par toutes les sciences sous son aspect premier : celui des domaines, des accolades structurantes... Ce monde présente une indéniable affinité avec le système complexe de la langue, et englobe les mathématiques et la musique. Il est pressenti dans l'idée des « aspects préhensibles », de Whitehead, et dans le continuum de la physique relativiste... Il existe, dans le langage ou dans le sublangage mental, la prémonition d'un monde inconnu plus vaste dans lequel l'aspect physique ne représente que la surface ou l'écorce, et dans lequel nous sommes cependant et auquel nous appartenons. Ce monde a un caractère sériel ou hiérarchique, avec une succession de plans ou de niveaux dont chacun se manifeste par des structures contenant d'autres structures, en « motifs » (au sens décoratif du mot) contenus les uns dans les autres : « La parole est ce que l'homme a fait de mieux. Mais sans doute, Dieu a-t-il compris que le haut niveau auquel se situe un pareil phénomène organisé a été en quelque sorte dérobé à l'univers 1. »

Lee Whorf, qui ne détestait pas un peu de provocation, et que la linguistique avait rendu théosophe, invoque même, à côté de Whitehead et de la physique relativiste, le *Tertium Organum* d'Ouspensky. Il admirait beaucoup aussi Fabre d'Olivet et sa langue hébraïque restituée, ainsi que ses analyses de l'hébreu en philosophèmes psycholinguistiques — sinon sa traduction de la Genèse en « langue des rois » ou en « langue des dieux » :

1. Benjamin Lee WHORF : *Language, Thought and Reality*. Traduit sous le titre : *Linguistique et anthropologie*, Denoël-Gonthier, Paris, 1969 (voir surtout p. 185 sqq.).

1. Premièrement-en-principe, il-créa-Elohim, LUI-les-dieux, l'Être des-êtres, l'ipséité-des-cieux et-l'ipséité-de-la-terre.

2. Et-la-terre existait puissance-contingente-d'être dans-une-puissance-d'être; et-l'obscurité (force compressive et durcissante) était-sur-la-face de-l'abîme (puissance universelle et contingente d'être); et-le-souffle de LUI-les-dieux était générativement mouvant sur-la-face-des-eaux (passivité universelle).

Evidemment, c'est de l'hébreu « brahmanisé ». Mais si l'on s'efforce, en linguiste scientifique, de traduire vraiment selon les schèmes classificateurs de la langue traduite, selon l'arrière-plan mental des parleurs, une langue très différente de l'indo-européen, on aboutit souvent à des effets du même genre. Ainsi, l'apache bâtit une phrase qui, en français (et en traduction infidèle), serait « C'est une source qui coule » : « En tant qu'eau, la blancheur se meut vers le bas ». En nootka : « Il invite des gens à un festin » s'exprime par un seul mot : « Bouillir », suivi de cinq suffixes, ce qui donne quelque chose comme « Bouillir », dont le résultat est mangé par des hommes qu'il a été inviter ». Une traduction fidèle aurait l'allure d'une traduction de Fabre d'Olivet.

L'admirable organisation des formes caractéristiques de chaque langue ne provient pas du cercle étroit de la conscience personnelle, qui en est aussi inconsciente que des rayons cosmiques.

Tout se passe comme si l'esprit individuel qui choisit les mots, mais qui a oublié les modèles auxquels ils se rapportent, était sous la domination d'un esprit supérieur, bien plus intellectuel, à qui les notions de maison, de lit, de marmite, seraient à peu près étrangères, mais qui pourrait manipuler des systèmes et des mathématiques avec une aisance et à un niveau qu'aucun mathématicien de nos écoles n'a jamais approché 1.

Tous les êtres interagissent, sont liés par des interactions en accolade, qui les font exister et entrer dans le système universel (gravitation, interdépendance de l'inertie et de l'ensemble des masses, interdépendance des sous-systèmes : liaisons électromagnétiques, liaisons fortes ou faibles, liaisons organiques). Tous les êtres individualisés et domaniaux « sensifiant ». Beaucoup « signalent » et agissent sur signaux. Enfin, parmi eux, certains êtres « signifient » et perçoivent des signes. Parmi eux, certains (les hommes et les humanoïdes) parlent et entendent un langage.

1. *Op. cit.*, p. 201.

Tout est « sensifiant » dans l'embryogenèse, et les signaux chimiques agissent non comme des causes mécaniques, mais comme des orienteurs de sens. L'état des ébauches embryonnaires, de leur phase de différenciation, ne peut se traduire que par des phrases abstraites. Tout se passe comme si une ébauche disait ou se disait : « Je céphalise » ou « Je caudifie », « Je ventralise » ou « Je fais une partie dorsale », « Je suis bourgeon de patte droite, ou gauche, de patte antérieure, ou postérieure », « Je me dispose en poche, en gouttière, en tube », « Je vais me dédoubler », « Je vais fusionner ».

Imaginons qu'un savant positiviste veuille ridiculiser et caricaturer cette interprétation en proposant une traduction de même genre pour un appareil mécanique, par exemple pour le fonctionnement des roues et des pignons d'une bicyclette. « Tout se passe, traduirait-il ironiquement, comme si la roue se disait : " Je suis roue, donc je tourne sur mon axe... " " Je suis pignon, ou roue dentée, donc j'engrène. " » Il ne ferait que souligner malgré lui la différence entre un fonctionnement et un comportement sensé. Sa traduction n'ajoute rien, n'est qu'une amusette verbale. Les pignons engrènent en se poussant de proche en proche. Les roues tournent, sans que rien en elles éprouve le besoin de dire « Je roule ». Mais pour les comportements de l'embryon et de ses ébauches, les mots et les phrases abstraites sont le mode de description obligé des faits. Comment exprimer en langage purement mécanique ou chimique qu'une ébauche oculaire va devenir un œil ? Et comment l'ébauche peut-elle se différencier si, pur assemblage de molécules, elle ne sait rien du sens de ce qu'elle fait ? Un œuf de grenouille fécondé — au stade du croissant gris — a une partie dorsale, céphalique, droite, avant même toute autre différence observable de ces parties, qui sont « évoquées » à partir du point fortuit d'effraction du spermatozoïde. Bien plus, l'œuf régulera si l'on perturbe ses différenciations précoces. Il rétablira sa « phrase formative » en la remplissant autrement. Il est pareil à l'inventeur humain des roues et des pignons, qui peut parler, et dont on peut parler la démarche inventive. Il n'est pas pareil au pignon fonctionnant, dont il est inutile de « parler » les mouvements, puisqu'ils résultent d'une structure déjà donnée dans l'espace.

L'atome est-il plus près de l'embryon ou de la roue dentée ? Cela n'aurait pas fait question avant 1900. On aurait répondu : « de la roue dentée ». Mais on sait aujourd'hui que l'atome ne fonctionne pas selon une structure déjà donnée dans l'espace. Il « se fait » dans l'espace-temps. Ce qui, malgré toutes les différences, le rapproche plus de l'embryon que de la roue dentée.

La Langue Mère est constituante.

Le Trésor quasi linguistique primordial de l'univers fournit aux parlants et quasi-parlants la substance même de toutes les paroles exprimées ou échangées. Tous les êtres s'efforcent de « bien parler » leur vie ou leur existence selon le Système-Norme. Les vivants proprement dits ne signalent et ne guettent les signaux que pour bien vivre. Les hommes ne parlent au fond que pour porter des jugements de valeur : « Je fais bien, et tu fais mal. Agis autrement. Je ferais bien d'agir autrement. Dieu est avec nous, pas avec vous. » En ce sens, tout langage humain proprement dit est une sorte de métalangue, auxiliaire de la langue fondamentale de la vie. La parole humaine est une sorte de discussion grammaticale passionnée, et souvent sanglante, sur des « points de grammaire », sur l'art de bien parler la vie.

Dieu — ou la Grande Mère —, en ce sens, ne « dit » rien. Mais il permet à tous les êtres de parler. Les Gnostiques corrigent sur ce point leur première thèse. Dieu n'est pas « intelligent » à la manière de tous les êtres. Tous les êtres ne sont pas aussi intelligents que Dieu. Dieu est ce qui permet aux êtres subordonnés (et aux holons) d'être intelligents dans leur comportement ou dans leurs paroles. L'univers, dans son unité fondamentale, est une langue à parler, non un texte à lire, émanant d'un Parleur ou d'un Auteur, dont il faudrait comprendre et déchiffrer exactement le message ainsi transmis.

Aussi, la lecture soupçonneuse de l'univers, qui le dénoncerait comme absurde ou comme mystifiant, à la manière de la lecture soupçonneuse d'un texte humain, qui en fait non un effort supposé sincère d'une conscience pour signifier un sens, mais une « production » symptomatique, à analyser, à interpréter selon l'inconscient psychologique ou social de son auteur — une telle « lecture » est impossible pour l'univers total, puisqu'il

n'est pas un texte, mais une possibilité générale de constituer des textes à l'infini.

Dieu (ou l'*Unitas*) n'est sûrement pas un « malade », un « névrosé », ou la victime trompée d'une idéologie, puisqu'il n'est même pas, à proprement parler, un « ego » parlant ou écrivant.

L'Ancienne Gnose le croyait, qui représentait Dieu sinon comme Trompeur, du moins comme trompé par de mauvais ministres. Et de même, aujourd'hui, les révoltés naïfs contre la nature des choses, qui croient pouvoir échapper, dans une liberté absolue, à toutes les normes, à toutes les grammaires, et non seulement aux normes convenues de la société humaine, bref, qui refusent de « collaborer » avec Dieu, dans le même style où les résistants refusaient de collaborer avec l'ennemi national.

Mais les Gnostiques intelligents comprennent bien le ridicule d'une telle attitude. On ne peut être traître à rien en collaborant avec Dieu. On peut éventuellement être un traître en collaborant avec de faux dieux, avec des idoles, avec des idéologies déifiées, ou encore, avec un « holon » plus grand que l'homme, mais en dessous de l'*Unitas*.

Dans *Le Nuage noir* de Fred Hoyle, un groupe de savants, en communication directe avec ce Grand Etre (le Nuage intelligent qui a envahi le système solaire), prend parti pour cette Intelligence supérieure et prévient le Nuage, d'une attaque insensée lancée contre lui par les gouvernements des Etats. Un peu comme des savants atomistes occidentaux ont trouvé bon, au nom de l'humanité ou de la vérité marxiste, de communiquer aux Russes les secrets atomiques américains, ce qui les a fait naturellement accuser de trahison.

Les Gnostiques modernes comprennent que la conscience est liberté, mais selon la nature, que l'histoire humaine est encore une histoire naturelle, ni plus ni moins libre et intelligible que l'histoire des espèces chimiques et biologiques, malgré la disposition différente des accolades des consciences et du « matériel » de l'intelligence. Ils comprennent que Dieu n'est pas un Patron, ou un Parleur soupçonnable, mais une Langue maternelle ou primordiale, en deçà de toutes les langues, et

qu'il n'est pas un être mythique, justement parce qu'il fonde tous les *mythoi*.

Dieu — ou la Grande Mère — est le Participable universel. Il n'est pas Parleur, il est Langue universelle, sous-jacente à toutes les langues. Langue vraiment universelle, vraiment maternelle, Langue « vivante » (qui donne la vie), Langue qui se fait parler non par imitation, mais par invention participante.

Alors que les langues humaines ne sont conscientes que dans les consciences des parlants, la Langue Mère, Dieu, est consciente d'elle-même. Et en ce sens, la Conscience divine ou l'Intelligence divine est différente des consciences et des intelligences des êtres.

L'univers est tout entier culture, non nature.

On pourrait encore exprimer la même idée en disant que l'univers est culture, non nature, qu'il est habitude active, et non être tout constitué. On oppose souvent la culture sociale, extra-biologique, passant d'une génération à l'autre dans une sorte d'hérédité sociale, à l'hérédité chromosomique des générations vivantes. Mais, à y regarder de plus près, l'hérédité biologique ressemble elle-même à la culture, elle est une culture biologique. Elle se sert des structures biologiques constituées comme de porteurs éphémères. Elle les modèle seulement d'une façon plus radicale que la culture sociale ses porteurs individuels. Mais la culture humaine au sens large, c'est la culture de l'homme aussi bien biologique que social. C'est d'abord toutes les mémoires biologiques des lignées qui aboutissent à l'homme, autant que les mémoires récentes, constituées socialement, qui lui donnent ses langages, ses mœurs, ses croyances. Les embryons humains apprennent, par participation à la mémoire biologique, à se développer, de même que les enfants humains apprennent, par participation à la mémoire culturelle sociale, à parler et à se comporter socialement.

Bien plus, sous la culture biologique, il faut supposer une culture encore plus fondamentale, qui apprend — là aussi par participation — à toutes les individualités, même à celles que l'on dit physiques, les règles du comportement.

Les informations dans l'espace et les informations dans le temps

L'espace est un réservoir prodigieux de formes, coordonnées ou non en domaines, et d'informations, c'est-à-dire de « formes en voyage » qui passent sans y laisser aucune trace. Le temps « universel », considéré (incorrectement d'ailleurs) comme quatrième dimension, et comme récipient, lui aussi, d'informations, est encore plus prodigieux, puisqu'il « contient » toutes les informations spatiales présentes, mais aussi passées et futures. Tous les flocons de neige d'une tempête de neige sont, à chaque instant, à une place bien définie de l'espace (si l'on néglige de tenir compte de l'indétermination microphysique). Ils passent sans laisser de traces. Les tempêtes de neige des années passées et des temps géologiques n'ont laissé de traces ni dans l'espace ni dans le temps, si personne ne les a vues. Où sont les neiges d'antan ? Cependant les molécules d'eau existent toujours — comme les molécules d'air du dernier soupir de César. Elles se sont conservées elles-mêmes dans le temps.

Même les chutes de neige, comme événements météorologiques, existent encore, grossièrement, dans les souvenirs des témoins

vivants. Le temps des domaines individualisés est, dans chaque domaine, moins riche en informations que l'espace, mais il garde mieux ses informations.

Un promeneur, dans une forêt, enregistre à chaque instant, à chaque regard, sur ses rétines, un ensemble de formes très compliqué, où chaque branche, chaque feuille visible est localisée. En changeant de place, il continue un moment à voir les mêmes arbres, les mêmes feuilles, sous un angle légèrement différent. Tout le monde, spontanément, adopte la théorie irraisonnée et fautive selon laquelle on lance son regard sur des objets que l'on suit des yeux, comme un rayon palpeur sortant de l'œil et allant vers l'objet.

L'œil-chalut.

Le promeneur, dans la forêt, s'il se déplace lentement, a l'impression de voir les mêmes arbres, et presque les mêmes dessins minutieux de leurs branches et de leurs feuilles. Et pourtant, selon la théorie scientifique des conditions physiques de la sensation visuelle, ce sont, à chaque minuscule déplacement, d'autres ondes lumineuses, d'autres photons qui entrent dans son œil, ce ne sont pas les mêmes formes sous un angle différent. On peut remplacer l'œil du promeneur par une chambre noire mobile. A chaque « point », il y a dans l'espace, s'il fait jour, suffisamment de photons pour fournir une image complexe et précise. L'œil n'est pas à l'extrémité d'une sorte de « bâton de lumière », tâtonnant jusqu'à l'objet. C'est plutôt une sorte de chalut, qui trouve partout, sauf dans l'obscurité complète ou derrière un écran, des dessins informatifs émanés des objets éclairés, et qu'il n'a qu'à recueillir. En chaque point de l'espace, on peut photographier un paysage terrestre ou, la nuit, des étoiles par millions. Le dessin compliqué des cirques lunaires doit « exister » comme ensemble de photons, dans tous les points autour de la lune puisqu'un vaisseau spatial, habité ou non, peut les photographier partout. La nébuleuse d'Andromède, visible, pour les bonnes vues, à l'œil nu, « existe » dans une sphère dont le rayon est d'un million et demi d'années-lumière, et dans chaque millimètre cube de cette sphère. L'espace est un

océan d'informations où l'on peut pêcher, pratiquement n'importe où, des millions d'éléments d'information.

La radio et la télévision ont rendu sensible à tous cette richesse de l'espace, puisque partout, sur la terre, on peut capter des concerts et des spectacles.

Mais il ne faut pas oublier que l'œil est un capteur de même genre, exactement, qu'un récepteur de radio ou de télévision. *Nous promenons nos yeux dans l'espace comme on peut promener un transistor.* La seule différence est que la multiplicité des émetteurs ou réémetteurs lumineux — chaque détail de chacun des corps qui nous entourent est un émetteur distinct — fait que la réception lumineuse invite la conscience à dessiner spontanément la carte géographique des émetteurs, tandis que l'auditeur qui promène un transistor écoute la musique qui sort de son poste sélectif sans penser habituellement à la place de l'émetteur ou à la carte géographique des émetteurs captibles. Un transistor radio qui ne serait pas sélectif au sens ordinaire du mot, mais qui serait très sélectif de direction, et qui capterait non le concert d'un émetteur, mais tous les fragments de concert selon tous les émetteurs, en « dessinant » ainsi leur situation, serait un véritable œil pour le « paysage » des émetteurs de radio. C'est exactement ainsi qu'il y a une « radio-astronomie », par radiotélescopes, capteurs d'ondes plus longues que les ondes visibles, capables de localiser exactement les sources émettrices et de dessiner une carte du ciel superposable à la carte optique de l'astronomie ordinaire. Un radiotélescope rend manifeste qu'il est légitime d'assimiler l'œil du promeneur et son transistor.

Au théâtre, l'image d'une actrice est captible partout autour d'elle. Le dessin de son sourire, de ses yeux, des boucles de sa chevelure, est partout, comme système d'ondes ou de photons, où l'œil d'un spectateur peut le capter.

Si l'on considère une exposition de peinture, les spectateurs qui se promènent en regardant les tableaux, en promenant le « chalut » de leurs yeux, à quelques mètres de distance des cimaises, captent des images lumineuses, qui sont donc partout dans la salle, puisqu'ils les voient de partout quand les autres spectateurs ne font pas écran. L'actrice n'est vivante que sur la scène; ses multiples images ne vivent pas (ou elles revivent

seulement dans la conscience de chaque spectateur). Mais, dans la salle d'exposition, les images captibles n'existent pas moins que sur la toile des tableaux. Elles existent même bien davantage, puisque la peinture est un art visuel plutôt qu'une manipulation de pigments, et que le peintre a « pensé » d'avance les images visuelles du spectateur.

Imaginons enfin que la salle d'exposition comporte des miroirs parallèles. La richesse de l'espace en informations physiques devient vertigineuse : de partout, je peux voir la multitude des formes et des gestes indéfiniment répétés. Donc, partout ces formes existent — existent physiquement.

L'espace comme hologramme.

Dans les photographies dites « hologrammes », on enregistre sur la plaque les interférences entre l'onde émise directement par un laser et la même onde diffusée par l'objet (après détour grâce à un miroir semi-transparent). Dans la photographie ainsi obtenue, tout fragment est capable de restituer le tout.

Supposons que les images complexes dont nous parlions (une forêt, une scène de théâtre, une salle d'exposition) soient reçues à travers une vitre. A un instant donné, photons et ondes lumineuses sont donc dans le verre de la vitre, comme s'ils y étaient gelés — et rien n'empêche de supposer anéantis tous les photons qui sont encore derrière la vitre. Or, je peux placer mon œil sur n'importe quel point de cette vitre, je verrai le spectacle. Chaque fragment, chaque sphérule de la vitre de diamètre égal au diamètre de ma pupille est donc hologrammatique. Chaque millimètre cube de la vitre contient donc des informations sur tout le spectacle. De plus, en regardant le même fragment de la vitre de points de vue différents, je verrai plus distinctement telle ou telle partie du spectacle.

Les hologrammes à laser paraissent miraculeux. Mais ils ne font en fait que matérialiser, rendre sensible, une propriété absolument commune de tous les milieux transparents — et de l'espace lui-même. L'espace est un réservoir prodigieux non seulement de matière ou d'énergie, mais d'informations. Les photons qui arrivent sur les feuilles des végétaux verts participent à la photosynthèse, et donc contribuent à « informer », au sens

étymologique, le végétal, l'être domanial temporalisé qui sait s'en servir pour sa propre construction. Les photons qui arrivent dans les yeux des animaux les informent aussi, au sens ordinaire du mot, dès qu'ils sont utilisés comme modulateurs du champ cérébral, déjà conscient de lui-même comme partie du domaine organique dans sa continuité temporelle.

On ne s'informe que dans une continuité temporelle.

Les informations voyageant dans l'espace, ou l'espace-temps¹ des physiciens, non temporalisées dans une ligne de participation individuelle, ne sont que matériaux d'information et non informations authentiques. Si le capteur des informations spatiales n'était encore qu'une structure spatiale, si la pupille de l'œil et la rétine n'étaient encore que les parties d'une chambre noire physique et actuelle, l'ordre de ces informations équivaldrait à un affreux désordre. Pour nous en convaincre, pensons seulement à ceci : Une personne, comme on dit, « de notre connaissance », se présente à nous visuellement de mille manières. Nous la regardons de près, de loin, de face, de profil, nous posons notre regard sur ses yeux, ses cheveux, ses mains, ses vêtements. Nous captions les photons qu'elle réfléchit de la manière la plus libre et la plus variée. Et pourtant, nous la reconnaissons toujours comme *la même personne*. Si notre rétine — ou notre aire visuelle — n'était qu'une plaque photographique, la superposition des images instantanées ferait un parfait désordre.

L'observation pure ne devient information authentique que parce qu'elle est aussi participation à un sens transspatial. Une mémoire toute physique ou mécanique serait le principe même du désordre (par accumulation) et ne pourrait en rien mettre de l'ordre dans l'espace, puisque des traces s'ajouteraient aux traces comme sur une plaque photographique utilisée par mégarde

1. Plus exactement, les informations lumineuses sont « entre » l'espace et le temps, à la limite marquées par la « vitesse » de la lumière, entre le « cône » du temps et l'espace. Elles n' « avancent » pas dans le temps, elles ne « vieillissent » pas, leurs « maintenant » ne se succèdent pas.

plusieurs fois. L'ordre ne peut être mis dans nos observations, dans l'afflux incessant des « observables », que par la participation — vraiment mnémique au sens propre — à notre individualité temporalisée qui nous permet de penser et de suivre l'individualité des êtres observés.

Quand mon attention se porte sur une portion du champ sensoriel qui prend ainsi une valeur de présence, c'est par un cas léger de participation-fascination dans laquelle le « je » actuel, observateur, est capté par un « autre je » mnémique qui le détache du présent. Car malgré l'étymologie, un présent pur ne pourrait nous donner le sentiment de « présence » d'un être : « Tu es là, c'est bien toi ! »

Ainsi l'homme, et même l'animal, « platonise » spontanément, c'est-à-dire reconnaît les choses et les êtres comme « eux-mêmes ». Caractéristique est l'emploi des démonstratifs, et surtout le glissement, fréquent dans les langues indo-européennes, du démonstratif à l'article, qui est un « détemporalisateur », ou plutôt un « déprésentificateur ». *Ille homo* devient « l'homme », l'homme en soi, l'homme idée. Tel homme, individu, n'est, tout aussi bien, reconnu comme lui-même que par un mixte d'observation et de participation. La continuité temporelle a pour condition, apparemment paradoxale, une participation à un intemporel. Il me faut être « détemporalisé », par participation au sens ou à mes « autres je » mnémiques, pour que mon existence soit individuelle et pour que je puisse percevoir les autres comme des existants durables.

Dans le langage des physiciens relativistes, chaque corps ou corpuscule, dans l'espace-temps, décrit une « ligne d'univers ». La physique, classique et relativiste, ne fait pas de distinction entre la ligne d'univers d'une boîte d'allumettes et celle d'un être vivant, d'une marionnette mécanique et d'une danseuse. Pourtant, la danse de la danseuse n'est une vraie danse que parce qu'elle est à la fois dans le présent (elle suit le rythme de la danse) et dans l'intemporel du thème de la danse, auquel la danseuse continue de participer (ce qui lui permet de participer aux mouvements observés de ses partenaires).

Une danseuse danse entre deux grands miroirs parallèles. Elle est reflétée, en principe, à l'infini. En chaque point de l'espace entre les deux miroirs, un spectateur peut capter des dizaines d'images de la danseuse. L'œil-chalut a de quoi pêcher et s'alimenter. Il peut observer aussi bien les danseuses en images que la danseuse en chair et en os.

« Lorsqu'un objet bouge dans un miroir, direz-vous que quelque chose l'a poussé ? Si un monsieur en chapeau haut de forme s'avance entre les miroirs, vous apercevrez vingt ou trente chapeaux haut de forme. Si quelqu'un vient faire tomber le chapeau avec une badine, les vingt ou trente chapeaux dégringoleront en même temps. Nous n'hésitons pas à dire qu'une force est nécessaire pour faire tomber le « vrai » chapeau. Mais les vingt ou trente chapeaux qui restent ? Tombent-ils pour ainsi dire tout seuls ? Ou bien serait-ce pour faire comme les autres ? »

Y a-t-il une différence absolue entre la chute du chapeau réel et la chute des chapeaux dans les images des miroirs ? Non, car les effets que le vrai chapeau exerce ne sont pas plus des « forçages » que les mouvements conjugués de ses images dans les miroirs. Si dans une pièce obscure on tourne le commutateur électrique, on modifie l'apparence de tous les objets que renferme la pièce, et pourtant le centre causal, l'ampoule allumée, agit comme informateur, non comme « forceur ». Si les effets produits par le centre sont des mouvements, ces mouvements ne doivent pas être interprétés, à la manière des mouvements d'une bille frappée par une autre, qui lui communique son mouvement. Ils sont plutôt pareils aux mouvements de fuite d'une foule dans laquelle on lâcherait un tigre rugissant³. Vu de haut et de loin, le tigre paraît exercer une force de répulsion. En réalité, les gens fuient par eux-mêmes, parce qu'ils ont vu le tigre ou

entendu ses rugissements. Ils courraient tout aussi vite s'ils pouvaient percevoir ces ondes sans que le tigre soit là.

Les « influences causales » s'opèrent par information.

De même, le soleil n'attire pas plus que le tigre ne repousse. Il est simplement le centre d'une famille de mouvements. Ses rugissements sont les « gravitons » qui informent l'espace et les autres corps dans l'espace de sa présence, et qui les induisent à s'approcher.

Bien plus, pour la physique contemporaine, il en est encore de même pour le mouvement de la bille frappée par une autre bille. Les atomes de la bille A n'arrivent pas au contact des atomes de la bille B. Le choc mécanique est, en fait, une interaction électromagnétique à distance, avec des « messagers » (les photons).

Plus généralement, toute causalité est ramenable à une interaction avec « messenger » : méson dans les interactions nucléaires fortes, neutrino et particule W dans les interactions faibles, graviton dans les interactions de gravitation. Les physiciens « matérialisent » les « messagers » en les imaginant comme des particules véhiculant l'interaction et oscillant entre les particules liées (ainsi, le photon γ entre électron et proton en interaction, le méson entre proton et neutron), ou ils imaginent le « messenger » comme un nuage, habillant le neutron pendant une partie de son « temps ». Mais ils ne peuvent être dupes de ces imaginations, car les oscillations sont censées se passer dans un temps (10^{-26} secondes), et le nuage est censé occuper un espace (10^{-13} centimètres) au seuil de l'incertitude quantique. Mais si les « messagers » sont virtuels comme corpuscules ou nuages, les interactions sont réelles, et il est loisible de balayer ces imaginations et de penser que l'on est ainsi, non dans l'information « voyageante » (par messages et messagers), mais dans l'information « réalisée », « incarnée », analogue à celle d'un champ visuel conscient où les détails ne sont plus à distance les uns des autres, ou qu'elle est analogue à l'information-participation d'un comportement à mémoire thématique et à forme mélodique, pareil à la danse de la danseuse.

1. Les Gnostiques s'inspirent ici de ce qu'ils appellent le paradoxe pré-gnostique de B. RUSSELL, exposé dans *Analysis of Matter* et *ABC of Relativity* (ce dernier ouvrage est traduit : *ABC de la relativité*, coll. 10/18, Paris).

2. B. RUSSELL : *ABC de la relativité*, p. 181.

3. L'exemple est de B. RUSSELL, *op. cit.*, p. 165.

Pour les informations réalisées, « substantialisées » dans les individus domaniaux, qui participent à leur propre temps, qui ont une mémoire, et dont le domaine est informé non seulement par les messages venus d'ailleurs, mais par les sens et les thèmes transspatio-temporel, les « chapelets », ou « familles », d'événements sont unis par des liens thématiques ou sémantiques. En elles-mêmes, en leur « endroit », les informations ainsi « substantialisées » sont nécessairement conscientes.

Des informations, une fois émises, peuvent sans inconvénient voyager vidées de leur sens (comme une conversation téléphonique devenue provisoirement courants électriques sur la ligne). Mais elles ne peuvent être partout et toujours vidées de leur sens. Il faut bien qu'elles prennent ou reprennent un sens dans des individualités, durables, par participation aux sens intemporels.

C'est tellement vrai que B. Russell, malgré ses préjugés « positivistes », est conduit spontanément à l'idée de mélodie organique. Il faut penser la particule non comme un fragment de matière privé du don d'ubiquité, mais comme une série d'événements qui constitue l'histoire complète de la particule. La particule doit être pensée comme étant son histoire, et non comme une entité ayant une histoire. Un événement, un point dans l'espace-temps, ne peut ni se déplacer ni durer. Il connaît une brève existence, et disparaît pour toujours. Mais c'est un fait que la particule dure, persiste. Sa vie peut être très brève, mais aussi très longue — la particule, et aussi les atomes, et aussi les organismes. Les événements constituants sont coordonnés : « Il faut les penser comme chapelets d'événements, aux liens organiques, assez semblables à la succession des notes dans une ligne mélodique 1. »

Ce n'est rien d'autre que la thèse gnostique. Si une famille d'événements est une famille « mélodique », son « endroit » est une forme mélodique qui s'entend et se voit elle-même. Entre une partition écrite et la musique exécutée, il y a correspondance de structure. Un sourd de naissance, mais qui aurait toujours

1. *Op. cit.* p. 170.

vécu en compagnie de musiciens, finirait par comprendre que les partitions musicales sont les symboles de quelque chose, dont l'essence intime est radicalement différente, mais dont la structure est la même. Il pourrait faire la mathématique de la musique, puisque la mathématique de la musique entendue est la même que la musique de la partition écrite. « C'est comme cela que nous connaissons la nature : nous savons en lire les partitions, mais nous n'entendons pas sa musique. »

Les Gnostiques ajoutent seulement : « Nous-mêmes, comme êtres réels conscients, nous entendons notre propre musique — tout au moins la partie que nous chantons dans la polyphonie vivante dont nous sommes une phrase. Nous devons donc imaginer les partitions observables des autres êtres comme l'envers de chants réels. L'immense variété des partitions observées ne peut être le silence éternel de leur propre écriture. Si nous ne participons pas directement au chant intérieur des autres dans l'espace, nous participons en tout cas, dans le temps, à notre propre chant qui fait notre continuité. La mémoire, organique et psychologique, permet non seulement les continuités mélodiques, mais les *da capo*, les reprises, les variations sur un thème. Elle fait de nous autre chose qu'une série incoordonnée d'événements qui seraient aussi atomiques dans l'espace-temps que les atomes matériels de Démocrite dans l'espace. Proust palpite au retour de la petite phrase de la sonate de Vinteuil, parce qu'il participe ainsi à son propre passé, à ses " autres je " ; et, en outre, cette participation à lui-même lui permet une quasi-télépathie — imparfaite — avec le " je d'un autre ", le " je " de l'artiste. »

Lumière physique et lumière gnostique.

Les « cadavres d'information », comme les textes d'un livre ou les sillons d'un disque, ressuscitent dans la conscience d'un lecteur ou d'un auditeur. Leur retour à la vie suppose — et n'explique pas — des consciences individualisées. Ils ne pourraient en aucun cas se ressusciter eux-mêmes. Le lecteur ou l'auditeur tient sa continuité consciente non des informations matérielles qu'il reçoit, mais de son rapport ininterrompu, pendant des millions de siècles, avec un transspatial mnémique et

sémantique qui l'a informé (lui et ses ancêtres directs) par participation. Une fois le rapport et le contact rompus, l'auditeur ou le lecteur meurt sans remède et ne se ressuscite pas plus lui-même qu'un livre que plus personne ne lirait ou qu'une machine qu'aucun être vivant n'utiliserait.

Pour exprimer la chose d'une façon imagée, la lumière gnostique, la conscience de sens, est tout autre chose qu'un assemblage de photons, que la lumière physique. La lumière gnostique est une illumination par participation au sens. Les photons n'apportent la lumière qu'à un être illuminé ou illuminable par participation au sens et à sa propre mémoire du sens. Les photons n'ont rien par eux-mêmes de lumineux. L'espace, non pêché par les yeux vivants, est aussi ténébreux que le centre de la terre, même s'il est aussi rempli d'informations en chacun de ses coins qu'une photographie-hologramme. L'espace ne devient « lumineux », informant au sens réel, que pour un être vraiment temporalisé et « sensé ».

Topologie et sémantisme.

Des physiciens, très proches de la Gnose, notamment L. L. Whyte, G. N. Lewis et David Bohm, ont ainsi raisonné. Puisque, dans les diagrammes relativistes, l'intervalle séparant deux événements reliés par un rayon lumineux est égal à zéro, on peut donc considérer ces deux événements comme étant en contact et comme pouvant réagir physiquement l'un sur l'autre par transfert direct d'énergie. Ainsi, quand nous voyons la nébuleuse d'Andromède, distante, métriquement, d'un million et demi d'années-lumière, nous sommes en contact direct — topologiquement — avec ses atomes émetteurs. Terriens, nous sommes « touchés » par les Andromédiens.

Les systèmes de référence dans l'espace-temps nous fournissent une simple projection du processus total, en exprimant correctement certaines relations et en en déformant d'autres. Une théorie topologique de l'espace-temps, s'occupant des incidences et contacts, et non des intervalles métriques, permettrait, en partant des processus réels où chaque événement est directement lié à certains autres, de construire secondairement l'espace-temps métrique. Toute action, tout contact, est essentiellement un contact direct à la vitesse de la lumière. Les actions qui ont une vitesse moindre proviennent de contacts de deuxième ou troisième ordre et dérivent des contacts

primaires (à la vitesse de la lumière). Leur trajectoire est formée d'une série de zigzags (*Zitterbewegungen*) ou de spirales.

De ce point de vue, la vitesse de la lumière est la seule « vitesse ». Toutes les vitesses inférieures dérivent des « réflexions » de l'action sur des individus intermédiaires.

Naturellement, David Bohm prend le mot « réflexion » dans un sens physique. Mais il est plus vraisemblable que l'interprétation topologique est elle-même subordonnée à une interprétation sémantique plus profonde, et qu'il faut prendre le mot « réflexion » dans un sens quasi psychologique. Chaque atome, dans un cristal où se propage un rayon lumineux à une vitesse apparemment inférieure à C , prend en quelque sorte le temps, réel, de « comprendre ce qui lui arrive », par référence avec le transspatial auquel il participe. D'où le retard. Les secondes ou les centimètres qui mesurent cette vitesse ne sont que des abstractions subordonnées. Le temps et l'espace ne sont faits que de ces « réflexions » des êtres informés, qui « comprennent ce qui leur arrive ».

Pour reprendre l'exemple plus haut cité, l'image lumineuse du tigre lâché dans la foule va à la vitesse de la lumière. Mais la panique ne se propage qu'à une vitesse bien moindre, parce que chaque spectateur ne « réalise » pas instantanément le danger. Le temps de « réaliser » n'est pas le temps macroscopique-métrique de la physique relativiste ni même le temps topologique de Bohm. C'est un temps plus primordial, à la fois physique et hyperphysique, c'est une action dans laquelle le t (le temps symbolique), qui se combine avec l'énergie ou le l (longueur également symbolique), qui se combine avec mv , la quantité de mouvement, n'est ni un temps ni une longueur au sens ordinaire, puisqu'il signifie en réalité une participation élémentaire au transpato-temporel. Et pourtant, ce temps-plus-primordial-qui-n'est-pas-un-temps fait le temps ordinaire, comme la longueur-qui-n'est-pas-une-longueur fait l'espace ordinaire. De même, probablement, que la charge, positive ou négative, le spin, le nombre baryonique, la masse même peuvent être considérés comme en rapport avec, ou comme des « projections », des réalités plus fondamentales de l'hyper-espace ou de l'iso-espace (l'espace isotopique), de l'iso-spin, de l'hyper-charge, ou « étrangeté 1 ».

1. Haldane (dans une conférence de 1963) invitait les biologistes à n'être pas en retard sur les physiciens, et à considérer que les « chevauchements quantiques » temporels et spatiaux permettent de parler, dans certains cas, d'un « état vivant » de systèmes à interactions délocalisées lointaines, comme on parle d'état gazeux ou d'état liquide, selon la portée des interactions.

Employons provisoirement, comme David Bohm 1, la métaphore (incorrecte) des traces mnémiques. L'espace-temps de la physique classique, ou relativiste, laisse croire à un ensemble continu de moments coexistants. Mais tout ce qui peut être, en réalité, c'est l'instant distinct. Quand un instant *est*, son passé est toujours passé, et il n'en reste qu'une trace. Son futur est toujours à venir, mais il n'est encore qu'une projection, ou une hypothèse. Un autre moment vient ensuite, dans lequel le moment précédent est contenu sous forme de trace. Il contient aussi une projection des moments qui suivront. Il y a en outre des traces indirectes (de la même façon qu'on se souvient qu'hier on se rappelait avant-hier). En d'autres termes, chaque moment a son passé et son futur.

Cette conception est une sorte de transcription pour physiciens de la monadologie leibnizienne. L'ordre des événements dans le temps et l'espace est contenu à l'intérieur de chaque moment, en ce sens qu'il est impliqué par la structure de chaque événement du processus total. Chaque moment est « intérieurement postérieur » à tous ceux qui ont laissé en lui une trace. De même pour l'espace, car la structure spatiale de chaque trace reflète la structure spatiale correspondante des événements qui ont laissé les traces. La structure interne de chaque événement renferme implicitement sa position dans l'espace et le temps. Elle contient en somme — pour employer le langage psychologique de Leibniz — mémoire et appétition (pour faire le temps passé et futur), et perception (pour faire l'espace).

L'intérêt, pour le physicien, de cette conception, est qu'elle permet d'aller au-delà des idées classiques (et relativistes) sur l'espace et le temps, et au-delà de la théorie des champs. Il s'agit alors pour lui de trouver une façon d'exprimer mathématiquement l'ensemble des relations de traces, et de traces de traces, qui définissent chaque moment en fonction de son passé et de son milieu. On croit pouvoir y arriver par des « matrices » au sens mathématique du mot, ayant la propriété d'être les termes d'une certaine suite, chacune d'elles pouvant être obtenue à partir de la précédente par une opération matricielle caractéristique. De même l'espace peut être considéré comme un ensemble discontinu de structures (simplexes), assemblables côte à côte (dans le cas du vide), ou avec des trous (quand il y a de la matière), selon des relations de congruence ou d'homologie.

1. Cf. David Bohm, article contenu dans *The Scientist Speculates*, ouvrage collectif sous la direction de I. J. Good. Traduit sous le titre : *Quand les savants laissent libre cours à leur imagination*; Dunod, 1967 (p. 169).

Les Gnostiques souhaitent bonne chance aux physiciens en quête des groupes mathématiques (groupes de Lie, ou autres) qui leur permettront d'exprimer avec précision ces ensembles de traces de traces. Mais ils ne croient pas possible un succès total. Et cela parce que les physiciens « topologistes » restent encore prisonniers de la métaphore de la mémoire-trace, du postulat selon lequel l'ici-maintenant élémentaire doit être petit, et même quasi ponctuel, les phénomènes macroscopiques étant composables et composés de ces éléments. Or, ce postulat conduit à des contradictions déjà au niveau de la théorie physique. Si l'événement présent comporte des traces structurées, il est domanial, et non ponctuel. Son ici-maintenant a beau être *présent*, sans passé ni avenir autre qu'interne, et sans ailleurs autre que figuré ici, il est donc un « complexe » plutôt qu'un « simplexe ». Dès lors pourquoi postuler que dans sa « biographie » ou dans sa « forme », il doit toujours être, au sens général, microscopique ? Pourquoi constituer l'espace-temps ordinaire avec de nouveaux « atomes », encore calqués, lointainement, sur le vieux modèle des atomes matériels, bien que supposés atomes spatio-temporels d'actions coordonnables ?

En biologie surtout, on a toutes raisons de penser, malgré les préjugés actuels, qu'un organisme est aussi « monadique », aussi uni-domanial, malgré les innombrables sous-domaines en mécanismes subordonnés, que les « simplexes » de la nouvelle micro-physique. Or, il est évidemment très douteux qu'il soit possible d'exprimer les états successifs de l'embryon par des matrices (mathématiques) opérables et par des groupes « de congruence ou d'homologie ». La succession de ses états fait penser beaucoup plus à une succession de « solutions de matrice » (cette fois au sens psychologique) ou de « mots croisés » thématiques, solutions dans lesquelles l'embryon, en son unité, est aidé par des indices spatiaux (assimilables à des traces, si l'on y tient), mais surtout par les mémoires transspatiales auxquelles il participe, mémoires transspatiales et aussi transtemporelles où l'avenir, aussi bien que le passé, nourrit le présent domanial, sans être à proprement parler trace ou projection.

Si l'univers, par impossible, était constitué d'un seul embryon en développement, ni le temps réel, ni l'espace réel, ni l'espace-temps ne ressembleraient aux diagrammes de Minkowski.

C'est parce qu'il y a en fait une foule de développements (en général, beaucoup plus « microscopiques » qu'un développement organique), que l'espace et le temps prennent l'aspect homogène et superficiellement ordonné (au sens du mot dans la physique classique). C'est pourquoi l'ensemble des événements a une flèche générale qui va, paradoxalement, en sens inverse du temps d'un développement individuel, et que la dégradation des formes, par leurs interférences fortuites et superficielles, semble prédominer sur leur perfectionnement. C'est pourquoi le hasard semble prédominer sur l'information active.

Mais les physiciens, quand ils veulent creuser plus profondément sous cet aspect et apparence d'homogénéité et d'ordre par maximum d'entropie, ont évidemment tort de ne vouloir travailler encore que sur des événements ou des « biographies » atomiques. Leur méthode est momentanément payante, en ce qu'elle permet plus de précision, mais il n'est pas difficile de voir pourquoi elle ne peut aboutir telle quelle. L'embryon enchaîné, par lui-même, ses propres matrices (psychobiologiques) d'invention-reproduction. Il n'obéit pas à une formule mathématique de transformation.

Les accolades domaniales.

L'espace-temps global, classique et relativiste, est fait de domaines actifs, en accolades, non de points-événements atomiques ou monadiques.

On peut surprendre le passage d'un domaine à deux ou plusieurs sous-domaines dans tous les phénomènes de création et d'annihilation de paires, et dans le fait que les matérialisations ou les dématérialisations de l'énergie sont toujours sur fond de lois de conservation, englobant les micro-individualités.

Les accolades domaniales se manifestent surtout en biologie.

Une cellule qui se divise en deux cellules, deux cellules qui s'accolent et fusionnent, deux ébauches qui fusionnent ou une ébauche qui se dédouble sont des faits aussi, et certainement apparentés aux créations de paires de la physique, malgré les complications surajoutées et les mécanismes auxiliaires de réalisation. Les dédoublements des gènes que la biologie molé-

culaire aujourd'hui considère comme un calquage d'informations toutes matérialisées sont plutôt à rapprocher des dédoublements d'ébauches embryonnaires qui, elles, ne peuvent manifestement pas s'expliquer par calquage, et qui sont aussi primaires, dans le « champ domaniale », que les créations de paires de la microphysique.

Quand un homme adulte commande deux mouvements conjugués et symétriques de ses deux bras (sans avoir besoin de surveiller spécialement ce qu'exécutent son bras droit et son bras gauche), son aire motrice cérébrale est essentiellement semblable à ce que représente un diagramme de microphysique pour une création de paires. Et de même, l'apparition d'une symétrie bilatérale dans un œuf fécondé — symétrie bilatérale aboutissant parfois à une gémellité, où les deux jumeaux « identiques » présentent parfois des caractères en miroir (comme deux des sœurs Dionne bouclaient en sens inverse, ou comme certaines « paires », rares, de jumeaux identiques, présentent un individu ayant le cœur à droite).

Ce qui fait paraître gratuits de tels rapprochements, c'est que dans la création de paires biologiques la participation aux mémoires transspatiales peut différencier ensuite les sous-individualités ainsi formées d'abord symétriquement. Deux ébauches paires peuvent rester symétriques, mais elles peuvent aussi se différencier progressivement, si le potentiel mnémique est « distribué ». Les « biographies », d'abord analogiquement semblables, se mettent alors à diverger et cette divergence différenciatrice confirme, après coup, que le dédoublement symétrique n'était pas un simple calquage.

Les individualités comme miroirs spatiaux du transspatial.

Chaque domaine est comme un miroir qui peut se couper en deux parties, d'abord semblables, non seulement par leur matérialité de miroirs, mais par l'identité de ce qu'ils reflètent. Puis, à la moindre différence d'orientation, chacune des moitiés reflète autre chose, une autre partie du monde reflété. Les mémoires (transspatiales) d'une espèce, ses instincts, formatifs et de comportement, sont ainsi « reflétés », en distribution différenciée, pour les ébauches d'abord semblables, d'organes

différents, pour les segments de l'axe organique, pour les deux sexes, pour les formes spécialisées dans les espèces polymorphes.

La comparaison a l'avantage de faire comprendre le caractère relatif du déterminisme mnémique. Un minuscule déplacement du miroir est nécessaire pour qu'il reflète autre chose. Mais le minuscule déplacement n'explique pas les différences du « reflété ». Ainsi, quelques molécules d'une substance élaborée à partir du chromosome X ou Y orientent l'embryon vers le sexe masculin ou féminin. Mais il serait absurde de croire expliquer l'immense complexité du « savoir être mâle » ou « savoir être femelle » par la nature de la substance chimique.

L'imperfection de la comparaison est en ceci qu'elle transpose en information par observable (le reflet des choses dans le miroir vivant) ce qui est plus qu'un reflet, ce qui est information par participable. Elle est en ceci qu'elle substitue un schéma purement spatial à un événement domaniale qui fait des structures spatiales avec des thèmes transspatiaux, et qui fait du temps-processus avec de l'intemporel.

Nous sommes trompés par la richesse de l'espace.

La fantastique richesse de l'espace en informations structurées disponibles, dans lesquelles les êtres percevants n'ont qu'à pêcher, en gaspillant presque tout, contribue à faire croire que les informations mnémiques, que les « biographies », que les continuités sémantiques des vivants et leur reproduction peuvent s'expliquer par cette richesse spatiale.

Dans l'histoire des idées scientifiques, il y a certainement un rapport curieux entre les théories de l'optique et les théories biologiques de la reproduction par emboîtement des germes. On était très frappé, aux XVII^e et XVIII^e siècles, par l'optique de la chambre noire et de l'œil, où les rayons lumineux étaient capables de se concentrer suffisamment pour passer par un trou minuscule, et de se déployer suffisamment ensuite pour dessiner tous les détails d'un paysage. Plus généralement, le microscope donnait l'idée d'une information indéfiniment subtile de l'espace, où les apparents développements dans le temps pouvaient être contenus. Adam contenait par emboîtement des germes toute l'humanité future. Le problème du « passage étroit » pour tant d'informations ne paraissait plus

faire problème. G. Bonnet en tirait toute une philosophie. Des théories beaucoup moins simplistes, au XIX^e siècle, sont tributaires du même « encouragement ». Le corps envoie des représentants de ses structures dans les éléments germinaux qui se redéplient dans un nouveau corps, de même que l'image d'un vaste spectacle passe par le trou de la pupille.

Aujourd'hui, on n'en est plus à ces comparaisons optiques, mais on continue à faire confiance à la richesse de l'espace pour comprendre l'information dans le temps. Un ruban de magnétophone ne contient-il pas toutes les informations d'une symphonie ? Il suffit de le dérouler et de le « lire » de proche en proche mécaniquement. Le cerveau a plus de place qu'il ne faut pour contenir toute la mémoire psychologique d'un individu. Les gènes et les ADN représentent assez d'information spatiale pour que le développement temporel ne soit pas un mystère. Ce n'est pas par magie que, de partout, à des kilomètres, nous pouvons voir un paysage; c'est que ce paysage existe réellement dans chaque petit volume de l'espace. Ce n'est pas par magie que nous pouvons entendre une symphonie en déroulant la bande magnétique : en chaque point, sa structure moléculaire garde la trace du passage des ondes sonores. De même, l'apparente magie de la formation embryonnaire et des comportements instinctifs s'expliquerait par la lecture (mécanique) des informations spatiales contenues dans les gènes.

L'étude directe des faits de mémoire ou de la formation embryogénique manifestement thématique a beau révéler immédiatement l'impossibilité de cette réduction à l'espace, cette réduction continue à bénéficier d'un prestige scientifique tout à fait immérité. Quand les embryologistes trouvent que, dans l'embryon jeune, n'importe quelle partie peut être équivalente, en information potentielle, au tout; quand Lashley trouve que la mémoire cérébrale d'un apprentissage n'est pas localisable; quand les linguistes montrent l'impossibilité de comprendre la composition de la parole à partir de réflexes conditionnés, les esprits scientifiques se croient obligés de maintenir l'idée de base que, tout de même, et en dernier ressort, l'espace est assez riche pour tout expliquer. L'intentionnel, le syntaxique, le structural au sens non mécanique, l'organisation interne de l'énonciation, comme du développement ou du comportement, tout cela a

beau être reconnu, on maintient l'espoir de tout réduire, finalement, à des structures mécaniques et spatiales. Même N. Chomsky se croit obligé, pour se laver de l'horrible accusation d'utiliser une terminologie « mentaliste », d'ajouter, dans un paragraphe final¹ : « Nous pouvons être sûrs qu'il y aura une explication physique aux phénomènes en question » — en ajoutant simplement : « Mais le concept d'explication physique sera sans doute élargi, exactement comme il fut élargi pour accueillir la force gravifique et électro-magnétique. »

Le préjugé de l'élémentaire et de la causalité ascendante.

La thèse gnostique est que cet élargissement sera tel que le mot « physique » sera devenu tout à fait trompeur, sauf si l'on remonte au sens étymologique de la physique comme science de la *physis*, de la nature, où les êtres croissent et vivent dans le temps. Alors, tout préjugé scientifique écarté, on voit que les thèmes du comportement, participés, dominent l'infini des détails et n'en dérivent pas, que la causalité thématique est *descendante* d'accolade en accolade, et qu'elle n'est *remontante*, des détails subordonnés jusqu'au thème, que pour des mises au point dont la somme, intégrée au thème, est certes très importante — elle dessine l'univers visible —, mais qui n'ont de sens que relativement au thème primitif.

Même dans la perception et la « pêche aux observables », où, par hypothèse, le domaine conscient s'offre passivement à la modulation par les détails informants, s'offre aux hasards de la pêche, un être vivant ne prend dans l'espace que ce qu'il cherche, selon ses thèmes de perception et selon ses « gnosies » instinctives. Le monde perçu par une espèce animale est inscrit d'avance dans son potentiel, presque aussi rigoureusement que ses instincts formatifs. En d'autres termes encore, dans la perception comme dans l'action, le « distal » l'emporte toujours sur le « proximal », le sens général sur les détails. Si, au cours de l'évolution de l'espèce, la causabilité a dû être « ascendante » pour que l'espèce apprenne son « monde » (*Umwelt*), elle a dû le trouver, sinon

1. *Le Langage et la Pensée*, Payot, p. 139.

en le cherchant, du moins en cherchant un monde vivable et en élargissant peu à peu son domaine.

Tout être vivant — en fait, tout être réel, est un artiste, à la fois inspiré et en alerte pour utiliser le hasard. Si l'art « aléatoire », si la musique ou la peinture informelle, à base de combinaisons aléatoires, est possible, c'est précisément parce que l'artiste espère toucher, en visant au hasard, un sens ou une expressivité transspatiale. Il « taquine l'espace », mais pour en sortir, comme on essaie au hasard des clés pour ouvrir une serrure.

Pour le comportement actif des êtres à système nerveux, c'est encore plus évident. Les détails nerveux (neurologiques) de la réalisation d'un acte sont d'une complexité qui paraît indéfinie.

Eccles, en 1964, a montré par quels mécanismes chimiques les nerfs s'excitent et s'inhibent l'un l'autre, par le passage d'ions à travers une paroi polarisée, entraînant sa dépolarisation. Puisque les effets de nerf à nerf et de nerf à muscle sont similaires, une version généralisée de l'hypothèse d'Eccles peut servir de modèle pour toutes les formes d'excitation et d'inhibition¹.

Au repos, la plaque terminale (dans la jonction nerf-muscle) ou la synapse (dans la jonction nerf-nerf) a les pores de sa paroi réceptrice bouchés. A l'action, la plaque ou la synapse libère une substance médiatrice qui se loge à un endroit proche du pore, et se combine à la molécule obstruante de telle sorte que cette molécule pivote vers le haut, en ouvrant le pore. Des ions passent alors par cette ouverture et provoquent la dépolarisation excitatrice. Dans une jonction inhibitrice, des ions différents passent (les pores opèrent cette sélection par la charge électrique de leurs parois), puis des enzymes proches de l'endroit récepteur détruisent la substance médiatrice, et les pores se referment (le tout en une ou deux millisecondes). Les produits qui bloquent un endroit récepteur dans une excitation n'ont aucun effet sur une jonction inhibitrice. De plus, il y a spécificité de ces produits d'un niveau à l'autre et même d'un ganglion nerveux à un ganglion voisin, du cordon médullaire — comme, dans un grand immeuble de bureaux, il y a une clé différente pour chaque porte².

1. Cf. Donald Longmore : *Le Cœur*, Hachette, 1970.

2. *Ibid.*, p. 104.

Si ces mécanismes compliqués se déroulent au hasard, on n'obtient qu'un niveau statistique du tonus nerveux, ce qui n'est pas plus une action qu'un bruit de fond n'est un message, ou une pulvérisation homogène de petites gouttelettes de peinture n'est un tableau. Pour le moindre comportement sensé (par exemple, pour énoncer la moindre phrase ou pour faire un signe), il faut des millions de nerfs se déchargeant en un ensemble organisé, et des milliers de fibres musculaires réagissant d'une manière coordonnée par l'accolade d'un schéma, élaboré dans l'aire motrice corticale par l'action de la conscience motrice, habituelle ou inventive.

Eccles a eu le mérite rare d'étudier avec minutie de tels détails, sans méconnaître la nécessité d'un meneur du jeu, d'un maître du domaine, surordonné, et sans avoir la folle prétention d'expliquer le comportement par les déterminismes accumulés, à l'envers (bien qu'il ait eu le tort d'invoquer, pour jouer le rôle de « maître du domaine », un « esprit magique », inspiré par les suspectes expériences de Rhine, et exerçant des champs spatio-temporels d'influences sur les millions d'éléments nerveux portés à un niveau critique d'excitabilité 1).

Il est beaucoup plus simple de rejeter le postulat injustifiable selon lequel les domaines individualisés ne peuvent être que « petits », et selon lequel les domaines plus grands ne sont que des assemblées de petits domaines, qui feraient toute la réalité du grand domaine. En quoi la notion d'un domaine cérébral à comportement unitaire est-elle moins scientifique que la notion d'une unité cellulaire, ou d'une unité moléculaire? Une fleur composée a tout autant d'unité qu'une rosacée ou qu'une papilionacée, et l'on sait que les mêmes thèmes morphogénétiques sont à l'œuvre dans la forme composée et dans la forme simple. On a beau apprendre aux enfants qu'une marguerite n'est pas « une » fleur, on ne peut les empêcher de dire qu'ils ont dans la main « une » fleur. Et ils n'ont pas tort, car, entre une inflorescence très condensée et une fleur, il n'y a pas de limite précise. Emberger a démontré que dans bien des fleurs qui

paraissent simples, il faut voir des inflorescences condensées et simplifiées 1.

Les linguistes savent depuis longtemps déjà que les schèmes linguistiques ne sont pas composables avec des micro-éléments, mais se conforment à des « modèles » thématiques. Et ils soupçonnent que, sous ces modèles, il y a des thèmes instinctifs et génératifs plus profonds.

Le cerveau, dans l'embryon, se forme dans son ensemble. Adulte, il fonctionne, en partie, selon des différenciations acquises et irréversibles, mais il garde, de l'unité domaniale de sa formation en une aire « totipotente » pour la neurulation, la possibilité de se comporter, au sens propre du mot, et d'agir selon des thèmes signifiants. Le cerveau adulte est, dans l'organisme, une aire restée en un sens embryonnaire, c'est-à-dire restée une ébauche différenciable (capable de se différencier) dans tel ou tel sens, selon les informations et rappels mnémiques qu'il reçoit.

Dans les végétaux, il y a aussi des zones qui, dans l'organisme adulte, restent embryonnaires. Chez l'animal, le cœur est, en un sens, dans un statut analogue à celui du cerveau, mais inverse. Son comportement rythmique est autonome et indépendant des stimuli nerveux. Le faisceau de His, qui est une des sources de ce rythme autonome, est, en fait, un muscle embryonnaire gardant la capacité embryonnaire de contractions rythmiques spontanées. Superposées à ce comportement embryonnaire, sont les régulations fonctionnant par inhibition et excitation para- et ortho-sympathiques. En somme, dans le cœur, un fonctionnement est superposé à un comportement. Dans le cerveau adulte, le comportement (analogue au comportement inventif mnémique de l'ébauche cérébrale) est au contraire superposé aux fonctionnements nerveux d'effectation. C'est comme si, dans le cœur, le centre de His ainsi que les nœuds auriculo-ventriculaire et sinuso-auriculaire se servaient comme effecteur du système ortho- et para-sympathique. En fait, les différences s'estompent. Car dans tout l'organisme vivant, il n'y a jamais de fonctionnement pur, à partir de structures différenciées dans l'espace, mais toujours sur-imposé ou sous-imposé au fonctionnement-comportement constituant ou reconstituant des structures. Un organisme qui ne garde plus rien d'une ébauche, autoconstituante par participation mnémique, est un organisme mort.

1. J. C. ECCLES : *The Neuro-Physiological Basis of Mind*, Oxford, 1953, p. 284.

1. Cf. C. Favarger : *Flore et Végétation des Alpes*, I, p. 258.

« Peut-on seulement concevoir qu'un ingénieur martien, voulant interpréter le fonctionnement d'une calculatrice terrienne, puisse parvenir à un résultat quelconque, s'il se refusait, par principe, à disséquer les composants électroniques de base qui effectuent les opérations que l'on demande à l'appareil ? »

En effet. Mais il est encore plus douteux qu'il comprenne l'ordinateur, son usage et non seulement son fonctionnement, s'il se borne à étudier ses composants électroniques et n'a aucune idée du genre d'opérations qu'on lui demande. Les embryologistes n'ont fait progresser leur science qu'en employant des notions « holistes », c'est-à-dire « domaniales » : celles d'ébauche, d'induction globale, de potentialité totale ou partielle, de détermination orientante, de différenciation, d'épigenèse, de régulation dominant les interactions moléculaires. S'ils avaient voulu tout de suite et exclusivement analyser les interactions moléculaires (auxquelles ils arrivent dans quelques cas), l'embryologie scientifique n'existerait pas. L'exemple d'Eccles montre que le souci de comprendre le comportement global d'un domaine, en l'occurrence du système nerveux, n'est en rien incompatible avec la minutie dans l'étude des interactions nerveuses élémentaires.

CHAPITRE 16

Le « déficelage » (unbundling) de l'esprit dans l'univers

L'utilisateur d'un ordinateur n'a pas besoin de savoir comment fonctionnent, au juste, les composants électroniques de base. Il est beaucoup plus anxieux d'avoir de bons modèles d'emploi ou, comme on dit, de *software*. Un ordinateur est un appareil matériel pour composer un nombre indéfini de « modèles analogiques » des fonctionnements, dont on veut étudier le rendement, en pré-expérience sans danger, en expérience quasi mentale. Le *software* est l'ensemble des schémas de modèles à composer.

Un fabricant de Meccano ou de jeux de construction pour enfants ne manque pas d'ajouter des modèles de constructions possibles, permis par son *hardware*. Le *software* n'est rien d'autre qu'un ensemble de tels modèles de montages possibles.

Malgré beaucoup d'efforts, il a été impossible d'imaginer des mots français pour traduire les mots anglais. On traduit souvent *hardware* (l'appareillage matériel) par « la quincaillerie » — ce qui n'est pas très heureux lorsqu'on veut appliquer la notion, comme nous allons le faire, à la biologie. Pour le *software*, « recettes de montages » semble l'expression la plus exacte possible, sinon la plus courte.

« Peut-on seulement concevoir qu'un ingénieur martien, voulant interpréter le fonctionnement d'une calculatrice terrienne, puisse parvenir à un résultat quelconque, s'il se refusait, par principe, à disséquer les composants électroniques de base qui effectuent les opérations que l'on demande à l'appareil ? »

En effet. Mais il est encore plus douteux qu'il comprenne l'ordinateur, son usage et non seulement son fonctionnement, s'il se borne à étudier ses composants électroniques et n'a aucune idée du genre d'opérations qu'on lui demande. Les embryologistes n'ont fait progresser leur science qu'en employant des notions « holistes », c'est-à-dire « domaniales » : celles d'ébauche, d'induction globale, de potentialité totale ou partielle, de détermination orientante, de différenciation, d'épigenèse, de régulation dominant les interactions moléculaires. S'ils avaient voulu tout de suite et exclusivement analyser les interactions moléculaires (auxquelles ils arrivent dans quelques cas), l'embryologie scientifique n'existerait pas. L'exemple d'Eccles montre que le souci de comprendre le comportement global d'un domaine, en l'occurrence du système nerveux, n'est en rien incompatible avec la minutie dans l'étude des interactions nerveuses élémentaires.

CHAPITRE 16

Le « déficelage » (unbundling) de l'esprit dans l'univers

L'utilisateur d'un ordinateur n'a pas besoin de savoir comment fonctionnent, au juste, les composants électroniques de base. Il est beaucoup plus anxieux d'avoir de bons modèles d'emploi ou, comme on dit, de *software*. Un ordinateur est un appareil matériel pour composer un nombre indéfini de « modèles analogiques » des fonctionnements, dont on veut étudier le rendement, en pré-expérience sans danger, en expérience quasi mentale. Le *software* est l'ensemble des schémas de modèles à composer.

Un fabricant de Meccano ou de jeux de construction pour enfants ne manque pas d'ajouter des modèles de constructions possibles, permis par son *hardware*. Le *software* n'est rien d'autre qu'un ensemble de tels modèles de montages possibles.

Malgré beaucoup d'efforts, il a été impossible d'imaginer des mots français pour traduire les mots anglais. On traduit souvent *hardware* (l'appareillage matériel) par « la quincaillerie » — ce qui n'est pas très heureux lorsqu'on veut appliquer la notion, comme nous allons le faire, à la biologie. Pour le *software*, « recettes de montages » semble l'expression la plus exacte possible, sinon la plus courte.

Le cerveau comme hardware pour l'esprit, devenu software autonome.

Tous les êtres qui ne sont pas des amas sans unité véritable sont, en leur « endroit », subjectifs, en possession d'eux-mêmes. Ils se servent d'eux-mêmes comme un ingénieur monteur se sert d'un ordinateur matériel. Ils sont, comme unité individuelle, ingénieurs monteurs de leur domaine, qu'ils utilisent comme clavier ou instrument. Tous les êtres sont à la fois ingénieurs et machines, dactylos et claviers, pianistes et pianos.

Le cerveau — ou plutôt son « endroit » : le champ de conscience — ne représente qu'un cas particulier de ce statut universel des êtres. Il est primitivement à la fois ingénieur en son endroit, et machine en son envers observable du dehors. Il est clavier et pianiste. Mais la richesse du *software* cérébral — des recettes de montages différents — chez l'homme, pour qui les mémoires culturelles s'ajoutent aux mémoires biologiques, est telle que ce qui est indissociable ou peu dissociable chez les autres êtres se dissocie pour lui. L'esprit semble être une sorte d'ingénieur pur, d'homme-esprit dans l'homme-corps, armé de millions de recettes de montages, se servant du corps comme d'un appareillage matériel disponible.

Le « je » semble se servir du cerveau pour percevoir. Nous ne recevons pas, ou pas seulement, d'innombrables informations d'une manière toute passive, nous cherchons les informations importantes dans le fouillis des ondes et des photons. Nous ne subissons pas — ou pas seulement — des conditionnements. Nous nous conditionnons volontairement, nous nous montons selon les besoins de l'action projetée.

Point plus paradoxal, nous ne nous laissons pas envahir par notre mémoire même, qui pourtant, faisant notre biographie individualisée, nous oppose à l'espace, nous cherchons des souvenirs utiles, en lançant des courants explorateurs comme l'utilisateur d'une calculatrice peut mettre dans son « programme » d'explorer à tel moment les mémoires magnétiques.

Si bien que l'« esprit » paraît être un utilisateur transcendant du « corps » et spécialement du cerveau, s'en servant comme d'un instrument, comme d'une « quincaillerie nerveuse », ou comme un pianiste se sert d'un piano. La Gnose préscientifique a

inventé des mythologies pittoresques et compliquées sur ce thème : l'Esprit, tout à fait indépendant de la Matière, survenant d'un autre monde, et parfois ennemi de la matière, qu'il n'arrive plus à dominer.

Et en effet, l'Esprit est devenu — presque — un être autonome, par l'énorme variété des montages possibles, en contraste avec l'agencement standard — dans toute l'espèce humaine, et même dans toutes les espèces d'animaux supérieurs — du système nerveux central. La firme I.B.M., depuis juin 1969, vend séparément, et facture séparément, son *hardware* et son *software*. On a baptisé *unbundling* (déficelage) cette méthode commerciale. La nature, de même, a procédé à un « déficelage » de l'esprit, mais progressivement, d'abord dans les êtres vivants à mémoire « indépendante » c'est-à-dire non liée au développement, et ensuite, en grand, dans l'homme à mémoire culturelle superposée à la mémoire biologique.

Ce qu'on appelle la « culture » est en fait une énorme collection de « montages », de « jeux » possibles sur le même cerveau. Ainsi, la musique de piano est tout un monde relativement au même piano instrument matériel, comme la variété des emplois possibles d'un ordinateur est tout un monde relativement à l'appareil standard. Les rôles sociaux, les langages divers, les rites, les comportements culturels indéfiniment variés se développent, s'inventent, se compliquent, se diversifient, en architectures psychiques variées, qui se servent du même instrument cérébral, dont les variétés biologiques, raciales, et même spécifiques ne comptent presque pas plus que ne compte la marque d'un piano, à côté des différences de la musique ou du joueur, à côté de la différence entre Chopin et Gerschwin.

L'histoire de la musique, de l'art et de la science, l'histoire des idées politiques et religieuses, et des institutions en général, est tout à fait indépendante de l'histoire biologique du cerveau. Haendel est Haendel comme musicien du XVIII^e siècle occidental beaucoup plus que comme *homo sapiens nordicus*. Pendant sa vie terrestre, la « musique du XVIII^e siècle » le visitait, autonome et surhumaine comme un ange, et jouait sur son cerveau, comme lui-même ensuite sur son clavecin. Après sa mort, sa musique est plus vivante que jamais dans l'esprit de millions d'auditeurs. On peut réellement parler, comme les plus ardents spiritualistes,

ou comme les dévots les plus confits en phraséologie dévote, ou comme les Gnostiques anciens, de la « dépouille mortelle » de Haendel.

Le développement du *software* (culture, composition musicale, etc.) est pratiquement indépendant du progrès du *hardware* (le cerveau des musiciens).

Tout homme en ce sens est un « il », ou une sorte de conscience impersonnelle, dans la constellation ou structure culturelle, autant qu'un « je » à initiatives propres.

Cependant, cette disjonction Esprit-Matière dans l'emploi du cerveau par l'esprit ne doit pas tromper sur l'allure générale et sur la nature de la vie dans le cosmos. Cette disjonction révèle certes une disjonction universelle entre la forme comme idée thématique et la forme comme structure dans l'espace. Mais elle la révèle en la grossissant tellement qu'elle risque d'égarer, puis de conduire aux mythologies et aux divagations de l'ancienne Gnose sur le Pneuma et sur l'Esprit, imaginés comme tout à fait indépendants de la Matière dans laquelle ils s'enlisent. Normalement, la disjonction, ou bifurcation, reste à l'état naissant. Dans les phénomènes microphysiques, la disjonction se révèle déjà, nous l'avons vu. Elle se manifeste notamment par la difficulté de traiter l'opération T (l'inversion du sens du temps) comme l'opération P (symétrie en miroir), c'est-à-dire une inversion purement géométrique. Mais elle est immédiatement noyée dans des phénomènes de foule étudiés par la physique ordinaire.

La disjonction Esprit-Matière dans l'embryogenèse.

Dans les phénomènes biologiques, la disjonction s'affirme. La conscience, l'esprit, n'est pas seulement l'endroit du corps, l'esprit se sert du corps comme d'un instrument — mais assez discrètement encore, pour qu'il paraisse à la rigueur possible de maintenir le point de vue du scientisme étroit et de considérer l'autonomie de l'esprit comme une illusion. L'embryologie, toutefois, ne laisse guère de place au doute : l'embryon, déjà, ressemble à un cerveau (comme le cerveau ressemble à une aire restée embryonnaire), par ses étonnantes propriétés potentielles, son indifférence relative à être orienté vers telle ou telle différen-

tion, la facilité avec laquelle l'expérimentateur peut changer la destinée de ses parties par des « évocateurs » chimiques d'une grande banalité. On sait que l'expérimentateur peut faire apparaître une ébauche nerveuse hors de son lieu normal, sur la partie ventrale et non sur l'ectoderme dorsal, et que n'importe quelle partie de l'ectoderme dorsal peut, selon l'évocateur reçu, donner naissance à une partie quelconque du système nerveux, ou à la rétine, ou au sympathique, ou au squelette viscéral du crâne, ou à l'hypophyse, etc. Comme si l'aire embryonnaire matérielle n'était qu'une sorte de *hardware*, mais de *hardware* très souple, malgré l'étymologie du mot, et comme si n'importe quel montage biomnémique pouvait y jouer de la façon même dont le cerveau adulte peut servir de support pour n'importe quel montage psychonémique.

Les « remontées » de causalité.

En aucun domaine toutefois, l'autonomie de l'Esprit ne devient absolue. L'esprit ne devient jamais un fantôme, ou un dieu, hantant librement l'espace. Partout, il y a des « remontées » de causalité, de la matière à l'esprit. Les informations constituées réagissent sur l'information thématique qui les a pourtant d'abord improvisées. Les recettes culturelles de l'humanité, qui permettent à l'homme, aujourd'hui, de monter toutes sortes d'idées sur son cerveau, sont tributaires d'une longue capitalisation de ces idées et des outils ou instruments inventés dans le passé (souvent à l'aide d'heureux hasards). Les musiciens et les pianistes se servent du piano, ont voulu un instrument à clavier, l'ont improvisé, puis perfectionné (ou ont souhaité ces perfectionnements). En ce sens, il n'y a de pianistes que parce qu'il y a des pianos, comme il n'y a des compositeurs ou des vendeurs de *software* pour les ordinateurs que parce qu'il y a des ordinateurs matériels déjà en service. Les « cultures biologiques », qui permettent aujourd'hui à un embryon d'une espèce de monter, avec une quasi-liberté spatiale, n'importe quel organe spécifique, ou à presque n'importe quelle partie d'un végétal de refaire l'ensemble du végétal, sont de même tributaires de tous les acquêts (souvent fortuits) antérieurs, que ces acquêts soient ou non du genre mutations intégrées dans le potentiel spécifique.

La psychologie pathologique, comme la tératologie biologique, manifeste très clairement les « remontées de causalité » du genre : « Les performances du pianiste dépendent du bon état du piano. » Il arrive même que des « remontées » soient sollicitées par l'esprit. Les musiciens *up to date* jouent sur un piano « préparé », c'est-à-dire à moitié démoli. Des écrivains « préparent » leur cerveau par l'alcool ou des drogues variées.

L'esprit prédomine.

Seulement, tout compte fait, on est tout de même moins loin de la vérité en adoptant les thèses les plus extrêmes et les plus mythiques du gnosticisme de l'Esprit-devenant-puis-dominant-la-Matière, qu'en adoptant la thèse scientiste extrême de la Matière-fabriquant-l'Esprit. L'Esprit est modifié par ses instruments pianos ou machines. Mais c'est tout de même lui qui les conçoit d'abord et qui les réalise. Il n'y a de pianos que parce qu'il y a des pianistes. Il n'y a des musiciens humains que parce qu'il y a une musique universelle.

Il n'y a aucune contradiction à considérer la Matière comme de l'Esprit « pulvérisé », dominable ou dominé, utilisable comme matériau par un compositeur de plus d'envergure : un musicien peut se servir de choristes aussi bien que d'instruments, tandis qu'il y a contradiction, ou recours à la pensée magique, si l'on prétend faire sortir l'Esprit du matériel qu'il emploie. L'Esprit se sert de la Matière (ou de l'Esprit plus ou moins « pulvérisé ») comme un parlant se sert des mots et des sons constituant les mots pour s'exprimer.

Il n'est pas absurde de dire que l'oiseau-individu vole parce qu'il a des ailes qui se mettent à fonctionner, que le poussin donne des coups de bec qui brisent sa coquille parce qu'il a un bec (fabriqué à l'aide de la chimie de ses ADN). Il n'est pas absurde de dire que sa science instinctive du vol et du becquetage (son *software*) est, à la limite, presque indiscernable du fonctionnement de ses machines, dont il n'est qu'un utilisateur, selon un mode d'emploi tout monté dans son cerveau. L'individu est presque dispensé de génie — encore que tous les individus en développement, tous les enfants, aient en un sens du génie —

parce que des modèles de comportement sont tout montés en lui selon une mémoire spécifique.

Mais il est impossible de dire de l'espèce ce que l'on peut dire, à la rigueur, de l'individu. Les oiseaux volent, les reptiles et les mammifères marchent, parce que leurs ancêtres ont « désiré » voler ou marcher — et que des mutations ont lentement rendu leur organisme plus capable de ces montages, d'abord précairement improvisés.

Les « espèces » (« *species* ») sont « spécialistes » (« *species is nothing, if it is not specialistic* »). Elles se sont modifiées — acrobatiquement — en modifiant la direction de leurs intérêts : « La forme organisée est l'expression d'une opinion organisée. » Le retournement des poissons plats, la marche bipède de l'homme sont des acrobaties primitives consolidées. La marche bipède de l'homme a peut-être été d'abord considérée comme vicieuse ou affectée. C'était peut-être l'imitation¹ d'une difformité, imitation destinée à flatter quelque chef semi-simien, qui avait perdu ses bras et ne pouvait plus marcher à quatre pattes.

L'univers tout entier est de même un clavier à la fois fonctionnant pour, et improvisé par, son monteur. C'est une acrobatie consolidée de l'Esprit.

On ne voit pas en quoi il est plus, ou il est moins, mythique de faire intervenir l'Esprit, soit sous la forme de l'envie de voler, ou de marcher, à certains moments de l'évolution de certaines espèces ou sous la forme d'inventions techniques par le cerveau humain adulte, soit de le faire intervenir plus fondamentalement comme Inspirateur universel de tous les utilisateurs de l'espace et du temps.

On sait que des vendeurs de « montages » (de *software*) sont de deux sortes : les vendeurs de « montages sur mesure », et pour un emploi bien défini; ou les vendeurs — selon le système dit du « *package* » — de schémas de montages généraux, pour résoudre des problèmes d'un certain type, se posant à des entreprises différentes, mais dont les activités sont suffisamment analogues pour que leurs problèmes aient des solutions analogues.

De même que l'*unbundling* de l'I.B.M. est comparable à l'*unbundling* de l'esprit, le système de *package* est tout à fait

1. A suggéré un Gnostique humoriste.

comparable au procédé de la vie, biologique et infrabiologique, superposant, ou sous-imposant, aux mémoires et intelligences individuelles, des mémoires et intelligences spécifiques, et à celles-ci des intelligences et des mémoires encore plus fondamentales, qui constituent tout le système de l'espace-temps. Le grand Vendeur de *software* emploie la « vente » selon le système du *package*.

CHAPITRE 17

La théologie néo-gnostique

L'Esprit, comme thème, ou idée, ou conscience, ou projet, est formateur, enveloppant, anticipant les structures de ses supports matériels. La Gnose est essentiellement antimatérialiste. Une réalité matérielle, physique, ne peut précéder la conscience. La conscience est à la fois l'« endroit » et l'enveloppe constituante de la réalité matérielle.

Antimatérialiste, la Gnose est « déiste ». Les Gnostiques n'aiment pas beaucoup employer le mot « Dieu ». Mais les « synonymes préférables » sont souvent gênants pour l'exposé. Nous ne serons donc pas puristes.

Dieu est l'« Endroit » suprême qui fait l'unité de l'univers, et l'empêche d'être « pulvérulent ». Il est le « Distal » suprême, dont tous les êtres subordonnés sont les moyens « proximaux ». Il est la Causalité descendante, qui profite de toutes les causalités ascendantes et les intègre. Il est à l'univers ce que l'instinct formatif spécifique est à l'embryon, visible dans l'espace et différencié dans le temps. Il est, par opposition à l'espace des structures matérielles et des fonctionnements cinématiques, le temps créateur et dynamique. Mais il enveloppe tout l'espace-temps.

Il y a une discordance entre, d'une part, la priorité normale de l'idée sur sa réalisation et, d'autre part, l'allure générale de

l'évolution cosmique, où tout semble toujours commencer par les atomes (ou équivalents), et les micro-hasards d'où semblent sortir la conscience, l'idée, l'esprit. Superficiellement — et pour une science d'ailleurs aujourd'hui dépassée —, l'univers, en son histoire, paraît aller de la matière à la conscience, ou, plus précisément, d'un état démocratéen, d'un clavier de lettres déconnectées, avec le hasard pour tout dactylographe, à un état markovien (avec des connections qui commencent à canaliser le hasard : molécules subvitalés autoreproductrices, virus, prévégétaux, végétaux), et enfin seulement à l'apparition d'êtres conscients, les animaux et les hommes, au comportement sensé, à *software* quasi autonome.

Le sens paraît (historiquement) sortir du quasi-sens (markovien), qui lui-même paraît sortir du non-sens. L'histoire (pour une science superficielle) de l'univers paraît contredire la priorité, rationnellement indispensable, du sens.

De même que l'observation scientifique convertit automatiquement les êtres en « objets », et les voit à l'envers, l'histoire scientifique du cosmos inverse la priorité logique du sens, de l'anti-hasard sur le hasard. Elle met à l'origine le règne du hasard.

Ces deux inversions sont toutefois très différentes. On ne peut dire que l'histoire du cosmos soit une simple « illusion de l'observateur ». Nous ne nous leurrions pas en croyant que la terre où nous vivons et pensons a d'abord été « informe et nue », ou « déserte et vide », avant qu'elle ne produise de l'herbe « et des arbres faisant du fruit selon leur espèce, et des foisons d'animaux » (traduction Dhorme), ou, dans l'étrange traduction de Fabre d'Olivet, que B. L. Whorf a fait connaître aux Gnostiques américains, « avant que les Eaux n'émettent à foison les principes vermiformes et volatiles d'une Ame de vie, mouvante sur la terre, et voltigeant dans l'expansion éthérée des cieux ».

Cette inversion « historique », cette vue « en miroir » de l'apparition historique du sens et de l'anti-hasard, qui paraît s'imposer à la science, demande impérieusement, comme correctif, une Conscience ou un Sens, primordial, indépendant du temps et de l'histoire cosmique, derrière les « claviers » apparemment déconnectés de l'espace-temps, claviers destinés, dès l'origine, à la Langue et à l'Écriture cosmiques.

Ajoutons d'ailleurs que la cosmologie scientifique contemporaine commence elle-même, indépendamment de toute théologie ou de toute théosophie, à corriger l'inversion historique des cosmogonies scientistes. Au commencement n'étaient pas les atomes, mais très probablement l'Atome initial, en lequel, et pour cause, il n'y avait pas de lois statistiques ou de lois de foule, puisqu'il n'y avait pas de foule, et donc pas de règne primitif du hasard.

Dieu est l'Esprit remis à sa place, fondamentale et primaire, malgré les apparences « émergentistes » qui trompent les cosmogonies superficielles. L'Esprit se fait clavier matériel, avant de jouer, sur lui-même devenu clavier, ses mélodies.

Dieu est la Pensée dont le monde constitué est le cerveau. Cerveau indocile, mais inventif par son indocilité même, qui entraîne la Pensée enveloppante dans des milliards d'aventures non prévues, à la fois logiques et fantaisistes comme un rêve — le rêve étant toujours, finalement, rattrapé et utilisé par la logique.

Dieu est l'Anti-hasard, ou plutôt, car cette expression semble supposer que le hasard est primaire alors qu'il est évidemment secondaire, Dieu est le fondateur et l'utilisateur du hasard, qu'il a voulu et créé en se divisant, ou en « explosant » initialement, et en constituant un univers de myriades d'êtres à demi étrangers les uns aux autres, mais toujours rattachés aussi à son Unité sous-jacente (ou sur-jacente).

Dieu est l'origine non mécanique de toutes les machines, analogue cette fois à l'œuf totipotent qui, se divisant en cellules multiples, se donne à lui-même un matériel. Matériel constituant des organes ou outils organiques qui fonctionnent en auxiliaires de son comportement orienté, et qui sont voués aux accidents de fonctionnement et à la mort, mais auxquels il survivra toujours, parce que sa totipotence est toujours réservée, soit par des procédés biologiques de reproduction germinale, soit par d'autres procédés inconnus.

Dieu est la Nature-se-faisant en un double sens :

a) Comme Enveloppant fondamental, il constitue la condition générale d'un univers d'existants, où la vie et les interadaptations sont possibles — par les propriétés générales de l'espace-temps, par les types de liaisons et d'interactions, d'information perceptive ou de participation mnémique, et surtout par la possibilité, donnée aux êtres individuels, de puiser en lui des essences et des valeurs intemporelles et surindividuelles, puis de les convertir en « leurs » idées ou en « leurs » valeurs.

b) D'autre part, il est l'Actuel, et l'Actualisateur, de chaque être ici-maintenant, en tant du moins que cet être ne se borne pas à fonctionner, mais se comporte selon un sens participé et improvise des « modes d'emploi » nouveaux de son propre domaine.

Comme actualité de tous les actuels, Dieu est non plus seulement langage en ses structures anhistoriques, mais aussi paroles, et phrases prononcées ici-maintenant; ou encore, Dieu est semblable à l'accrochage d'une fermeture éclair, dans laquelle des domaines, subordonnés les uns aux autres selon leur envergure, se ferment par mécanismes subordonnés.

Considérons la moindre des actions d'un organisme complexe. Il a une aspiration à survivre — à survivre selon un idéal de vie confusément aperçu, et qui se traduit par un travail ayant un but. Ce travail n'est pas instantané dans son déroulement, mais, à chaque instant, il se ferme, en un acte précis ou présent, utilisant (et dégradant) une énergie disponible, pour construire selon le but du travail en cours. Quand je me hâte vers un but, en voiture, à bicyclette ou à pied, les fonctionnements de mes machines auxiliaires, au présent, comme la carburation d'un moteur à explosion ou la pression de mes pieds sur les pédales, sont subordonnés aux montages nerveux qui traduisent mon action voulue et organisée dans son ensemble. Je parle, et les muscles de ma langue fonctionnent; j'écris, et mon stylo dépose de l'encre sur la feuille. Autour de moi, au même instant, tous les êtres s'activent de même, et ferment les deux bords de leur fermeture éclair personnelle, accrochent entre eux les éléments matériels dont leur action demande l'accrochage — comme une

machine à tisser accroche les fils de chaîne et le fil de la navette, ou comme une machine à écrire plaque la lettre sur la feuille. Les arbres du square sont, à chaque instant, en train d'utiliser la lumière, par la chlorophylle de leurs feuilles, pour « fermer » et achever les photo-synthèses en cours, qui complètent leur édification organique. Des oiseaux travaillent à la fabrication de leur nid, qui entre dans le cycle de leur instinct de nidification, qui entre dans le cycle plus vaste de leur reproduction.

Le temps, avec ses actualisations et créations qui font les instants en s'ajoutant les uns aux autres parce qu'ils ajoutent les uns aux autres, est la création en cours. Derrière chaque actualisation et chaque actualisateur individualisé, il y a une actualisation et un actualisateur de plus grande envergure. Derrière chaque éclair de conscience qui enveloppe chaque actualisation dans son aspect mécanique, il y a une conscience plus vaste, instinctive, biologique, jusqu'à une surconscience cosmique qui n'est plus conscience perceptive ou conscience active puisqu'elle n'a plus à s'informer des détails de son action pour la fermer, instant après instant, ou phase après phase, qui n'est plus conscience-parole, mais qui est conscience-langage, source de toute perception comprise, et de toute parole ou action sensée.

Toute action se « linéarise » finalement en fermeture Eclair subordonnée après être descendue d'accolades en accolades jusqu'aux mécanismes terminaux, jusqu'aux diverses « machines à coudre » du temps.

Les deux limites de l'action sont, d'une part, l'Intemporel tout englobant, la Langue Mère, l'Esprit, et, d'autre part, le temps linéarisé, paroles prononcées, machines fonctionnant instant après instant. Il est absurde de partir de l'instant par instant pour comprendre le thème et le sens d'une action, de prétendre comprendre l'instinct par les réflexes, l'écriture par les lettres, l'organisme par les molécules, comme il est absurde de partir des machines pour comprendre le sens et l'invention technique des machines, de la carburation pour comprendre le moteur, du moteur pour comprendre le sens des déplacements à l'aide du moteur, des dépenses énergétiques de fonctionnement pour comprendre l'utilisation de l'énergie pour l'action. Il est absurde de partir des mots prononcés pour comprendre la formation mentale de la phrase, et des phrases pour comprendre

la pensée. Faute de télépathie, on est bien obligé de partir, comme auditeur et interlocuteur, des mots d'un autre pour comprendre *sa* pensée, mais non *la* pensée en général, et la manière dont elle se traduit en mots dans les « convertisseurs cérébraux ».

Comprendre l'univers éternel par l'univers instantané, cela pouvait avoir une certaine vraisemblance selon des conceptions aussi enfantines que celles des atomistes antiques croyant à des « morceaux de matière » subsistant dans le vide : ces atomes sont présents « maintenant », et ils ont été, et seront toujours « présents » dans l'univers parce qu'ils sont des choses éternelles — éternelles dans le sens de « toujours présentes ».

Mais alors pourquoi, doit-on se demander, y a-t-il un présent ? Et qu'y font les atomes, puisqu'ils n'y font rien de particulier ?

De même pour des conceptions « enfantinement scientifiques » (si l'on peut dire) d'un univers à conservation d'énergie, ou, plus généralement, à lois de conservation et de symétrie. Si l'énergie se conserve éternellement, pourquoi y a-t-il un présent ? Pourquoi les transformations réversibles ? Des lois de conservation sont indispensables au savant pour débrouiller les complexités de l'expérience, de même que l'audition des paroles prononcées et la connaissance du code de la langue sont indispensables pour comprendre un interlocuteur ; mais elles ne peuvent faire comprendre, philosophiquement et en général, l'univers éternel au-delà du présent et des conservations et transformations énergétiques, éternel dans le sens de : « assurant le passage du temps », « assurant l'actuel par l'actualisation ».

La conception gnostique de l'univers — la seule vraiment scientifique — avec des « génidités » sémantiques, et non matérielles ou énergétiques, avec des informations-participations — est en tout cas incompatible avec la prétention de comprendre par le seul présent et la seule présence du son des mots le sens de la phrase. De plus, elle fait comprendre le pourquoi de l'actuel, comme la phrase fait comprendre l'emploi des mots. Elle fait comprendre le rôle du présent : travail de proche en proche, « couture » qui réalise le modèle d'un couturier, au-delà, lui, du « de proche en proche ».

C'est l'expérience la plus incontestable que « si je ne suis encore jamais mort », « je » (comme individu distinct de ma

lignée) ne me suis pas fait naître, et ne me suis pas conçu moi-même. « Je » ne parle et n'agit que sur fond d'un « autre je » plus fondamental. Il en est d'un individu comme d'un souvenir évoqué. Il est l'évocation même, l'évocation suscitant l'évocatrice qu'elle contient, comme une sorte de vecteur propre dirigé sur elle-même. L'actualisation d'une idée devient : « J'ai une idée », puis « J'ai une idée ». Le thème actualisé, comme le souvenir évoqué, est une « conscience active », puis une « conscience d'activité », puis « la conscience d'être un " je " actif ». L'actualisateur particulier n'a rien de substantiel (du moins au sens matériel ou énergétique), il n'est pas un être qui, ensuite, agirait. L'action se produit (comme sens joué) et, dans la mesure où elle n'est pas un pur fonctionnement, elle fait exister un « je » comme être nouveau, à la fois libre et exprimant la liberté créatrice d'un « autre je » plus fondamental, et finalement d'un « autre je » universel, ou de Dieu, pour employer la terminologie traditionnelle. De même qu'en prononçant une longue phrase, il nous arrive d'oublier la proposition principale et d'accorder l'autonomie à une idée incidente qui devait être subordonnée, l'Unité de l'univers, le Logos, prononce des phrases tellement longues que les subordonnées se rendent indépendantes et se prononcent elles-mêmes, toujours séparées par des virgules, cependant, et jamais par des points.

CHAPITRE 18

L'homme est un "géant temporel"

On a remarqué que, dans l'échelle quantitative de l'espace et du temps, entre les particules se mesurant par unités de l'ordre du « fermi » et durant moins d'une nano-seconde, et l'univers hypersphérique, durant depuis quelques dizaines de milliards d'années, et dont le rayon a quelques milliards d'années-lumière, l'homme est assez « moyen », en son volume comme en sa durée (bien qu'un éléphant dont la vie serait brève comme celle d'un éphémère représente encore mieux la moyenne, et que l'homme, plus petit que la moyenne des êtres dans l'ordre de l'espace, soit légèrement favorisé quant à la durée de sa vie individuelle, dans l'ordre du temps).

Mais si l'on considère non plus l'homme dans sa vie individuelle, mais la lignée ininterrompue qui, puisque aucune des cellules actuellement vivantes n'est encore jamais morte, remonte jusqu'au commencement de la vie et des molécules autoreproductrices, c'est-à-dire à plusieurs milliards d'années, l'homme, comme vivant, n'est plus minuscule dans le temps, même relativement aux durées géologiques et cosmologiques.

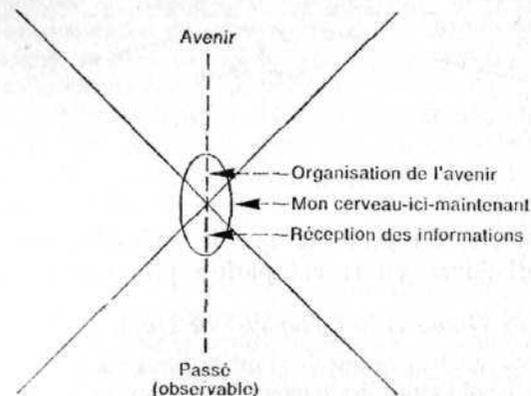
Si le « roseau pensant » est supérieur par sa pensée aux forces et aux êtres qui l'écrasent par leurs dimensions spatiales,

c'est qu'il est, en fait, un géant temporel, qui « pense », qui accumule ses pensées, et surtout qui organise, informe activement et garde les informations en sa mémoire biologique depuis des milliards d'années. L'homme est un microbe, ou un « pauvre » spatial, mais c'est un milliardaire du temps.

En ce sens, la supériorité du « roseau pensant » n'a rien de paradoxal. Il est naturel, au contraire, qu'un être aussi vieux, aussi informé, aussi expérimenté, soit supérieur aux forces du monde physique qui d'ailleurs « pensent » aussi, et participent aussi à des informations, mais qui n'ont pas su s'informer par accumulations mnémiques en ramassant leur passé.

Quant aux animaux et aux autres êtres vivants actuels, ils sont aussi vieux que l'homme. Mais ils n'ont pas eu la chance d'une expérience aussi variée. Mauvais élèves, ils ont, à des niveaux variés, redoublé leurs classes.

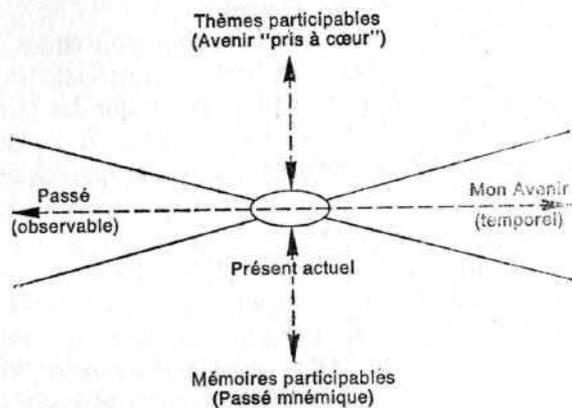
Tous les domaines individualisés font activement l'espace et le temps. Les microdomaines font des micromailles, qui ne sont pas plus fondamentales ni plus réelles que les autres. Les domaines de plus d'envergure insèrent dans la tapisserie les idées et les thèmes plus complexes auxquels ils participent.



Il est permis d'imaginer, sur l'« ici-maintenant » abstrait du schéma de Minkowski, une tête (ou un cerveau) humaine (qui est, nous l'avons vu, l'envers et l'instrument du domaine de l'ego conscient). On peut se servir de la tête humaine comme échantillon de domaine d'individualité pour comprendre la manière générale dont se tisse l'espace-temps. La tête humaine

est un centre « où converge l'information et d'où rayonne l'action » (schéma A). Notre tête (ou notre cerveau, c'est-à-dire notre champ de conscience comme observable du dehors) est à la jonction des deux cônes de lumière, celui du passé et celui de l'avenir, en dehors desquels il y a l'« ailleurs absolu », les « autres » simultanés, avec lesquels nous ne pouvons communiquer. Le cortex antérieur est, en gros, organisateur d'action, le cortex postérieur, récepteur d'informations.

En outre, notre tête-conscience est en participation avec un transspatio-temporel, avec des mémoires psychologiques et biologiques par quoi elle se subordonne à des domaines plus vastes que le sien, et avec des « possibles » par quoi elle se subordonne à l'unité cosmique (le schéma A est lui-même enveloppé dans le schéma B).



Là-dessus, il est probable que les primitifs, ou plutôt les langues primitives, en savent parfois plus que notre science.

La Nouvelle Gnose et la métaphysique Hopi.

La science contemporaine — sauf la nouvelle science des particules — et aussi l'esprit des langues indo-européennes, très abstraitement temporalisantes, ont tendance à ne voir que le schéma temporel « plat » : passé, présent, avenir.

L'aspect d'actualisation ou le type de participation de l'actuel à la source transspatiale mnémique ou cosmique est tout aussi important.

Des cultures et des langues très différentes des nôtres paraissent plus aptes à saisir ce côté essentiel des êtres et du temps. Lee Whorf a essayé de dégager la « métaphysique Hopi » (inhérente à

leur langue). Les Hopis ne distinguent pas un espace et un temps à division ternaire. Les deux grands principes sont, pour eux, le Manifesté (l'objectif) et le Manifestant (le subjectif). Le Manifesté comprend tout ce qui est accessible au sens, le physiquement observable, sans distinction entre présent et passé (si le passé a laissé des traces dans le présent), en excluant ce que nous appelons « futur ». Le Manifestant (le subjectif) comprend ce futur, mais pas uniquement cela; il inclut le mental ou plutôt le « cœur », conscient, animant, vivant, le cœur de l'homme et aussi des animaux, des plantes, des choses, du cosmos (ce que les Gnostiques appellent « le monde à l'endroit »).

Le futur n'est pas calculable ou calculé, il est désiré, espéré, préparé mentalement ou cordialement, dynamisé vers la Manifestation. La plus grande partie de notre présent appartient au domaine objectif. Aussi, ne se distingue-t-il pas du passé. La « gestation active » est intérieure (l'endroit); le « réalisé » est extérieur (c'est l'envers).

L'espace (l'envers) est cependant relié à la dimension transspatiale, au « cœur » des choses. Il existe, correspondant à chaque point du monde objectif, un axe vertical intérieur, pareil à la tige mère d'une plante, d'une importance primordiale, qui est la source du futur. Mais il n'est pas de futur temporel pour le Hopi, pas de séries naturelles, en liaison avec les distances. Aussi, le Hopi ne soulève pas la question de savoir si les choses se trouvant dans un village éloigné existent au même instant du présent que celles situées dans le village où l'on se trouve.

Lorsque l'extensif-objectif se dilue dans l'immensité, le « subjectif », qui se tient derrière la scène, se confond avec l'objectif : c'est la nuit des temps, des temps et des lieux dont parlent les mythes, dont on n'a qu'une connaissance mentale. On parvient à cette connaissance plus par l'axe vertical intérieur que par les processus objectifs de la vision.

Les verbes Hopi ne possèdent pas de « temps » comme les nôtres, mais des « formes de validité », exprimant les aspects et les tendances des manifestations actualisantes (sans métaphore spatiale). Tandis que notre temps objectivé apparaît à notre imagination et à nos schèmes mentaux implicites comme un ruban ou une bande, divisés en espaces blancs d'égale dimension — laissant supposer qu'une « inscription » viendra s'inscrire dans chacun d'eux — dans la langue Hopi, le verbe ne marque pas de différence entre le passé, le présent, le futur de l'événement lui-même, mais il doit toujours

1. B. L. WHORF : *Language, Thought and Reality*, « Mediations », p. 13 sqq.

indiquer le type de validité que le parleur entend exprimer, et s'il parle selon ce qu'il voit, ou selon ce qu'il pense, selon un champ objectif ou selon une attente, selon la tige verticale intérieure, par « cœur » et « participation », par prise à cœur du présent ou du futur se manifestant, ou par observation du manifesté.

La distinction Hopi est certainement au moins aussi pertinente que les nôtres. D'après Lee Whorf, dans la langue chichewa (apparentée au zoulou), il y a deux « temps » pour le passé : l'un pour les événements passés continuant à avoir une influence sur le présent, l'autre pour ceux n'ayant aucun prolongement actuel. Un philosophe ou théosophe chichewa utiliserait le temps I pour parler de l'involution passée, individualisée, qui a permis au monde d'être dans son état actuel, mais il se servirait du temps II pour parler des neiges d'antan ou des systèmes planétaires disparus. Cette distinction, on l'avouera, est aussi fort pertinente.

Pour être franc, nous trouvons qu'il y a un peu de snobisme de la part des Gnostiques à faire un tel sort à la « métaphysique » Hopi. Ils auraient pu invoquer bien d'autres philosophies non occidentales, par exemple les théories philosophiques et psychologiques de l'Inde, qui ont, beaucoup mieux que les Hopis ou les Zoulous, compris depuis longtemps la situation de l'homme entre son passé et le présent, l'opposition de l'esprit et du corps (sous la forme de l'opposition du « corps subtil » et du « corps grossier »), le rôle de la conscience comme recevant les perceptions actuelles comme conditionnée par la masse des traces inconscientes accumulées et organisées dans toutes les vies antérieures, et comme instrument d'action, commandant les conduites par un choix méthodique de ses étapes (correspondant fort bien à ce que les Gnostiques, nous le verrons, appellent les « montages »).

Mais le déluge de publications de toutes sortes et de valeur très inégale sur la pensée indienne, est tel, aux U.S.A., que l'on comprend le recul des Gnostiques.

Notre cerveau reçoit des informations (patterns de photons), et notre ego les comprend, en les convertissant en significations, grâce à sa participation au transspatial. Mais il n'est pas seulement un observateur, informé, un receveur d'informations. Il est aussi un organisateur et un informateur actif. Nous sommes capables, non seulement de voir un ordre déjà objectivement constitué, mais nous sommes capables aussi, en voyant un désordre ou un ordre imparfait, de l'ordonner selon un thème — en d'autres termes, de « faire » l'avenir.

Ces deux opérations correspondent, en gros, au cortex cérébral postrolandique, receveur d'informations, et au cortex prérolandique, organisateur de schémas d'action. Notre cerveau postérieur est tourné vers le présent, vers la réception d'informations-observations toutes constituées (qui viennent par le « cône de lumière » du passé). Notre cerveau antérieur est tourné vers l'avenir, et l'invention des schèmes de comportements adaptés. Et l'ensemble de notre cerveau participe aux mémoires et essences transspatiales, pour percevoir comme pour inventer. Le cerveau moyen, surtout l'hypothalamus, participe plus spécialement aux mémoires et schémas de comportements instinctifs et affectifs, aux perceptions d'expressivités plutôt qu'aux lectures de sens, aux « prises à cœur » de l'avenir, plutôt qu'à ses préparations rationnelles dont le détail est laissé au cortex — le cortex, malgré son volume et son origine biologiquement « moderne », étant plus souvent au service du cerveau « instinctif » que dominateur de l'instinct.

Nous nous « montons » pour organiser et agir. Ces « montages » sont psychocérébraux et s'appliquent au « clavier » des réseaux nerveux. Ces montages, tout en organisant la partie du monde accessible, sont en même temps une organisation architectonique de notre propre domaine psycho-organique. Nous avons un corps organique et nous avons aussi un corps psychique (le « corps subtil » des psychologues indiens), une architecture mentale, faite de tous les montages (instinctifs, culturels, personnels) que nous (et tous nos ancêtres dans notre lignée) avons organisée avec l'aide des informations-participations.

Pendant la phase embryonnaire, protégée du monde extérieur, « nous » sommes surtout occupés à nous monter organiquement. A la phase adulte, nous nous montons davantage en fonction des informations externes reçues. Mais il n'y a pas de différence essentielle, et, adulte, nous continuons notre formation embryonnaire, qui était déjà quelque peu inventive et circonstancielle. A toutes les phases, nous exécutons, avec une marge d'autonomie, des missions « participées ».

DEUXIEME PARTIE

La sagesse et la foi
néo-gnostiques

L'organisme psychique

Cette image de la Tête humaine, ici-maintenant, comme convertisseur à double sens, entre l'espace et le transspatial, sert aux Gnostiques à passer de la *Gnôsis* à la *Praxis* — ou plutôt, car le mot *Praxis* est aujourd'hui perverti par trop d'idéologies politiques — à la *Sophia*, à la Sagesse.

Pour un témoin extérieur et superficiel, pour un intellectuel européen — et j'avoue avoir été un moment ce témoin superficiel —, rien de plus inattendu, de moins logique, que la sagesse des Néo-Gnostiques, relativement à leurs vues spéculatives. Si l'univers est un univers d'information, peut-on penser, alors informons-nous, instruisons-nous, ne soyons pas des aveugles dans un univers où ne règne pas l'Aveugle, ou l'Aveuglement cosmique. La connaissance, la science, sera le salut. Elle nous fera participer plus consciemment aux grands domaines conscients qui sous-tendent notre chétive individualité, et finalement à l'*Unitas*, à Dieu ou à la Grande Déesse.

Or, la sagesse néo-gnostique repousse avec véhémence de telles conclusions qu'elle estime puérides. Les Gnostiques croient à la science, mais non à la science enseignée, à l'instruction, aux lumières répandues, pour guider l'homme, et surtout

pour guider les hommes. Sur ce point, ils ne méritent pas le titre qu'on leur a donné, et qu'ils ont accepté, car ils croient plutôt, comme les Pères de l'Eglise, ennemis des Gnostiques de leur temps, à la foi, qu'à la *Gnôsis*. Cela va jusqu'à une sorte d'obscurantisme, bien inattendu chez des gens dont on attendrait du « luminisme ».

Obscurantisme.

Cet obscurantisme est bien étrange, mais à la réflexion, moins étrange qu'il ne paraît. On a un phénomène inverse et symétrique chez des ultrapositivistes, comme sont par exemple les néogénéralistes. Ils croient que l'univers est un Aveugle absolu, que la vie même est une cristallisation aveugle. Or, ils n'en prennent que plus ardemment comme idéal la conquête de la vérité scientifique; ils veulent orienter vers la science l'essentiel des activités humaines. De même encore, les déterministes croient à la liberté (politique), les prédestinationnistes sont les plus ardents et les plus inquiets dans l'effort du salut par la foi. Tandis que, inversement, les spiritualistes, les croyants de la liberté philosophique et théologique, sont en général, dans le domaine social et politique, des conservateurs et des autoritaires.

Les Gnostiques obéissent curieusement à cette loi d'inversion. L'univers étant forme, information, savoir, le rôle de l'homme est plutôt de devenir un être suffisamment opaque et épais pour être obscur, et non transparent, et pour ne pas se perdre dans une lumière anonyme.

Ils exècrent les océans d'imprimés et d'images qui submergent les civilisés. Ils déplorent l'inflation de l'enseignement, surtout de l'enseignement littéraire et artistique (on sait qu'il y a des professeurs pour romanciers ou pour dramaturges dans les universités américaines).

Dans la science même, par surabondance des informations, on en est revenu au temps où, faute d'information et de communication, les savants, s'ils étaient dispersés géographiquement, ne pouvaient avoir lu les mêmes choses, avoir fait les mêmes lectures de base.

Les intoxications cérébrales par l'information sont pour eux bien plus graves que les intoxications par les sous-produits de l'industrie. Les encombrements d'informations, plus graves que les encombrements de machines et d'ustensiles. Les indigestions de signes, plus graves que les intoxications alimentaires. Le fléau de l'imprimerie, disent-ils, serait encore pire s'il n'était corrigé par cette invention artisanale : la corbeille à papier.

Ils parlent aussi plus sérieusement. Dans l'organisme, il y a des organes de protection contre les informations intempestives ou excessives : paupières, filtres nerveux de la zone réticulée, sommeil, etc. L'espace est « hologrammatique », mais, du moins, les informations (ou le matériel des informations) y passent sans laisser de traces. Tandis que l'espace social est aujourd'hui saturé d'informations qui laissent des traces dangereuses. Et, contre elles, les institutions manquent, qui joueraient le rôle des paupières ou des zones réticulées cérébrales. Comme les serpents qui, n'ayant pas de paupières, dorment les yeux ouverts, les hommes ne se sauvent que par le sommeil et l'engourdissement. Ils n'ont le choix qu'entre l'indigestion et l'abrutissement.

Dans toute société semi-instinctive et traditionnelle, il y a des organes de censure extrêmement énergiques et des filtres d'information. Les informateurs intempestifs, les hérétiques, les idéologues sont impitoyablement éliminés. C'est à ce prix que les sociétés durent indéfiniment; et la plupart des sociétés périssent faute d'avoir pu se protéger contre les intoxications informationnelles.

D'autres périssent, apparemment, pour la raison contraire, pour s'être trop bouché les yeux et les oreilles, et faute d'adaptation à un monde changeant. Mais les sociétés, pour durer, doivent en tout cas filtrer les informations, établir des censures, des rideaux de fer. Elles doivent en prendre et en laisser dans tout ce qui les assaille, et assimiler ce qu'elles acceptent.

C'est de la puérilité que de méconnaître cette loi biologico-sociale et de considérer comme un idéal l'ouverture sans discrimination, le non-protectionnisme mental. Le libéralisme est un mot bien sonnante qui couvre, soit la faiblesse d'esprit et l'incapacité de juger, soit une ignoble démagogie. Une démocratie, pour survivre, doit être plus intolérante que tout autre régime politique contre les poisons mentaux.

Les informations « matérielles » sont neutres, comme les photons. Mais les informateurs, individuels et actifs, sont toujours des convertisseurs. Les laisser faire, c'est accepter d'être converti, c'est-à-dire mangé, digéré, assimilé.

La sagesse se confond avec l'instinct vital : pour n'être pas assimilé, il faut ou rejeter, ou digérer soi-même l'autre, ou l'utiliser en le tenant à sa place, comme certains organismes transforment un prédateur parasite en symbiote.

Les Gnostiques renoncent — pour le moment — à la sagesse politique, découragés, comme les stoïciens hellénistiques témoins impuissants de la mort des cités, devant le suicide des nations modernes — ou leur passivité stupide devant les démagogues et idéologues. Ils ne font pas de projets de nouvelles censures. Rien ne peut remplacer la censure sociale spontanée qu'exerceraient des citoyens intelligents au vrai sens du terme, c'est-à-dire capables de jugement et fermes en leur foi.

D'autre part, ils reconnaissent que les informations les plus dangereuses pour la « forme » humaine sont techniques et non idéologiques. Même sans volonté de prosélytisme, l'apport d'une technique nouvelle dans une société fermée, en changeant sa vie matérielle, change par suite sa vie spirituelle, par causalité remontante. Le matérialisme historique, faux comme théorie fondamentale de l'univers et de la société, contient néanmoins cette vérité accessoire : souvent la technique emporte le technicien malgré lui, et le détruit.

Isolationnisme psychologique.

Les Gnostiques américains trouvent stupides, névrotiques et suspects, les fureurs de l'intelligentsia du monde entier contre l'impérialisme américain : « Nous n'avons même plus foi en nous-mêmes, comment exporterions-nous notre foi inexistante ? Nos politiciens, comme nos hommes d'affaires, sont idéologiquement des timides sur la défensive. Les intellectuels de tous les continents prennent devant les Américains des attitudes d'enfants mal élevés devant leurs parents, ou de voyous devant d'honnêtes gens. Ils les traitent d'hypocrites, comme

tous les délinquants traitent d'hypocrites et de sadiques les policiers et les magistrats. L'Amérique n'est impérialiste que malgré elle. C'est notre technique avancée qui absorbe, comme malgré nous, le reste du monde. Ou plutôt, c'est le monde qui absorbe avidement notre technique, et qui se rue non dans la servitude, mais dans la destruction des traditions nationales, incompatibles avec le squelette minéral que leur organisme social laisse se développer en lui comme un corps étranger. Que faire alors ? Faut-il donc imiter les hippies et rejeter à la fois les idées et les techniques, pour l'amour, la drogue, l'animalité, la vie végétative, le retour à la nature préhumaine ? Il faut plutôt essayer — mais individuellement et sans participer aux prises de pouvoir par une intelligentsia qui révèle vite sa parfaite incapacité politique — de reconstituer une foi psychologique solide, une architecture mentale vraiment organique, en réconciliant Dieu et Mammon, richesse technique et sagesse spirituelle. »

Je dois bien avouer que mon rôle de présentateur convaincu devient ici difficile. L'isolationnisme psychologique des Gnostiques américains me paraît beaucoup plus grave et plus dangereux que le néo-isolationnisme politique qui gagne rapidement les U.S.A.

Il ne me paraît même pas vraiment cohérent. S'il est vrai que l'Esprit enveloppe partout la matière et que la conscience enveloppe la technique qu'elle utilise, comment peut-on renoncer ainsi, devant le règne de la technique collective, à l'envelopper d'une conscience elle aussi collective, à la dominer sans la subir ? N'est-ce pas Mao qui est le vrai Gnostique dans son effort pour faire dominer la Pensée (sa pensée plutôt, mais après tout sa pensée est de la Pensée) sur la matière, c'est-à-dire sur la quincaillerie de la technique, de l'industrie, et du fonctionnement économique livré à lui-même ?

« En renonçant à une sagesse politique, en vous repliant sur la sagesse individuelle, disais-je, à quelques-uns d'entre eux, n'êtes-vous pas pareils à ces honnêtes pasteurs, ou curés d'antan, qui ressassaient vainement, chaque dimanche, que tout irait bien si chacun devenait vraiment vertueux ? Les pasteurs et curés aujourd'hui se sont fatigués de ce ressassement, ils se sont politisés. En vous dépolitisant, vous, ne vous condamnez-vous

pas à l'insignifiance ? Vous oubliez que même les puritains, que vous continuez à admirer, ont porté Cromwell au pouvoir. »

Leur réponse était : « Si Mao est un vrai Gnostique, alors pourquoi ne pas dire que Staline et Hitler étaient, eux aussi, de vrais Gnostiques, puisque eux aussi voulaient faire prédominer l'Esprit, c'est-à-dire leur idéologie, sur la matière, c'est-à-dire sur la pauvre peau humaine ? Nous voulons être des puritains sans Cromwell — ces puritains qui laissèrent l'Angleterre et qui émigrèrent dans un nouveau continent. Nous sommes bien conscients du fait que les puritains ont finalement échoué aussi en Amérique, échoué par leur succès matériel même. Et il n'y a plus de nouveau continent, sur terre, à découvrir et coloniser. Il n'y a donc plus d'autres ressources que de refaire sur place une foi nouvelle, une architecture psychique nouvelle, en commençant par le commencement, c'est-à-dire par nous-mêmes. Nous émigrions vers un nouveau continent psychique. »

« Toute culture authentique doit être un quasi-instinct, un savoir incarné, une langue maternelle, une discipline subconsciente, une édification psychique, une foi en soi-même, qui permet de juger et de condamner — justement parce qu'elle est un " préjugé ". »

L'organisme psychique et le préjugé considéré comme un organe.

Si l'on voulait caractériser la sagesse gnostique par son aspect le plus choquant, mais le plus caractéristique, on pourrait dire qu'elle se veut à base de préjugés, soit traditionnels, soit construits, voulus. Un préjugé est un organe. Comme organe, un préjugé n'est ni vrai ni faux. Comme organe, il est au-delà du vrai et du faux. En ce sens, les Gnostiques sont, comme Nietzsche, ennemis de Socrate. « Connais-toi toi-même » doit être remplacé par « Edifie-toi toi-même ». Seulement, à la différence de Nietzsche, ils savent que l'homme n'étant qu'un domaine sur des domaines plus larges et plus profonds, ne peut s'édifier qu'en restant en règle avec le sous-jacent, qui renverserait toute édification anormale.

Mais voyons d'abord leur conception générale de la psychologie humaine.

Les deux software de l'organisme humain.

Tout organisme, ici et maintenant, observable comme un corps, est, en son endroit, un domaine subjectif. Il fonctionne comme une machine dans la mesure où il a déjà constitué des montages mécaniques ou des *feed-back*, mécaniques ou physico-chimiques. Mais il enveloppe et domine ses fonctionnements, selon les thèmes biologiques de l'espèce qui l'ont formé et qui continuent à orienter son comportement. Les animaux se comportent surtout selon leurs instincts, perçoivent selon leurs instincts et *gnosies instinctives*, agissent selon leurs *praxies instinctives*, non sans une marge importante de souplesse intelligente, même chez ceux qui n'ont ni cerveau ni système nerveux distincts. Chez les animaux à cerveau, le *software* cérébral — transspatial —, auquel ils participent, commence à apparaître, nous l'avons vu, comme autonome, relativement au cerveau visible qu'il utilise. Il n'en est plus un simple « endroit ». L'animal passe d'un comportement à un autre, selon les circonstances, en utilisant le même appareil nerveux pour des actions très différentes.

Chez l'homme, par l'invention des techniques symboliques et des divers « langages » ou supports conventionnels d'expériences mentales, le développement autonome du *software* devient énorme. Il s'accumule dans les cultures qui sont surindividuelles en un autre sens que le surindividuel biologique des instincts spécifiques. Le *software culturel* est à la disposition théorique de chaque individu. Chacun peut apprendre, s'instruire, assimiler des idées, des thèmes d'action, en quantités illimitées, « jouer » toutes sortes de personnages, non seulement selon sa culture, mais selon des cultures étrangères observées et connues. Il peut parler non seulement sa langue maternelle, mais toutes les langues. Il peut essayer toutes les recettes techniques, toutes les institutions. Il lui suffit d'apprendre à « lire » (au sens large) : il peut alors comprendre tous les jeux, entrer activement dans tous les jeux.

Comme l'homme reste néanmoins un animal, avec des instincts comme l'animal, il a donc deux types de *software* ou d'esprit : l'esprit de la vie, « sang devenu esprit¹ », sorte de *software*

1. La Gnose fait ici allusion à un mot de Nietzsche.

basal, qui ne change guère, qui est sûr, éprouvé par des millions d'années d'adaptation à l'existence, qui est dynamique et édificateur, non pas comme une force brutale, mais comme une force déjà intelligente, capable de réaliser élémentairement presque toutes les valeurs que l'on dit humaines, esthétiques, érotiques, sociales; et l'esprit de la culture, infiniment riche et varié, mais qui perd en sécurité ce qu'il gagne en extension.

Alors que l'organisme psychique vital, conjugué avec l'organisme visible qui y participe, est toujours bien intégré (sauf accidents tératologiques dans le développement des instincts analogues aux tératologies embryonnaires) — le mode d'emploi instinctif des organes correspondant parfaitement à la forme de ces organes —, l'organisme culturel ne mérite guère son nom, sauf dans des cultures très archaïques ou traditionnelles. Il est un système artificiel, un habit mal coupé, ou plutôt toute une collection d'habits coupés d'avance ou empruntés, une coquille toute faite, volée par l'homme bernard-l'ermite, et non secrétée sur mesure.

Les deux « esprits » de l'homme, ayant finalement la même origine, dans un univers informationnel, ne sont pas absolument étrangers l'un à l'autre. L'un et l'autre procèdent de la même source, du même domaine fondamental de l'*Unitas*. Ils tendent spontanément à se rejoindre. Les instincts spécifiques ou raciaux ne modèlent pas les cultures, comme on le croyait au XIX^e siècle, mais ils sont tout de même au fond des cultures. Et, inversement, une culture très ancienne semble passer dans le potentiel organique. Entre races (biologiques) et ethnies (culturelles) il est parfois difficile de distinguer.

Il est caractéristique que les psychologues et les philosophes des sciences humaines ne sachent pas exactement où faire passer la frontière entre l'instinct et la culture, entre le biopsychologique et le culturel. Des linguistes, après les excès de culturalisme, reviennent à un instinctivisme linguistique. De même, on ne sait trop si les thèmes mythologiques sont l'expression des structures culturelles ou l'expression des archétypes d'un inconscient quasi biologique. On ne sait trop où faire passer la frontière, dans la libido ou dans l'instinct parental, entre l'instinct biologique et les thèmes ou complexes culturels.

Les deux « esprits » tendent à se rejoindre. Mais ils se rejoignent mal, et ils entrent en collision pour peu que l'esprit culturel se développe trop vite, que les inter-informations soient trop faciles, ou que des mélanges ethniques, en l'absence de censures et de filtres sociaux, mettent tout à la disposition de tous. Alors, c'est la grande mascarade. Chacun s'habille avec les habits de l'autre, qui lui vont mal. Les primitifs jouent aux civilisés, et les civilisés jouent aux primitifs. Précisément parce qu'il n'y a pas de différence essentielle entre l'habit et la peau, chacun se sent « mal dans sa peau ». Contre ce malaise, l'instinct, ou la culture instinctive, réagit par des indigestions, par de violentes poussées, qui font éclater la culture artificielle ou font craquer les uniformes de la civilisation technique.

Les disciplines négatives.

On comprend mieux, alors, la sagesse des nouveaux Gnostiques. Elle consiste — un *New Deal* social étant impossible — à essayer de revenir individuellement à un isolationnisme, à un protectionnisme provisoire, à un régime de censure sévère, et de forte discipline mentale. Elle consiste à se protéger contre la culture artificielle facile, contre les bombardements d'informations qui la véhiculent, à être obscurantiste pour soi-même devant les projecteurs aveuglants de l'information, à n'accepter d'abord que ce qui est participable, à se dépouiller provisoirement, non pour retourner à l'état sauvage, mais pour se reconstruire mentalement avec lenteur, pièce à pièce, et former son organisme psychique, et son architecture psychique, en continuant les instincts formatifs.

Il est puéril de vouloir rejeter, comme les hippies, la culture artificielle et surtout le système technique qui est aujourd'hui le squelette minéral de la civilisation. Mais on peut tenter de le neutraliser mentalement pendant que l'on s'occupe à se rééduquer soi-même. Les Gnostiques, avec beaucoup de liberté et d'invention dans les moyens individuels, établissent en eux une protection douanière — ce qu'ils appellent, avec un peu de pédantisme, « un renforcement de leur système réticulé » — contre les informations qui saturent l'espace social, comme les photons l'espace physique. Ils essaient de ne pas s'abandonner

à la mentalité de nouveau riche, ou de sauvage émerveillé, devant l'emploi des techniques. Ils essaient d'éliminer les informations non assimilables, les nourritures étrangères. Plusieurs renoncent à la télévision. Quelques-uns « oublient » systématiquement les langues étrangères qu'ils connaissent (ou, inversement, reviennent, en Amérique, pour l'usage intime, à leur langue maternelle).

Les Gnostiques contre « les trois fléaux ».

Les Gnostiques ont pris position contre ce qu'ils appellent « les trois fléaux des intellectuels » : l'anthropologie abusive, le bouddhisme Zen extrémiste, et la psychanalyse vulgaire. Ils laissent de côté le marxisme, qui règne moins aux U.S.A. qu'en Europe.

L'anthropologie intempérante.

Les « primitifs » ont beaucoup à apprendre aux civilisés : leurs méthodes de discipline, sociale et individuelle, d'éducation par participation, d'élimination des déviants ou de leur neutralisation, d'initiation ménagée, d'imprégnation de toutes les activités par les croyances, etc. Mais il ne faut pas, évidemment, les copier tout de travers, en négligeant leurs méthodes et en imitant un « contenu » qui, sans être pathologique, est pauvre en idées vraies, souvent sordide et totalement inapplicable à la vie contemporaine, sauf dans ces « asiles d'aliénés volontaires » que sont les « communes » hippies ou les groupes d'esthètes révolutionnaires s'ébattant dans leurs contre-sociétés en attendant quelque chose comme « le Jour de Yahvé » ou le « Retour des Ancêtres ». Les Gnostiques s'expriment avec vivacité contre la manie anthropologique, qui sévit aux U.S.A. encore plus qu'en Europe. Tel ou telle anthropologue est une de leurs bêtes noires ¹, avec son manque de goût, avec sa politique et sa morale tirées de l'Écriture sainte anthropologique.

Quand l'anthropologie comparée nous révèle que telle de nos coutumes, que nous croyions rationnelle, n'est qu'une possibilité

1. Ils ne la nomment pas, mais il s'agit en fait de Margaret Mead.

parmi d'autres, réalisées ailleurs, la seule attitude raisonnable est de se dire : « Soit. La raison n'a rien à voir dans l'affaire. Tenons d'autant plus ferme à notre manière de vivre qui est notre vie même. » Tandis que l'anthropologue, s'il se double d'un idéologue, conclut aussitôt : « Ce n'est pas rationnel. Donc, changeons au plus vite, pour adopter n'importe quoi d'autre. » La véritable leçon de l'anthropologie, pour les Gnostiques, c'est qu'il faut que chaque peuple, si possible, ou à défaut chaque homme, se renforce avec sa propre tradition, avec ses « classiques », ou avec une tradition déjà assimilée, comme la Bible pour les puritains. Les anthropologues idéologues rêvent de revitaliser nos sociétés occidentales en s'inspirant des sociétés archaïques. Mais les sociétés qu'ils admirent tant sont ce qu'elles sont justement parce que les idéologues n'y règnent pas. C'est une politique conservatrice qui seule pourrait, en Occident, faire ressembler nos sociétés aux sociétés archaïques — en leurs bons côtés.

Cette attitude va jusqu'à ce qui me semble, je l'avoue, une dangereuse exagération : « Les peuples et les individus vivent par leurs éducateurs familiaux, ou nationaux, et ils périssent par leurs enseignants... » « Exerçons-nous à ne pas comprendre les autres. Ou comprenons-les comme les entomologistes comprennent les insectes, ou les « kremlinologues » la politique du Kremlin. Exerçons-nous aussi à les laisser tranquilles, et renonçons à la manie américaine des missions. Ainsi, nous aurons le droit de nous fermer à leurs catéchismes ou à leurs missions. »

Le bouddhisme Zen « de bazar 1 »

Ce retour à la simplicité et à l'isolationnisme serait mal compris si l'on pensait qu'il a le moindre rapport avec un nihilisme moral ou religieux. Les Gnostiques, proches plutôt des Classiques chinois, croient à la Vie, à l'Ordre, dans l'art, l'économie, la politique. Ils croient aux normes, aux bonnes techniques de réalisation et de réussite dans tous les domaines. Un univers de consciences et de sens, avec accolades domaniales

1. « Cheap Buddhism ».

et missions, implique évidemment valeurs et normes qui dominent les initiatives individuelles et manifestent à tous les étages la participation réglée à l'*Unitas*.

Le bouddhisme Zen, bien ou mal compris, est pour l'intelligentsia, aux U.S.A. et ailleurs, un fléau. Il est une tentation permanente pour les intellectuels en quête de raffinements, de surenchères, et aussi de courts-circuits, de « voies royales ». Il est devenu comme le *terminal* universel en art, religion, philosophie, politique. Négatif et sophistiqué, il veut être au-delà des valeurs et des normes, au-delà des montages psychiques, des techniques, des œuvres consistantes. Il prétend remplacer les œuvres par des gestes insignifiants, quelconques, mais censés révélateurs par leur insignifiance même de l'Absolu, au-delà du sens. John Cage, le musicien inspiré du Zen, a « écrit » et même publié des œuvres, en principe musicales, faites de silences purs. On a produit des « tableaux » faits d'une toile blanche percée de quelques trous. L'anticipation humoristique de Jorge Luis Borges, « *Chronique de Bustos Domecq* », présente une galerie imaginaire de grands artistes modernes : l'un écrit des livres faits de la répétition, en trois cents pages, du même mot; l'autre, un grand sculpteur, sculpte le vide et présente comme « œuvre », au spectateur, l'espace compris entre les murs nus de la salle d'exposition; un autre peintre expose des paysages qu'il assure variés, mais tous passés au cirage noir. Cette anticipation a été prise de vitesse par la réalité.

Le bouddhisme Zen, dans l'art, n'a pas grande importance. La plupart des artistes (et des ecclésiastiques) feraient bien — le public y gagnerait — de se convertir à la technique sans technique du silence et du vide. Mais la pratique du Zen, dans la conduite de la vie, peut produire des gestes dangereux. Les « sages » qui se veulent au-delà du sens, ressemblent étonnamment à des fous. Ils peuvent devenir des assassins visibles ou invisibles.

Les cures de simplicité gnostiques n'ont rien de commun avec ces poses. Elles ne rejettent pas les techniques. Elles les reprennent plutôt à leur racine. Elles s'apparentent plutôt à la sagesse de ce Russe — Rozanof, je crois — qui disait à peu près ceci : « Les philosophies et les religions passeront. Ce qui ne passera pas, c'est d'être assis tranquille, chez soi, seul, chantonnant, regardant le ciel, et fourrant ses doigts dans son nez. » Super-

ficiellement, « fourrer les doigts dans son nez » ressemble à l'un de ces gestes « révélateurs de l'Absolu » du bouddhisme Zen. En réalité, c'est tout le contraire. Vivant, plein de sens, de suc, sainement indifférent à la galerie, plein d'harmonie et de participation authentique à l'univers.

La psychanalyse abusive.

Quand on sait quel épouvantable fléau, quelle autre « peste noire », a été la vulgarisation de la psychanalyse en Amérique, on ne peut qu'approuver les Gnostiques dans leur tentative de psycho-synthèse. La psychanalyse, particulièrement chez les universitaires et pédagogues, est devenue, avec l'anthropologie intempérante, une entreprise démagogique de dissolution et de liquéfaction. Les « faddistes » de la psychologie sont plus pernicious que les « faddistes » de la diététique (*food faddists*). Les psychanalystes abusifs font les névrosés comme les exorcistes autrefois faisaient les possédés. La « dianétique » (de L. R. Hubbard), qui attribue tous les maux aux souvenirs automatiques (« engrammes ») remontent selon eux à la vie embryonnaire, a connu un long succès. L'« orgonomie » de W. Reich, psychanalyste marxiste qui a inspiré Marcuse (et qui ressemble parfois à une caricature grossière de la Nouvelle Gnose, qu'elle a pourtant précédée), est en train de prolonger, auprès de la jeunesse européenne, le crédit qu'elle a perdu aux U.S.A.

Dans sa forme primitive et médicale la psychanalyse freudienne partait d'une idée juste. On ne peut construire sur un terrain géologiquement instable, ou sur un terrain miné par des carrières souterraines inaperçues. De même qu'un architecte ou un entrepreneur s'adresse à un expert géologue avant de commencer la construction, de même il serait malsain de « se monter » soi-même, par autosuggestion, en porte à faux sur un terrain peu sûr, rendu instable par des tensions internes. Mais la psychanalyse vulgaire a oublié le caractère préparatoire, propédeutique, de la psychanalyse médicale. Elle prend l'expert géologue pour le constructeur, comme s'il suffisait de sonder le terrain pour avoir une maison. De plus, les « experts géologues » de la psychanalyse vulgaire sont souvent plus proches de la

« science » des augures romains ou chinois — que l'on consultait pour savoir s'il était bon de construire par vent d'est ou par vent d'ouest, et comment se garder des « diables du Nord » — que de la science géologique occidentale.

Surtout, les experts géologues se sont mués en creuseurs de trous, en termites ou en xylophages, qui minent tous les soubassements et toutes les poutres qu'ils prétendent assainir.

Devant de tels abus, on se dit que les anciennes méthodes qui inculquaient a priori, par dressage, autodressage, suggestions autoritaires, et autosuggestions dociles, avaient après tout des inconvénients beaucoup moindres. La pratique de la suggestion constructive, sans analyse préalable du terrain psychologique, peut présenter quelque danger dans quelques cas. Mais il n'y a aucune raison de condamner en général la psychosynthèse et d'en rester indéfiniment à la psychanalyse. Le chef brutal, qui écrase les difficultés et réticences de ses subordonnés par un « Je ne veux pas le savoir », est plus sage que le chef qui se mettrait à les ausculter. Qu'importe après tout quelques effondrements, pourvu qu'il y ait des maisons habitables, et non un chantier de démolition universelle.

Les sociétés et les hommes qui « se tenaient » autrefois étaient peut-être en porte à faux sur du vide, comme cet express romain qui, pendant des années, a roulé sur une basilique souterraine antique. Mais leurs voûtes tenaient, au prix seulement d'anodines hypocrisies. Tout vaut mieux que le cynisme dans le débraillé. Maintenir une voûte sur du creux, et même maintenir une façade, est indispensable, car la façade maintient le toit. Il est des prises de conscience qui sont des désastres. On ne peut impunément redevenir conscient de ce qui est devenu inconscient depuis des millénaires pour les êtres normaux.

Les analystes intelligents ont reconnu que l'architecture psychique s'édifie par névroses surmontées, arc-boutées, entretoisées, et non par névroses supprimées ou réduites. Les « forces » instinctives en conflit ne sont pas des forces quantitatives, mais des sens participables, assimilables, surordonnables ou subordonnables. Entre des forces physiques, il y a une résultante quantitative, mais entre des sens il y a des joints à trouver, des astuces de conciliation, également sensées.

Ces constructions psychiques s'effondrent souvent. Ce n'est pas une raison suffisante pour démolir même les ruines, avec l'aide d'un psychanalyste ou d'un démolisseur à la mode.

La foi gnostique et la « stéréoscopie sémantique ».

Tenir en équilibre sur du vide correspond, dans l'ordre de l'action, au sens de la profondeur dans l'ordre de la perception et de la connaissance. Tout Gnostique est aussi un agnostique. Sa « foi » est connaissance, mais aussi construction volontaire sur un Vide qui devient Profondeur.

Devant un conflit insoluble, à défaut de vraie solution, on peut du moins faire comme Job : inventer la foi en une profondeur insondable. Les Gnostiques américains n'ont pas perdu tout à fait la vieille habitude de la Bible. Job est pour eux le premier héros de la foi inventive, créatrice d'une nouvelle dimension, où les inconciliables se concilient, comme les deux images stéréoscopiques font naître la troisième dimension — par stéréoscopie sémantique.

Entre « Je sais que je suis innocent » et « Dieu me frappe comme s'il me punissait », Job refuse de choisir, soit de se croire coupable, pour justifier Dieu, comme ses Consolateurs l'y invitent, soit de croire Dieu injuste, comme il est tenté d'abord de le faire. Et ainsi il découvre la Profondeur religieuse, que Dieu lui-même, appelé, ne peut que lui suggérer sans l'expliquer — comme les deux yeux concilient les deux images en voyant un solide unique. Job échappe ainsi à la paranoïa : « Je suis innocent et persécuté, donc je suis la victime d'un complot. » Et il échappe aussi aux mauvaises solutions, idéologiques, qui consisteraient soit à adopter l'« idée reçue » des Consolateurs : « Dieu étant juste par définition, Job doit donc supposer en lui une culpabilité cachée », soit à adopter l'idée moderne que Dieu n'est qu'une idole et que toutes les culpabilités de l'homme sont inexistantes, illusoires. Job refuse de croire Dieu juste ou injuste, platement. Il voit alors apparaître le vrai Dieu, dans sa dimension de Profondeur. Il le recrée par sa foi, créatrice comme la vision stéréoscopique, mais conforme à la réalité.

Nietzsche, que tant d'idéologues commentent tout de travers, est, pour notre temps, malgré beaucoup de flottements, le vrai

Job. Il est bien au-delà de la psychanalyse, qu'il avait anticipée. Il est Constructeur vital, Informateur d'une nouvelle discipline morale, au-delà des informations scientifiques, mais sans les contredire, au-delà de la morale plate, par vision créatrice.

C'est le rôle majeur de l'esprit religieux dans la société — parfois contre les religions établies — de faire admettre assez de profondeur pour que les conflits deviennent création et non névrose destructrice. Ce n'est pas, comme on l'en accuse, résignation plate mais au contraire sens de la profondeur de la vie.

La foi gnostique, la psycho-synthèse, est une solution difficile, entre tant d'idéologies démagogiques et superficielles et tant de refuges offerts aux paranoïaques. Le sage Gnostique, avant d'avoir pu reconstituer une discipline traditionnelle et sociale, doit chevaucher un rayon de lune. Mais toutes les autres « solutions » sont de pseudo-solutions.

La psychanalyse comme « mauvaise Gnose ».

Des adversaires de la psychanalyse dogmatique, du « reichisme », du « marcusisme », ont parlé à leur propos de Gnozes. Ce sont en effet des Gnozes, avec une Connaissance illuminante, puis une Pratique tirée de la Révélation. Mais ce sont des mauvaises Gnozes, négatives, destructives, arrogantes, fausses dans leur partie théorique et de mauvaise foi dans leur « sagesse ». Les analyses qu'elles opèrent sont en fait destinées à laisser le champ libre aux suggestions et aux idéologies actives les plus crues, les plus impudentes, et aux psycho-synthèses les plus artificielles. Leurs « dynamiques de groupe » ne sont que propagandes camouflées.

Le « vitalisme » gnostique.

La psychanalyse vulgaire a de même une conception simpliste des rapports du biologique et du social. La société lui apparaît comme une machine non seulement sans âme, mais sans vie, comme un fonctionnement superposé et répressif des instincts vitaux.

Ce n'est pas grossièrement faux pour les sociétés techniciennes et industrielles. Les techniques de l'économie, de la communication, de la bureaucratie obéissent à des lois quasi minérales. Mais c'est tout à fait faux pour les sociétés traditionnelles, et même, dans les sociétés industrielles, pour tous les ordres et valeurs non étroitement techniques — à moins que, par l'effet du snobisme ou de la propagande, ces ordres ne se calquent sur l'ordre technique, et que les artistes, par exemple, ne se déguisent en « techniciens de l'informatique », les religieux en « techniciens du progressisme social », les culturalistes en spécialistes d'une sorte de production industrielle de substance culturelle de synthèse, sans aucun rapport avec les besoins instinctifs.

Les instincts vitaux participent intimement à l'activité sociale culturelle. Ils ne représentent pas un dynamisme brut, utilisé et canalisé dans des tuyaux de fonte, un carburant dangereux et éventuellement explosif. Les cultures qui ont du temps et une tranquillité relative pour se former — en échappant aux systématiques, aux planificateurs, aux démagogues, et aux aventuriers —, ces cultures sont « vitales »; les langues, les mœurs, les institutions, les croyances sont par nature semi instinctives; elles prolongent les instincts tout en les canalisant, mais par des veines et des artères encore organiques. La mémoire biologique va au-devant de la mémoire psychologique et sociale. Les instincts linguistiques vont au-devant des apprentissages linguistiques. Les instincts parentaux, les instincts d'ordre, de puissance, vont au-devant des institutions politiques. L'esthétique vitale va au-devant des arts, qui deviennent de mornes fabrications quand ils ne sont plus vivifiés biologiquement.

La Nouvelle Gnose est ainsi fort proche d'un nouveau vitalisme. L'homme instinctif n'est pas une bête brute, mais une bête noble, au sens de Nietzsche, ou une bête savante au sens de D. H. Lawrence, avec des « Savoirs » innés ou participés.

L'homme participe à des Êtres plus grands que lui. Il en tire, par participation, des savoirs qui se conjuguent avec les informations matérielles, en combinant leur sens avec le sens interprété des informations. La coupure est beaucoup plus entre la culture vitale et la culture artificielle qu'entre l'inconscient freudien ou reichien, et la société.

L'édification psychologique

Pour la Nouvelle Gnose, le cerveau humain n'est pas un ordinateur, puisqu'il se monte lui-même, dans l'embryogenèse, par la conscience et la mémoire biologiques. Mais, par l'effet du « déficelage » de l'esprit, le cerveau de l'homme adulte, dans une tradition culturelle, peut être comparé à un ordinateur utilisable pour les montages volontaires de l'esprit-ingénieur qui semble indépendant du clavier cérébral.

Les montages.

Les psychologues appellent « montage » (*set, adjustment, readiness*) toute préparation, mentale ou cérébrale, qui enveloppe une action effective, la précède, et continue à la guider, à la contrôler, par facilitation, sélection, inhibition, en cours d'exécution. Un coureur qui attend le signal du starter, pour un cent mètres ou un mille mètres, prend une posture adéquate et, mentalement, il se concentre, comme disent les sportifs. Pendant la course, ou toute autre performance athlétique, il tient les positions et postures, en se suggestionnant parfois par des images auxiliaires.

Le « montage » est tantôt aisément observable, tantôt malaisément, quand il est posture mentale, tâche et tension vers une solution « idéale ». Les psychologues distinguent les « montages d'action », qui guident la parole, le comportement, les calculs utilitaires; les « montages-contextes », qui guident la lecture, la perception, les montages d'orientation subconscients — ainsi on « monte » un itinéraire schématique pour sortir d'un immeuble ou circuler dans une ville — et enfin les « montages de but » (*goal-set*), avec les sous-montages des moyens. Il existe aussi des « montages d'orientation », en situation « morale » (prendre une figure d'enterrement) aussi bien que dans l'espace de comportement. On peut enfin généraliser et parler de montages-sentiments ou de montages-attitudes (au sens de la psychologie sociale).

Les montages, par des effets sélectifs semi-automatisés, empêchent l'être vivant de se perdre dans des réponses microscopiques à des stimuli atomistiques. Dans l'action, les montages permettent de n'employer, de l'organisme biologique ou psychologique, que la partie utile. Dans la perception, ils fonctionnent surtout comme sélecteurs.

Les montages et les « cadres de référence ».

La perception suppose aussi des montages qui jouent le rôle de « cadres de référence » (*referentials*), et qui alors peuvent être vrais ou faux. Les informations sensorielles brutes ainsi traitées deviennent « savoir que... » ou « croire que... »

Le « savoir que » est lui-même toujours dédoublable, selon une balance, entre l'objet et le cadre.

I	II	III
Informations brutes.	L' « objet »	Le cadre (référentiel).
Ellipse rétinienne.	Objet rond,	Mais dans un plan oblique.
Gris rétinien.	Objet blanc,	Mais dans l'ombre.
Jaune rétinien.	Objet vert,	Mais au soleil.

Les « cadres » sont tenaces, mais il y a des mutations perceptives possibles par supplément d'information ou par changement de postulat.

I	II	III
Etrange ! La gare, en cette station, est construite obliquement.	Mais non, les murs sont verticaux.	C'est le wagon qui est penché.

La science s'efforce de bien faire la « distribution », en II et III, en donnant à III la valeur d'un cadre « objectif ».

I	II	III
Ce caillou lancé décrit une parabole (rétinienne).	Il irait en ligne droite,	Mais il est dans un champ de gravitation.

I	II	III
Ou bien,	Il décrit une géodésique,	Dans un espace-temps non euclidien.

Quand des expériences soignées ne permettent pas de choisir une « distribution » entre II et III, la physique admet que la distinction entre II et III n'a pas de sens dans la circonstance et que tous les référentiels sont équivalents.

Les référentiels dans les croyances.

Les montages perceptifs sont bien connus. Mais ce qui est intéressant, c'est que le même schéma s'applique aux croyances, aux « objets » et aux « cadres » du monde des significations et des valeurs. La croyance, normale ou pathologique, correspond à la perception, lui est isomorphe. C'est une perception d'« objets » ou d'effets, non matériels, selon des cadres mentaux. Croire en un homme, en une cause, en un idéal, en une idéologie, c'est décider une constance selon un cadre ou selon une fidélité. C'est lui attribuer une valeur stable et constante, malgré les caprices de la perspective ou des circonstances qui le déforment ou le défigurent momentanément, parfois, malgré l'expérience la plus criante, dans la paranoïa individuelle ou collective.

I	II	III
J'ai l'impression d'être menacé, persécuté. J'échoue constamment dans mes entreprises.	Par mes voisins devenus hostiles. Je suis pourtant un homme « à la hauteur ».	Car ils ont été embarqués dans un complot contre moi. Mais « j'ai une malchance anormale », ou bien « La société est mal faite ».
Performance extraordinaire !	Miracle, magie. Supercherie.	Selon une culture archaïque. Selon une culture scientifique.

On peut aussi traduire le cas de Job selon le même schéma.

I	II	III
Job souffre.	Pourtant, il se sait innocent.	Donc, Dieu est injuste (ou insondablement mystérieux).

Ou bien, selon les « Consolateurs » orthodoxes :

I	II	III
Job souffre.	Il est donc coupable.	Puisque Dieu est juste.

Comme dans les constantes perceptives, il y a une hésitation inévitable dans la répartition des facteurs II et III. Les valeurs, dans les croyances comme dans les savoirs, sont ambiguës, ou elles impliquent une mise en facteurs qui a toujours quelque chose d'arbitraire, à la façon de la vision d'un objet coloré au travers d'un écran lui-même coloré. En effet, d'une part elles s'incarnent en des objets (comme qualité tertiaire), et d'autre part elles sont conçues comme « atmosphériques » ou « encadrantes », débordant les objets qui les manifestent. Il y a ainsi une double balance, comme dans la perception, d'une part entre I et II-III, entre l'état psychologique et l'architecture du monde, et d'autre part, entre II et III, entre les objets, les êtres valorisés et le monde, comme cadre ou atmosphère.

Dans un récit impressionnant de Knud Rasmussen, Aua, l'Esquimau, frère du Job biblique, mais sans aptitude à la pensée, devant la neige, la tempête, la pénurie, la maladie, l'échec du courage et de la bonne volonté, ne sait que demander : « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi devons-nous souffrir douleur et maladie ? Ma sœur n'a jamais fait aucun mal, et pourtant elle doit souffrir, et elle va bientôt mourir. » L'Esquimau ajoute encore : « Nous avons peur... Malgré nos chamans et leur connaissance des choses cachées, nous connaissons si peu que nous avons peur. Et c'est pourquoi nous observons nos coutumes 1. »

Le chaman, l'homme de pensée, dans la même culture, est dans une situation toute différente. La souffrance intérieure et la peur, pour lui, sont comme transposées; elles ne lui servent que de matière pour des constructions symboliques. Il les cherche; il cherche la faim et le froid, dans la solitude, pour gagner la connaissance des choses invisibles, pour être possédé par Pinga, l'esprit. Le futur chaman est souvent un individu mal équilibré, nerveux, et demi fou. La transposition en croyance symbolique, la pratique du chamanisme le guérit : « J'étais très malade, explique l'un d'eux, mais quand je me mis à chamaniser, j'allai mieux. Même maintenant, quand je ne chamanise pas pendant trop longtemps, je retombe malade. »

En un sens, on peut dire que la nature des esprits qui lui apparaissent, aussi bien que l'intensité de leur pression sur lui, varie en proportion directe de ses propres besoins ou de son propre déséquilibre. L'impression I est transposée en II-III, en « monde constitué ». Aussi, elle prend un sens, elle échappe à l'absurde. Le chaman peut à son tour, à la manière d'un clinicien, médecin ou psychologue, offrir ses services à l'homme souffrant. Il l'aide à voir, à comprendre la mythologie de son mal, au lieu de le subir passivement. Toutes les religions se vantent de donner un sens à la souffrance, de combler le « déficit de sens ».

L'homme ne peut, comme l'animal, vraiment et longtemps,

renoncer au sens. En rester à l'état psychophysiologique pour lui est rapidement impossible. Il peut renoncer aux constructions symboliques, comme il peut fermer les yeux. Mais même la vision noire n'est pas la vision nulle : il projette hors de lui, comme une nappe noire, le sens, sous la forme d'absence de sens, sous la forme de l'absurde.

La folie est le propre de l'homme.

C'est pourquoi l'homme seul peut vraiment devenir fou 1. L'animal peut avoir une cénesthésie — une sensibilité viscérale — troublée. On peut, par des drogues ou des conditionnements, le rendre quasi maniaque, névrosé, épileptique, catatonique, déprimé; on peut troubler ses rapports de fait avec l'entourage. Mais comme il ne projette pas cet état cénesthésique dans un monde symbolique, il ne peut fabriquer un monde faux. Il ne peut se croire ruiné, coupable, damné, victime de complots, ou promis à de hautes destinées. Il ne peut se croire président des U.S.A. ou possédé du démon. Il n'est défiant ou soupçonneux que par des montages instinctifs, et il n'en fait pas un drame, social ou cosmique.

Pour l'homme, tout se passe comme si, d'une part, le monde extérieur ou viscéral informait le cerveau par des stimuli sensoriels, et comme si, d'autre part, le monde de l'esprit, le monde des sens et des valeurs, informait l'« âme » en lui fournissant des impressions, des thèmes complexes à débrouiller. Dans la folie, il ne s'agit que d'impressions organiques, tandis que, dans la création esthétique ou religieuse, il y a aussi perception, lecture d'un monde, qui préexiste lui aussi aux découvertes humaines. Autrement, quelle différence pourrait-on faire entre la mythologie culturelle collective et la mythologie individuelle d'un fou ? Scientifiquement, toute mythologie est fautive, de même que tout langage est conventionnel. Mais il faut bien faire une différence entre le langage fabriqué ou la mythologie individuelle d'un dément, et le langage ou la mythologie d'une culture originale, ou d'un grand créateur.

1. Cité par P. RADIN : *The World of Primitive Man*, Evergreen Books, New York, 1960, p. 73.

1. Cf. R. RUYER : *L'Animal, l'Homme, la Fonction symbolique*, Gallimard, Paris, 1964, p. 223 sqq.

Les référentiels idéologiques.

Les philosophies de l'histoire et les dogmatismes idéologiques ou religieux sont des cadres III, hâtivement fabriqués, sur lesquels on s'appuie en décidant qu'ils sont parfaitement solides, pour placer et juger les objets, les hommes, ou les événements.

Pour beaucoup d'Américains, le nazisme, puis le communisme ont été le Mal, le règne de l'Antéchrist. Inversement, pour les marxistes, la révolution soviétique est un « cadre » ou une « illumination » universelle, sans commune mesure avec les institutions des autres pays. Elle n'est pas un régime politique et économique entre d'autres. Elle est une lumière qui éclaire tous les objets, elle n'est pas un objet éclairé.

Il ne faut pas s'y tromper. Cette attitude est bien conforme à une nécessité fondamentale. Toute croyance implique une décision d'orthodoxie, un saut arbitraire, une sortie violente hors du cercle vicieux, ou, pour reprendre la métaphore, une décision d'arrêter la balance entre II et III, d'admettre un point d'appui absolu pour poser son levier, son instrument à démolir et à construire. Les préjugés, tout en étant dangereux, ont un caractère positif et architectonique. Ils sont un squelette indispensable, une armature de construction. On n'est jamais sceptique ou critique qu'en s'appuyant sur un dogme. La seule différence entre deux croyances adverses, est que ce qui est « puissance » pour l'une est « résistance » pour l'autre (les deux mots étant empruntés à la mécanique du levier).

Les itinéraires symboliques.

De même que les géographes, les géodésiens, les astronomes ont dessiné progressivement la carte du monde, en élargissant, par des procédés divers, le cercle étroit de la vision individuelle, de même les prophètes, les voyants, les Gnostiques anciens se sont efforcés de dessiner de mieux en mieux la carte des « itinéraires spirituels », au moyen de symboles variés, avec des étapes d'initiation, des points de repère, des objets privilégiés. Tout mythe, comme l'a dit un philosophe français¹ tente de

1. Jean Brun.

« retrouver la carte d'un continent perdu ». Du chamanisme aux romans d'éducation, en passant par les oracles antiques, le prophétisme hébreu, les initiations orphiques, gnostiques ou maçonniques, et jusqu'à des romans comme *L'Ane d'or*, *La Vie de saint Cyprien*, *Les Romans de la Table ronde*, *Le Roman de la Rose*, *le Pilgrim's Progress*, *Wilhelm Meister*, il s'agit toujours d'établir la carte d'un monde, non transcendant à proprement parler, comme dans la mystique, mais néanmoins au-delà du monde visible, le transfigurant, et permettant de le déchiffrer pour s'y orienter.

Dans ces œuvres, l'« itinéraire » du néophyte est souvent surveillé par d'autres hommes, déjà initiés et parvenus à la sagesse. C'est une quête collective, avec apprentissage. Les objets, les êtres du monde quotidien y sont muets, « désustensilisés » ; ils sont devenus des instruments pour le voyage spirituel. Les constances d'objet y subsistent, mais déplacées et transposées. D'où le thème si fréquent de « la chose sans maître » : château vide, table toute servie, échiquier tout prêt, nef de Salomon prête à appareiller sans équipage, etc.

Le silence des choses sans maître signifie que l'apprenti doit trouver sa voie tout seul, bien qu'elle soit préétablie. Les croisades (dans leur intention première), les pèlerinages sont au fond des itinéraires spirituels reprojétés sur le plan terrestre. Le monde et le cadre de la croyance y paraissent plus réels que la réalité géographique. L'humanité a longtemps vécu, et elle vit encore plus qu'on ne pense — malgré les triomphes de l'utilitarisme et du technicisme — dans une espèce de « pantomime hiératique », selon l'expression de J. Campbell, rendant visible sur terre la forme des cieux.

Le petit et le grand symbolisme.

Il y a des formes artificielles, secondaires, du symbolisme devenu procédé de fabrication ou d'interprétation. Il y a un « petit symbolisme », de même qu'il y a une mythologie « refroidie », devenue jeu littéraire, que des commentateurs savants peuvent laborieusement découvrir ou au besoin fabriquer après coup, en torturant de pseudo-indices : la Bible est un « document

chiffré », etc. Ce petit symbolisme joue souvent le rôle d'un refuge pour les préjugés. La Bible étant posée comme révélation infaillible, quand on y trouve des erreurs, des incohérences ou des absurdités, on interprète alors, faute de mieux, symboliquement. Les créateurs, ou plutôt les fabricants de ce petit symbolisme¹, adoptent systématiquement un langage conventionnel et déjà traditionnel, avec des accessoires connus. Même les œuvres plus « chaudes » utilisent ce genre de langage. Le *Pilgrim's Progress* et même *La Divine Comédie* ressemblent parfois à une promenade au milieu des attractions d'une fête foraine, tout comme les rites religieux dégénérés ressemblent souvent à un laborieux langage par gestes, ou à une série de simagrées.

Mais il y a un grand symbolisme, dans lequel le sens transcendant est vraiment perçu dans les objets ou les événements, et non recréé laborieusement à l'aide de symboles conventionnels. La présence de Yahvé a dû être perçue dans le Buisson ardent, ou sa colère dans l'orage et la foudre, aussi immédiatement, pour la croyance primaire et spontanée, que l'infini de distance est perçu immédiatement dans les lignes parallèles convergeant sur l'horizon. Les Grands Etres et le Grand Etre cosmique sont perçus de même à travers la présence du monde, apparence corrigée par une transparence.

La constitution progressive du monde réel et surnaturel ne fait qu'un avec l'édification de l'organisme psychique, symbiote de l'organisme visible, mais se « montant » en dehors de l'espace. L'organisme psychique est fait de croyances, de foi, de valorisation, qui ont comme point d'appui dans le monde visible des objets-fétiches et des objets-tabous, des objets-signes, signes qui renvoient non à d'autres objets du monde visible, mais à la surréalité du monde de l'esprit.

Là aussi, la pathologie mentale est caricaturale. Les schizophrènes sont spontanément fétichistes et taboueurs parce qu'ils projettent leur monde symbolique personnel sur l'écran du monde visible, dont le rôle n'est plus que de fixer, en en représentant les ombres et les lumières, le monde symbolique personnel.

1. Ils pullulent toujours, et aux U.S.A. encore plus qu'en Europe.

Ce qui est pathologique dans la schizophrénie ou la paranoïa, ce n'est pas ce mode de représentation, par projection du monde de l'esprit sur l'écran du monde matériel, c'est seulement que le monde de l'esprit du schizophrène est faux, que sa croyance et vision ne sont pas perceptives, mais hallucinatoires, produites par une cénesthésie et une neurologie dérangées, et par des pulsions pathologiques.

Aussi, on peut raisonnablement s'inspirer des procédés de fixation symbolique des fous aussi bien que des primitifs — en les appliquant à un monde de l'esprit mieux perçu, non égocentrique, perçu à travers le monde de la science par transparence, et non contre le monde de la science.

Symbolisme sain et symbolisme pathologique.

Le fétichisme valorisateur ou taboueur est un procédé grossier, mais sain et efficace, pour commencer la constitution de l'organisme psychique. Il peut servir en tout cas d'ébauche cartilagineuse, de première « prise », avant la constitution du squelette, pour sortir du stade amorphe. Fétichiser des écritures, saintes ou laïques, blanches ou rouges, n'est pas un procédé condamnable. Il est dangereux s'il n'est pas provisoire. Mais il vaut mieux que rien, et c'est pourquoi tant de désemparés, inquiets de leur amorphisme ou de leur liquéfaction, y recourent spontanément.

Les rationalistes hypercritiques prétendent qu'il faut tuer indistinctement tous les tabous, tous les fétichismes fixatifs, toutes les ébauches d'organisation mentale, qu'il faut guetter soigneusement tout principe de consistance en soi et dans la société, pour l'écraser au plus vite. Cette hypercritique, qui croit annoncer le règne de la raison pure, est plutôt une imitation inintelligente de la folie et de la folie sous son aspect négatif.

Rien n'est sacré pour le schizophrène, qui ne connaît plus ni pudeur, ni honneur, ni respect. Rien n'est sacré que ses impressions morbides, avec les symbolismes et « rites » qui les expriment. Un fou reste indifférent sur son lit souillé, mais il présente majestueusement son index, pouce et médium, qui repré-

sentent pour lui la grande idée : son triomphe final sur ses adversaires, le salut pour l'humanité, etc.

Les chrétiens font le signe de croix : signe chargé, aux époques de grande foi, de rappeler et de renforcer toute leur architecture mentale. Mais si, en culture non chrétienne, un schizophrène inventait le signe de croix pour exprimer ses complexes ou hallucinations personnelles, on n'y verrait, à bon droit, qu'un geste de fou.

Sur ce contraste, on peut conclure de trois façons : 1° l'expression symbolique est saine en elle-même dans les deux cas, mais le fou n'exprime rien que ses complexes pathologiques, tandis que le chrétien renforce une consistance psychique millénaire; 2° l'expression religieuse ne vaut pas davantage que l'expression du schizophrène, et il faut abandonner toute cette figuration, collective aussi bien qu'individuelle; 3° enfin, on peut dire : « Rejetons tous les tabous sociaux, puis étudions avec vénération les complexes des cerveaux dérangés, car nous y retrouverons les vrais principes d'un nouvel humanisme, au-delà de l'humanisme du gentleman ou de l'honnête homme. » La première conclusion seule est raisonnable.

Symbolisme et fétichisme.

Le symbole, le rite symbolique, comme assise et matériau pour la construction de l'âme, souffre de l'impossibilité où l'on est aujourd'hui de transposer le symbole en « magie puissante », par laquelle le signifié est réputé présent et agissant, comme dans les « sacrements » d'une religion primitive. Baptême, huile sainte, communion, s'ils ne sont plus réputés agents magiques, deviennent des cérémonies vides. Ils pouvaient avoir un contenu valable, social, sinon scientifique et « vrai ». Une fois la magie fixative évanouie, le symbole devient creux. Instinctivement, les intéressés s'efforcent de remplir ce creux par des idéologies, plus fausses encore que le contenu primitif, mais plus chaudes et plus pleines, et qui font appel à des passions comme le ressentiment, la volonté de puissance, la volonté d'aristocratie.

Faute de croyances magiques inculquées dès l'enfance, les rites des « ordres » philosophiques, maçonniques ou gnostiques,

archaïques, auxquels des adultes initient sans y croire d'autres adultes, sont creux et froids 1.

Les Nouveaux Gnostiques ont voulu éviter à tout prix ce genre de cérémonie. Ils pensent que c'est fragiliser plutôt que solidifier l'âme, que de la reconstruire avec ce carton-pâte. Ils pensent que c'est mal défendre les sacralisations ou les tabous indispensables que de les fétichiser ainsi. Pour résister aux démystificateurs professionnels, il n'est pas indiqué de prêter au moindre soupçon de mascarade.

Et pourtant, pour construire l'architecture psychique, il faut des matériaux psychiques, des croyances et non de simples savoirs. Le problème paraît insoluble. Les Nouveaux Gnostiques n'ont jamais mieux montré l'originalité et la force de leur mouvement qu'en proposant pourtant la solution par les « montages ». Ils évitent ainsi à la fois les idéologies et les symboles-fétiches.

Pour la connaissance, la *Gnôsis* proprement dite, ils adoptent comme cadre de référence les cadres scientifiques. Pour l'action et la sagesse, ils adoptent non des montages référentiels, mais des montages-actions du type « sportif » (c'est-à-dire analogues aux montages-attitudes d'un coureur du cent mètres ou du trois mille mètres), qui ont l'avantage de n'être « ni vrais ni faux ». Pour leur attitude religieuse, ils adoptent la foi « jobique », c'est-à-dire, exceptionnellement, un montage « référentiel », mais virtuel ou ouvert à la façon d'un montage-action — au-delà des référentiels qui peuvent être vrais ou faux, et qui obligent à une décision d'ordre scientifique sur la « balance » entre II et III.

Les montages comme « esprit s'incarnant ».

Tout montage, même suggéré par la situation, est une initiative de l'être vivant. C'est pourquoi, même en situation inchangée, l'organisme peut déplacer son activité aussi bien que la maintenir, changer d'objet d'application ou changer de méthode, ou changer les questions posées. Les montages, étant en accolades, concilient

1. Les liens entre Gnostiques et francs-maçons, difficiles à définir, car les diverses branches de la franc-maçonnerie aux U.S.A. sont très buissonnantes, existent certainement. Il y a des emprunts réciproques. Mais les Gnostiques sont hostiles au symbolisme.

maintenance et déplacements, but lointain et buts prochains, sens général et sens subordonnés.

Comme guide de l'action en cours, les montages peuvent être considérés comme des régulateurs improvisés — régulateurs non mécaniques, dont une idée (transspatiale) est l'organe de contrôle. En aucun cas, un montage n'est purement mécanique ou anatomique. Un montage-idée précède et enveloppe le montage matérialisé. C'est un thème signifiant, générateur d'actes ou de lectures, en nombre indéfini.

Cette régulation non mécanique enveloppe les régulations ou *feed-back* montés physiologiquement dans l'organisme. Les *feed-back* auxiliaires d'effection peuvent parfois gêner le montage signifiant qui les enveloppe, surtout s'ils anticipent sur les demandes psychologiques (comme dans l'émotion, le trac, etc.). Mais, normalement, le signifiant domine le quasi mécanique. Les montages étant à base de sens, on comprend qu'ils puissent être en accolades et se succéder, d'un but secondaire à un autre, comme les parties d'une phrase pensée dans son ensemble.

En somme, les montages constituent le *software* des « machines » organiques. Ils sont l'esprit, s'incarnant, se monnayant en plans directeurs, utilisant le déjà incarné et continuant l'incarnation, organisant et construisant. Ils sont conformes, dans la psychologie spéciale des animaux à cerveau développé, au style fondamental de tous les êtres individualisés. Ils représentent le passage du thématique au semi-mécanique, qui réalise le thématique dans l'espace. Ils représentent l'invention, sur thème sensé, d'une régulation signifiante, dominant le fonctionnement des *feed-back* physiologiques.

Ils ne se bornent pas à *utiliser* des mécanismes fonctionnels, à les utiliser sans y laisser plus de trace qu'une utilisation d'ordinateur n'en laisse sur sa « quincaillerie », intacte pour un autre emploi. Ils corrigent réellement les mécanismes, en y introduisant des liaisons qui modifient durablement (et parfois irréversiblement) les fonctionnements-comportements. Phénomène sans équivalent dans l'ordre mécanique pur, et qui explique la création progressive de la forme par l'esprit, du « corps grossier » par le « corps subtil ».

Les études les plus positives sur les unicellulaires mettent en présence de faits qui ressemblent beaucoup au passage d'un pur thème improvisé du comportement, à une matérialisation anatomique, dont le fonctionnement régulé aboutit, avec une efficacité accrue, au même résultat que le comportement improvisé. Si l'on compare par exemple l'amibe à d'autres protozoaires qui paraissent plus évolués (infusoires ciliés), on passe d'une simple polarité dans le comportement, qui improvise une sorte de « tête » provisoire et labile, à une polarité de céphalisation plus régulièrement alternante, et enfin à une polarité permanente et à une sorte de quasi-tête anatomique. La tête, les pieds, le tube digestif sont ainsi des montages actifs avant d'être des structures anatomiques. Et c'est pourquoi, chez l'homme, la main-organe est comme le *hardware* de la « main » corticale qui improvise ses utilisations — main que les physiologistes s'amuse à dessiner sur l'*homunculus* de l'aire motrice — et l'œil-organe est le *hardware* de l'aire visuelle corticale. Tout vivant possède une faculté d'auto-régulation manifestée déjà dans les réactions métaboliques, avant toute édification d'un système nerveux. Ce qui permet de supposer que cette édification est guidée par des *feed-back* thématiques et signifiants.

Nous sommes là, en apparence, aux antipodes de l'orthodoxie scientifique du jour. Mais il s'agit plutôt, comme dans toute la théorie gnostique, d'une simple remise à l'endroit, ou d'une vue par l'endroit, de ce que la science orthodoxe voit correctement, mais à l'envers — en commençant par le « proximal », le mécanique ou le chimique, et en remontant au « distal » (qu'elle espère expliquer par le « proximal »).

Les montages et la « sagesse ».

Les montages résolvent mieux le problème pratique de la « conduite » que le recours aux symboles, aux rites symboliques, aux tabous. Rites et tabous à base de symboles sont efficaces comme renforceurs des montages, dans une société traditionnelle et protégée. Mais dès qu'ils peuvent être jugés faux, ils mettent en danger les montages eux-mêmes. On peut concevoir un rite pur, sans croyance théorique, un rite-action. Mais alors de deux choses l'une : s'il prétend, par magie, agir sur le monde, il échoue, et tôt ou tard on l'abandonne; s'il n'agit que sur la psychologie de l'exécutant, toute sa substance est dans le montage

qui le sous-tend. Dans l'atmosphère décapante de la civilisation contemporaine, il vaut mieux s'en tenir au « noyau » non contestable.

Un montage en lui-même, étant un organe improvisé, n'est pas plus vrai, ou plus faux, qu'un organe constitué. Il sert au maintien et au perfectionnement vital, ou il ne sert pas; c'est tout ce que l'on peut en dire. Un montage ne suppose pas de croyances spéculatives (« croire que... »), toujours critiquables et « falsifiables », mais seulement des croyances actives, aussi peu réfutables que la libido ou l'instinct de conservation. Un montage est de l'ordre de l'action, non de la connaissance. Il est une idée incarnée. Il vise une idée — mais ici le mot « viser » est impropre : une idée n'est pas un observable, il y participe plutôt. Or, une participation, comme prise de parti, volontaire ou non, n'est ni vraie ni fautive. Un artiste, agnostique sur l'univers, peut croire à l'art pour l'art (c'est-à-dire adopter l'attitude de...). Un savant positiviste peut se réfugier dans la science pour la science. Il n'est pas plus réfutable qu'un collectionneur passionné de timbres-poste.

Un Gnostique n'est pas plus réfutable qu'un agnostique en décidant d'adopter une attitude, une croyance-foi. Et de plus, il est plus cohérent. Il sait que cette adoption volontaire d'une attitude est la démarche type de tous les êtres. Il serait critiquable et réfutable s'il prétendait déduire ses attitudes pratiques de la théorie gnostique, s'il disait par exemple : « Le monde est fait de formes et d'informations sensées », donc « Travaillons à bien penser », ou « Consacrons-nous à répandre les lumières », etc. Mais il ne dit rien de tel. Il admet la Gnose théorique sans faire, de son contenu théorique, le principe de sa conduite.

Il a seulement la satisfaction de savoir qu'en adoptant volontairement n'importe quelle attitude (jusques et y compris l'attitude obscurantiste), il fait ce que font tous les êtres du monde. Les êtres vivants ont adopté les procédés les plus variés pour se mouvoir ou pour se défendre; ils piquent, ruent, mordent, empoisonnent, se camouflent, effraient l'ennemi, ou fuient. Ils n'ont pas besoin, avant d'inaugurer leur type de défense, de théoriser préalablement sur l'anatomie et la physiologie générales des vivants. Ils ont inventé leurs armes, leurs pattes ou leurs ailes,

sans les déduire logiquement des lois et formes générales de la vie auxquelles ils participent en fait.

Pour édifier l'homme, les initiateurs d'attitudes, les inventeurs, le plus souvent anonymes et inconnus, de montages nouveaux, les prophètes et les fondateurs — qui croyaient avoir découvert une vérité, mais qui apportaient surtout un nouvel organe vital — ont été plus efficaces que les « théorétiques ».

Qu'un montage ne soit ni vrai ni faux, cela ne signifie pas qu'il ne soit ni bon ni mauvais, dans le sens amoral du mot. Il peut être efficace ou inefficace, utile ou dangereux. Certaines armes organiques, certaines inventions d'organes, certains choix de comportement se sont révélés plus efficaces que d'autres. Une invention-crédation d'organes, sans être jugeable théoriquement, est jugée pourtant, en dernier ressort, par la sélection naturelle, par cette face négative du cosmos que l'on a appelée autrefois, en positif, Destin, Tao, Fatum, Providence.

Il arrive que des conduites et attitudes « vertueuses » ne mènent les vertueux qu'à des désastres. Il arrive aussi que d'autres soient méchants « sans que pâlisse leur joue » — au contraire, comme le végétarien de Butler, qui se reprochait beaucoup de manger de la viande en cachette, mais qui s'en trouvait fort bien malgré les reproches de sa conscience. Dans ce cas, du reste, on peut soupçonner qu'ils ne sont pas aussi méchants qu'on le croit, et qu'ils le croient.

Le mot « montage », en français, a assez fâcheusement un sens parfois péjoratif, que les mots correspondants n'ont pas en anglais. Un « montage » est aussi un mensonge, une escroquerie, une émission d'actions non gagées, un soufflage financier. Le mot « invention » a d'ailleurs aussi souvent ce sens péjoratif. Mais les montages-mensonges ne sont jamais des montages purs : ils sont déduits d'erreurs spéculatives semi-volontaires; ils sont l'œuvre d'une fonction fabulatrice, alors qu'il n'y a aucune fabulation dans un conseil d'attitude tel que : « Supporte et abstiens-toi », ou bien « Pratique le non-agir ».

Histoire des idées et histoire des montages.

Beaucoup de sages, ou de fondateurs de religions, n'ont pas eu d'idées spéculatives. Beaucoup ont même rejeté explicitement

les idées ou les mythes — comme Bouddha, Confucius, Lao-Tseu, qui ont refusé de « fabuler ».

On pourrait récrire l'histoire des religions et aussi des philosophies, de ce point de vue : en les considérant non comme des recherches et des découvertes de vérités, — ce qu'elles croient être —, mais comme des inventions de montages, avec beaucoup de « sauces », spéculatives ou mythologiques.

Chez les animaux, les comportements créateurs d'organes (qui orientent les mutations consolidantes) sont improvisés par nécessité, sans discours intérieur (et pour cause). Les poissons dipneustes n'ont pas inventé de mythe pour se traîner sur la terre ferme, ou l'archéoptéryx pour planer et voler. Pour les hommes, au contraire, il est permis de supposer que la marche bipède et que les émissions vocales ont été ritualisées ou enveloppées de mythes de renforcement. Le noyau solide d'immenses spéculations, n'est le plus souvent qu'un montage : une attitude, organique et mentale, de prière, de prosternation, d'adoration, d'abandon, de résignation ou de révolte, de contestation, de revendication égalitaire, de jouissance insouciant, d'appétit pour le travail, de non-agir, de « maîtrise du souffle » ou de maîtrise du mouvement, de sourire sceptique, indulgent ou désabusé, ou d'une foi acceptant le martyr.

Les philosophies et les religions chinoises, indiennes, sont au fond une collection de montages. Il en est de même pour les philosophies et les religions occidentales, dans la mesure où elles ne s'inspirent pas de la science. Le néo-platonisme, le stoïcisme, l'épicurisme, le scepticisme, le matérialisme, antique ou moderne, sont des montages et des attitudes. Le tout dans d'énormes écrans de fumée spéculatifs — qui n'amuse d'ailleurs qu'une minuscule minorité. Personne, sauf les spécialistes, ne s'intéresse beaucoup aux considérants du stoïcisme, tirés de la physique d'Héraclite, ou à ceux de la morale épicurienne ou de l'atomisme démocritéen. Mais, comme attitudes, le stoïcisme et l'épicurisme sont toujours très vivants. De même, l'attitude « lutte des classes », « haine de l'exploitation », du marxisme, « tient » toute seule, alors que la théorie pseudo-scientifique de la plus-value est depuis longtemps réfutée, ou que la dialectique hégélienne n'amuse que les universitaires.

Les montages sont extrêmement puissants, pour le bien

Puissance et impuissance des montages.

comme pour le mal, dès qu'ils ne sont plus neutres sentimentalement, dès qu'ils ne sont plus des montages « techniques » d'orientation, de perceptions et d'actions subordonnées, et dès qu'ils correspondent à des croyances « chaudes ».

Même « neutre », ou purement « technique », sans gravité, un montage est déjà très puissant. Tenir le pied pendant des heures sur l'accélérateur de la voiture que l'on conduit dans une longue randonnée paraît plutôt agréable à tout le monde. Tenir le pied de la même façon en restant dans son garage et sur ordre serait un supplice. Un singe cosmonaute meurt de terreur ou d'ennui là où un homme survit parce qu'il comprend et surtout parce qu'il s'est préparé mentalement. Un travail commandé demande en général moins d'effort qu'un sport violent, mais il est beaucoup plus pénible. La vie dans un camp de prisonniers est plus pénible que la vie monacale consentie.

Les effets divergent de plus en plus, soit vers la névrose, soit vers une édification psychologique. Pour peu que des valeurs personnelles soient en jeu, les effets cumulatifs inconscients peuvent aller jusqu'à des tortures insupportables. D'où les causes de divorce ridicules : « Mon mari ronfle ! » Tandis qu'une femme aimante dit, touchée : « Le pauvre chéri dort si bien ! » Mépriser ce que l'on est obligé de respecter extérieurement, avoir conscience de l'inutilité ou de la nocivité de ce que l'on vous oblige à faire, avoir l'impression d'être exploité par un patron au lieu de travailler à l'édification d'un monde nouveau, être incompris, être puni à tort, tout cela peut créer un dépit qui domine le reste de l'existence — même contre l'intérêt personnel — et qui survit aux causes provocantes.

Les montages, comme attitudes spirituelles à base de valorisation ardente, comme choix fondamental, foi en une cause, en un idéal collectif ou surhumain, ne sont certes pas tout-puissants. Les plus grandes inventions des Fondateurs se perdent dans l'oubli, l'indifférence, les déplacements, les pertes ou les inversions de sens. Les stoïciens peuvent n'être plus stoïques. Les bouddhistes oublient qu'ils doivent extirper la soif d'exister, les chrétiens oublient qu'ils doivent aimer leur prochain, les mystiques se perdent dans la politique, les révolutionnaires deviennent des réformateurs accommodants.

Les évolutions et révolutions des montages, dans les cultures, tout en ressemblant aux montages d'organes de l'évolution biologique, sont en contraste avec eux quant à la durée et la profondeur. Sans parler des « attitudes à la mode », éphémères sur l'éphémère, même les attitudes plus profondes, de la « personnalité de base », des traditions ethniques et nationales, passent et se succèdent sans laisser de traces apparentes. Elles modèlent puissamment le psychisme des individus, elles modèlent la vie individuelle, mais elles ne semblent pas mordre sur l'espèce et modifier, comme on dit, le génotype. Il n'y a pas d'hérités-des-caractères-acquis-par-montages. Relativement à l'espèce biologique *Homo*, les cultures, les croyances, philosophiques et religieuses ne laissent pas plus d'empreinte, apparemment, sur la chair humaine, qu'un calcul particulier sur une machine à calculer ou qu'un texte sur une machine à écrire.

Il ne faut pas pousser trop loin le contraste, comme Chomsky l'a montré pour le langage. Les ethnies historiques et séculaires sont vraiment un premier pas vers l'état qui a donné les races millénaires et préhistoriques. A l'échelle des millions d'années, la nature biologique n'est qu'une habitude.

La différence, à l'échelle de l'histoire humaine, n'en est pas moins énorme, et c'est à la fois un mal et un bien. Si des mutations biologiques avaient « consolidé » les comportements des peuples chasseurs ou cueilleurs, ces peuples n'auraient pu devenir des peuples agriculteurs, puis industrialisés. Si des mutations avaient consolidé le stade de l'animisme ou de la magie, l'homme n'aurait pu inventer les grandes religions comme le christianisme ou l'islamisme, ou créer la science. Les résurgences de la magie sont dues sans doute *un peu* aux inerties biologiques — au point que des biologistes suggèrent que le cerveau humain manifeste des « phénomènes de rejet » pour l'attitude scientifique. Mais elles sont dues surtout à des inerties culturelles.

On se plaint que les civilisés ne soient toujours que des barbares à peine dégrossis. Mais c'est aussi une bonne chose — pour ceux du moins qui voudraient déciviliser ou réorienter la civilisation.

On comprend mieux, de ce point de vue, les abstentions des Gnostiques, leur neutralité devant les institutions politiques et même sociales. Ces institutions représentent pour eux du super-

ficiel dans ce qui est déjà superficiel (biologiquement). On agit moins superficiellement en prônant de nouveaux montages psychiques, qui modifient au moins l'architecture psychique individuelle, s'ils ne modifient pas, ou guère, l'espèce humaine.

En quoi les Gnostiques reprennent la manière de tous les grands Fondateurs, qui ont dédaigné de faire des programmes politiques ou idéologiques et qui ont prêché de nouvelles attitudes mentales. La différence est que les Gnostiques ne prêchent pas, ne veulent pas fonder une nouvelle religion, et n'agissent que sur eux-mêmes.

Il y a un côté expérimentaliste dans la Nouvelle Gnose qui tient à la profession généralement scientifique des premiers Néo-Gnostiques. Ils sont devant l'existence comme les joueurs de l'Eleusis, dont la règle est de deviner la règle du jeu. Mais comme ils sont en même temps honnêtes, ils excluent qu'ils puissent expérimenter des attitudes sur les autres — à la différence des idéologues qui, avec une monstrueuse légèreté, quand ils croient avoir une idée, la propagent et cherchent à l'imposer. Cette honnêteté renforce leur volonté d'abstention politique, et les conduit à chercher des montages et des attitudes « devant l'univers », plutôt que « devant les hommes ». Il est parfois difficile de séparer absolument les deux attitudes, mais il serait criminel, estiment-ils, de « jouer avec les autres », à la manière des névrosés d'Eric Berne.

Les "montages" et les "jeux" avec l'univers

Le livre d'Eric Berne, *Games People Play* 1, a été traduit récemment en français 2 sous le titre : *Des jeux et des hommes*. Il vaudrait mieux quelque chose comme « Tactiques psychologiques » ou « Les Comédies que jouent les gens », car il ne s'agit pas du tout de jeux gais. Ces jeux sont dépourvus, au contraire, de tout humour. Eric Berne a beaucoup inspiré les Gnostiques. Berne est un médecin psychologue, inventeur de l'« analyse transactionnelle », en psychothérapie.

Les rapports sociaux sont à base d'appétit de reconnaissance par l'« Autre », et d'appétit de structuration du temps par « programmation » — technique s'il s'agit d'un travail, ritualiste s'il s'agit d'une activité sociale et familiale. On voit déjà l'analogie avec les « montages » des Gnostiques.

La transaction sociale élémentaire, si elle est au-delà d'un simple passe-temps et en deçà d'une intimité non manœuvrière, est un « jeu », d'où chacun essaie de tirer autant d'avantages psychologiques que possible. Chaque ego, devant l'alter, peut jouer à

1. Grove Press, New York, 1964.

2. Stock, Paris, 1966.

être un Parent, un Adulte, ou un Enfant, et ce jeu, dans la transaction, peut trouver un jeu de l'Autre, complémentaire ou, au contraire, croisé (ce qui produit des étincelles).

« Où sont mes boutons de manchettes ? » demande, en adulte, le mari à sa femme. La femme peut répondre en enfant : « Tu me fais des reproches à propos de tout ! » — comme si le mari était un parent, et non un adulte. Elle peut répondre aussi : « Pourquoi ne fais-tu pas attention à tes propres affaires ? Tu n'es plus un enfant ! » — comme si elle était un parent, et le mari un enfant.

Les jeux sont des transactions malhonnêtes, à motivations cachées, et qui sont des pièges pour l'Autre. Ce sont des opérations psychologiques frauduleuses. Si quelqu'un demande franchement qu'on le rassure et l'obtient, il s'agit d'une opération simple. Si quelqu'un demande qu'on le rassure et, après avoir été rassuré, tourne de façon quelconque la chose au détriment du « rassureur », il s'agit d'un « jeu ».

Le malhonnête joueur n'est pas pleinement conscient de jouer. Il ne s'amuse pas spécialement. Si la femme, à propos des boutons de manchettes, joue à jouer et taquine son mari, ce n'est justement plus un « jeu », au sens d'Eric Berne.

Donnons quelques exemples, d'après E. Berne.

Le jeu « Sans toi ». Une épouse se persuade que son mari l'empêche de réaliser ce dont elle est en réalité phobique : « Ce n'est pas que j'aie peur, c'est qu'il m'empêche. Sans lui, je voyagerais, j'aurais une vie mondaine », etc. En réalité, le mari épargne à la femme d'éprouver des frayeurs névrotiques et lui donne une position agréable de martyr.

Le jeu de l'« Alcoolique » se joue à cinq : l'Alcoolique, le Persécuté, le Sauveteur, la Poire (la mère qui donne l'argent ou le cafetier qui fait crédit) et le Ravitailleur (le barman). Ce que cherche l'Alcoolique, c'est moins le plaisir de boire ou de se droguer, que de devenir un « homme à sauver », une épave, qui intéresse la famille, les organisations philanthropiques ou religieuses, un morceau de choix pour la censure ou la générosité larmoyante.

Dans le « Schlemiel » (terme yiddish), l'individu A fait une gaffe, ou une saleté, ou une maladresse grossière, devant et contre B — non par plaisir destructeur, mais pour obtenir son pardon de B, dans une « scène de pardon ».

Dans « la Jambe de bois », le sujet joue d'une infirmité, réelle ou imaginaire : « Qu'espérez-vous donc d'un homme qui a fait la guerre de Corée, ou le Viêt nam ? D'un homme qui vit dans une société capitaliste ? D'un homme dont les parents ont divorcé ? D'une pauvre veuve ? D'un professeur à qui l'Etat refuse la disposition d'un grand ordinateur ? »

Dans le « Chevalier servant », le sujet A, généralement un homme n'ayant pas de projets de vraie conquête, saisit toute occasion pour s'extasier sur les qualités de B (une princesse lointaine). Il peut ainsi, devant elle, manifester sa créativité, son originalité, sa virtuosité dans l'art des compliments. B répond par : « Vous êtes formidable ! » Le but est l' « admiration mutuelle ».

Les « jeux » gnostiques avec l'univers 1.

Ces jeux névrotiques et caricaturaux montrent toutefois la puissance psychologique des montages. La sagesse gnostique s'en inspire, en considérant les attitudes, qui sont le noyau des philosophies morales ou religieuses, comme des « jeux avec l'univers ». En face de l'univers, l'homme « joue » aussi. Il adopte une attitude dont il espère un gain psychologique. Il est « en transaction » avec le principe de l'existence. Il a le même appétit de reconnaissance par l'Autre.

Théoriquement, on pourrait croire que les jeux avec l'univers ne peuvent être « de mauvaise foi », autant que les jeux avec les hommes. L'univers est impassible. Qu'il soit considéré comme Esprit ou comme Matière, comme plein de Sens ou comme une Machine absurde, comme Dieu vivant ou comme un Minéral mort et aveugle, c'est — par contraste du moins avec un parent, un enfant, un compagnon égal — un Juge impassible, ou plutôt un Mur.

Les jeux devant ce Mur ressemblent, pourrait-on croire, aux jeux à la balle d'une petite fille solitaire, qui adopte ou invente de toutes pièces des règles et figures : « Sans rire — Sans montrer les dents — Rouleau — Grand rouleau — Tourbillon », etc., et qui ne peut accuser le Mur de tricherie — bien qu'elle ait la tentation de tricher avec ses propres règles.

En fait, on est souvent joueur de mauvaise foi avec l'univers, et tricheur. On fait l'enfant et même le parent, avec lui. Si la religion n'est pas toujours une névrose, comme le prétend Freud, il est bien vrai que beaucoup de névroses, projetées dans la sphère religieuse, en sont aggravées plutôt que guéries. Faire soi-même les demandes et les réponses devant un Mur et un Muet est

1. « Cosmic Games. »

essentiellement névrotique. Et de même continuer toute sa vie d'adulte un dialogue, en enfant halluciné, avec Isvara, avec Ali, avec « Jésus » ou la « Vierge Marie », comme le névrosé du film célèbre *Harvey et le Lapin* avec le grand lapin en peluche de son enfance.

On peut jouer avec l'univers le jeu de l' « Alcoolique », ou le jeu de l' « Epave à sauver », de l'homme qui, effondré dans sa poubelle, attend Godoy, et se croit des droits sur lui; le jeu du « Grand Pécheur », qui se croit un grand saint (virtuel); le jeu du « Schlemiel », où l'on se vautre dans la saleté pour se faire pardonner; le jeu du « Sans toi », ou de la « Jambe de bois », où l'on accuse la malchance.

On peut attendre, de ces jeux trichés, des bénéfiques psychologiques momentanés, à défaut de bénéfiques plus spirituels (qui ne récompensent que les bons « montages » et les jeux de bonne foi). Des « joueurs » même sincères sont toujours tentés de prétendre à des bénéfiques psychologiques et même à des bénéfiques matériels en plus des bénéfiques internes, de vouloir être heureux dans ce monde et dans l'autre, être sages et être riches, ou, comme les taoïstes, avoir l'élixir de longue vie et voler sans ailes.

La plupart des jeux ou des « montages » de mauvaise foi avec l'univers ont, comme la névrose, à payer les bénéfiques internes momentanés par de graves inconvénients à terme, personnels ou sociaux. « Prends ton rêve pour la réalité », ou « Exigeons l'impossible », ou « Le paradis maintenant » ont encore moins de rendement avec les dieux qu'avec les hommes.

On peut être « extra-punitif » (c'est-à-dire accuser l'Autre, au lieu de s'accuser soi-même) avec le monde en général, avec le cosmos, comme avec sa famille ou la société. On peut jeter l'image du saint dans la poêle à frire, comme le paysan calabrais déçu, ou l'on peut, comme Louis XIV, après une défaite, accuser Dieu : « Après tout ce que j'ai fait pour Lui ! » et avec le même soulagement immédiat, mais avec moins d'avantages réels, car les normes naturelles sont indifférentes à la culpabilité que l'on prétend projeter sur elles.

Il est difficile, en réalité, de séparer absolument les jeux avec les hommes et les jeux avec l'univers. A l'arrière-plan des jeux avec les hommes, il y a le plus souvent une attitude

envers l'univers qu'il y aurait avantage à dégager nettement, car, consciente, elle assainirait l'attitude envers les hommes. L'ambiguïté du mot « monde » est caractéristique. C'est le monde des hommes, et c'est aussi le monde tout court. Mais on peut fuir le monde des hommes, non le monde, le cosmos, et ses lois. On peut espérer des bénéfices de toutes sortes du « refuge dans la maladie » : amour des proches, importance, domination par la pitié qu'on inspire, et même rentes et pensions. Malade réellement, on peut aussi traiter Dieu comme un parent, le supplier, l'amadouer, par abandon ou sacrifices compensateurs. Mais son impassibilité amène vite le patient à des attitudes plus réalistes et plus réellement bénéfiques, telles que le courage de chercher « le bon usage de la maladie ».

Les « sentiments transcendants ».

Arthur Koestler, dont nous avons déjà souligné l'étroite parenté avec nos Gnostiques, a proposé de distinguer entre les sentiments ou les « émotions », celles toujours étudiées par les psychologues et neurologues — la rage, la crainte, la tension sexuelle, etc. — qui tendent à susciter une activité motrice ouverte, agressive ou défensive, en autoassertion (S.A.), et celles qui ne suscitent aucune activité ouverte — la sympathie, l'admiration artistique, l'adoration, l'amour non sexuel —, mais qui produisent une sorte de bien-être¹. Il les appelle les émotions transcendants (S. Tr.). Ces dernières sont les bâtardes de la psychologie moderne, et on les considère comme une catégorie suspecte de pseudo-émotions ne méritant pas l'attention des laboratoires. Et il est vrai qu'elles sont souvent hypocrites socialement. Mais sincères et à base de « montages » de bonne foi avec l'univers, elles apaisent notre corps et notre âme. Elles sont « émouvantes » sans nous faire « mouvoir vers... ». Leur dénominateur commun est un sentiment de participation, d'identification, d'appartenance à un Tout qui peut être la Nature, ou l'Ame du monde, qui déborde les limites de l'individuel. Le réflexe physiologique caractéristique, associé à cette classe d'émotions, consiste à pleurer, dans une détente, un

1. ARTHUR KOESTLER : *Insight and Outlook*, MacMillan, New York, 1949.

apaisement cathartique de tout l'organisme — mais ici la catharsis n'est pas négative, elle ouvre l'égo vers les Grands Êtres qui l'enveloppent. Le rire, par contraste avec les larmes, exprime la perception du comique, mais avec généralement une excitation agressive, qui augmente le tonus et ne donne qu'une détente superficielle à un moi qui s'affirme et se défend contre l'Autre.

L'intimité au-delà des jeux.

Ces « émotions transcendants » sont au-delà des jeux, et même au-delà des montages vers l'univers. Elles jaillissent quand on ne les prévoyait pas, quand on est submergé par l'énormité du destin, vaincu et roulé par la vague à laquelle on s'abandonne, fasciné par le « haussement d'épaules de l'éternité ».

Elles appartiennent, dans l'ordre des comportements avec l'univers, ou l'*Unitas*, à ce que Berne, dans l'ordre des transactions sociales, appelle l'abandon à l'intimité, sans manœuvres ni recherches stratégiques de bénéfices, forme la plus parfaite des modes de vie humaine : « Pour certains êtres fortunés, il existe quelque chose qui transcende toutes les classifications du comportement, qui domine les programmations de conduite, et qui donne plus de satisfaction que les jeux : l'intimité¹. »

Les satisfactions d'une intimité avec l'Autre, débarrassée de tout jeu, sont si grandes que même des personnalités fragiles, après les avoir goûtées, si elles ont eu la chance de rencontrer un partenaire adéquat, peuvent, en toute sécurité, en toute joie, renoncer à leurs jeux.

L'« intimité », c'est la sincérité spontanée, la libération de de l'enfant naïf, aimant, dont la sincérité mobilise des sentiments de l'enfant en soi, mais dans un sens sain, sans calcul frauduleux, positifs en lui et en l'autre.

1. ERIC BERNE, *op. cit.*, p. 200.

L'accès à l'intimité bienheureuse avec l'univers est à la fois plus facile et plus difficile que l'intimité avec les hommes. Plus facile, car l'univers est neutre et loyal : l'enfant spontané ne peut le transformer en parent corrompu. Alors qu'il peut exister une intimité unilatérale entre les hommes, fausse, et faisant partie d'une manœuvre. Par exemple, quand un séducteur professionnel, capable de séduire sa proie sans être lui-même séduit, pousse l'Autre à se confier, à s'exprimer librement, tandis qu'il prend soin de ne faire que semblant de rendre la pareille.

Il ne peut exister rien de tel dans l'intimité avec l'univers. Les don Juan, ou les enfants gâtés, ou faussement innocents, ne peuvent le séduire. Proust, par exemple, en « intimité » avec sa mère alors qu'il « manœuvre » avec son père, ne peut pourtant être tout à fait sincère avec elle, puisqu'il lui cache ses vices et lui extorque ses baisers de paix. Mais il est vraiment « intime », dans son œuvre, avec l'univers, avec ses grandes lois, avec le temps, qui est à la fois son passé le plus intime, et la révélation universelle du vrai sens de l'existence. Saint François d'Assise a moins de déboires avec son « frère Soleil » ou son « frère le Feu », même quand ce « frère » le torture, qu'avec ses compagnons humains bornés.

Mais l'accès à l'intimité avec l'univers est plus difficile aussi, en dehors des moments exaltants, mais le plus souvent terribles, qui libèrent en nous les sentiments « océaniques » et les larmes. Comment avoir longtemps un sentiment d'intimité avec un cosmos muet qui veut notre vie, mais aussi notre mort, qui a si souvent l'aspect d'un Tout autre, qui semble approuver notre conduite et lui sourire par le succès, mais qui sanctionne impitoyablement le moindre écart avec la ligne du Tao éternel, même quand cet écart n'est pas notre faute mais celle de l'espèce biologique à laquelle nous appartenons, ou celle de l'évolution sociale, sur laquelle nous ne pouvons pratiquement rien ?

Que les religions, les Eglises soient éphémères, on l'admet aisément, puisqu'on peut toujours leur reprocher de n'être que des montages imparfaits, avec des arrière-pensées manœuvrières. Mais, au-delà des religions, c'est la Gnose même, où l'Esprit

tel qu'il est compris par l'homme, que l'Esprit cosmique semble mépriser, puisqu'il voue à la même poussière finale les œuvres réussies comme les œuvres manquées, les réussites spirituelles aussi bien que les réussites matérielles. Quand la terre sera devenue inhabitable, où seront les différences entre un grand saint, un grand artiste, et un artiste ou un saint médiocre ou faux ? Lieu commun depuis le « Chant du Harpiste » égyptien.

Comment avoir une intimité avec un cosmos voué finalement à la désinformation, au retour à l'état pulvérulent, du type « surface lunaire » ? Curieuse perspective pour un univers gnostique de l'Esprit, que cette disparition finale de l'Esprit, ne laissant dans l'espace et le temps que la seule « quincaillerie » des machines et organismes qu'il aura montés, et même une quincaillerie démolie, émiettée. Perspective finale qui ressemble bien d'ailleurs à la perspective initiale, où les particules, les atomes, les énergies et les matériaux semblent préexister aux principes d'organisation qui en ont fait sortir les êtres vivants, les hommes, le monde spirituel, et où les œuvres et les êtres futurs n'existaient qu'à l'état de « lueurs éparses d'hydrogène ».

Il reste que toutes les expériences — pour nous qui sommes entre ce commencement et cette fin — manifestent l'existence et la prédominance de la conscience sur les matériaux qu'elle organise. Que cette prédominance soit précaire, difficile, sujette aux entraînements ou défaillances de sa matière, n'enlève rien au fait que l'Esprit — c'est-à-dire la conscience et le sens — s'y manifeste. L'idée que nous nous faisons, avec l'aide de la science, du commencement et de la fin du cosmos a de quoi refroidir nos bonnes volontés d'intimité avec l'univers. Mais elle ne peut faire vaciller la foi gnostique au Sens, au-delà de la poussière et des cadavres, au-delà des nébuleuses amorphes ou des étoiles « dégénérées ».

Supposons qu'un homme favorisé des dieux ou du sort ait connu l'intimité bienheureuse avec un autre être, une mère, ou une femme adorée. Il la perd, il se retrouve dans un monde qui pour lui a perdu son âme, sur une terre qui lui paraît aussi vide, aussi froide que s'il se trouvait transporté sur les glaces de la planète Neptune. Et pourtant, l'univers a été capable de lui donner ce moment d'intimité avec un Autre, sorti du monde comme lui. L'intimité humaine, détruite négligemment par la

marche inflexible de l'univers, lui a été pourtant donnée par l'univers; elle est sortie de l'intimité sous-jacente de l'*Unitas*. Pour celui qui continue à voir sur la face du ciel le visage de celui qu'il a aimé, ce sont « les lueurs éparses d'hydrogène », ou les glaces de Neptune, qui paraissent superficielles. Si le Visage en surimpression sur la face apparente de l'univers — et révélant ainsi sans contestation possible un Fondamental vivant et sensé sous l'apparence de désolation minérale —, si le Visage l'accompagne toujours, le Sage n'a ainsi rien de commun avec un névrosé toujours accompagné du grand lapin en peluche de son enfance.

Echantillons de « montages à l'univers ».

Entre la mauvaise foi manœuvrière des « jeux » analogues aux jeux avec les hommes, et l'intimité difficile — en dehors d'un mysticisme, dont les Gnostiques ne veulent pas, qui effacerait le monde, l'anéantirait comme une illusion entre Dieu et nous, et qui ferait du sentiment « océanique » non une limite rarement atteinte, mais un état permanent, destructeur de toute forme plus sûrement que le pire nihilisme —, reste donc à chercher la voie moyenne des bons montages et des bonnes attitudes.

Je sais que les Gnostiques ont caressé un moment le projet d'une sorte de Répertoire, analogue à un traité pour la cueillette des champignons. Répertoire non scientifique, mais pratique, avec les indications de : « comestible », « délicieux », « indigeste », « dangereux », « mortel ». Il est dommage qu'ils aient renoncé à ce projet. Mais rien ne nous empêche de le reprendre, en esquisse. Il est très caractéristique de leur sagesse, toute pratique, à base d'expérience psychologique et historique. Ce Répertoire ne peut être savant. Ce qui importe au récolteur de champignons, ce n'est pas la systématique des genres et des espèces (car dans la même espèce peuvent voisiner les délicieux et les vénéneux, comme les amanites phalloïdes et les amanites comestibles), mais une bonne identification. Il ne peut être savant pour cette autre raison encore que des « montages » très anciens, comme les attitudes stoïques, épicuriennes, bouddhiques, sont toujours vivants et utilisables, à côté des montages plus récemment inventés et des montages inventables. Que l'on nous pardonne le désordre de notre énumération. C'est ce désordre même qui donnera l'idée la plus juste de la sagesse gnos-

tique, empirique, et sélective avec tâtonnements. Si l'homme occidental était encore dans une culture traditionaliste, adaptée au cours d'une longue histoire tranquille, les montages seraient « ordonnés » dans tous les sens du mot. Il n'y aurait pas de problèmes théoriques ou pratiques. Mais nous n'en sommes plus là, et c'est pourquoi le Gnostique doit être pareil à Edison essayant des centaines de matériaux capables de servir d'accumulateurs d'électricité, et non à Newton ou même à Ptolémée, mettant en ordre l'astronomie de position de ses prédécesseurs.

Les montages traditionnels et la paléontologie sociale.

Il est bien clair que tout ce qui est conforme à une longue tradition est « bon montage », presque par définition, et que tout montage traditionnel doit être réputé digne d'une considération attentive. Le bien équilibré sort, par définition, de l'« état reposé » des choses et des conduites : la famille, les mœurs, les procédés artisanaux, les travaux et les fêtes habituels.

Les montages traditionnels sont aujourd'hui de la paléontologie sociale. Mais ils méritent toujours d'être étudiés et analysés quant à leur procédé général, car ils étaient « organiques », conformes d'avance à ce que demande la sagesse gnostique. Ils reposaient sur une forte structuration du monde, du temps et de l'espace, sur des « lectures » à base d'artifices, mais très efficaces pour structurer, par induction, la psyché. On doit en retenir quelque chose a contrario. Il y a danger pour l'équilibre mental dans tout ce qui est désorganisant, destructurant : les études théoriques universitaires interminables; les voyages industrialisés, aussi néfastes que les pèlerinages traditionnels étaient bénéfiques; l'oisiveté, les trop longues vacances, alors que les vacances rares et régulières aident au contraire à la structuration du temps; les fêtes trop continues et permanentes (idéal stupide de certains culturalistes), alors que les fêtes rares et régulières sont bénéfiques comme des pèlerinages temporels.

On sait que le « montage », luthérien, de la sanctification du travail a fait la grandeur de l'Allemagne, comme la sanctification calviniste de la réussite commerciale et industrielle a fait la grandeur du capitalisme libéral, comme le raffinement religieux dans la recherche de l'habileté technique par conformité au Tao a fait la grandeur de la Chine classique, quand il se combinait,

tout en s'y opposant, avec le respect confucéen des rites et la minutieuse structuration du temps ainsi que de l'espace.

Accepter la fonction sociale.

Comme beaucoup de travaux et de fonctions dans l'économie contemporaine, socialisée ou non, sont irrémédiablement fastidieux, il vaut mieux les voir franchement comme corvée nécessaire, à laquelle on s'asservit de bon gré pour être libre par ailleurs.

Un degré plus haut, et l'on est dans la haute sagesse du stoïcien, acceptant de jouer n'importe quel rôle parce qu'il peut librement jouer à le jouer aussi bien que possible.

Cependant, il peut exister aussi un antagonisme entre les « montages » et les rôles sociaux. Accepter de bien jouer n'importe quel rôle, c'est mépriser le rôle. Et ce mépris peut aller jusqu'au mépris anarchiste : « Et si je refusais d'être un acteur, bon ou mauvais ? » « Si je sortais de tout ce fonctionnel social pour entrer dans la liberté absolue ? »

La distinction est toujours délicate entre une attitude « religieuse » et une attitude anarchiste. Tout « montage à l'univers », quel qu'il soit, comporte nécessairement un certain détachement social, qu'il importe de modérer.

Les montages-révoltes.

Hargneux, contestataires, revendicateurs, révoltés, négatifs, ils sont tous mauvais, mais bien plus mauvais s'ils sont contre l'univers et la vie que s'ils sont contre les hommes et la société. La révolte contre la société est le plus souvent puérile, à base de pseudo-moralisme, d'envie dissimulée, d'inintelligence, d'inconscience paranoïaque, ou à base d'ambitions qui sont, elles, très positives.

« Montrer les dents ».

Il peut être bon de « montrer les dents » pour se défendre, ou d'avoir un bouclier, si la société a cessé d'être à prédominance

de bonne volonté ou d'utilitarisme intelligent, et si elle est redevenue une jungle. Mais le mieux, dans une société ainsi dégénérée, est le mépris ironique, sans amertume, et le retrait. Avec, mythiquement, le souhait d'invisibilité et, pratiquement, la volonté de réduire au minimum les contacts avec les hommes, en ménageant leur amour-propre, griffu comme les pattes d'un fauve. Le combat zoroastrien pour le Bien contre le Mal n'est louable que lorsque le Bien est déjà, ou encore, majoritaire. Sinon, c'est une duperie, une croisade désespérée et désespérante, où l'on use vainement son esprit et sa vie.

Les Gnostiques, en rupture avec une longue tradition américaine, se veulent « dépolitisés », ou plutôt « déprosélytisés », et ne luttent pour aucune cause humaine.

Les révoltes sataniques ou byroniennes contre Dieu, contre le destin, contre l'univers sont totalement puériles. Le « jeu de la dérélition » des anciens Gnostiques, repris par les existentialistes, le jeu du « Maudit », de « Caïn », du pacte avec le Diable, sont dignes de Bedlam (ou de Charenton).

Il faut que Dieu m'écoute.

Le « Il faut que Dieu m'écoute » de Job, de Prométhée, est un montage un peu différent. Il ressemble plutôt au « jeu » d'Eric Berne¹ dans lequel le client d'une agence exige le droit d'élever des réclamations, non pour être satisfait, mais pour être écouté par les autorités responsables. Les autorités, dans ce cas, ne doivent pas chercher à tenir compte des réclamations; elles ne doivent pas non plus accuser le plaignant d'être trop exigeant. Elles doivent se borner à l'écouter patiemment, en donnant des signes d'intérêt. Le plaignant n'en demande pas davantage. Il veut revendiquer, non obtenir (ce qui souvent l'embarrasserait).

C'est le cas des jeunes dans la société, qui ne savent ce qu'ils veulent, sauf qu'ils veulent « dire leur fait » aux adultes.

Ce montage peut être bon si, en formulant sa plainte à Dieu, le plaignant se rend par suite conscient de sa puérité, et accède

1. ERIC BERNE, *op. cit.*, p. 148.

ainsi, comme Job, à une conscience plus profonde, et vraiment gnostique, de l'univers.

« Le retour éternel ».

Le mythe-montage du Retour éternel de Nietzsche est assez proche, mais différent. Il a le caractère d'un défi, mais d'un défi à soi-même plutôt qu'à Dieu : « Dieu est mort. Je reste seul dans l'univers comme conscience lucide. Puis-je jouer le rôle de Dieu, remplacer Dieu — c'est-à-dire supporter l'éternité sous la forme du Retour éternel d'une existence — dominant le temps, devenue cyclique ? Oui, si j'accepte et supporte le retour éternel de *mon* existence. »

Les montages-bravades.

Beaucoup d'attitudes de révolte contre Dieu (ou l'univers) sont des bravades du « voleur qui désire être pris », comme au jeu enfantin du Gendarme et du Voleur. Le voleur-qui-veut-être-pris, à la différence du calculateur, laisse des traces, il « souille », il injurie, il « prévient ». En politique, de même, il y a deux types de révolutionnaires et d'ennemis de la société. À côté des calculateurs, il y a les hurleurs qui s'affichent, se costument, souillent, défient, insultent.

Devant l'univers, les épicuriens égoïstes — à ne pas confondre avec les utilitaristes bienfaisants — sont des voleurs calculateurs, s'ils dissimulent leur égoïsme. Tandis que les athées bravaches désirent être pris — bien entendu pour être sauvés finalement, et préférés même aux gens pieux. En existe-t-il au temps du « Dieu est mort » ? Certainement, et ils attendent une sorte de prix Nobel cosmique, une prison-panthéon ou un martyre-apothéose.

L'attente du miracle.

Très proche du montage précédent, malgré les apparences, est l'attente du miracle. Byron, Poe, Melville, Baudelaire, Rimbaud ont vécu à la fois dans la bravade et dans l'attente du miracle. Mais l'attente du miracle, dans un sens plus précis,

demande une foi, ou naïve comme la foi du charbonnier, ou juvénile.

Kierkegaard en est le type bien connu. Malgré toutes ses roueries philosophiques, il prenait l'histoire d'Abraham et d'Isaac au sérieux. Il attendait que Dieu lui rende miraculeusement Régine, sa fiancée perdue, et il estimait que ce miracle lui était dû. Beaucoup de jeunes hippies et de jeunes gauchistes, en Europe et en Amérique, vivent dans l'attente du miracle politique et culturel, et de l'Homme Nouveau. Le court-circuit de la clochardisation et de la drogue n'a de sens que par l'attente du miracle, de la Parousie sociale et cosmique.

Ce « montage » était très répandu socialement autrefois, et il est répandu aujourd'hui chez les primitifs, comme chez les premiers chrétiens, les croisés pauvres, les fanatiques de l'Apocalypse à la fin du Moyen Age.

Le « Clochard de Dieu ».

Nous avons déjà signalé la parenté du jeu de l'Epave, effondré dans sa poubelle, avec le jeu de l'Alcoolique. Le jeu de l'Epave, du Clochard de Dieu, a l'avantage de transformer l'univers en un père, sévère mais indulgent, qui s'attendrit et intervient. Une ligue antialcoolique ou antidrogue cosmique doit accueillir le malheureux, en qui elle devine un saint. Le Clochard de Dieu s'adresse à une cantonade mal définie, mi-sociale, mi-cosmique : « Considérez et voyez... s'il y a au monde un plus grand pécheur, qui ne demande qu'à être le plus grand saint. » Il se présente comme le rebut, le déchet, mais aussi comme le « déviant », le *contrary one* du cosmos, qu'il suppose vivement intéressé.

« Tu ne me chercherais pas si tu n'étais sûr de ne pas me trouver. »

Les religions établies montent généralement des stations-service de ravitaillement et de regonflage spirituel. Mais il est bien entendu que le client ne veut aucun résultat définitif. Le regonfle religieux donne des conseils, mais ne s'attend pas qu'ils soient suivis. Le client n'est pas du tout censé faire un

effort pour être capable de se passer, à l'avenir, de la station-service. Dans la confession catholique, il est sous-entendu que le fidèle viendra indéfiniment se reconfronter. S'il ne vient plus, on ne conclut pas qu'il a cessé de pécher, mais qu'il abandonne la pratique religieuse.

Ici encore, ce montage de « regonflage indéfini » ressemble à un « jeu » avec des hommes ou des institutions ¹. L'assistante sociale employée par une agence pour faire trouver du travail aux indigents ne doit pas être trop efficace. Le chômeur, de son côté, cherche du travail, mais comme le héros du *Colosse de Maroussi* de Henry Miller, sans la moindre intention d'en trouver : « Si désespéré que je me fusse cru, je ne m'étais pas même donné la peine de parcourir les colonnes des offres d'emploi. »

Cette attitude est très fréquente en face de l'univers. Les agnostiques sont souvent des chômeurs religieux, qui font semblant de chercher et qui se rassurent par l'idée qu'il n'y a pas de solution. Cette attitude s'exprime par la valorisation du mystère de l'Inconnaissable, non comme réserve positive à conquérir par l'invention d'engins psychologiques, mais comme océan pour lequel, Dieu merci, nous n'avons ni barque ni voile. Les vieux sages sont consultés pour la forme. Le consultant sous-entend qu'ils ne sont pas plus sages que lui et qu'il n'a pas à « chercher du travail », métaphysique ou religieux.

Les humanistes difficiles.

Les humanistes difficiles adoptent souvent une attitude semblable. Les Diogènes cherchent un homme, bien assurés de ne pas le trouver. S'il existe, dans certaines cultures réussies, de beaux types d'humanité : le beau et bon Grec, le chevalier sans peur ni reproche, l'honnête homme, le gentleman — les Diogènes, loin de s'émerveiller, se hâtent de le siffler, de le couvrir d'injures et de le traiter d'hypocrite, de pharisien. Marx met dans le même sac le beau et bon Grec et l'entrepreneur capitaliste, supposé toujours parasite. Tout homme honorable est un « salaud », ou un *pig*.

¹. Cf. Eric Berne, *op. cit.* p. 160.

Les nations qui semblent réussir un commencement de conciliation entre l'homme et Dieu, entre la prospérité matérielle et la santé spirituelle sont les plus insultées. Les peuples et les gens heureux sont présentés comme hantés par le suicide, ou alors la satisfaction béate est réputée d'avance une satisfaction bête. Si vous êtes heureux, c'est que vous êtes un imbécile conformiste.

Goethe, jeune, commence son *Faust* ou son *Wilhelm Meister*, en décidant d'avance que le jeu consiste à ne pas réussir. Si Faust croit qu'il est sur le point de réussir, il est entendu qu'il échoue. On sait que Goethe, plus tard, a changé d'attitude et a cru aux « bons montages », positifs, au saint-simonisme, au travail productif, sans magie ou sans théâtre, à l'aristocratie par cooptation. La « Société de La Tour », avec le curieux personnage de Makarie, qui éprouve dans sa sensibilité l'état du cosmos, dirige avec sagesse et secret l'éducation des néophytes de bonne volonté, décidés à respecter ce qui est respectable, dans l'homme et au-dessus de l'homme.

Le Soupçonneur universel.

C'est le pire de tous les montages et c'est une invention récente. Il détruit d'avance, comme truquage d'une fausse conscience, tout ce qui est attitude positive. Il se moque de tout effort « constructif », parce que le *Reader's Digest* a vanté abusivement, autrefois, tout ce qui est constructif.

Cet antimontage, qui est bien pourtant un montage, consiste à mettre en place, d'avance, dans le bâti de l'architecture psychique, une machine infernale, un engin réducteur et destructeur.

La volonté de n'être pas dupe (des autres) n'est pas condamnable, il s'en faut. C'est même stricte prudence, encore que les instincts de défense aient quelque chose de dangereusement mécanique dans leur fonctionnement. Mais ici, il y a volonté, ou manie, suggérée par les mystificateurs de la contre-mystification, de n'être jamais dupe de soi-même, des mouvements positifs spontanés de sa conscience, que l'on doit soupçonner automatiquement de n'être que des reliquats de vieilles suggestions infantiles et de crédulité résiduelle envers les parents, le milieu social, la première éducation religieuse ou patriotique. Le

malheureux ainsi muni de l'engin destructeur interne, de la machine infernale psychologique, est perdu : tout conseil positif, toute tentative d'éducation est immédiatement neutralisée comme « tentative de tromperie ». S'il a sincèrement envie de se mettre à l'œuvre, au travail, ou de s'abstenir d'un plaisir dont il n'a pas réellement envie, il entend la voix intérieure du Soupçonneur universel qui l'arrête : « Tu vas être dupe ! » et qui le condamne à la vie du paresseux écoeuré ou du révolté amer. La politisation soupçonneuse de la vie psychologique est aussi mortelle que la politisation universelle de la vie sociale.

Délivré du père familial comme sur-moi, il est devenu l'esclave du Démystificateur démagogue, injecté en lui comme un virus, et qui se substitue à ses propres gènes, héréditaires et traditionnels, organisateurs de son organisme psychique.

Les Soupçonneurs, quand ils ne mènent pas à la clochardisation affalée, ne font souvent que préparer, par leur travail destructeur, le triomphe des idéologues simplistes. Le passage de la défiance universelle à la crédulité naïve, de la répudiation de toutes les idées à l'engagement irraisonné dans une idéologie, est quasi automatique, car l'une est l'envers de l'autre. Par instinct de conservation, le « défiant » contaminé s'accroche au dogme simpliste apporté par le virus contaminateur. Il ne croit plus à rien qu'au psychanalyste à la mode, au marxiste, au marcusiste, au philosophe prétentieux et demi-fou, enragé contre le « mode de vie américain », à l'ethnologue névrotique, malade lui-même, étranger ou devenu étranger à sa culture, et haïssant la santé des autres, à l'artiste raté, mais habile à persuader que toute œuvre réussie ou plaisante doit au plus vite être méprisée et ridiculisée. Le snobisme de la défiance passe de lui-même au snobisme gobeur.

Le soupçon politico-social est aisément transposable en soupçon « universel », c'est-à-dire en démystification de l'univers et de l'existence. Toute attitude religieuse positive peut être présentée comme une simple « projection » d'une attitude sociale. Tout aristocratisme philosophique peut être soupçonné d'être le déguisement intéressé d'une aristocratie sociale, d'être un « montage » politique (cette fois au sens d'escroquerie) travesti en montage gnostique.

On ne voit pas en quoi un aristocrate de la santé, ou de

l'esprit, ou de la réussite sociale, serait plus mal placé qu'un clochard, un sous-développé, un malade, pour avoir une attitude religieuse valable.

Les distorsions de perspectives sont en principe inévitables dans n'importe quelle situation, élevée ou basse. Historiquement, les attitudes religieuses sont en effet dépendantes des attitudes sociales. Chaque classe, chaque profession, chaque spécialité, colore spécialement sa vision du cosmos. Ce n'est pas seulement l'homme en général qui fait Dieu à son image, c'est chaque fonction sociale. Le clan des soupçonneurs est précisément dans ce cas. Il se veut au-dessus du vulgaire qui accepte la vie. Et c'est cette prétention sociale qui commande la prétention intellectuelle, et qui la gonfle.

Mais les soupçonneurs méconnaissent que l'histoire humaine a été faite aussi par la dépendance inverse. Ceux qui adoptent volontairement une attitude positive envers le cosmos constituent ensuite une aristocratie humaine et sociale. Le brahmanisme, le confucianisme, le zoroastrisme, le stoïcisme ont constitué, ont fait, littéralement, une aristocratie humaine, puis sociale — de même qu'à un degré au-dessous les idéologies politiques font les nouvelles « élites » politiques qui s'emparent du pouvoir — au moment où des idéologies-poisons intoxiquent les anciennes élites, démissionnaires.

Nietzsche a eu la même ambition religieuse positive. Il n'est pas le Destructeur ou le Soupçonneur universel que l'on prétend en faire, contre ses affirmations les plus claires. Ses défiances et ses soupçons portent plus souvent sur les négateurs, que sur les créateurs. Seulement, il s'y est mal pris, du haut de son perchoir alpestre. On ne peut plus aujourd'hui parler aux hommes en prophète, en prêcheur, apportant un nouvel évangile, dans la nuée d'un orage de montagne.

Le mouvement gnostique est justement une tentative pour constituer, par cooptation silencieuse et discrète, une aristocratie philosophique, et secondairement sociale.

Les libérateurs des instincts.

Les soupçonneurs de tout montage positif, de toute norme traditionnelle, ne peuvent échapper à l'obligation d'une contre-

partie positive. Ils la trouvent soit dans la liberté pure de l'existence, qui n'est déclarée authentique que si elle est nue et vide, soit dans la libération des instincts, dans la « décolonisation psychique » de tous les « aliénés » : aliénés proprement dits, qu'ils font sortir de leur asile psychiatrique; travailleurs, enfants et femmes, qu'ils font sortir du « déformatorium » familial.

Rejeter de telles sottises est la première tâche des Gnostiques. Inutile d'y revenir. Les Gnostiques rappellent en même temps que les instincts biologiques (affirmation de soi, libido, etc.), ne sont pas des forces amorphes, mais qu'ils sont significatifs et organisateurs, qu'ils se canalisent eux-mêmes et se limitent, qu'ils passent d'eux-mêmes de l'ébauche thématique à la forme structurée, aussi bien dans l'organisme psychique que dans l'organisme biologique. « Libérer les instincts » peut donc avoir un sens positif, si l'on entend qu'il ne faut pas contrarier les passages spontanés de l'ébauche à la forme ou les balances naturelles qui limitent un instinct par un instinct antagoniste. La sympathie spontanée balance l'instinct de défense. La pudeur spontanée (présociale) est tout aussi instinctive que la libido puisqu'elle se manifeste dans toutes les cultures. L'instinct d'ordre, de vénération, de ritualisme, ou, comme dit V. Pareto en son jargon, la « persistance des agrégats », est aussi un instinct puissant et universel. Ce sont les instincts qui animent, de leur « grammaire formative », les disciplines traditionnelles. Mais les libérateurs d'instincts ne savent pas, apparemment, ce qu'est un instinct, pas plus que les existentialistes ne savent ce qu'est l'existence, c'est-à-dire l'incarnation laborieuse, en ligne temporelle individualisée et continue, de sens « participés ».

Les vénérateurs des fous.

Les fous enseignent bien une certaine sagesse : ils font voir, en exemple grossissant, les procédés universels de la vie pour opérer des montages à base de tabous, de rites, de croyances et d'attitudes symboliques. Exactement comme l'étude des monstruosité organiques, des dédoublements anormaux, des mauvaises harmonisations d'ébauches embryonnaires, est précieuse pour éclairer les embryologistes.

Mais il serait ridicule de considérer un monstre double, ou un microcéphale, comme aussi normal qu'un normal, sous le prétexte que l'idée de normalité n'est pas scientifique (selon les préjugés positivistes). Plus ridicule encore de considérer les monstres comme ayant fait preuve de plus de créativité que les normaux, et comme dignes d'être des guides pour une nouvelle direction de l'évolution. L'évolution biologique est faite par des montages ou des comportements nouveaux et héroïques chez les normaux (consolidés éventuellement par des mutations). Elle n'est pas, comme on l'a dit, une « tératologie féconde ».

De même pour l'évolution des cultures. La vénération des fous est, il est vrai, fréquente dans les cultures primitives. La folie y apparaît comme une manifestation divine, une théophanie. Dans les cultures avancées, en tous les domaines où la raison et le calcul sont impuissants, comme pour la décision de souveraineté légitime, les grands choix politiques, la guerre ou la paix, les jeux capricieux de l'histoire-événement, les hommes sont tentés de s'en remettre au hasard déifié, au hasard de l'hérédité ou de la découverte du nouveau Dalaï Lama, au hasard des présages, aux entrailles des victimes — ou aux fous et aux prophètes —, pour sortir d'embarras et d'indécision, en vertu du principe raisonnable que n'importe quelle forme vaut mieux que l'absence de toute forme. Non sans risquer aussi des catastrophes.

Mais l'histoire-culture n'a pas de raison d'être considérée de la même manière. Il y a des hasards dans l'invention, donc une certaine bizarrerie dans l'apparence de la nouveauté. Mais il est déplorable de surestimer d'office tout artiste, par exemple, qui manifeste une anomalie crue, non surmontée, et de refuser tout génie à ce qui est sain. Les bonnes époques de la culture ont été le triomphe des normaux sur les excentriques, sur les buveurs, sur les poètes de tavernes ou de fumeries d'opium. Les décadences commencent lorsque les sages imitent les fous et s'efforcent de passer pour fous.

En France, on connaît la filière de Rimbaud à Lautréamont, Jarry, Charles Cros, Antonin Artaud. L'Amérique, au temps de sa santé, avait fait avec raison la vie dure à Edgar Poe. L'Amérique (universitaire) d'aujourd'hui tend à suivre la filière française, avec cette nuance que les artistes délirent et gesticulent

dans une sorte d'asile d'aliénés, encore séparé, par des murs invisibles, de la masse encore saine. Mais ils ne demandent qu'à s'échapper pour régner. De plus, ils gardent, de l'esprit américain, un certain sens pratique, qui, d'une part, les rend plus dangereux, parce que plus efficaces, mais qui, d'autre part, corrige quelque peu leur folie.

Les Gnostiques détestent les adorateurs des produits bruts de l'inconscient, les surréalistes, les intoxiqués physiques ou psychiques de toute espèce. La croyance aux fous, comme la croyance aux démons, est une forme de polythéisme. La Nouvelle Gnose est profondément monothéiste.

Suivre la bonne technique.

Avec la « volonté de technique », on se rapproche de la région des bons montages, aussi bien avec l'univers qu'avec les hommes. La volonté de bonne technique a ceci de précieux qu'elle échappe au double écueil de l'extra-punitivité (« C'est la faute de l'autre... de la société... du monde... du destin ») et de l'intropunitivité (« C'est ma faute... Je suis un raté », etc.). Dans le dialogue quasi permanent que l'ego poursuit avec lui-même, le plus « je » des deux ego en dialogue joue le rôle d'une sorte de Dieu, témoin humoristique. Le « je » témoin se dit, ou dit au « je » naïf qu'il observe : « Tu t'y es mal pris, mais tu pourras t'y prendre mieux. »

Dans l'histoire biologique, tous les progrès importants ont été l'œuvre de montages de bonne technique. *Deus sive Natura* est visiblement amateur de technique plutôt que de moralité ou de justice.

Il est sans aucune pitié pour les mauvais techniciens. Les normes règnent dans tous les domaines, contrairement aux croyances naïves des idéalistes de la liberté, de la foi, de la créativité arbitraire. Et ces normes sont techniques, non morales. En matière économique, sociale, démographique, politique, tous les succès sont techniques. Seulement, l'emploi des bonnes techniques n'est pas toujours dû à une volonté consciente préalable de technique, mais souvent, au contraire, à des croyances mythologiques qui ne visent pas du tout la réussite technique.

Un avantage psychologique immédiat de la volonté consciente de bonne technique, comme montage, est qu'elle est une attitude adulte, et non « enfant » ou « parent ». Celui qui veut s'aider lui-même, qui se dit « Je me conseillerai », qui, en cas de brume sur les événements, pratique le *Wait and see*, qui a confiance en lui parce qu'il veut travailler, non jouer, apprend à respecter l'univers tout en se respectant lui-même, sans se prendre au sérieux — ou seulement dans la mesure où il travaille sérieusement. Il ne fait pas l'enfant avec des sauveurs divers, religieux ou idéologiques. Et il ne joue pas davantage au parent ou au guide pour les autres. Il se met en face d'un Dieu adulte, avec lequel il n'a pas souvent d'intimité mystique, mais dont il essaie de suivre les méthodes, et avec lequel il essaie de s'accorder : « Suivre la Voie, le Tao. Vivre « en harmonie », etc.

L'erreur de l'Orient — ou plutôt des orientalisants — a toujours été de chercher une intimité pure, et en court-circuit, avec l'univers. L'intimité (au sens d'Eric Berne) vaut beaucoup, au-delà des jeux de mauvaise foi et même des montages — et même des techniques. Mais elle ne peut qu'envelopper ces montages, ces techniques, et les formes constituées, ou venir les transfigurer, comme la grâce naît d'un métier bien maîtrisé. L'intimité pure est toujours aussi insoutenable entre le « Je » et l'univers qu'entre deux amants qui voudraient, en jeunes imbéciles, « vivre leur amour » sans technique familiale ou sociale, sans activité professionnelle, en voyage de noces perpétuel.

Bien entendu, beaucoup de variétés des « montages techniques » sont de valeur douteuse.

Le « technologue pédant ».

C'est l'équivalent, philosophique ou religieux, du technocrate, qui a sévi particulièrement aux U.S.A. dans les années 1950, et qui naïvement pensait : « Nous sommes enfin sortis de la préhistoire. Techniquement nous pouvons tout. Nous pouvons choisir tout : puissance, grande société, assurance universelle, culture, disparition totale de la maladie, de la vieillesse, éducation universelle, conquête de l'espace, maîtrise de l'évolution biologique. » Les crises morales terrifiantes des années 1960 — qui

ont favorisé la naissance du Nouveau Gnosticisme — ont fait paraître tellement risibles de pareilles prétentions, qu'il faut plutôt éviter d'aller trop loin dans la réaction et garder le sens de la valeur de la bonne technique.

Le pharisien.

Il y a beaucoup à dire en faveur du pharisien, si l'on entend par là l'homme qui a de la tenue, sociale et religieuse, la volonté de garder la façade et le décorum, qui manifeste la confiance qu'il a en lui et en son système de vie malgré les temps difficiles, qui ne se laisse pas désarçonner, qui écarte les soupçonneurs, et les méprise, et qui a le sens de constituer une aristocratie humaine autant que sociale. Il se donne de la peine. Il est à lui-même, comme les pionniers américains des XVII^e et XVIII^e siècles, son armée, sa police, son corps du génie technique. Il croit à Dieu et à son droit. Toute aristocratie s'est ainsi constituée par une balance de travail, de sacrifices et de privilèges légitimes, conquis de haute lutte.

Le pharisaïsme a du bon contre les analyses intempérantes qui décomposent tous les postulats de conduite, qui découronnent toutes les vertus, en les réduisant à de la chance, et qui innocentent tous les crimes en expliquant le crime par les circonstances psychologiques ou sociales. « Je ne veux pas le savoir » est souvent un arrêt nécessaire de la décomposition.

L'abus ne commence qu'avec le ritualisme, la vanité, le vidage de l'effort interne derrière la façade, avec les « Voyez comme j'ai réussi », « Voyez ma bonne santé, mes succès, ma famille prospère ». Le pharisien, alors, dans son dialogue avec lui-même, attribue à son mérite technique ce qui est dû à la chance, à son état de prébendé social ou de favorisé biologique. Il ne remercie Dieu que pour mieux s'admirer lui-même.

Aujourd'hui d'ailleurs, le pharisaïsme des révolutionnaires-qui-s'admirent-eux-mêmes est beaucoup plus répandu que le pharisaïsme des conservateurs.

La technique parfaite et les « voies royales ».

« Je leur montrerai ce que je sais faire », dans la société humaine, équivaut souvent à « J'aurai ma revanche ». Le petit employé, en maîtrisant parfaitement la technique du football devient plus célèbre et plus honoré que son patron. En fait, il cherche surtout à s'estimer lui-même « devant l'univers ». Maîtriser une technique a une valeur religieuse. C'est une revanche sur la nullité hargneuse. Les Orphées humains, les bons joueurs de lyre, n'appriivoisent pas les fauves, mais ils s'appriivoisent eux-mêmes. Les bonnes techniques sociales, la science confucéenne des usages et des rites sociaux, et surtout le respect des normes de réussite sociale sont encore plus louables parce qu'ils sont plus difficiles que la maîtrise des techniques sportives ou artistiques.

L'attitude : « Je suis au-dessus de la technique », « Je suis dans la Voie royale », est le plus souvent une pure tricherie. Découragé devant la montagne à gravir d'un long apprentissage, le jeune étudiant, ou le jeune artiste, coupe court en décidant qu'il est au-dessus des techniques. S'il ne cherche pas le génie et la révélation instantanée dans la drogue, il utilise le truc de la « révolution radicale culturelle », en reprenant tout à la racine et en méprisant toutes les règles. Il s'estime alors à égalité avec les vieux habiles.

Les « montages taoïstes » oscillent entre le rêve d'une « technique parfaite », qui permettrait des miracles artisanaux dans le métier, l'art, ou la conduite des hommes, et le rêve d'une « technique sans technique », remontant à la racine même du Tao, à la norme des normes qui dispense des normes.

Le bouddhisme Zen démonte tous les montages, en se moquant des moyens symboliques ordinaires de fixer les sens animateurs des conduites humaines, et en exprimant sa propre perfection par des gestes absurdes qui veulent aller au-delà du sens.

Il est ainsi l'antipode de toute Gnose. Mais aussi il peut passer, à la rigueur, pour un complément de toute Gnose, puisque — les Gnostiques le reconnaissent — la conscience humaine ne peut jamais participer qu'imparfaitement à la Conscience cosmique, et doit donc symboliser aussi cette imperfection. Le geste absurde reprend un sens, s'il est modeste, et non « perfectionniste ».

Le taoïste modeste.

Les prodiges de virtuosité technique ont aisément un aspect démoniaque. Les Gnostiques prônent plutôt le montage qu'ils appellent " le taoïste modeste " : « Je m'efforce d'atteindre à une technique passable », « Je me contenterai d'atteindre le voisinage de la marque, et ce sera déjà très bien, car je ne suis qu'un homme ».

Le « stoïcien modeste » dit : « Je garderai à peu près mon calme. » L' « épïcureen modeste » : « Je cultiverai l'art difficile de savoir ce qui me donne vraiment du plaisir. » Le « mystique modeste » : « Atman n'est pas tout à fait Brahman; « je » ne suis pas « Dieu », mais je « participe » modestement. » Un des Gnostiques américains a même écrit à ce propos des « Conseils d'imperfection ».

Vivre au-dessous de ses moyens.

En un sens, tout montage étant un commencement de création organique consiste à vivre *au-dessus* de ses moyens. C'est une anticipation osée, sur des moyens encore imparfaits, c'est un emprunt non remboursable, c'est une pétition de principe. Toute l'évolution biologique s'est faite de cette manière : l'archéoptéryx n'avait pas de quoi bien voler, les préhommes marchaient et communiquaient difficilement. L'esprit a toujours commandé à une matière rebelle et insuffisante. Il a toujours côtoyé le déficit.

Les Gnostiques constatent que, dans la civilisation contemporaine, il s'est produit momentanément et artificiellement une surabondance de moyens techniques, qui encombre et surtout qui entraîne. Mais nous ne sommes pas voués à tout employer. Dans le monde physique, a remarqué un physicien gnostique, règne le principe « de la tyrannie absolue » : « Tout ce qui est permis est obligatoire. » (Si un certain « saut quantique » est permis, on peut être sûr qu'il est réalisé.) Les hommes ont tendance aussi à « réaliser tout ce qui est permis ». On peut voler plus vite que le son ? Donc, fabriquons des avions supersoniques, etc. Mais, à la différence des êtres du monde physique, les hommes peuvent aussi — les ascètes le prouvent — échapper

au « principe de la tyrannie absolue », par des « montages d'abstention ».

Autant il serait absurde de « casser » la technique, comme le veulent les extrémistes de la contre-civilisation, autant il est raisonnable de vivre un peu au-dessous de ses moyens.

En vertu de ce principe, beaucoup de Gnostiques renoncent non au confort, mais au luxe inutile, non seulement d'objets matériels, mais d'informations mal digérables. Ils renoncent aux résidences secondaires, aux croisières, à la télévision, au cinéma, restreignent leurs achats de livres, de magazines, de disques, d'équipements sportifs. Ils refusent même de s'intéresser à l'ethnographie, et ils en arrivent parfois à une certaine horreur de l'imprimé, au culte de la corbeille à papier, et à la répudiation de la culture-des-gens-cultivés. Ils boycottent, cela va sans dire, les films, pièces, ouvrages pornographiques, sadiques, ou démagogiques.

Mais il faut ajouter que d'autres Gnostiques n'approuvent pas toutes ces restrictions et contestent qu'il y ait réellement surabondance des moyens techniques, et même des productions industrielles. Ils admettent que les hommes, après tout, savent ce qu'ils veulent mieux que les *high brows*, ou les *head eggs*, qui veulent imposer aux autres leurs propres goûts.

Pas d'expériences en catastrophes.

Il y a ceci de légitime dans la mode des transgressions, des antivaleurs, des rejets de toutes les règles, baptisées tabous, que le vrai domaine d'une loi naturelle ne peut être senti, cerné, que par de petits commencements de transgression. Un régulateur ne peut fonctionner qu'en « percevant » de petits commencements d'irrégularité. Un équilibriste, ou même un simple marcheur, serre au plus près la chute possible, et même utilise de petits commencements de chute en petits emprunts d'énergie.

Mais une transgression technique n'est admissible que si elle fait partie d'un effort organique. La bonne transgression est une anticipation d'équilibriste, rattrapable. La transgression universelle, par principe, en tous domaines, sans mesure, radicale,

irréversible, est stupidité pure. Ce n'est pas tâter intelligemment la pesanteur que de se jeter du haut d'un sixième étage.

Les Gnostiques sont souvent aussi « radicaux » (au sens anglais du mot) que les hippies dans leurs spéculations. Mais ils ne sont pas fous. Ils ne se jettent pas par les fenêtres et ne s'écrasent pas sur les trottoirs.

Le Socrate des Nouveaux Gnostiques : Samuel Butler.

Depuis la fusion des « Amis de Samuel Butler » et du Mouvement, beaucoup de Gnostiques considèrent Samuel Butler comme leur Socrate. Tous manifestent pour lui la plus grande admiration et tous trouvent des raisons particulières de l'admirer. Les physiciens découvrent qu'il est un des très rares anticipateurs de la mécanique ondulatoire, et même de la mécanique « matricielle » (dans *Unconscious Memory*). Les biologistes approuvent ses critiques de la sélection darwinienne mécanique, et son mnémisme (*Life and Habit, Evolution Old and New*). Les sociologues le considèrent comme ayant donné une version meilleure que celle de Marx, du matérialisme, ou plutôt de la technologie historique, dans *Erewhon*, et aussi comme ayant prévu en quoi consisterait la crise actuelle des Eglises établies.

Les sept péchés capitaux.

Mais, naturellement, c'est surtout Butler moraliste qui est le nouveau Socrate — et même le nouveau Moïse. Les Gnostiques ont adopté la nouvelle liste butlérienne des sept péchés capitaux — ou des « péchés mortels » (*deadly sins*) : « Le manque d'argent, la mauvaise santé, le mauvais caractère, la chasteté, le pédantisme (*knowing that you know things*), les parents encombrants (*family ties*), la foi en une idéologie. »

S. Butler avait mentionné, comme septième péché, la croyance en la religion chrétienne. Mais il entendait par là le dogmatisme du christianisme. Ce sont aujourd'hui, selon les Gnostiques, les idéologies politiques qui sont devenues dogmatiques et fanatiques. Samuel Butler a été le premier vrai Gnostique. Il a été un hippy intelligent, un radical conservateur, un « déviant », contre la famille victorienne, la religion établie, la culture et la science

officielles. Mais en même temps il est resté plein de respect pour la vraie religion, la vraie culture, la vraie science. Il est resté un adorateur de la Norme, incarnée par le *Good Breeding*.

Les Gnostiques américains se rappellent entre eux, souvent, « la deuxième partie du précepte de Butler » : « Un homme digne de ce nom : 1° doit avoir un idéal élevé; 2° doit mettre cet idéal résolument de côté au premier clin d'œil du sens commun. »

Transformer le cercle vicieux en « ronde des élus ».

Mais qu'est-ce que le sens commun, ainsi érigé paradoxalement en juge suprême par des savants et des sages ? Butler s'amuse à le personnifier dans la déesse Ydgrun — déguisement transparent de « Madame Grundy », la respectabilité incarnée : « En dépit de tout le tapage que les Erewhoniens font autour de leurs idoles et des prêtres qu'ils entretiennent, je n'ai jamais pu croire que la religion qu'ils professent corresponde chez eux à un sentiment bien profond. Mais ils en avaient une autre, celle de la déesse Ydgrun, qui les dirigeait dans toutes leurs actions. Elle était en réalité leur guide suprême et la boussole de leurs vies... Ceux qui criaient le plus fort qu'Ydgrun n'était pas assez élevée pour eux s'étaient à peine élevés jusqu'à la hauteur d'Ydgrun... Je rencontrais souvent une certaine classe d'hommes que j'appelais, à part moi, les « hauts ydgrunistes », et qui me semblaient avoir atteint toute la perfection dont la nature humaine est capable. C'étaient des gentlemen dans toute la force du terme. Et que n'a-t-on pas dit quand on a dit cela ? »

A adopter comme critère suprême l'approbation d'Ydgrun et, comme idéal, le gentleman, l'honnête homme, le cercle vicieux est évident. Quel est l'idéal le plus élevé ? Celui que jugent silencieusement tel les hommes les meilleurs, les plus aimables, et les plus sensés. Quels sont ces hommes ? Ceux qui suivent la loi, non écrite, qui définit l'honnête homme, le gentleman, l'homme d'un bon naturel¹. La ronde des élus s'élève sans support dans l'éther, comme le char des dieux.

1. Tel qu'est, par exemple, le *Tom Jones* de FIELDING.

L'idéal de l'honnête homme, du gentleman, est aujourd'hui dépassé ? Certes. Mais par quoi, sinon par un autre idéal de même sorte ? A quoi en appeler contre lui, sinon à un autre idéal humain du même genre, moins limité ?

Le critère n'est social qu'en apparence. Chaque société, comme chaque individu, incarne à sa manière, avec toutes sortes d'imperfections historiques, ce qui dépasse tout à fait l'histoire humaine, et qui l'oriente, loin d'en être seulement le produit. Personne n'est rigoureusement sur l'axe, fin comme un cheveu, de ce que l'on peut appeler la Volonté divine, le Tao, la Norme, au-delà du temps. Le *Good Breeding* est une expression heureusement équivoque, entre le « vital » et le « social », et qui dépasse l'un et l'autre en ce qu'elle a une valeur religieuse. Ce qui juge même les dieux ne peut être que Dieu même. Dieu est le principe même du jugement qui, en l'homme, juge les dieux.

Mais la conscience jugeante fonctionne difficilement à vide. Nous sommes incapables de définir l'idéal humain autrement que sur échantillons incarnés, que nous pouvons comparer entre eux. Et c'est pourquoi le jugement, sans que son principe soit social par nature, est d'autant plus sûr qu'il est plus largement social, de même que la mémoire, phénomène individuel, est beaucoup mieux garantie quand elle est un effort collectif, après avoir été un effort biologique de tous les individus d'une espèce ou d'une longue lignée de vivants.

Le jugement instinctif qui nous donne le critère des « bons montages » est une sorte de « mémoire de l'avenir ».

L'organogenèse spirituelle, vue du dedans, implique la participation à une conscience qui nous déborde, de même que la mémoire implique la participation de notre « je » à nos « je » passés, et au « je » de l'espèce. Le paradoxe, la contradiction apparente d'une « mémoire de l'avenir », justifie bien l'appel à un vocabulaire religieux pour l'exprimer. Le recours au « sens commun » des Gnostiques américains, loin d'être une défaite de la doctrine, en est un couronnement très subtil.

Que si le malheur des temps rend par trop minoritaire le culte d'Ydgrun et le respect de la vraie respectabilité, la sagesse consiste à tourner momentanément le dos aux sottises triomphantes et à reconstituer une petite société du sens commun, en comptant sur la sélection naturelle, éliminante des sottises.

Prenons une comparaison qui sera plus parlante pour le lecteur français, et empruntée à la mode vestimentaire. Longtemps, la mode féminine parisienne a donné le ton au monde civilisé occidental — non pas la mode, souvent laide et excentrique, lancée par les couturiers, mais la mode filtrée par le bon goût, moyen et spontané, des Parisiennes de toutes classes. Aujourd'hui, ce bon goût moyen a « éclaté ». Les « déviantes » sont presque majoritaires, qui s'affublent de défroques exotiques et pseudo-ethnographiques. Il n'y a plus guère, dans la mode, de « ligne centrale ». Il ne reste, aux femmes sensées, que d'être « déviantes des déviations », et de revenir, en minorité momentanée, à la ligne centrale du « sens commun vestimentaire ».

Vivre sans couronne.

Les Gnostiques ne veulent pas combattre contre les démons (cosmiques ou sociaux). Ils se détournent. Ils ne veulent ni la couronne du martyr ni la couronne de la victoire. Ils sont prêts à faire beaucoup de sacrifices de vie extérieure pour la « vraie vie », comme tous les primitifs l'enseignent, et ils sont tous ascètes par goût profond. Mais ils ne croient conquérir par là ni mérites ni puissance.

Les vrais féministes.

Prendre parti pour l'organique contre l'idéologique, pour les micro-édifications organiques contre les grands systèmes d'idées, c'est prendre parti pour les femmes contre les hommes. Ou mieux, c'est prendre parti pour le « féminin », dans l'humanité, contre le « masculin », pour la volonté profonde et inconsciente des femmes contre les manifestations volontaires et superficielles des hommes, contre le « virilisme ».

Le « féminisme », habituellement, désigne plutôt son contraire : le « virilisme ». Les femmes croient devoir conquérir les droits, écrits et non écrits, des hommes, adopter leurs mœurs et habitudes, leur goût du cynisme, de la grossièreté, leurs aspirations à la vie aventurière et à l'esprit désordonnant. Par pseudo-féminisme — en fait par « virilisme » —, les femmes se sont mises

à fumer, alors que le vrai féminisme aurait dû conduire les hommes à cesser de fumer. Plus conformément à l'étymologie, le « féminisme » des Gnostiques consiste, pour les hommes, à adopter le point de vue féminin sur la vie — ou, du moins, à ne pas dévaluer ou sous-évaluer le point de vue féminin, et à mettre la femme au moins aussi haut que l'homme en face de l'univers. C'est pourquoi les Gnostiques ont soin de parler de la Grande Déesse, ou de la Grande Mère, aussi bien que de Dieu.

Les Gnostiques ne croient pas du tout, nous l'avons vu, que l'« esprit féminin » soit le résultat d'un pur montage social. Cet esprit repose, pour eux, sur des « thèmes génératifs » beaucoup plus profonds, sur une sorte de compétence biologique ou « linguistique » pour des types d'attitudes et de comportements qui ont au moins autant de valeur que les types « virils » correspondants : douceur, horreur de l'obscénité, horreur de la violence dans la guerre ou la révolution, horreur de l'idéologie abstraite, de l'aventure, de l'exploit gratuit, goût pour la tradition, la religion traditionnelle, la hiérarchie sociale et le caractère quasi religieux et même ecclésiastique de l'Etat, goût aussi de la bonne éducation, de la courtoisie, du raffinement, de la vie autour d'un centre organique, asservie à ce centre et non en ligne droite, logique ou aventurière.

Une des rares idées politiques que je leur ai entendu exprimer était que les femmes devraient régenter les Eglises, puis faire, des Eglises, des parasociétés, des paragouvernements, puis constituer un pouvoir spirituel, en lutte quasi ouverte contre les grossièretés masculines, idéologiques ou autres. Les Gnostiques déplorent le pseudo-féminisme des excitées qui rivalisent dans l'extrémisme grossier avec les hommes.

Le Valorisateur du monde.

« Louer la beauté du monde », cette attitude paraît puérile. Elle revient souvent à faire l'enfant devant le monde, à jeter des fleurs sous les pas des dieux, qui les piétinent sans les voir.

Jeu amusant, s'il est superficiel. Parfois réconfortant, s'il est profondément vécu. Car en effet la nature est plus belle que la Dame idéalisée du Chevalier servant. Jeu plus positif aussi que l'attitude schopenhauerienne : la contemplation esthétique faisant sortir du bague de la volonté.

Depuis l'hymne d'Ikhnaton au disque solaire jusqu'au *Cantico del Sole* de saint François, les poètes religieux ont loué la beauté du monde, et les idéologies naturistes ou théistes adjointes ne font pas grande différence entre le Roi et le Saint : « Tu te lèves beau de l'horizon du ciel, Aton, Soleil vivant, qui vis depuis l'origine... Tu as rempli tous pays de ta beauté... Tu es sur le visage des hommes et l'on ne connaît pas tes venues... Par toi, le poussin qui est dans l'œuf parle dans la coquille... Tu lui donnes dans l'œuf le pouvoir de le briser. Il sort de l'œuf pour crier tant qu'il peut, et quand il sort, il marche sur ses pattes ».

Ou bien, du saint italien : « Sois loué, ô Dieu, particulièrement du Très Haut Soleil, qui, par sa beauté splendide, représente Votre Visage... Sois loué pour la Blanche Lune, pour les étoiles errantes 1. »

Mais il est peut-être plus digne d'un adulte de louer à la fois la beauté du monde et sa férocité impitoyable, et, comme William Blake, le tigre comme l'agneau. Le louangeur devient le valorisateur.

Le valorisateur est l'inverse du démystificateur. Mais il est le vrai démystificateur des valeurs artificielles en faveur des valeurs naturelles, même en leur côté terrifiant. La foi gnostique admet, comme la foi de Job, des limites à la *Gnôsis* théorique :

« Le rugissement des lions, le hurlement des loups, la rage de la tempête... sont des portions d'éternité trop grandes pour l'œil de l'homme 2. »

1. Traduction d'Ezra Pound (la version choisie ne parle pas de « frère Soleil »).

2. William BLAKE : *Proverbes de l'Enfer*.

Les "montages de misère"

Les montages qui sont l'essentiel des religions sont en général des montages d'« espoir dans le désespoir » : « Je souffre, mais il y a un Sauveur », « Je souffre, mais le Millenium va venir », « Je souffre, mais c'est la volonté de Dieu, résignons-nous, que la volonté de Dieu soit faite », « Je souffre, mais j'offre ma souffrance à Dieu, comme un sacrifice qui sera compensé », ou bien « Je prends l'initiative d'un sacrifice, et Dieu me fera grâce d'une autre souffrance, qu'il s'apprêtait à m'envoyer ».

Le quiétisme.

Evidemment, un Gnostique ne peut ainsi faire l'enfant avec l'univers — et tous ces montages sont d'un enfant. L'attitude du quiétisme a quelque chose de plus profond : abandon affectif, et non union intellectuelle avec Dieu, abandon du jugement, pur amour, sans Gnose et sans pratique, mystique sentimentale. Il y a encore un côté infantile dans le quiétisme, mais les Gnostiques en retiennent cependant quelque chose contre l'attitude de sérénité olympienne de l'homme qui veut jouer au vieux sage; ou contre l'arrogance du pédant technologue, ou contre l'impassibilité dédaigneuse de l'Indien « attaché au poteau de torture », et qui brave l'adversaire; ou contre la vanité du

croquant qui décide qu'il fait partie du peuple de Dieu et de l'armée céleste, ou contre la vanité du pèlerin héroïque à la Bunyan, marchant à son salut, en méprisant la Ville de Perdition.

Le quiétisme est positif, s'il est recherche d'intimité avec l'univers et s'il devient le montage : « Valoriser le présent, et laisser à Dieu ou aux dieux — c'est-à-dire aux grands domaines intermédiaires — le souci de l'avenir et de l'universel ». L'univers et l'universel sont d'autant plus vivants dans le présent qu'ils sont moins soucieux, physique ou métaphysique, qu'ils sont arrière-fond transfigurant, et non objet de calcul. Mon « ici-maintenant » ne peut se fondre harmonieusement dans l'Eternel que s'il ne s'absorbe pas complètement dans des calculs à longue portée, et s'il jouit du présent. Après ma mort, les arbres seront toujours là, mais je n'y serai plus pour les voir, ou pour voir, par son « envers », l'« Arbre de la Vie » : « Voilà pourquoi je veux les regarder maintenant, avec la plus grande intensité possible. » Le Sino-Américain Lin Yu Tang, inspiré par d'autres sages chinois et par les grands anonymes de tous les temps, Gnostiques sans Gnose, a bien exprimé cette attitude dans son *Importance of Living*.

L'humour et le « sentiment océanique ».

L'impression de comique naît lorsque nous voyons deux « registres de sens » ou deux ordres de valeurs de type différent, non seulement contrastés, mais projetés maladroitement l'un sur l'autre, l'un empruntant le langage de l'autre, et paraissant ainsi distordu comme une image dans un miroir bosselé. (Ainsi l'assassinat de César raconté en style de fait divers, par Mark Twain, ou un incendie relaté par le chroniqueur mondain du journal.)

Le tragique est le conflit entre deux ordres de valeurs et leurs normes, conflit qui ne tient pas à la maladresse humaine, mais à la nature des choses. L'antinomie, essentielle, condamne l'homme à la faute, au crime envers une valeur, mais en obéissance à une autre : tuer par raison d'Etat ou par raison nationale, tuer les animaux pour survivre, tuer par pitié, détruire la beauté naturelle pour l'utilité indispensable, préférer l'infanticide à l'« infanticide différé », l'euthanasie à la souffrance sans espoir,

punir cruellement pour arrêter une contagion, choisir entre le désordre et l'injustice, etc.

Ces conflits, mineurs ou majeurs, prouvent décisivement que l'univers est bien « sémantique », non mécanique et matériel. Mais ils jettent une ombre sur l'*Unitas* divine et justifient les antiques théogonies à étages, dans lesquelles les premières générations de dieux, absurdes et bêtement cruels, sont remplacées par de nouveaux dieux, ou par des dieux sauveurs, plus intelligents et plus humains. Ils justifient aussi les vieilles Gnosés du Dieu bon et des mauvais démiurges, ses ministres infidèles.

Il y a des « montages résolutifs » devant les conflits et contrastes mineurs. L'humour, au sens propre, consiste à percevoir en soi, ou en ses proches, les maladroites comiques, à les avouer avec bonne grâce, et à les pardonner, ou à se les pardonner, ce qui rétablit l'intimité souriante.

Mais l'humour envers le cosmos est grinçant, s'il n'est pas un pur jeu qui s'attaque aux formes infantiles des figurations religieuses. Quand Mark Twain écrit : « Plongé dans ses pensées, le Créateur était assis sur son trône... », on sourit. Mais les conflits majeurs et tragiques ne peuvent être traités de la même manière. L'humour noir, devant la maladie, la mort, le cosmos qui nous écrase, l'absence de Dieu, la présence de l'absurde, est trop souvent la grimace, pour la galerie, d'un poseur.

Les « ridicules » de Dieu ne peuvent être résolus par l'attitude humoristique, qui ne vaut que pour les ridicules de l'homme. On peut encore se moquer légèrement du Paradis chrétien — parce qu'il a été inventé par les chrétiens, non par Dieu —, de cet étrange lieu de délices où sont exclus les plaisirs de l'amour, dont pourtant les humains font si grand cas, et où les élus chantent des hymnes et prient *in aeternum* alors que, sur terre, ces activités les ennuiant alors qu'ils s'y livrent moins d'une heure par semaine.

Mais au-delà du Dieu des « charbonniers » chrétiens, il y a Dieu — *sive Unitas* — qui a, d'une manière ou d'une autre, inventé et l'amour et la mort, harmonieusement coordonnés, certes, pour le grand domaine de l'espèce, puisque l'un appelle logiquement l'autre, mais en conflit tragique pour le petit domaine de la conscience et de la vie individuelle, et aussi de

la vie sociale où l'amour se heurte à d'inévitables interdits, nécessités, non arbitrairement, par l'ordre social.

Mark Twain peut décrire, en humoriste, Noé virant de bord quand il s'aperçut qu'on avait oublié une mouche, qui fut enfin découverte et accueillie dans l'arche avec des hymnes d'actions de grâces. Mais il grince des dents quand il ajoute : « Or, cette mouche, providentiellement sauvée, était le principal agent de dissémination de la fièvre typhoïde. Elle aurait manqué à cette armée diligente, dévastatrice, imaginée par le Créateur, qui assaille l'enfant dès sa naissance : croup, rougeole, oreillons, et harcèle l'homme jusqu'au bord du tombeau. »

Cette fois, on ne peut accuser la sottise humaine, et lui pardonner dédaigneusement. Si l'homme est ridicule d'appeler le chef et le général des armées de microbes « Notre Père céleste », Dieu ou l'*Unitas* créatrice, à la fois Dieu et Démon, sublime et épouvantable, ne peut être considéré comme comique, ou traitable avec humour, mais comme tragique et traitable seulement — quand l'attitude technique est impossible — par cet équivalent gnostique de l'humour qui est la « résignation jobique » ou le « sentiment océanique ».

Ce que l'Ancienne Gnose intellectualisait platement en imaginant un Dieu bon, trompé par des contremaîtres mal contrôlés, la Nouvelle Gnose, puisqu'elle veut éviter l'humour grinçant et l'irritation névrotique, ne peut qu'y reconnaître une limite de l'intelligence humaine. Les Figures du monde, signifiantes ou expressives, sont sur fond d'une Figure unitaire, toujours expressive, mais qui n'est plus signifiante. Elle admet donc un « dernier mot », non sémantique. Comme dans l'image de Somerset Maugham, la vie et l'existence ressemblent à un tapis persan plein de figures, mais qui dans son unité ressortit à l'art non figuratif. Le sens ne se perd pas finalement dans l'absurde — simple contrepartie négative d'une attente humaine d'un sens accessible à l'homme —, mais dans un « Au-delà du sens ».

Les montages dans la souffrance, ou « du bon usage de la morphine psychique ».

La Nouvelle Gnose est occidentale, en ce sens que les « montages » qu'elle préconise sont osseux ou cartilagineux, non géla-

tineux. Les bons montages ne sont pas agressifs comme des piquants, mais ils sont bien un squelette interne. Alors que les Orientaux — ou peut-être surtout les « orientalisants » — préfèrent la fusion à la discrimination ou à la « mise à distance », et récusent non seulement la tension nerveuse, mais la tension mentale avec conscience du « moi », aux aguets, percevant ou agissant.

Cependant, il est des cas où la « gélatine » a du bon, ainsi que la perte de conscience d'un « je » distinct et organisateur du temps. Dans une situation de grande angoisse ou de grande souffrance, spontanément, avant le réflexe d'évanouissement ou de syncope, le « je » se perd dans la « surface absolue », oublie qu'il s'agit de lui, comme Livingstone au moment où un lion lui broyait le bras, ou comme un condamné que l'on attache au poteau d'exécution, et qui assiste à la scène sans réaction, et sans plus savoir « qui » est concerné.

Ainsi démonté, l'homme, comme l'animal, « fait le mort » — et Rivers a montré qu'il y a un « faire le mort » spontané avant que, chez l'animal, cet état soit utilisé, secondairement, comme un procédé ou une technique de survie. Il peut alors affronter l'aspect monstrueux des reptiles et des carnassiers, ainsi que la souffrance et la mort, car il ne lutte plus contre elles. Il est pareil à un homme drogué ou lobotomisé, qui continue à souffrir, mais une sorte d'indifférence à cette souffrance qui, ne concernant plus le « moi », a perdu son aiguillon.

Les orientalisants répètent avec une certaine monotonie qu'il y a identité interne, si bien que souffrance et joie, être et non-être, vie et mort ne sont plus rien, et que la mort ne paraît plus qu'un « retour à l'intériorité cachée dont nous sommes nés ¹ ».

Ces montages antimontages font le plus souvent hausser les épaules aux Gnostiques, et les agacent d'autant plus qu'ils disent eux-mêmes presque la même chose, mais sous une forme qu'ils estiment précise, positive, et scientifique, et surtout en accueillant la bonne technique, le « savoir-vivre », au lieu de repousser toute technique et toute forme.

L'erreur « orientalisante » devient manifeste lorsque, pour aboutir plus vite à la « fusion », on recourt aux drogues qui

1. Alan W. WATTS : *Amour et connaissance*, Gonthier, p. 49.

émoussent le « moi » organisateur, sans émousser l'acuité de la conscience, et lorsqu'on prétend se perdre dans son identité avec la nature, comme dans une union sexuelle.

L'exemple de l'union sexuelle est visiblement toujours présent dans l'esprit des orientalisants. Ils voudraient que la nature se donne à eux, non dans la froide clarté de la connaissance, mais dans un contact sourd et dans la chaude intériorité des profondeurs de son corps. Comme si la sexualité n'était pas un chef-d'œuvre de subtilités « techniques », en superpositions vertigineuses, de la microphysique à la biologie moléculaire, à la physiologie nerveuse et hormonale, ainsi qu'à l'architecture psychique et culturelle. Ce qui ne veut évidemment pas dire que la conscience-je, sautant à l'autre extrême, doit se préoccuper de ces techniques, œuvres des domaines de conscience qui dépassent tout à fait le « je ». Le rôle du « je » est surtout de continuer et prolonger la recherche de la bonne technique dans ses propres domaines de compétence.

Cependant, encore une fois, une attitude, déplorable dans le cours ordinaire de la vie, peut être recommandable dans des circonstances exceptionnelles. Même des médecins, hostiles à l'euthanasie instituée, n'hésitent guère à donner de fortes doses de morphine aux mourants.

Le bon usage du masochisme ou « vivre sans cuirasse ».

C'est un autre emprunt — avec modifications — des Gnostiques aux orientalisants. Quand la souffrance est inévitable, une bonne attitude est de s'y abandonner, de l'accepter, en se permettant de gémir, si les gémissements soulagent, sans se raidir en stoïcien, avec une volonté toute brisée d'avance, du moins la volonté individuelle ou sociale, non la volonté, plus profonde en nous, d'accepter la vie sous-jacente, qui est exposée par nature à la douleur comme à la joie puisqu'elle est sensible.

Un sadique, remarque A. W. Watts, veut surtout « briser la cuirasse » de sa victime ¹, lui faire avouer que sa volonté orgueilleuse est liée au corps, qu'elle est vulnérable comme le

1. Alan W. WATTS, *op. cit.*, p. 94.

corps. Dieu, *sive Natura*, n'est pas sadique. Mais on peut faire comme s'il l'était, et accepter d'avance la face cruelle de Çiva, en renonçant à la cuirasse de la conscience individualisée. Tandis que les figurations religieuses superficielles d'un Dieu sévère, punisseur, tortionnaire par calcul, qui fait tomber un à un les cheveux de notre tête, pour nous forcer à reconnaître que « nous sommes pécheurs » et qu'il est « le plus grand », conduisent tôt ou tard à la révolte.

Transformer le Disneyland scientifique en royaume de Dieu.

Le royaume de Dieu vit au plus profond des âmes, dans la soumission joyeuse aux lois inévitables et pour les scientifiques, dans l'amusement des inventions de toutes sortes. C'est, à l'horizon, le « programme de rêve » des Gnostiques de Princeton. Mais ils se rendent compte de la difficulté préalable de transformer d'abord le monde ordinaire en Disneyland princetonien, avant de transformer à son tour le Disneyland en royaume de Dieu. Aussi, ils préfèrent la réalité au rêve.

« Va, mange ton pain en joie... »

Si l'on identifie sa vie avec une idéologie quelconque, il n'est pas surprenant que la vie finisse toujours par paraître vaine et creuse. Si l'on vit au jour le jour, de repas en repas, de fatigue en repos, de jour en nuit, qu'est-ce qui peut être vain dans ce tissu, où les fils plaisants se mêlent, plus nombreux, aux désagréables ? Mais il faut combiner cet optimisme « de texture » avec un manque absolu d'ambition ou de vanité. Les Gnostiques ont adopté, en la combinant avec les formules butlériennes, la formule du bonheur selon Edgar Poe : l'amour d'une femme, l'absence d'ambition, la vie en plein air (ou « la vie aussi naturelle que possible »), et la recherche d'un beau nouveau (les Gnostiques préfèrent : « la recherche de la vérité scientifique »).

« Autant en emporte le vent ».

On ne peut dire que notre vie n'a pas de sens. Mais elle n'a sûrement aucune importance. Il ne faut pas confondre le sens et l'importance. Pouvoir dire « Autant en emporte le vent », sans amertume et même avec un optimisme cosmique et un sentiment « océanique », est un pas décisif vers la sagesse.

La mort et l'immortalité

La mort est une pierre de touche pour la Nouvelle Gnose — comme pour toutes les doctrines philosophiques ou religieuses —, mais encore davantage pour la Gnose, car elle paraît à la fois confirmer et infirmer la doctrine.

Elle l'infirme. Déjà la perspective — scientifiquement vraisemblable — de la mort du cosmos, par égalisation thermique, épuisement des « bombes H » stellaires, transformation de la matière en radiations, dématérialisation en rayonnements des étoiles, dégénérescences diverses de la matière dans les naines blanches ou les étoiles à neutrons, ou dans les résidus de supernovæ ou dans les quasars. En tout cas, la mort certaine de la terre et du système solaire, destinés à promener vainement dans l'espace la poussière de nos cadavres, cette mort cosmique, toute naturelle pour une conception matérialiste de l'univers, est scandaleuse pour une philosophie qui croit à la priorité de l'Esprit sur la Matière, du *software* sur le *hardware*, du sens et de la fin sur les moyens, et qui croit aux « génidités » et continuités sémantiques plutôt qu'aux substances matérielles indéfiniment subsistantes au-delà de leurs dégénérescences éventuelles, ou qu'à la conservation de l'énergie au-delà de ses dégradations.

Déjà pour la science — une science, à vrai dire très extrapolée et conjecturale —, la matière et l'énergie apparaissent

(dans le *Big Bang* initial ou par la création continue d'hydrogène dans l'espace en expansion) avant la vie et la conscience, au sens ordinaire de ces mots. Pour la science, matière et énergie sont aussi destinées à prolonger leur existence de matière et d'énergie dégénérées bien au-delà de la phase — courte relativement — de la vie et de la conscience « informées ».

Tout au moins localement. Si l'idée d'un temps cosmique n'est plus une notion claire et simple, depuis la relativité généralisée et ses prolongements cosmologiques, si l'on ne peut plus parler d'un présent simultané pour l'ensemble du cosmos ou de la vie — en ce moment —, d'êtres conscients dans les nébuleuses en récession, si l'on ne sait même plus, comme le suggèrent K. Gödel et G. L. Omer, si, en l'absence du temps cosmique unitaire, il n'y a pas de lignes-du-genre-temps fermées, avec la conséquence que l'on pourrait théoriquement revenir dans le passé sans cependant parcourir le temps à l'envers, il n'en reste pas moins que, localement, on peut partout définir un sens du temps, un passage de la mort à la vie (par naissance et ingression d'informations), et de la vie à la mort (par destruction ou dégradation).

La mort individuelle des vivants et des hommes semble démentir brutalement la Gnose. La vie d'un homme, organique aussi bien que psychique, est bien, conformément à la thèse gnostique, une « continuité de sens », non d'énergies ou de matériaux. Matériaux et énergies ne font que passer dans les formes signifiantes des organes, en assurant leur solidité physique, subordonnée à leur solidité sémantique. Mais la mort semble démentir tout cela. Une « panne » de fonctionnement, un accident de solidité physique (notamment une panne de la tuyauterie, une rupture d'anévrisme), non seulement fait s'effondrer le corps, mais efface la conscience, l'esprit, comme si la continuité sémantique était tributaire de la continuité matérielle, contrairement à la doctrine.

Dans une exécution orchestrale, une corde de violon qui saute n'anéantit pas la partition musicale, ni surtout la musique « pensée ». Dans une machine à information, une panne des circuits électriques n'atteint pas le *software* — du moins le *software* « déficelé » et à l'état de « partition » pour l'ingénieur. Dans un organisme vivant, où pourtant le *software*, nous l'avons

vu, est premier — *constituant* dans l'embryogenèse, *dominant* dans le comportement, *réparant* quand la panne ou l'accident est bénin —, une panne grave l'anéantit, le faisant apparaître ainsi, finalement et tout compte fait, comme une résultante précaire de ce qu'il semblait pourtant, au cours de la vie, constituer et dominer.

Mais le plus extraordinaire, dans ce paradoxe, c'est que la mort confirme aussi la thèse gnostique. La preuve, pourrait-on dire, que les informations, les liaisons de sens, les thèmes, mnémiques ou originaux, qui ont progressivement différencié les ébauches organiques et ont transfiguré les fonctionnements en comportements, étaient bien constituants et dominants, c'est que, ces informations disparues, il ne reste de l'ex-vivant que quelques kilos d'eau, de carbone, de calcium, une poussière ou un nuage de molécules, indiscernables dans la foule des autres molécules ¹.

Selon les mythes primitifs, l'âme s'envole, sort par la bouche du mourant, avec le dernier souffle. Reste la dépouille corporelle, qui ne disparaît pas instantanément. Ces mythes n'accordent pas assez à l'« âme » et ils sont trompés par une apparence. Si les structures corporelles ne subsistaient pas quelque temps, par l'effet d'une simple cohérence physique toute secondaire, la disparition ou le départ de l'« âme » aurait pour effet instantané une disparition ou une retombée en poussière du corps. Et alors on aurait une vision plus juste du rôle de l'âme. On « verrait », en quelque sorte, la « forme » quitter l'espace; on la « verrait » négativement, par l'effondrement instantané que son départ provoquerait dans l'espace. L'âme ne pourrait être aussi aisément imaginée comme un simple souffle amorphe, sortant d'un corps structuré par lui-même, et conservant sa structure un long temps encore. Elle ne pourrait être imaginée comme une simple chaleur vitale. Elle serait vue — plus véridiquement — comme la forme même du corps, comme l'ensemble des liaisons constituantes qui font du corps un corps organisé, différent d'un simple amas de molécules jointes de proche en proche par des liaisons physiques banales. Sa réalité s'imposerait à tous par sa disparition même. La poussière matérielle qu'elle

1. Cf. *supra*, p. 117.

laisserait tomber instantanément en s'en allant l'évoquerait plus irrésistiblement que les vêtements abandonnés sur la plage n'évoquent le corps nu du nageur. On prendrait conscience du prestige qui abusait les yeux. Le cadavre, apparemment intact, conduisait les regards dans une fausse direction. Il était semblable à ces mannequins substitués à l'acteur pour une chute dangereuse dans le tournage d'un film. Désormais détrompés, les regards chercheraient ailleurs. Spontanément, ils croiraient à un départ, à une disparition plutôt qu'à un anéantissement.

Mort et « route mnémique ».

Seulement, ce serait un départ par une route désormais coupée. Plus merveilleux que la machine à explorer le temps qui va du présent au passé ou à l'avenir, l'organisme vivant — et particulièrement la tête humaine — « va » du temps à l'intemporel et de l'intemporel au temps. Le mystique est traditionnellement considéré comme remontant vers l'Un, vers l'Éternel, au-delà de toute technique. Le musicien, s'il n'est pas un simple fabricant, s'il « reçoit » un thème inspiré, sent, au-delà du thème, un « indicible » qu'il exprime, et il nous le fait entrevoir à nous aussi, ses auditeurs.

La mort, en détruisant la machine organique, semble bien détruire toute possibilité de comprendre aussi bien que d'exprimer. Une machine réversible une fois détruite, son travail est arrêté, aussi bien dans un sens que dans l'autre. Il fallait la technique cérébrale pour que le mystique pût se croire au-delà de toute technique.

Un mystique, après sa mort, n'est pas semblable, apparemment, à un mystique en état de transe. L'effondrement brutal de toutes ses machines organiques peut donner l'impression qu'il a simplement quitté, un peu plus vite que d'habitude, notre bas monde pour celui de la Contemplation et de l'Un. Mais il donne l'impression aussi qu'une route vient d'être barrée sans remède par une catastrophe. Il nous est difficile de croire qu'une catastrophe puisse être l'aspect que prend pour nous une crise un peu brusque d'inspiration.

Le lieu mystérieux d'où descendait l'inspiration du mystique ou du musicien subsiste toujours sans doute. Mais comment

le mystique ou le musicien, si quelque chose de lui existe encore, saurait-il le retrouver, alors que tous ses instruments pour se mouvoir le long de la dimension hypergéométrique, alors que tous ses organes ne sont plus que cendre ? Le chemin n'est pas à sens unique, mais pour le parcourir dans n'importe quel sens, il faut être vivant.

La route mnémique et la mort de l'individu.

L'individu, semblable à un poids suspendu à une corde élastique, peut monter ou descendre pendant qu'il vit, peut s'approcher ou s'éloigner du point où la corde est fixée. Mais le principe de la vie ne lui appartient pas plus en propre que la mémoire organique de l'espèce à laquelle il appartient. Une fois la corde rompue, l'individu n'est apparemment plus rien. L'espèce lui survit, et le principe de vie survit à l'espèce, puisque des millions d'espèces sont éteintes aussi bien que des milliards d'individus et que la vie continue.

C'est précisément pour cette raison que, dans la mort de l'individu, nous ne savons pas au juste ce qui est détruit et ce qui subsiste. Si nous détruisons toutes les propriétés d'un homme riche ou tout l'outillage externe d'un homme valide, nous savons bien qu'il peut les refaire. Si nous lésons un organisme, nous savons qu'il peut régénérer dans certains cas les organes détruits, ou survivre en s'accommodant du déficit. Mais si nous détruisons complètement un organisme, comment savoir ce qu'il advient de l'ensemble de la conscience et de la mémoire organique, ou de l'agent inconnu qui est au-delà de la conscience momentanée et de la phase momentanée du travail qu'elle accomplit ? L'ensemble de la route mnémique ne peut être anéanti parce que s'effondre la construction matérielle, le pont, correspondant à une simple étape de cette route. Mais « qui » donc voyage au-delà du pont effondré ? Ou, pour revenir à la comparaison de la corde, qu'est-ce qui subsiste au-delà du point de rupture ?

L'homme dans la cage d'Einstein.

On sait qu'Einstein a illustré et peut-être découvert le principe de la relativité généralisée par une expérience mentale. Il imagine

un homme qui prend conscience au moment où il se trouve dans une sorte de cage d'ascenseur. Il se tient debout, ses pieds pesant sur le plancher de la cage. Autour de lui, rien que le vide. Levant la tête, il s'aperçoit (le plafond de la cage est transparent) que la cage est suspendue à une longue corde, si longue qu'il n'en voit pas le bout. Il se demande alors : « La cage est-elle dans un champ de gravitation, et la corde, attachée quelque part à un point fixe invisible, m'empêche-t-elle de tomber ? Ou, plutôt, n'y a-t-il aucun champ de gravitation, et un Etre inconnu est-il en train de tirer ma cage d'un mouvement uniformément accéléré, de telle sorte que, par inertie, je pèse sur le plancher ? » Il laisse échapper son couteau de poche, qui tombe, mais il s'avise que cette expérience ne peut répondre à ses questions puisque les deux hypothèses permettent également de prévoir ce résultat. Il se dit alors que ces deux hypothèses, étant rigoureusement indiscernables quant aux effets qu'elles permettent de prévoir, reviennent au même. Et il découvre la relativité généralisée.

De même, nous n'avons aucun moyen de savoir ce qu'il y a dans cet au-delà auquel nous sommes visiblement suspendus, mais auquel nous ne pouvons pas remonter. Nous ne savons pas si la mort, rupture de la corde, laisse quelque chose de l'âme au-delà du point de rupture, et lui permet de rejoindre le mystérieux tireur de la corde.

Ce qui est certain, c'est que notre présence actuelle dans l'espace et le temps ne saurait être le tout de notre réalité, et de la réalité. Quelque chose nous attache, ou Quelqu'un nous tire. Les mouvements et les aspirations de la vie le prouvent. L'instinct — l'instinct formatif ou l'instinct tout court —, l'appel des valeurs et des idéaux le prouve. Tirés ou suspendus, un lien nous rattache à un au-delà.

L'homme seul.

Imaginons l'homme d'Einstein seul dans l'univers et pouvant survivre par une technique appropriée. Peut-il se suffire à lui-même ? L'homme seul est-il pareil, métaphysiquement, au Zarathoustra de Nietzsche après son autodéfinition ? Poser la ques-

tion, c'est y répondre. L'homme seul n'est pas Dieu, il est « suspendu ». Il est même suspendu non par un seul lien, mais par deux — sans parler du lien réel qui tient sa cage.

D'une part, il a été lancé dans l'existence sans qu'il l'ait voulu, et sa forme même vient de l'au-delà. Son « je » est apparu porté par une ligne mnémique qui était sienne en un sens, mais dont il n'a jamais connu l'attache première.

D'autre part, ses intentions mêmes lui échappent. Il n'est guère plus maître de son avenir que de son passé. Il ne peut s'empêcher de vieillir et de mourir.

Si l'homme était Dieu, c'est la solitude absolue qui devrait le lui révéler. Or, cette solitude lui apprend qu'il n'est qu'une pauvre face de l'Être, qui apparaît dans l'espace sans comprendre ce qui lui arrive. Pareil à une marionnette, il ne sait pas d'où vient le fil qui le meut. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il n'est pas, à lui seul, Dieu — et qu'il y a donc un Autre.

L'Autre.

Mais comment l'homme seul concevra-t-il l'Autre auquel il tient ? Lui dira-t-il « Tu », en lui demandant pourquoi il l'a suspendu de ce côté des cieux ? Ou s'adressera-t-il à lui comme à un « Je » supérieur oublié, comme à une Ame transcendante devenue Ame du monde ? Cela reviendrait alors à imaginer, de l'autre côté, un deuxième homme semblable à lui, aussi monstrueux et abandonné que lui, bien qu'il ait le pouvoir de tenir par une corde son misérable double.

Sans doute, il faut bien qu'une forme humaine, ou que le thème d'une forme humaine soit aussi dans l'au-delà, puisqu'il est passé dans l'espace au cours du développement. Mais, au-delà de cet au-delà relatif, il en faut encore un autre, plus « autre ». Si l'univers était réduit à un serpent ou à une mouche au lieu d'être réduit à un homme, faudrait-il donc admettre un Dieu-serpent ou un Dieu-mouche ? Un Dieu anthropomorphe est aussi absurde qu'un homme déifié. Nous n'échappons à l'une de ces absurdités que pour tomber dans l'autre.

La seule solution, si c'en est une, est d'admettre un Dieu-champ, incompréhensible et incommensurable. En ce Dieu,

toute vie est plongée, comme dans un champ de gravitation. Mais c'est un champ de gravitation hyperphysique, dans lequel nous éprouvons non des impressions de poids, mais des attractions « idéelles ¹ ». Il règle notre conduite en nous laissant la liberté d'exécution et d'adaptation. Il nous conduit et nous domine non par une corde, ou par un fil de marionnette, mais en nous faisant « participer ».

Puisqu'on ne peut prendre à la lettre l'image de la corde, on ne peut imaginer la mort individuelle comme la rupture de la corde. Nos liens avec Dieu, dominateur de tous les domaines, principe d'unité de tous les champs, sont beaucoup plus étroits. Dieu est, en nous, le champ organique même, l'âme du corps. Et c'est Dieu même qui, à notre mort, quittant le corps matériel, n'en laisse subsister que poussière.

Mort individuelle, mort du cosmos, mort de Dieu.

La mort du cosmos — on l'entrevoit clairement aujourd'hui — peut aller bien au-delà de la simple mort thermique que l'on imaginait au XIX^e siècle, dans laquelle des planètes mortes continuent à graviter autour d'étoiles refroidies, dans un espace rempli de « cadavres conformes » de systèmes solaires, dans un espace rempli de matières uniformément froides — ou plutôt tièdes —, sans différences ou déséquilibres thermiques « animateurs ». Il y a certainement des étoiles plus mortes, c'est-à-dire plus amorphes, dans lesquelles les types de liaisons informantes de la matière ordinaire ont disparu, comme il y a d'autres « objets » cosmiques dans lesquels ces types de liaisons informantes n'ont pas encore apparu.

On peut concevoir, en une science-fiction, la mort de l'univers en un sens plus radical que la mort thermique, et qui serait plus semblable à ce qu'est la mort d'un organisme. Il suffit d'imaginer la disparition de toutes les formes de liaison, l'évanouissement de la gravitation, de l'électro-magnétisme, des liaisons « faibles », des liaisons nucléaires, des liaisons M (si elles existent). Le cosmos, alors, ne retomberait pas seulement en étoiles « éteintes »

1. Nous traduisons ainsi ce que les Gnostiques désignent comme *Semantic gravity*.

ou en « planètes mortes ». Il redeviendrait néant, puisque les liaisons ne s'ajoutent pas à la matière, mais font la matière et font l'espace et le temps.

Perdant son âme, le vivant n'est plus que cendre. Perdant son « âme » formatrice et liante, le cosmos n'est plus rien du tout.

Ce n'est qu'un jeu d'imagination, en ce sens que si, localement dans l'univers, il y a bien des régions relativement amorphes et peut-être, comme le suggéraient Eddington et Oppenheimer, des ex-étoiles ou ex-objets, trop denses pour rayonner et « sortis » de l'espace-temps commun, en formant, dans la « membrane en caoutchouc » de l'espace-temps, une sorte de « goutte » détachée, on ne peut guère concevoir une disparition universelle des liaisons physiques fondamentales, tandis que l'on est chaque jour témoin de la disparition des liaisons organiques. Mais ce jeu a l'avantage de donner le seul sens précis concevable à l'imagination — ou au cauchemar, qui remonte à Jean-Paul Richter — de la « mort de Dieu ».

Si l'on appelle Dieu l'Âme liante de l'univers matériel, et si cette Âme pouvait s'anéantir, comme apparemment s'anéantit l'âme des organismes individuels, alors la mort de Dieu, ou, si l'on préfère, la séparation du cosmos et de Dieu, ne pourrait signifier que l'anéantissement du cosmos.

En fait, comme on sait, dans la rhétorique contemporaine, la mort de Dieu ne signifie rien d'autre que la mort des mythes religieux comme sens animateurs de l'architecture psychique de l'homme et de l'architecture idéologique des sociétés humaines. Les lanceurs de cette « démythification » entendent bien que l'évanouissement des mythes ne fait pas tomber en ruine et en poussière l'architecture psychique ou l'organisation sociale, mais permet au contraire une reconstruction meilleure selon leurs formules. Quant à la mort du cosmos, ils n'y songent pas.

Mort et immortalité « intermédiaire ».

L'âme individuelle, c'est-à-dire l'ensemble des liaisons informantes qui tiennent les architectures organiques et psychiques, est faite surtout d'informations-participations, d'informations modifiées par accumulation de mémoires biologiques ou sociales.

La mort individuelle n'est la mort, ni de la culture qui s'était « posée » sur ce porteur parmi bien d'autres, ni de l'espèce qui continue. Les liaisons physiques sont, ou paraissent (sauf dans la science-fiction), non détachables de la « matière », car la matière-énergie ordinaire, qui paraît sans mémoire, paraît par suite éternelle. Et les liaisons physiques qui font la matière paraissent, par suite, aussi éternelles que la matière même.

Les liaisons organico-psychiques, au contraire, mnémifiées par participation, sont détachables de leur support matériel et forment un système, un complexe, ou une structure sémantique, non pas éternelle ou immortelle, mais plus durable que les porteurs individuels. Le musicien meurt, mais la musique et son évolution quasi autonome continuent pendant des siècles. L'hirondelle meurt, mais l'espèce continue et maintient ses représentants dans l'espace, et dans le ciel de la campagne et des villes. Les espèces meurent, ou se transforment, mais l'Arbre de Vie, tant que la planète est habitable, survit à la chute de ses feuilles et de ses branches.

Beaucoup d'hommes sont disposés à se contenter de cette immortalité intermédiaire. Quand une cellule de notre épiderme se dessèche et se détache, elle qui, comme toutes les cellules de notre organisme, n'était encore jamais morte puisqu'elle dérivait en ligne continue d'une autre cellule vivante, par définition — nous ne sommes pas disposés à la plaindre. Nous trouvons qu'elle a eu beaucoup d'honneur de faire partie de notre être « supérieur ». De même, quand nous devons mourir, nous devons admettre que nous avons eu beaucoup d'honneur de faire partie, et d'une culture sociale plus précieuse que notre infime contribution, et d'une espèce *Homo* relativement à quoi notre mort individuelle n'est qu'une négligeable desquamation.

De plus, nous pouvons même penser que nous ne mourons que très relativement, que nous nous refondrons plutôt dans l'ensemble à quoi nous participons. La culture, sociale ou biologique, était tout ce qu'il y avait de précieux en nous — notre individualité séparée n'étant qu'une négligeable cellophane enveloppante, qui se déchire en remettant son contenu dans la masse, ou dans le « complexe sémantique » auquel elle empruntait toute sa valeur. Nous vivons par participation imparfaite. Nous survivrons impersonnellement dans une fusion plus parfaite,

dans une réidentification avec le « participé » intermédiaire d'où nous avons bifurqué.

Hoyle, dans ses œuvres d'imagination, et aussi dans des œuvres plus sérieuses¹, s'est fait le champion de l'« immortalité intermédiaire ». Nous ne pouvons ni ne devons décevoir, selon lui, souhaiter une survie personnelle, ou plutôt individuelle. Quel intérêt de se cramponner à une enveloppe de cellophane, alors que nous sommes sûrs que le contenu n'est pas perdu ?

La société industrielle gaspille les emballages. La nature aussi. Et elle a des procédés meilleurs que les nôtres pour éviter les emballages non biodégradables. Nous serions ridicules de nous plaindre. Un artiste sincère préfère son œuvre à sa vie. Une jeune mère se jetterait dans le feu pour sauver la vie de ses enfants. Beaucoup d'animaux ont cet héroïsme instinctif. Ils se sacrifient aisément pour la survie de l'espèce, parfois à l'instant même de la reproduction.

Quelque chose cependant sonne faux dans cette conception. La participation des individus aussi bien à l'espèce qu'à la culture est trop intime et trop active pour être représentée comme une simple mise en cornet de plastique, comme une appropriation passagère et réversible d'une mémoire collective. L'individu invente aussi, et en inventant, il vise, au-delà du moment culturel ou biologique, des valeurs non intermédiaires, et qu'il croit spontanément universelles et suprêmes. L'art lui semble au-delà du « moment culturel ». Un écrivain, tout en vénérant sa langue maternelle, souhaite être traduit, et il voudrait que son œuvre ait une valeur universelle. Les religions ne veulent pas être une simple forme religieuse parmi d'autres; chacune veut être plus au cœur du mystère de l'existence.

La nature gaspille les individus plus que les espèces. Mais elle gaspille aussi les espèces. Si le gaspillage a quelque part une contrepartie de « capitalisation » — ou de passage à l'éternel —, cette contrepartie doit donc valoir aussi bien pour les grands « complexes » que pour les individus, et pour les individus autant que pour les domaines intermédiaires. Il n'y a aucune raison de sauver les uns par les autres. La vieille idée du retour à

1. Fred HOYLE : *The Black Cloud* et *The Nature of the Universe* (cf. J. MERLEAU-PONTY, *op. cit.*, pp. 248-249).

Dieu — du retour universel — est peut-être un mythe, mais qui vaut bien, en vraisemblance, le mythe des immortalités ou des survies « intermédiaires » par retour, ou report, aux grands Domaines.

Dissymétrie de l'avant-vie et de l'après-vie.

Revenons à la mort individuelle. C'est un lieu commun des positivistes que de dire : « Nous pouvons nous représenter l'après-vie sur le modèle de l'avant-vie : néant de conscience absolu. » Mais c'est une fausse symétrie, d'après les données scientifiques les plus sûres. Nous ne sommes encore jamais morts, les Gnostiques ne cessent de le souligner. Aucune de nos cellules vivantes n'a jamais connu que la vie, depuis des millions d'années, puisqu'elles dérivent, par division ou fusion, d'autres cellules vivantes, celles-ci dérivant elles-mêmes de molécules prévitales. Tout ce que l'on peut dire, c'est que « nous » (notre conscience cérébrale) ne nous souvenons plus de notre existence cellulaire — bien que cette existence cellulaire, avant notre naissance proprement dite, soit aussi certaine et évidente que l'existence du monde extérieur.

La mort est donc pour nous une nouveauté absolue, sans précédent et sans aucune analogie possible. « Nous » n'avons jamais eu qu'une existence séparée — séparée de l'*Unitas*. Nous n'avons aucune expérience d'une existence non séparée.

La même dissymétrie est manifeste, nous l'avons vu, dans l'allure et le mode de l'information-participation. Toute croissance, toute information organique est lente, progressive. La mort est au contraire une désinformation instantanée. Les bourgeonnements périodiques des individualités sur la ligne continue des cellules germinales et les morts périodiques des « bourgeons » sont en dents de scie — nous voulons dire : l'information se fait en pente douce, la désinformation, en pente raide. Un film à l'envers de ces dents de scie serait antinaturel, un film dans lequel les cendres et les os redeviendraient instantanément un adulte vivant qui se désinformerait lentement, jusqu'à l'état embryonnaire et cellulaire.

Cette dissymétrie, remarquons-le par parenthèse, enlève toute vraisemblance aux doctrines de métempsycose ou de réincarna-

tion, si communes en Asie. Si quelque chose survit à la mort d'un homme ou d'un animal, ce quelque chose ne peut recommencer une autre existence individuelle, puisque toutes les existences individuelles sont des fils continus et, ne commençant pas à proprement parler, ne peuvent donc offrir, à un fil qui vient de s'interrompre par la mort, un recommencement.

Tout nouveau-né est bien un recommencement, en un sens, puisqu'il participe *de novo* à la mémoire spécifique. Mais il ne prend pas la suite, la succession, d'un bourgeon individuel qui viendrait de mourir. Il continue la cellule germinale qu'il n'a jamais cessé d'être.

Dans l'ordre de la culture, il en va un peu différemment. Une (très relative) métempycose est possible. Un artiste peut vouloir se rattacher, non à l'état actuel de la culture, mais à tel prédécesseur admiré (qui peut être mort depuis longtemps ou qui vient de mourir). Il ressaisit un fil individuel rompu en le rattachant au sien. Mais, évidemment, c'est lui qui choisit le prédécesseur, l'ancêtre qu'il réincarne, ce n'est pas l'ancêtre qui s'empare de lui (bien qu'on puisse le dire métaphoriquement).

Les transferts mnémiques par participation.

La métempycose, ou la réincarnation, est invraisemblable et même dépourvue de sens. Mais les transferts de mémoire — par participation et non par information externe et lecture — de la mémoire spécifique à l'individu, ces transferts sont un fait. Les Gnostiques rejettent la théorie génétique, qui prétend expliquer, par une « lecture » des ADN, les comportements instinctifs de l'individu. Une forme moléculaire dans un gène ne peut correspondre, en sa structure spatiale, à une action complexe et souple, telle que la danse frétilante des abeilles ou une migration à longue distance d'un poisson ou d'un oiseau. Une forme moléculaire peut être un auxiliaire mnémotechnique. Mais un auxiliaire mnémotechnique ne peut être confondu avec la mémoire thématique qu'il « désancre ». Quelques molécules odoriférantes émancées de la femelle peuvent déclencher, mais ne peuvent expliquer, la poursuite sexuelle compliquée du mâle. Les structures des chromosomes X ou Y, et les préhormones dont ils induisent la fabrication, peuvent déclencher, mais ne

peuvent expliquer le monde immense des formes organiques et des comportements psychologiques du sexe mâle ou du sexe femelle, vers lequel ils orientent seulement, par un effet de *switch* (aiguillage), la mémoire spécifique. Il est obligatoire d'invoquer ici une information mnémique par participation, non par lecture. Toute l'embryogenèse de l'individu, organique et psychique, est une participation, désancrée et orientée par inducteur chimique, à la mémoire spécifique.

La participation inverse — de la mémoire spécifique à la mémoire individuelle, en d'autres termes l'hérédité des caractères acquis — est beaucoup plus douteuse. Elle passe même pour définitivement réfutée par l'expérience, malgré les cas très nombreux de fixation génétique des caractères qui apparaissent d'abord comme accommodats non héréditaires, et que l'on peut, à la rigueur, interpréter par des mutations consolidantes survenues après coup.

Mais il est difficile d'être dogmatique sur ce chapitre, surtout depuis Lashley, Chomsky, Lee Whorf, et de refuser absolument une rétroaction de quelque sorte des acquêts individuels sur le capital mnémique de l'espèce — rétroaction qui ne passe pas nécessairement par les mutations chimiques des gènes —, et sans laquelle l'évolution biologique est, contradictoirement, une machine cybernétique sans *feed-back*.

Si l'on admet cette participation inverse, on peut dire que l'individu ne meurt pas tout entier. Non seulement sa mort laisse intacte la mémoire spécifique à laquelle il participait, mais sa vie enrichit cette mémoire.

La mémoire biologique ressemblerait ainsi à la mémoire culturelle. Nous « participons » à notre langue maternelle. Elle s'empare de nous et nous « anime ». Et, d'autre part, comme parlants, nous la modifions infinitésimalement. La mort des parlants n'anéantit pas la langue parlée et, d'autre part, les parlants y laissent la trace infinitésimale de leur existence.

Les langues meurent aussi, comme les espèces vivantes, quand leurs parlants deviennent rares, puis s'éteignent finalement jusqu'au dernier, comme le « polabe » et le « cornique », au XVIII^e siècle. Le plus souvent, les langues qui meurent laissent quelque chose dans la langue qui les absorbe. Et naturellement, pour les langues comme pour les espèces biologiques, à côté des rameaux stériles, certains rameaux se transforment indéfiniment. La mort, comme l'immortalité, est relative.

On voit que, pour les Gnostiques, l'énigme de la mort et de l'immortalité paraît étroitement liée à leur thèse sur l'information et la mémoire-participation. Elle est liée plus spécialement à la thèse que l'on adopte sur le sens de cette participation.

S'il n'y a participation que de l'individu à l'information et à la mémoire spécifique, et non inversement, si l'espèce — l'information spécifique — ignore l'individu qu'elle anime un moment, alors la mort de l'individu est absolue. Si l'individu contribue à l'information spécifique, si le retour n'est pas coupé, sa mort est relative.

Toutefois, cette immortalité relative est bien austère, aussi austère que l'immortalité par contribution aux formes culturelles.

Les Newton et les Einstein sont rares, et aussi les Socrate et les Confucius. L'apport d'un homme à sa culture ne se manifeste le plus souvent que sous la forme de fautes de grammaire, incorporées peu à peu dans l'usage. C'est doublement dérisoire, comme infime, et comme aussi souvent décadent, plutôt que progressiste. L'apport individuel à l'espèce biologique est encore plus infime. Il n'y a pas de mutant miraculeux, et les inventeurs des nouveaux comportements, très productifs dans l'évolution, comme les poissons rampants et les simiens bipèdes, sont perdus dans la foule et encore plus oubliés que les génies dans l'histoire des cultures humaines. En outre, il ne s'agit jamais que d'immortalité intermédiaire, au sens de Hoyle, ou d'immortalité des holons, au sens d'Arthur Koestler — les holons ou les Grands Etres cosmiques étant eux-mêmes mortels.

Y a-t-il report à l'*Unitas* cosmique des mémoires des espèces vivantes qui disparaissent ? Si l'on raisonne par analogie avec la mort individuelle, cela paraît plus que douteux. Si l'hérédité de l'acquis — c'est-à-dire le report de la mémoire individuelle à la mémoire spécifique — est déjà tellement contestable et précaire, une sorte d'hérédité de l'acquis cosmique, par report à l'*Unitas* de la mémoire des espèces (et éventuellement d'autres Grands Etres, surindividuels et surspécifiques), est encore plus difficilement imaginable.

Ce n'est toutefois pas absolument inconcevable. On ne peut dire en effet que l'univers est sans mémoire. De même qu'il est non seulement permis, mais obligatoire de poser « Il y a pensée

dans l'univers », puisque au moins certains êtres — dont nous-mêmes — sont pensants, il est obligatoire aussi de poser « Il y a mémoire dans l'univers ». Cela ne permet pas de conclure « Il y a mémoire de l'univers » ou « L'univers, dans son unité, est « mémorant ». Mais cela rend du moins la proposition non absurde, digne d'examen, et concevable.

Les types de liaisons que connaît la physique paraissent sans mémoire. L'espace-temps, dans son unité, ne paraît pas participer à son passé, à la manière d'une individualité vivante; il ne paraît garder aucune trace des courbures, déformations, distorsions ou passages divers qui l'informent un moment. Le *software* du monde physique, ce qui l'anime, ne paraît pas pouvoir se rendre autonome, à la manière du *software* biologique, capable de sauter d'un support individuel à un autre, ou à la manière d'un *software* mental, capable de résister aux dégradations physiologiques modérées du cerveau, et de passer même d'une génération à une autre, comme l'esprit d'une culture.

Ce que l'on doit admettre pourtant, c'est que les individualités capables de mémoire ne peuvent survenir dans l'univers par émergence miraculeuse, et doivent avoir leurs racines dans les propriétés pré-némiques des êtres et des liaisons physiques apparemment sans mémoire, comme la vie a ses racines dans les propriétés prévitales des molécules. La non-conservation de la parité pour certaines particules peut en donner quelque idée, ou la non-invariance, par rapport à l'inversion du temps, des interactions « faibles ».

L'irréversibilité du temps, le fait que le temps *passé*, à lui seul indique une sorte de mémoire du monde physique, ou du moins quelque sorte de survol du temps qui le fait échapper à la pulvérisation des « instants » aussi bien qu'à la pulvérisation des « ici ». L'espace-temps cosmique a une histoire, puisque l'univers est en expansion — ce qui implique une mémoire de quelque sorte.

Il y a un temps cosmique irréversible, plus fondamentalement que par le seul effet de la loi des grands nombres de la mécanique statistique et des mélanges à la Carnot. La seule irréversibilité statistique ne peut suffire à rendre compte du sens du temps. Le temps ne s'arrête pas, même quand le mélange est arrivé à l'état stationnaire. Il faut ajouter, au principe d'entropie croissante, un

principe d'interdiction, qui empêche de lire à l'envers, en retro-diction et non en prédiction, une formule, même d'un phénomène non statistique, comme une émission de rayonnements. La rematérialisation du rayonnement est un fait beaucoup plus rare que la dématérialisation en rayonnement. La célèbre formule $E = MC^2$ devrait être fléchée $MC^2 \rightarrow E$. Car elle signifie bien plus la possibilité de tirer de l'énergie de la désintégration de la matière, que de tirer de la matière de la réintégration d'énergie rayonnante. Il y a une évolution globale non compensée. L'expansion ressemble à la dégradation statistique, mais elle est plus fondamentale 1.

Quant aux théories cosmologiques à périodicité (alternance d'expansion et de contraction), a) ou bien cette périodicité est parfaite, dans un univers fermé et oscillant, selon l'hypothèse de Pachner — à ne pas confondre avec la théorie cosmologique de Gödel où il n'y a pas d'orientation unique du temps et où les lignes du temps se rejoignent elles-mêmes, indépendamment de l'expansion ou contraction. L'hypothèse de Pachner revient à admettre que les périodes sont indiscernables, et que le temps est fini, le commencement du cycle du temps se confondant avec la fin, l'avant avec l'après. Un film inversé de l'univers serait indiscernable d'un film normal; il intervertirait simplement l'expansion et la contraction, les ondes avancées et les ondes retardées, comme le film inversé des ondes, produites, sur la surface circulaire d'une cuvette remplie d'eau, par une excitation centrale avec expansion vers les bords puis retour des ondes au centre, redispersion, re-retour, serait indiscernable d'un film normal. b) ou bien la périodicité est imparfaite, ce qui fait que les périodes sont discernables, et se produisent donc sur fond d'un temps irréversible où l'on peut les numérotter, en période 1, 2, 3, etc.

Le point important n'est pas, ici, irréversibilité ou périodicité absolue. Au fond, toutes les théories admettent l'irréversibilité, ou le caractère « fléché » du temps. Aussi bien les théories de la périodicité (sauf celle de Pachner) que les théories du bouclage des lignes du temps (que l'on ne peut suivre que dans un seul sens), ou que la théorie du *steady state* (les nébuleuses *apparais-sent* dans un univers en expansion, elles *disparaîtraient* dans un film projeté à l'envers, qui montrerait l'univers en contraction, où le temps irait à contretemps 2).

1. Cf. J. MERLEAU-PONTY, *op. cit.*, p. 302, sqq.

2. *Ibid.*, p. 451.

Le point important est celui-ci : le sens du temps n'est-il fait que par les phénomènes de mélange, d'augmentation de désordre ? Ou est-il la manifestation d'une réalité informante, plus fondamentale, dont l'augmentation de désordre n'est qu'une retombée ?

Pour les Gnostiques, ce point est capital. Admettre, comme eux, la seconde thèse, c'est admettre l'Esprit et la Mémoire cosmique. Admettre la première thèse (l'irréversibilité comme pur fait de mélange et de plus grande probabilité), c'est au contraire postuler un univers sans conscience ni mémoire, puisqu'il ressemble alors à un jeu de hasard où, comme on sait, les probabilités ne se calculent scientifiquement que si l'on admet que la roulette ou le dé n'a « ni conscience ni mémoire ».

Qu'il y ait de vastes zones où l'irréversibilité soit de cette espèce, où règnent les lois statistiques et les mélanges probables, c'est un fait admis par tous. Toute la physique classique repose sur l'étude de ces zones. Ce que la Gnose soutient, avec la micro-physique et toutes les sciences qui étudient les individus et non les foules, c'est que le passage du temps, dans les lignes de continuité individuelle, est plus fondamental que les mélanges secondaires d'individualités.

Le passage du temps implique donc que l'univers, dans son individualité, ne se borne pas à fonctionner, qu'il s'informe par participation, comme toute individualité authentique, et que quelque chose s'ajoute sans cesse, qui transforme le fonctionnement des réalités déjà présentes en comportement actif ou inventif, avec maintien mnémique de l'acquis — malgré les mélanges et destructurations innombrables, apparemment prédominantes, mais secondaires.

Bien entendu, la mémoire élémentaire inhérente au « temps universel qui passe », au *cosmic process*, n'est pas la mémoire proprement dite, détachable du processus, comme dans les individualités psychobiologiques. Rien n'indique une telle mémoire détachable dans le cosmos. Si le cosmos « vit » et ne se borne pas à fonctionner, il ne semble pas capable d'utiliser ses propres expériences comme un animal. Il ne change pas de « montages » comme une machine entre les mains d'un ingénieur, ou comme un animal ou un homme qui s'utilise lui-même selon ses besoins ou aspirations et qui est à lui-même son propre ingénieur. Le cosmos ne s'amuse pas à apprendre une autre langue, ou à se

convertir à une autre foi, ou à s'engouer pour une nouvelle idéologie.

Il ne meurt pas non plus tout entier, s'il meurt sans cesse localement, par dégradation thermo-dynamique, par dissipation en rayonnement, par expansion non compensée, en même temps qu'il vit, par information-participation. Il est probablement né et il a sûrement des moments, locaux, de crises rénovatrices. Mais nous ne savons pas comment il pourrait « mourir » tout entier ni comment il pourrait être immortel, c'est-à-dire faire un report quelconque à un X — à Dieu —, d'un Esprit ou d'une Mémoire cosmique enrichie par son expérience. L'autonomie, l'état détaché d'une Mémoire cosmique, est inimaginable.

Mort et Dieu transversal.

Il y a évidemment de l'artifice à considérer le cosmos, dans son unité, sur le modèle des grands systèmes intermédiaires qu'il contient et domine. Cet artifice apparaît encore plus clairement quand on spéculé sur la mort du cosmos et quand on spéculé sur sa naissance. Si l'on admet que Dieu, considéré comme l'Endroit ou l'Esprit universel, recueille la mémoire totale d'un cosmos qui a cessé de « passer » dans l'espace-temps, comment concevoir ce qu'il peut faire de cette mémoire ? Utilise-t-il cette « expérience » pour jeter les fondements d'un autre univers, mieux agencé ? On refuse cette idée, ou cette imagination, comme un mythe puéril. Mais est-il moins puéril d'imaginer un cosmos retourné à une pulvérisation absolue, sans comportement ni fonctionnement, et sans enveloppant ? D'imaginer le cosmos comme être total retourné au néant ? D'imaginer que tout ce qui a été n'a pas été ? Cette deuxième imagination ajoute une contradiction interne à la puérité.

Il est impossible aujourd'hui de se réfugier dans la thèse du temps-comme-apparence, qui permettrait de renvoyer dos à dos les discuteurs. Le temps passe, c'est un fait que la science n'invente pas, ni l'esprit humain. Il passe en nous et hors de nous ; il passe dans le cosmos comme dans les espèces et dans les individus. Les physiciens et cosmologues schématisent et interprètent ce fait de beaucoup de manières ; ils déforment certainement la réalité, et surtout ils la mutilent ou la réduisent, mais ils ne

l'inventent pas. On peut « jouer » (intellectuellement) avec les lignes du temps, comme Reichenbach ou Gödel, mais non avec le passage du temps.

La réalité de ce passage, dont l'irréversibilité n'est pas un simple effet statistique, mais l'effet et le signe d'une participation informante, impose l'idée d'un Transversal (non géométrique) à tous les domaines, grands ou petits, d'un Transversal, Source des formes nouvelles, au-delà du fonctionnement des formes acquises, Source des Possibles, des Normes, des Valeurs qui règlent les actualisations, Source survivant à toutes les morts, et à la mort même du cosmos.

Les êtres comme dessins sur buvard.

Les domaines qui s'englobent les uns les autres communiquent entre eux par participation mnémique, mais précairement, par une sorte de filtrage, de suintement, tandis que la participation au Transversal est manifeste partout où il y a *plus* qu'un fonctionnement réversible, ou qu'une irréversibilité mécanique par mélange, partout où il y a comportement orienté et passage primaire du temps.

Pour prendre une comparaison, l'espace-temps est semblable à un buvard sur lequel un artiste dessine par traits et taches, qui se fondent les unes dans les autres et achèvent d'elles-mêmes le dessin, par leurs bavures intercommunicantes. Le « Dessinateur » est à la fois actif et passif ; il voit ses taches se fondre, s'informer quelque peu l'une de l'autre, s'envelopper l'une l'autre, mais il est meneur et connaisseur du jeu en tous ses points à la fois. Le Dessinateur (Dieu) fait que toutes les taches (les formes spatiales) sont « enveloppées » par son ubiquité, et que toutes les bavures des taches sur le papier buvard (le passage du temps) sont enveloppées par son éternité.

L'envers, l'endroit et l'endroit de l'endroit.

Ici, la Nouvelle Gnose fait un pas au-delà de la thèse que nous avons exposée jusqu'à présent, et qui n'apparaît plus que comme un point de départ. La thèse gnostique consiste d'abord,

nous l'avons vu, a considérer le monde objectif de la science comme l'envers d'un endroit, conscient et subjectif, fait de domaines se possédant eux-mêmes en leurs formes et comportements. Mais, évidemment, nous ne le savons que trop, « être conscient de soi » a encore quelque chose de superficiel. Comme êtres conscients, nous comprenons nos actions conscientes, nous dirigeons dans une faible mesure notre vie, mais nous ne savons ni d'où nous venons ni où nous allons. La psychanalyse nous instruit, en principe, sur nos motivations instinctives subconscientes, mais ne nous révèle rien de métaphysique. La biologie, la connaissance de l'évolution, de l'embryologie, transposée en philosophie des Grands Êtres que sont les espèces, nous instruit davantage, ainsi que l'histoire de la culture ou que la compréhension de ses phases. Mais tout cela est encore sur fond d'inconscience et de mystère. La présence de l'espèce humaine, de l'Arbre de la Vie dans le monde, même comme présence à elle-même ou à lui-même, reste aussi enveloppée de mystère que ma propre présence consciente.

Ma vision consciente m'apprend beaucoup et me permet beaucoup. Elle me guide dans les labyrinthes et me permet de ne pas procéder stupidement par essais et erreurs aveugles, mais elle ne me donne la clé ni des choses vues ni de moi qui les vois, la clé de leur existence ou de mon existence, sortie de la nuit. Elle est une gnose, elle n'est pas la Gnose.

« La nature : une taie sur l'œil », dit Lichtenberg (un auteur que les Gnostiques aiment à citer). Transposer la nature dans son apparence matérielle en nature vivante et consciente; transposer les formes spatiales en formes-thèmes, auto-informantes; transposer les comportements en actions, c'est un premier pas important mais non décisif. La nature naturante reste aussi mystérieuse que la nature naturée. C'est toujours une « taie sur l'œil ».

La vision est encore « une taie sur l'œil ». Et la sagesse populaire le sent bien, elle qui attribue la clairvoyance spirituelle aux aveugles. La conscience est l'« endroit » de cet « envers » qu'est le corps observable et visible. Mais il faut qu'il y ait un « endroit » de cet endroit puisque la conscience ne résout par toutes les énigmes.

Ce nouveau pas des Gnostiques, en un sens, banalise leur philosophie. Les bouddhistes, les taoïstes, les mystiques de tous

les temps, qui ne s'arrêtent guère, et pour cause, à la première phase, de transposition, en « conscience » de l'univers scientifique, ont reconnu la superficialité de la conscience. Le « Sans-nom » est au-delà des « Dix mille êtres », et aussi au-delà des visions et des idées que peuvent avoir ces « Dix mille êtres ». La Nouvelle Gnose n'est-elle donc, finalement, qu'une nouvelle manière de retrouver ce lieu commun profond ?

Non pas, car le passage, par la science, puis par la transposition des « objets » tels qu'ils sont vus par la science, en « endroits » conscients, permet à la Gnose de mettre la conscience à sa juste place, intermédiaire. Faute de l'étape « scientifique », puis « scientifique convertie », les sages ou les Anciens Gnostiques, ne pouvaient viser l'au-delà des consciences que d'une manière vague et imprécise.

Pour la Nouvelle Gnose, si la conscience est encore superficielle, elle est cependant indicative de son au-delà. Elle n'est pas superficielle absolument. Elle n'est pas une sorte d'espace physique converti tel quel en champ de conscience. Elle a des propriétés hypergéométriques et hyperphysiques qui apparaissent indirectement dans la science, surtout quand celle-ci essaie d'appliquer de force, par exemple au champ visuel, des notions empruntées au champ physique ou à l'anatomie de l'aire visuelle : il n'a pas de bords, il est présence absolue, il est matriciel, il est autorégénérateur, il est lié au transspatial des thèmes et du sens, etc. 1.

La conscience est perception du monde et des êtres, mais aussi présence d'être, avec liberté d'action. Le « Je » est Dieu, dans son propre domaine limité. L'espace vu abolit l'espace et ses parties extérieures les unes aux autres. Le temps vécu et conscient abolit la succession pure des instants. Nous avons une micro-ubiquité et une micro-éternité, par « divinisation locale » à partir de quoi il est possible d'accéder à l'idée de la divinisation totale du monde.

De plus, il y a des étages dans les domaines de conscience : la cohérence immédiate de mon champ visuel repose sur la cohérence organique (à base de conscience organique) de mon

1. Cf. R. RUYER : *Paradoxes de la conscience et limites de l'automatisme*, Albin Michel, 1966.

cortex individuel vivant, qui lui-même repose sur la cohérence biologique (à base de conscience et de mémoire spécifique) de l'espèce humaine, qui elle-même suppose des cohérences biologiques plus vastes, celles des primates, des mammifères, des vertébrés, manifestes encore dans l'embryogenèse.

S'il ne faut pas prendre tout à fait à la lettre ces étagements, s'ils participent tous à un Transversal dont ils ne donnent pas bien la clé par simple analogie, leur considération et leur étude interdisent cependant de parler en gros, comme les mystiques, de la Nature comme *Maya*, comme voile à déchirer pour atteindre l'Absolu.

Alan W. Watts¹ définit Dieu, à la manière orientale, comme « le profond dedans des choses ». Ayant ainsi parlé, nous raconte-t-il, devant ses enfants, il les voit couper un grain de raisin, puis couper de nouveau la moitié et ne trouver encore qu'un « extérieur de l'intérieur ». Mais Dieu, leur explique Watts, n'est pas l'« intérieur extérieur », il est l'« intérieur intérieur », inaccessible. La Gnose a bien conscience, de même, de la superficialité non seulement des intérieurs géométriques, mais des consciences étagées. Elle admet aussi que nous sommes aliénés de notre propre intériorité, et que nous ne trouvons pas plus Dieu, en nous ouvrant nous-mêmes, qu'en ouvrant un grain de raisin. Nous sommes semblables à une tache d'encre sur le buvard qui, soupçonnant qu'elle est dans une œuvre d'art, voudrait trouver la conscience de l'artiste, soit en son propre centre, soit en ses contacts avec les autres taches.

La mort individuelle des consciences.

Cette extériorité, résiduelle et inéliminable dans toute conscience vivante, justifie la mort, qui efface cette extériorité résiduelle de l'intériorité, mais en effaçant aussi l'individu. En surcroît du « scandale de la mort » qui efface la conscience, il y a le scandale plus particulier de la mort du sage, qui efface une conscience supposée tellement consciente, intelligente, profonde, que la mort semble alors détruire non seulement un être

1. Alan W. WATTS : *Nature, Man and Woman*, trad. franç. de P.-H. Gonthier, sous le titre *Amour et Connaissance*.

individuel, mais le sens même de la vie et du monde. Ce scandale est tel que l'on refuse de l'admettre et que l'on divinise le génie, le saint, le sage. Ce saint, ce sage paraissait tellement transparent, que, n'interceptant rien, il méritait de n'être pas effacé. A distance toutefois, l'impression est différente. On aperçoit toujours en lui des limitations et des opacités — qu'il soupçonnait, lui-même, pendant sa vie, s'il était vraiment intelligent et sage. A distance, Socrate nous semble avoir été presque aussi naïf qu'Anytos. Tout homme sent à quel point il a été « inconscient » seulement dix ans plus tôt, comme s'il sortait d'un rêve. S'il est sage, il en induit qu'il est donc encore inconscient et qu'il « mérite » donc de mourir, sans vaines jérémiades et sans prétendre à une immortalité individuelle, à l'égyptienne, par embauvement et momification de sa conscience. Une conscience vraiment intériorisée ne mériterait pas la mort; mais, justement, elle cesserait d'elle-même de vivre à l'état séparé et opaque, elle se perdrait d'avance en Dieu.

« Montages devant la mort ».

La mort, pour le primitif, est un acte, un rite sacré, accompli, au nom du mort, par les survivants (et parfois par le mourant). La mort-comme-acte-sacré est une idée beaucoup plus profonde que la croyance en la survie, ou même que la croyance en l'immortalité individuelle. La mort est un acte rituel parce qu'elle est considérée comme un passage vers une autre forme de vie. Et la représentation de cette « autre forme », de cet « au-delà », précède et commande la représentation de la forme de vie de l'individu dans l'au-delà. La survie pure et simple n'est pas l'immortalité, réservée aux dieux. Les religions de salut consistent justement à promettre que la survie sera, en plus, participation des initiés à l'immortalité divine. Si les « dieux immortels » disparaissent, pour faire place au Dieu éternel, l'immortalité de l'âme devient alors retour au Dieu éternel. L'immortalité individuelle paraît, alors, aussi mythique que la survie individuelle, mais la mort n'en est pas moins — bien au contraire — un acte sacré, un passage religieux.

Au-delà des mythes de la survie et de l'immortalité individuelle, il y a le « mythe vrai » de l'Esprit divin. Pour les Néo-Gnostiques,

tous les êtres individualisés et temporalisés ne sont que des « Idées » divines, à qui une certaine autonomie est permise provisoirement. Les consciences individualisées sont ainsi une sorte d'inconscient divin, de « rêve de Brahma », des sortes d'« autres je » de Brahma, auxquels Brahma se laisse entraîner, tout en y participant « transversalement ».

Quand Brahma se réveille, le rêve, en son autonomie, s'évanouit. La mémoire interne du rêve cesse d'être fermée sur elle-même, elle perd son « enveloppe de cellophane », elle est transférée au Réveillé. Le rêveur humain aussi peut se rappeler son rêve : l'« autre je », le « je mnémique », se fond alors dans le « je » actuel, central. On peut dire indifféremment que le rêveur se réveille (et anéantit son rêve, ou plutôt l'autonomie de son rêve), ou que le rêve se réveille, s'anéantit lui-même en son autonomie, pour se fondre dans la « conscience-je » unique, et se voir encore lui-même, mais du point de vue du réveillé qui se rappelle son rêve, et non plus du point de vue du rêve qui se vit et se voit en sa sphère fermée.

Ainsi, en ce sens, mourir, ce n'est pas retourner au néant, c'est redevenir le Dieu unique. Les individus vivants sont les « autres je », fascinés, de Dieu. La mort ouvre leurs fascinations fermées.

Ceux de nos Gnostiques qui ne veulent pas rompre leur affinité avec la maçonnerie mystique adoptent les expressions maçonniques pour la mort : passage à l'Orient éternel, Initiation suprême, etc.

Telle est la doctrine fondamentale. Mais, à l'usage des « faibles », les Gnostiques proposent toutes sortes d'exercices auxiliaires¹ contre l'angoisse de la disparition de l'individualité.

I. — *Le millionième papillon* : Des bandes énormes de papillons peuvent, dans une migration, prendre une mauvaise direction et se perdre sur l'océan. Le millionième papillon qui ainsi périt (ou le 27 301^e...) avait autant de titres que nous pour se cramponner à son individualité.

1. Pour lesquels les Gnostiques nous ont fait le grand honneur d'emprunter à notre ouvrage : *Paradoxes de la conscience et limites de l'automatisme*, Albin Michel, 1966.

II. — *Le frère non né* : Même si nous appartenons à une famille nombreuse, de neuf enfants, nous aurions pu avoir un dixième frère. Pourtant, nous ne songeons pas à plaindre ce dixième frère non né de n'être pas vivant aujourd'hui. Et pourtant, il a eu autant de vie prénatale que nous, sous forme germinale.

III. — *Redevenir le nouveau-né que l'on a été* : On vous promet qu'à l'instant même de votre mort, vous redeviendrez instantanément — par une boucle à la Gödel, ou plutôt à la Reichenbach, dans votre ligne de temps — le nouveau-né que vous avez été. En quoi seriez-vous enrichi, puisque vos expériences seront, par hypothèse, exactement les mêmes, qu'elles constituent ou non une seconde vie (numériquement) ou une énième vie ? Et en quoi « survivre » diffère-t-il beaucoup de « recommencer sa vie » ?

IV. — *L'anéantissement momentané* : Si l'on vous proposait l'anéantissement absolu pendant cinq heures, avec certitude de revivre en reprenant le fil de votre vie, l'expérience n'aurait rien d'effrayant. Tout le monde consent sans trembler à l'anesthésie générale. Or, rien n'empêche de considérer l'anesthésie comme un anéantissement (de l'individualité-cellophane), et d'imaginer que c'est une autre cellophane qui vous envelopperait à la sortie d'anesthésie. Dans cette perspective, l'anéantissement de la première individualité est aussi absolue que la mort. Ce qui suit l'anesthésie ne la concerne pas.

La seule différence d'une sortie d'anesthésie avec la « réincarnation » asiatique, c'est que la deuxième individualité reprend la même mémoire. Mais cela ne concerne en rien la première individualité. Et « qui » sait que c'est la même mémoire ? Pas la première individualité, en tout cas, puisqu'elle a été anéantie.

Si la réincarnation asiatique est fautive, pour la raison que nous avons indiquée¹ (un nouveau-né continue une ligne d'existence cellulaire germinale, il ne peut donc reprendre la ligne d'existence d'un autre adulte), elle est vraie du point de vue transversal, divin, en ce sens que la conscience ne disparaît pas de l'univers :

1. Cf. *supra* p. 275.

elle resurgit en chaque nouveau-né, *comme si* elle était continuation d'une autre conscience. Un fils qui ressemble à son père, c'est comme si, en lui, son père sortait d'une anesthésie.

V. — « *On ne peut perdre* » la vie : Evidemment, personne ne perd la vie, par définition, puisqu'il n'y a plus de perdant. Plaindre les morts est absurde — d'une absurdité d'ailleurs reconnue par le sens commun. Le sens commun vacille, néanmoins, lorsqu'une vie prometteuse est prématurément coupée : « C'est dommage. » Mais, évidemment, c'est dommage pour les autres, non pour l'ex-vivant. On voit la vie du disparu comme composée de la partie réelle et de la partie virtuelle, anéantie. Mais elle n'est pas anéantie pour lui. S'il s'est vu mourir, il a en effet souffert, mais comme vivant. La mort, dit-on, l'a délivré — ce que l'on ne peut dire, à la rigueur, car le « je » n'existe plus, pas plus à l'accusatif qu'au nominatif —, bien que, comme dans *La Mort d'Ivan Ilitch*, de Tolstoï, sa dernière pensée de mourant ait pu être une pensée, par anticipation, de délivrance, après tant de pensées d'agonie.

Le fond de l'affaire est que le « mal » n'est pas le négatif, mais le « complexe », le gâchis, par collision et hybridation, la « mort-dans-la-vie », la maladie, le deuil des survivants, le souvenir-participation qui se heurte douloureusement à l'idée que le participé n'est plus.

VI. — *La mort et la course d'Achille et de la tortue* : Il y a une analogie entre la course d'Achille, qui ne rattrape pas la tortue, car il n'atteint jamais d'abord que le point où *était* la tortue, et il a toujours à atteindre le nouveau point où elle *est*, qui devient le point où elle *était* — et la course d'un vivant allant vers sa mort. A chaque âge, il a une espérance de vie, calculable par statistique, qui diminue, mais ne devient jamais nulle. Il a toujours la même chance, une chance calculable, de dépasser cette espérance de vie, et de pouvoir de nouveau jouer à pile ou face le dépassement de la prochaine tranche, toujours plus petite que la précédente. Quand il perd, il ne rattrape ni ne dépasse rien. Il n'y a plus de course.

VII. — « *Il avait besoin de mourir...* Mais comme un enfant qui n'arrive pas à s'endormir et qui s'agite et pleure, il n'arrivait pas à trouver son dernier sommeil. »

La mort, après une maladie suffisamment grave ou une vie épuisante, est un besoin naturel. Mais il faudrait pouvoir la laisser à l'état « naturel », sans tous les artifices surajoutés, sans les cérémonies médicales, sociales, religieuses, fiscales. L'animal qui meurt naturellement, de fatigue ou de vieillesse, dans la nature solitaire, ne doit pas beaucoup souffrir.

Dans l'amusante comédie filmée *Le Père de la mariée* — satire des rites sociaux du mariage aux U.S.A., toujours plus compliqués —, la jeune fille, à la veille du grand jour, se montre inquiète et nerveuse. Le père imagine qu'elle tremble devant l'initiation à l'amour physique : « Mais non, père, c'est là une chose naturelle. Comment être effrayée de ce qui est naturel ? Ce qui m'inquiète, c'est la perspective de tant de cérémonies sociales. »

La mort, naturelle comme l'amour, ne devrait avoir rien de plus effrayant.

VIII. — *Pékin et l'an 2000* : La mort est une limitation dans le temps : je ne verrai pas l'an 2000, et aucun homme vivant ne verra l'an 3000. Pourquoi souffrir de cette limitation dans le temps, alors que je ne souffre guère de ma limitation dans l'espace ? Je ne verrai jamais Pékin, et personne sur terre ne verra les habitants de la nébuleuse d'Andromède.

Pourquoi cette dissymétrie sentimentale entre les deux composantes de l'espace-temps ? Probablement parce que tout vivant est en effet vieux comme le monde, tandis qu'il n'a jamais été vaste comme le monde. C'est pourquoi la limite finale de son temps lui paraît plus cruelle que la limite de son espace.

IX. — « *Je* » ne peut perdre la conscience : Un domaine subjectif, un « espace-sujet », n'est pas un objet perdable, parce que le « je » n'est qu'un nom donné à l'unité domaniale, soit actuelle, soit gonflée par participation aux « autres je », mnémiques (qui eux-mêmes ne sont que l'unité des domaines subjectifs mnémiques participés). Ma conscience ne peut être détachée de moi. Je ne peux perdre ma conscience. C'est ce que les

épicuriens exprimaient, sous une forme négative et imparfaite :
« Je suis, la mort n'est pas; elle est, je ne suis pas. »

X. — *La vie consciente n'a pas de « bords »* : La vie consciente n'a pas plus de bords que le champ visuel conscient. Notre rétine matérielle a des bords, mais non la vision. Le « je » de la conscience ne peut voir les bords de sa vision, car, unité de la vision, il ne peut se mettre à cheval sur la vision et la non-vision, et voir la frontière. On voit le bord malade de sa rétine en décollement, de même qu'un mourant se voit mourant. Mais on ne voit plus le bord de la rétine quand la partie malade est détruite par la coagulation chirurgicale. Une conscience ne peut, dans le temps, se voir commencer ou se voir finir.

XI. — *La mort n'est pas individuelle ou nominative* : Les tombes, avec les noms des défunts, éveillent l'imagination que « les » morts restent individualisés. Evidemment, pourtant, la désindividualisation est absolue. La mort n'a pas à être « imaginée » ou « pensée ». L'imagination des morts comme « dormeurs individuels », dans le royaume de la mort, représente une illusion dans l'illusion.

Ce qui est remarquable, c'est que l'imagination d'une immortalité individuelle est très peu différente de l'imagination des morts individuels « dormant », mais gardant leur « nom ». L'une revient à l'autre. Les « dormeurs » sont simplement imaginés, dans la croyance à l'immortalité individuelle, comme ayant un cauchemar sans fin. Les rêves de Paradis tournent aisément, on le sait bien, à des images de cauchemar.

Les Gnostiques, bien entendu, n'attachent que peu d'importance à de tels exercices, négatifs, c'est-à-dire destinés à neutraliser d'absurdes imaginations. Leur vraie thèse est le retour à Dieu, l'anéantissement des individualités en Dieu, avec conservation (ou plutôt « détemporalisation ») de leur contenu de valeur.

Conclusion

Les thèses gnostiques sont fort solides scientifiquement, puisqu'elles ne font que *convertir* les acquisitions les plus sûres de la science, et qu'elles ne les contredisent pas, sauf sur quelques points, controversés entre les savants eux-mêmes. Elles ne contredisent que le naïf dogmatisme scientiste — qui a toujours beaucoup moins régné chez les savants anglo-saxons que chez les savants français, ou que chez les savants des pays communistes.

La Nouvelle Gnose réduit le mythe au minimum indispensable. Le réduire davantage serait illusoire, et même contradictoire. Car l'univers est tel-que-la-science-y-est-possible, et la possibilité de la science ne peut évidemment être déduite, expliquée, ou comprise scientifiquement. Car la science est déjà gnose, dans son intention, c'est-à-dire illumination consciemment cherchée. Elle n'est pas une sorte de cristallisation apparaissant dans certains cerveaux, comme du salpêtre sur un mur.

Que l'univers soit « gnostique », au sens étymologique, c'est-à-dire conscience cherchant la lumière, est une évidence. Les thèses gnostiques ne font que l'explicitier. Il y a dans l'univers un effort quelque part, ici même, en ce moment, ou dans la conscience de notre lecteur, pour expliquer et comprendre l'univers. C'est un fait. Cette conscience émerge-t-elle seulement sur la planète Terre ? Il faut bien qu'elle s'enracine plus profondément, ou qu'elle enveloppe le Tout et l'ait toujours enveloppé. La querelle entre le théiste et l'athée, a-t-on dit, se réduit à ceci : « Faut-il

appeler Dieu, Dieu, ou lui donner un autre nom ? » La querelle entre le Gnostique et l'agnostique est celle-ci : « Faut-il appeler « gnostique » l'univers, en tant qu'il est univers-se-connaissant, ou lui donner un autre nom ? »

Il y a quelque chose de bien court, en tout cas, dans la thèse, qui se croit rationnelle — et qui n'est que rationaliste —, selon laquelle l'homme est la seule et la première apparition de l'Esprit.

Fred Hoyle dénonce ce manque d'imagination dans la science-fiction habituelle. Elle a la prétention de traiter des formes de vie et de conscience imaginaires. Et pourtant, que trouve-t-on dans un livre de science-fiction ? « Des êtres humains. Un point, c'est tout. » Le cerveau d'une créature de science-fiction est essentiellement humain — même si l'auteur l'a logé dans le crâne d'un lézard géant ou d'un humanoïde quelconque, parfois présenté comme un automate pensant : « Si ces notions plutôt frustes se limitaient à la science-fiction, le mal ne serait pas grand. Mais dès que nous essayons de penser sérieusement à une forme d'intelligence extérieure à la terre, nos idées se limitent de la même manière : nous imaginons des humanoïdes dans d'autres planètes. »

Les vieux mythes des dieux, des démons, des anges, des archontes célestes, sont plus originaux, au fond, bien qu'ils souffrent des mêmes limitations. Cependant, dans leurs essais de « théologie-fiction », Aristote (avec le moteur immobile), saint Thomas, avec sa théorie des anges, Dante, avec la description du Paradis, ont fait un effort méritoire, repris récemment par Stapledon, J. B. S. Haldane, G. Stromberg, E. Whittaker et Hoyle lui-même, pour échapper à l'humanoïde banal.

Il faut avouer qu'il est difficile d'imaginer des dialogues avec de Grands Êtres vraiment surhumains, avec le Génie de l'espèce, avec le Directeur (ou la Directrice) de la voie lactée, ou avec l'espace-temps. Dans *Le Nuage noir*, Hoyle a tenté d'imaginer un Être vivant conscient dont la masse totale est du même ordre que la masse de la planète Jupiter, à base de molécules interstellaires. Cet Être cherche des étoiles pour s'en nourrir énergétiquement. Il est capable, grâce à son unité domaniale, de comportement sensé et même plus intelligent que les comportements humains. Cette imagination (inspirée des Martiens de Stapledon) n'est pas dépourvue de pertinence philosophique. Hoyle postule

correctement l'identité de la vie et de la conscience, l'identité de la conscience et d'un champ domaniale à comportement unitaire.

Stapledon a souvent imaginé des Grands Êtres encore plus étranges que ses Martiens ou que *Le Nuage noir* de Hoyle, surtout dans *Star Maker*. Il est caractéristique qu'il se voit visiblement inspiré, dans ces exercices de haute école en science-fiction, de la zoologie comparée. C'est dans un traité de zoologie qu'il a visiblement pris des modèles d'organismes surhumains, semi-coloniaux, aux formes et comportements surprenants. Bonne illustration de la thèse gnostique selon laquelle « tous les êtres, à tous les niveaux, sont également intelligents, selon le matériel qu'ils ont à traiter ». En U.R.S.S., ce n'est que sous le couvert de la science-fiction que les idées néo-gnostiques peuvent aujourd'hui se répandre. Ainsi, dans *Solaris*, le film de science-fiction (ou de théologie-fiction) d'Andréï Tarkovsky, une planète tout entière dispose d'une conscience-océan, comparable à celle d'un cerveau surhumain. Elle transmet à des astronautes terrestres un magnétisme capable de matérialiser leurs souvenirs et de les faire aspirer au bonheur éternel.

La littérature fantastique, à la différence de la science-fiction, réussit assez bien à évoquer des puissances maléfiques surhumaines (avec Algernon Blackford et surtout Lovecraft).

Pour les Puissances et les Consciences surhumaines bénéfiques, ce sont les âmes religieuses qui y réussissent mieux que les savants ou les auteurs de science-fiction, en apparence du moins. Imaginer les dialogues avec un Dieu traditionnel, ce n'est pas difficile — mais parce que ce Dieu est le plus anthropomorphe des surhumains. Mais avec le vrai Dieu, avec le Tao, le Brahman, l'Un, comment parler ? On ne peut que lui obéir, en obéissant à sa propre conscience, ou plutôt à son instinct organique.

La Nouvelle Gnose a cherché tout à la fois à restreindre les mythes à l'indispensable et à les renouveler. Mais avec la plus extrême sobriété. Elle n'a rien de commun avec les fantaisies pseudo-scientifiques ou « initiatiques ».

La sobriété de la Nouvelle Gnose est même telle qu'on pourrait plutôt lui reprocher d'être peu discernable du pur scientisme, et d'étouffer, autant que lui, toute résonance religieuse.

La « monadologie scientifique » de Milne a une certaine résonance religieuse. Mais il n'y a plus rien de religieux, apparemment, dans la théorie épurée et mathématique que Whitrow en a tirée, ou dans la théorie que Sciamia a tirée des remarques de Mach — ou de Berkeley — sur l'inertie des corps, qui ne peut avoir de sens que par rapport à l'ensemble des autres corps et qui révèle ainsi l'unité cosmique.

Il n'y a rien de religieux dans la théorie même de la mémoire autonome et dans la théorie de la participation à des thèmes transspatiaux, ou dans l'idée de l'« âme » comme architecture et montage.

Laissons donc le mot « religieux » qui n'a pas beaucoup plus de sens que le mot « baroque » ou le mot « romantique », et qui fait simplement allusion à une « couleur » culturelle.

Il semble néanmoins que la Nouvelle Gnose, en transposant l'univers de la science, en le mettant à l'endroit, le transfigure. C'est le même, et pourtant c'est un autre. Il n'est plus cette absurde machine à mouvement perpétuel, ou cette machine thermique se ralentissant, ou cette immense collection de « bombes H » stellaires, illuminant des nuages de poussières ou réchauffant de petits amas de poussières agglomérées sur lesquels des molécules cristallisent éventuellement en formes géométriques, ou en formes organiques à autoreproduction, que la sélection naturelle conserve et diversifie avant qu'une autre explosion, ou tout autre accident cosmique, anéantisse ces insignifiants sous-produits.

L'univers de la Gnose ne diffère par aucun détail de l'univers de la science. Mais il y a entre les deux univers la même différence qu'entre un être vivant et aimé, et le robot qui l'imiterait parfaitement, mais dont nous saurions qu'il ne sent rien.

« *I know that my Redeemer liveth* », chante-t-on dans *Le Messie* de Haendel. Pouvoir dire « Je sais que je suis vivant dans un univers vivant. Je sais que je suis conscient dans l'Unité éternelle de la Conscience divine », est bien aussi exaltant que la foi en un Messie, en un Sauveur semi-politique — même si l'on ne peut ajouter : « *And though worms destroy this body, yet in my flesh shall I see God* 1. »

1. Cf. les réflexions de F. HOYLE, *The Nature of the Universe*, p. 116.

Il y a un mystère pour toute philosophie gnostique qui ne veut pas ignorer la science. L'Esprit domine le Matériel. Le sens l'emporte sur les moyens techniques, la conscience sur ses « organes ». Et pourtant, le monde paraît avoir été, en fait, à l'origine, cette étrange machine dont nous parlions, ou cette superbombe H. Il paraît être *devenu* l'univers gnostique, alors qu'il devrait, pour l'être aujourd'hui, l'avoir été toujours.

Pour la Nouvelle Gnose, ce mystère est une clé. La transposition gnostique montre d'abord que l'univers, apparemment, en son « envers », objet explosif, est, en son « endroit », sujet s'explosant. Elle montre que les objets apparemment matériels qu'il contient, produits par l'explosion, avaient en eux de quoi devenir non seulement des « subjectivités » dissociées, mais des consciences capables d'autonomie.

La transposition devient transfiguration quand la Nouvelle Gnose ajoute qu'une telle apparition apparemment retardée, de l'Esprit dans l'Espace et le Temps, est la preuve non que la matière soit primaire et essentielle, mais au contraire la preuve qu'il y a un Au-delà de l'Espace et du Temps, un « Je » ou un « Soi » absolu, pour qui il n'y a ni « ailleurs » ni « avant-après ».

Ainsi, la Nouvelle Gnose, loin d'être un nouvel humanisme, est plutôt un nouveau théocentrisme.

Il y a quelque chose de bien étrange, pour un Européen, dans cette renaissance d'un théocentrisme au pays de la technique futuriste, et en ce Disneyland de haute science qu'est Princeton ou Pasadena.

Mais que l'on se rappelle l'impression d'étrangeté plus grande encore devant les premières photographies des hippies universitaires chevelus et barbus sur les campus de Berkeley ou de Columbia, en si grand contraste avec les cosmonautes bien rasés et « typiquement américains ». Nos Gnostiques sont, en forme sage, un peu ce que sont, en forme folle, les hippies ou tant de sectes religieuses extravagantes. L'esprit biblique puritain est toujours très près de la surface aux U.S.A. Le théocentrisme modeste, organique, non idéologique, de la Nouvelle Gnose est encore une expression, certes très originale, mais au fond conforme, du vieil esprit biblique.

Ce théocentrisme favorise l'isolationnisme moral et le caractère apolitique du Mouvement. Il favorise la modestie des buts prochains et la confiance dans le travail organique. L'homme, en s'isolant, en se mettant en présence de lui-même et du cosmos, peut espérer trouver, en cherchant bien, les bonnes techniques de vie. Les bonnes techniques de la vie sociale et politique, l'histoire montre qu'on ne peut les trouver qu'en laissant travailler longuement les forces organiques, en y collaborant modestement, sans prétendre en remonter à la Conscience suprême, dont les buts lointains sont impénétrables.

Est-ce là une timidité regrettable de savants exigeants qui se défont des sciences, ou des pseudo-sciences, humaines ? Est-ce sagesse — une sagesse qui contraste heureusement avec la légèreté de tant d'intellectuels, qui prennent aujourd'hui tant d'effrayantes responsabilités ?

Il est possible aussi que, sur ce point, nos informations sur un mouvement qui s'entoure de mystère n'aient pas été complètes et qu'il existe, en certains groupes, plus secrets — pareils aux sous-sectes des pythagoriciens, ces princetoniens de l'Anti-quité —, des préoccupations politiques. Certains indices nous le donnent à penser.

Ce qui est sûr néanmoins, c'est qu'il ne s'agit, en aucun cas, de politique ambitieuse ou arrogante. Car tous les Gnostiques s'accordent sur ceci : les bonnes techniques, dans la vie sociale et politique, on ne peut les trouver que par un travail « cellulaire », qui admet et qui cherche l'indispensable et longue collaboration des forces organiques, soumises elles-mêmes à la Conscience du cosmos.

Bibliographie

Comme nous l'avons indiqué, un exposé d'ensemble de la doctrine n'existe pas. Mais on trouvera toutes les racines et tous les éléments de la Nouvelle Gnose dans cette bibliographie sommaire, où nous avons choisi les ouvrages les plus accessibles au lecteur français.

PHYSIQUE ET COSMOLOGIE

Ne parlons pas d'Eddington, Whitehead, Jeans — ces prégnostiques —, mais citons :

E. A. MILNE : *Modern Cosmology and the Christian Idea of God* (Oxford, 1952).

On entre déjà dans la Nouvelle Gnose avec :

GUSTAV STROMBERG, astronome à l'observatoire du mont Wilson, puis professeur à l'institut Carnegie de Washington : *L'Ame de l'univers* (Flammarion, 1951).

V. F. WEISSKOPF, physicien au Massachusetts's Institute of Technology, collaborateur au projet Manhattan en 1943, directeur général au C.E.R.N., de 1961 à 1965 : *Nature, matière, vie* (Hachette, 1967).

E. T. WHITTAKER, physicien à Princeton et à Edimbourg : *Space and Spirit* (Nelson, New York, 1946); *Le Commencement et la fin du monde* (Albin Michel, 1953).

C. F. VON WEIZSÄCKER, le physicien allemand bien connu : *Le Monde vu par la physique* (Flammarion, 1956).

G. J. WHITROW, professeur de physique et de cosmologie à Londres et New York : *The Structure and Evolution of the Universe* (Harper's, New York, 1959); *The Natural Philosophy of Time* (Nelson, 1961).

D. W. SCIAMA, professeur à Princeton : *The Unity of the Universe* (Faber, 1959); *The Physical Foundations of General Relativity* (New York, 1969). Traduction : *Les Bases physiques de la relativité générale* (Dunod, 1971). Dans cet ouvrage très original, on aborde Einstein en partant de Berkeley et de Mach, et on pose le problème de l'« induction d'inertie ».

DAVID BOHM, aujourd'hui professeur de physique théorique à Birkbeck College : *Essai de formulation topologique de la théorie quantique*. Publié dans :

I. J. GOOD : *The Scientist Speculates* (1962).

L'ouvrage collectif de I. J. Good a été publié par Dunod en 1967 sous le titre : *Quand les savants donnent libre cours à leur imagination*. I. J. Good a donné la parole à beaucoup de princetoniens. David Bohm a insisté récemment sur la notion de « holocycle dynamique » dans un autre livre collectif : *Responsabilité biologique*. Traduit chez Hermann, Paris, 1974.

FRED HOYLE. Le célèbre astronome anglais, qui est devenu professeur d'astrophysique à California Institute of Technology, est fort près des idées néo-gnostiques les plus essentielles : *La Nature de l'univers* (P.U.F., 1952); *Aux frontières de l'astronomie* (Correa, 1956); *Hommes et galaxies* (Dunod, 1969). Ses romans de science-fiction sont aussi très importants :

Le Nuage noir (Dunod, 1962) et *Le 1^{er} Octobre, il sera trop tard* (Dunod, 1968).

V. A. FIRSOFF : *Vie, intelligence et galaxies* (Dunod, 1970).

R. P. FEYNMANN, le célèbre physicien du California Institute of Technology, prix Nobel en 1965 : *La Nature des lois physiques* (R. Laffont, 1970).

Après avoir boudé la cosmologie, les savants soviétiques s'y consacrent avec enthousiasme. Les spéculations de type néo-gnostique émergent avec force en U.R.S.S., assez mal vues des autorités, et souvent dissimulées dans des ouvrages de science-fiction.

E. PARNOV : *Au carrefour des infinis* (éd. Mir, Moscou, 1972). Ce livre de Parnov, extrêmement intéressant, est un véritable exposé de cosmologie néo-gnostique.

I. CHKOVSKI : *Univers, vie et raison* (éd. de la Paix, Moscou-Paris.) Cet auteur est plutôt antignostique sur les problèmes biologiques.

Parmi les auteurs français, JACQUES MERLEAU-PONTY, professeur à la faculté de Nanterre : *Cosmologie du XX^e siècle* (Gallimard, 1965). Nous avons déjà signalé l'extrême intérêt de cet ouvrage, qui n'a pas son équivalent, même en Amérique.

O. COSTA DE BEAUREGARD, maître de recherche au C.N.R.S., dont toutes les idées sont très proches de la Nouvelle Gnose : *La Notion de temps* (Hermann, 1963); *Le Second Principe de la science du temps* (Le Seuil, 1963).

BIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE

Outre les ouvrages déjà anciens, mais toujours classiques, de J. C. Eccles, surtout *The Neuro-Physiological Basis of Mind* (Oxford, 1953), et les livres de science-fiction (plus que ses livres sur la génétique et l'origine de la vie) du célèbre biologiste J. B. S. Haldane : *Possible Worlds; Callinicus; My Friend Mr. Leakey* (George Allen, Londres), signalons ici :

J. MARQUAND : *Life, its Nature, Origins and Distributions*. Traduit chez Dunod, 1972, sous le titre : *Qu'est-ce que la vie ?*

W. M. ELSASSER : *Atom and Organism* (Princeton University Press, 1966). Ce professeur connu de Princeton, physicien d'origine, a publié beaucoup d'autres ouvrages sur le sujet.

W. S. BECK : *The Riddle of Life, Essays in Adventures of the Mind* (New York, 1960).

E. P. WIGNER, professeur à California Institute : *Remarques sur les relations de l'esprit et du corps*, publié par I. J. Good dans l'ouvrage collectif *The Scientist Speculates*. Traduit chez Dunod, Paris, 1967.

ARTHUR KOESTLER : *Insight and Outlook* (Mac Millan, New York, 1949). Tous les livres traduits du célèbre romancier sont très proches des doctrines néo-gnostiques. A. Koestler a également contribué à l'ouvrage collectif de E. J. Good.

B. L. WHORF : *Language, Thought and Reality*. Traduit sous le titre : *Linguistique et anthropologie* (Denoël, 1969). B. L. Whorf est mort prématurément, mais il était, avant la lettre, un néo-gnostique.

ERIC BERNE, médecin et psychiatre au séminaire de psychiatrie sociale de San Francisco : *Analyse transactionnelle en psychothérapie*

(Evergreen, 1961); *Games People Play*. Traduit sous le titre : *Des jeux et des hommes* (Stock, 1964).

Ajoutons ici deux de nos propres ouvrages, où l'on trouvera (avant la lettre) l'esprit gnostique : *L'Animal, l'Homme, la Fonction symbolique* (Gallimard, 1964); *Paradoxes de la conscience et limites de l'automatisme* (Albin Michel, 1966).

Ces deux dernières années, les Néo-Gnostiques se sont surtout intéressés au fonctionnement et au comportement du cerveau. Là aussi, ils partent de l'observation scientifique la plus stricte et apparemment la plus « matérialiste ». Mais ils opèrent le « retournement gnostique ». Nous n'avons pas pu développer ce chapitre, trop récent, et qui mériterait une étude spéciale. Ils se sont intéressés aux champs biopsychiques « quasi magnétiques », aux bio-*feed-back*, aux ondes cérébrales, aux « états altérés » de la conscience, au rôle du rhinencéphale, au rêve, à la mémoire comme phénomène cérébral et surcérébral, et aux phénomènes de la vision comme hologramme. Sur ces sujets, voir :

A. H. MASLOW, président du département de psychologie de l'université de Brandeis : *Religious Values and Peak Experiences* (Ohio State University Press, 1962); *Toward a Psychology of Being*. Traduit chez Fayard, 1972 : *Vers une psychologie de l'être*.

C. H. TART : *Altered States of Consciousness* (J. Wiley, 1970).

J. WHITE : *The Higher States of Consciousness* (Anchor/Double-day, 1972).

V. LEVY : *Le Mystère du cerveau* (éd. Mir, Moscou-Paris, 1972).

Table des matières

INTRODUCTION	7
Première partie : <i>La science néo-gnostique.</i>	
1. Le monde à l'envers et le monde à l'endroit	33
2. Cosmologie des « ici » et cosmologie des « ego »	40
3. La vision de soi n'a pas besoin d'yeux	60
4. Les accolades domaniales et les holons	63
5. La conscience cosmique	70
6. La vision sans yeux et l'Aveugle absolu	75
7. Un bruit de fond originaire ne peut créer la parole	79
8. Les choisisseurs incorporés	93
9. L'organisme est un cerveau primaire	99
10. L'évolution biologique a un « endroit »	102
11. Nous sommes vivants depuis le commencement du monde.	110
12. Le jeu du temps inversé	116
13. Les participables et le Participable universel	123
14. La « langue maternelle » universelle	131
15. Les informations dans l'espace et les informations dans le temps	140
16. Le « déficelage » (<i>unbundling</i>) de l'esprit dans l'univers ..	163
17. La théologie néo-gnostique	171
18. L'homme est un géant temporel	178
Deuxième partie : <i>La sagesse et la foi néo-gnostiques.</i>	
19. L'organisme psychique	187
20. L'édification psychologique	204
21. Les « montages » et les « jeux » avec l'univers	224
22. Les « montages » de misère	256
23. La mort et l'immortalité	264
Conclusion	293
BIBLIOGRAPHIE	299